This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Stanford University Libraries
3 6105 117 610 373

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

STAC
LIBRARY

REVUE MILITAIRE

DES

ARMÉES ÉTRANGÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE R. CHAPELOT ET Cie, RUE CHRISTINE, 2

REVUE MILITAIRE

DES

ARMÉES ÉTRANGÈRES

Rédigée à l'État-Major de l'Armée, 2e Bureau

(Ancienne **Revue militaire de l'Étranger**)

PARAISSANT TOUS LES MOIS

2RVA

XXXIIe ANNÉE

SOIXANTE-DEUXIÈME VOLUME

Juillet-Décembre 1903

PARIS

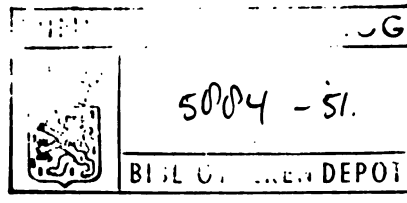
R. CHAPELOT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

SUCCESSEURS DE L. BAUDOIN

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1903

J2
P475



VELDART

REVUE MILITAIRE

DES

ARMÉES ÉTRANGÈRES

N° 908 **Juillet** **1903**

SOMMAIRE

Le budget de la guerre de l'empire allemand pour 1903. — La réorganisation de l'armée des États-Unis. — Études sur la guerre sud-africaine (1899-1900) (suite). *— Nouvelles militaires. — Bibliographie.*

LE

BUDGET DE LA GUERRE DE L'EMPIRE ALLEMAND

POUR 1903

La loi d'Empire du 28 mars 1903 a fixé à 3,021,286,140 francs le budget de l'empire allemand pour l'exercice 1903.

Malgré les efforts du Reichstag, qui s'est appliqué à rejeter toute nouvelle dépense, ce budget présente donc une augmentation de 140,682,246 francs sur celui de 1902 et n'a pu être équilibré qu'au moyen d'un emprunt de 199,860,406 francs.

Le budget de la guerre, auquel sont affectés, pour plus du quart, les crédits alloués par la loi d'Empire, subit nécessairement le contre-coup de la situation finan-

cultée ; il est donc intéressant de jeter sur cette situation un rapide coup d'œil.

L'examen du tableau ci-dessous, qui présente la succession des budgets votés au cours de la dernière période législative et publiés par le *Reichs-Gesetzblatt* (Bulletin des lois de l'empire d'Allemagne), permet de constater que, durant cette période, le total des dépenses s'est élevé de plus d'un milliard et que l'équilibre n'a pu être obtenu, chaque année, que grâce à un emprunt qui a oscillé entre 137 et 284 millions de francs.

ANNÉES.	DÉPENSES ORDINAIRES.	DÉPENSES EXTRAORDINAIRES sur ressources ordinaires.	DÉPENSES EXTRAORDINAIRES sur ressources extraordinaires.	TOTAL DES DÉPENSES.	MONTANT DE L'EMPRUNT.
	francs.	francs.	francs.	francs.	francs.
1899.....	1,626,563,399	206,758,927	139,012,540	1,972,334,866	137,400,040
1900.....	2,229,691,334	246,278,927	298,298,014	2,774,267,515	284,237,536
1901.....	2,394,072,705	278,951,865	270,236,056	2,943,260,626	254,319,683
1902.....	2,466,034,779	225,700,591	188,868,524	2,880,603,894	144,500,549
1903.....	2,496,536,904	274,938,206	249,811,030	3,021,286,140	199,860,406

Le tableau suivant, extrait de l'*Annuaire statistique de l'empire d'Allemagne* (année 1902), enregistre d'autre part la progression continue de la dette d'Empire. Il montre que cette dette qui, en 1875, n'était que de 150 millions de francs, dépassait en 1893 la somme de 2 milliards et s'élevait progressivement jusqu'en 1901 à celle de 3,144,000,000 de francs.

Années.	Montant de la dette d'Empire.
1875.....	150,403,750 francs.
1893.....	2,326,075,625 —
1894.....	2,544,665,625 —
1895.....	2,751,547,250 —
1896.....	2,806,591,375 —
1897.....	2,826,575,000 —
1898.....	2,877,830,625 —

1899.....	2,928,710,500 francs.
1900.....	3,023,147,125 —
1901.....	3,144,584,625 —

Pour se donner une idée de la dette totale de l'Allemagne, il convient d'ajouter à cette dette d'Empire celle des différents États et villes libres dont le total, d'après les renseignements donnés par la même source statistique, s'élevait, à la fin de l'année 1901, à environ 13,750,000,000 de francs.

A la fin de l'année 1901, la dette totale de l'Allemagne était donc à peu près de 17 milliards ; elle a continué à s'accroître en 1902 et en 1903.

En présence de cette situation financière peu favorable, le Reichstag se décidait, en 1902, à réduire de 63 millions le chiffre des dépenses et, pour la première fois depuis bien des années, le budget de l'Empire se trouvait sensiblement inférieur à celui de l'exercice précédent. S'inspirant de la même idée, le Parlement s'est efforcé d'écarter, cette année encore, toute nouvelle dépense et les chaudes discussions qui ont eu lieu, tant devant la commission du budget qu'au Reichstag, ont permis aux députés d'affirmer, avant de se présenter devant leurs électeurs, leur vif désir d'entrer résolument dans la voie des économies. Malgré tous ces efforts, nous l'avons dit, le budget de 1903 a dépassé de 140,682,246 francs celui de 1902 et n'a pu s'équilibrer qu'au moyen d'un emprunt important.

La situation financière ne s'est donc pas améliorée et il est possible qu'elle soit plus défavorable encore en 1904. En même temps que la législature actuelle, se termine, en effet, la période quinquennale au cours de laquelle la loi militaire du 25 mars 1899 a reçu son entière application ; la présentation d'une nouvelle loi est à prévoir pour l'automne prochain et, s'il faut en croire la presse, certaines dispositions du

projet tendraient à réaliser quelques augmentations d'effectifs. Nombre d'articles tendancieux ont fait ressortir la nécessité pour l'Allemagne d'augmenter le chiffre de ses unités de cavalerie ; la constitution à trois bataillons des régiments d'infanterie à deux bataillons serait aussi à l'ordre du jour ; il est certain, d'autre part, que le fonds des Invalides qui, chaque année, doit prélever de grosses sommes sur son capital pour assurer le service des pensions d'invalidité de guerre, va s'épuiser rapidement ; enfin une nouvelle réglementation des pensions militaires serait à peu près unanimement réclamée. Ces diverses modifications, dont nous ne mentionnons ici que les principales, ne pourront avoir lieu sans crédits nouveaux ; le Reichstag de 1904, placé entre ces *desiderata* et les déficits accumulés des dernières années, aura une tâche probablement difficile.

*
* *

Considérons maintenant la succession des budgets de la guerre votés au cours de la dernière période législative :

ANNÉES.	DÉPENSES ORDINAIRES.	DÉPENSES EXTRAORDINAIRES sur ressources ordinaires.	DÉPENSES EXTRAORDINAIRES sur ressources extraordinaires.	TOTAL DES DÉPENSES.
	francs.	francs.	francs.	francs.
1899....	642,572,437	78,786,686	52,230,110	773,589,233
1900....	676,901,366	122,987,739	37,758,013	837,647,117
1901....	698,893,941	106,924,645	35,587,306	841,405,862
1902 ...	710,592,030	69,655,226	36,911,244	817,158,500
1903....	719,066,522	54,235,107	37,166,979	810,468,608

L'examen du tableau ci-dessus permet de constater la répercussion que peut avoir sur les dépenses de ce

budget spécial la situation financière de l'empire. La loi de finances de 1902 n'a pu, en effet, réaliser une économie de 63 millions, par rapport à l'exercice précédent, qu'en faisant subir une réduction de près de 25 millions aux crédits affectés à l'armée ; or, cette réduction représente plus du tiers de la valeur de l'économie totale réalisée. Le chiffre des *dépenses ordinaires* a d'ailleurs augmenté en 1902, aussi bien que les années précédentes.

En ce qui concerne l'exercice 1903, les sommes affectées au département de la guerre figurent dans la loi d'Empire du 28 mars 1903 pour un total de 810,468,608 francs dont :

Au budget ordinaire		719,066,522 francs.
Au budget extraordinaire.	*a*) Sur ressources ordinaires	54,235,107 —
	b) Sur ressources extraordinaires	37,166,979 —

Le projet de budget de la guerre prévoyait un total de 820,248,210 francs ; il ne comportait donc, par rapport au budget de 1902, qu'une augmentation d'environ 3 millions, d'ailleurs justifiée par quelques créations nouvelles. Il faut noter toutefois que cette augmentation était en réalité plus considérable ; car, si d'après les propositions présentées au Parlement, les *dépenses extraordinaires* étaient diminuées de 6 millions, les *dépenses ordinaires* présentaient au contraire une augmentation de 9 millions sur les dépenses correspondantes de 1902. Il semble cependant que l'autorité militaire se soit efforcée, cette année, de réduire ses demandes au minimum indispensable ; cette conclusion ressort du moins des explications qui, d'après les journaux, auraient été données par le général von Gossler, ministre de la guerre, dès l'ouverture de la discussion devant la commission du budget. Le projet n'en a pas

moins subi une réduction de 9,779,602 francs et les sommes accordées par le Parlement présentent, en définitive, une diminution de 6,689,892 francs par rapport à celles de 1902.

Les effectifs budgétaires prévus par le projet de budget pour l'exercice 1903 étaient :

GRADES ET EMPLOIS.	EFFECTIF A PARTIR du 1er octobre 1903.	AUGMENTATIONS PAR RAPPORT aux effectifs de 1902.
Officiers	24,358	84
Sous-officiers	81,097	197
Troupe	495,500 (1)	0
Médecins militaires	2,206	8
Payeurs	1,057	3
Vétérinaires	682	4
Armuriers	1,012	1
Selliers	94	1
Chevaux de troupe	105,642 (2)	499

(1) Non compris les volontaires d'un an (11,000 environ).
(2) Non compris les chevaux d'officiers, de volontaires d'un an et les chevaux de corvée qui portent le total à 130,000 environ.

Les effectifs pour 1903 étaient, on le voit, à peine supérieurs à ceux de l'année précédente ; parmi les quelques augmentations prévues, il faut citer principalement :

a) La création d'un état-major de régiment qui devait être placé à la tête des cinq escadrons de chasseurs à cheval réunis à Posen et celle de deux emplois d'officiers supérieurs qui devaient recevoir, l'un le commandement de deux escadrons de la même subdivision d'arme à Graudenz, l'autre d'un groupe semblable à Chemnitz ;

b) La constitution de deux détachements de mitrailleuses en Saxe ;

c) L'accroissement des effectifs des bataillons d'infanterie et des bataillons de chasseurs saxons encore à effectifs réduits, afin de les mettre sur le même pied que les bataillons prussiens; un accroissement analogue dans l'effectif des bataillons de pionniers saxons;

d) La formation de quatre nouvelles compagnies d'artillerie à pied.

Toutes les augmentations d'effectifs résultant de ces diverses créations étaient d'ailleurs compensées, en ce qui concerne les hommes de troupe, par des diminutions exactement correspondantes : étendant à trois nouveaux corps la mesure appliquée l'année dernière, à titre d'essai, dans deux corps d'armée, l'autorité militaire proposait le remplacement par la main-d'œuvre civile des ouvriers militaires des ateliers et magasins d'habillement de ces trois corps d'armée. Le chiffre des hommes de troupe se maintenait donc à 495,500, maximum fixé par la loi du 25 mars 1899 et les accroissements ne portaient que sur un petit nombre d'emplois d'officiers et de sous-officiers.

Se conformant à l'avis de sa commission du budget, le Reichstag a approuvé les propositions de l'autorité militaire en ce qui concerne les trois derniers points, mais a refusé de sanctionner la première mesure consistant à doter d'états-majors les divers groupes d'escadrons de chasseurs à cheval.

Parmi les principales innovations du projet de budget de la guerre allemand pour l'exercice 1903, il convient encore de citer :

a) La création d'une école des hautes études techniques militaires (cette proposition, qui avait été rejetée l'année dernière par le Reichstag, n'a été agréée cette année qu'après de longues discussions);

b) Le relèvement de la solde des 180 plus anciens lieutenants-colonels d'infanterie (rejeté par le Reichstag.)

Conformément au plan adopté dans les études des

années précédentes, nous examinerons en détail ces diverses questions dans les paragraphes consacrés aux armes et aux services.

État-major et personnel des attachés militaires.

Création de nouveaux postes aux états-majors de Saxe et Wurtemberg. — L'étude sur le budget de 1902 a signalé la création d'un commandement de pionniers saxons (1). Ce commandement a été confié au plus ancien officier supérieur qui avait rempli jusqu'alors les fonctions de directeur du génie et qui, à ce titre, était en même temps chargé de la direction du service topographique de l'état-major de l'armée saxonne. Sa nomination ayant laissé ce service sans directeur, il est créé, en Saxe, un nouveau poste de chef du service topographique ; ce poste sera occupé par un officier supérieur ayant rang de commandant de régiment.

Notons aussi, à l'état-major wurtembergeois, la création d'un deuxième poste d'officier supérieur titulaire des fonctions de commissaire de ligne. On remplace ainsi un officier détaché des corps de troupe, qui ne remplissait ces fonctions qu'à titre temporaire.

Personnel des attachés militaires. — Le personnel des attachés militaires vient d'être augmenté de deux officiers supérieurs par suite de la création de deux postes d'attachés, le premier à Washington et le second à Tokio.

Infanterie.

Détachements de mitrailleuses. — La *Revue militaire des armées étrangères* (2) a donné la composition et la

---

(1) Voir *Revue militaire des armées étrangères*, 2e semestre 1902, p. 153.

(2) 2e semestre 1902, p. 210.

répartition des treize détachements de mitrailleuses, dont cinq constitués en 1901 et huit le 1er octobre 1902. Le budget prévoit, cette année, la création, en Saxe, de deux nouveaux détachements à partir du 1er octobre 1903; toutefois, la mise au complet de leurs effectifs ne sera réalisée qu'en octobre 1904. L'un des détachements tiendra garnison à Dresde et l'autre à Leipsig, où les casernements qui leur sont destinés sont en voie de construction. Les augmentations d'effectifs qui résulteront de ces créations seront compensées par la substitution de la main-d'œuvre militaire, en octobre 1904, dans les ateliers et magasins d'habillement des deux corps d'armée saxons.

L'uniforme des officiers des nouveaux détachements saxons sera celui des détachements prussiens. Tunique et culotte en drap gris-vert; bottes montantes en cuir fauve; col, parements et passepoils rouge-ponceau. Casquette en drap gris-vert avec bandeau rouge-ponceau; shako en drap gris-vert avec plumet noir.

En vue d'assurer l'instruction des officiers et de leur faire connaître l'emploi des nouveaux engins, la Prusse a décidé que deux mitrailleuses et un caisson de munitions seront affectés d'une façon permanente à l'école de tir d'infanterie de Spandau. Les servants et attelages nécessaires seront détachés de leurs corps d'origine, les attelages à raison de sept mois par an.

Le détachement d'instruction comprendra :

2 officiers instructeurs auxiliaires.

20 hommes à pied, savoir..... { 3 sous-officiers.
16 *gemeine* servants.
1 armurier.

9 hommes montés, savoir ..... { 2 sous-officiers.
6 *gemeine* conducteurs.
1 vétérinaire.

17 chevaux : 6 chevaux de devant, 6 de derrière et 5 de selle.

Effectif des bataillons d'infanterie et de chasseurs saxons. — Les bataillons d'infanterie et de chasseurs saxons, à effectif réduit, vont être mis sur le même pied que les bataillons prussiens; il en résultera pour l'infanterie une augmentation de 285 *gemeine*, à raison de 142 le 1er octobre 1903 et de 143 en 1904. De même que pour les deux détachements de mitrailleuses créés en Saxe, ces accroissements seront compensés, au moment de leur réalisation, par la substitution de la main-d'œuvre civile à la main-d'œuvre militaire.

Cavalerie.

La question du groupement des escadrons de chasseurs à cheval. — On se rappelle qu'à la date du 1er janvier 1895 se place la formation des premiers détachements d'estafettes (*Meldereiter*). Leur but, d'après les arguments fournis par le ministre de la guerre devant la commission du budget, était « d'assurer la transmission des renseignements, rendue plus difficile par l'emploi de la poudre sans fumée et des pièces à longue portée, sans appauvrir pour ce service les unités de cavalerie existantes ».

Quatre corps d'armée furent aussitôt dotés de ces unités; deux nouveaux détachements furent ensuite créés en 1897, puis un dernier en 1898, époque à partir de laquelle la dénomination d' « estafettes » fut remplacée par celle de « chasseurs à cheval ».

La réunion en régiments des escadrons de chasseurs à cheval, demandée pour la première fois en 1899, lors de la discussion de la loi militaire, fut refusée par le Reichstag, qui n'accorda la création de dix escadrons nouveaux que sous la réserve expresse que chacun d'eux resterait affecté à un corps d'armée. Ces unités ont été successivement constituées, savoir : quatre en 1900, cinq en 1901 et une en 1902.

La répartition des 17 escadrons est actuellement la suivante :

NUMÉROS DES ESCADRONS.	CORPS D'ARMÉE DE STATIONNEMENT.	LIEUX DE GARNISON.
1er	Ier corps	Kœnigsberg.
2e, 3e, 4e, 5e, 6e	Ve corps	Posen.
7e	VIIe corps	Wesel.
10e, 11e	XIe corps	Langensalza.
12e	XIIe corps	Dresde.
14e	XIVe corps	Colmar.
15e	XVe corps	Strasbourg.
17e	XVIIe corps	Graudenz.
19e	XIXe corps	Chemnitz.
Escadron de la Garde.	Garde	Potsdam.
1er escadron bavarois	1er corps bavarois	Munich.
2e escadron bavarois	3e corps bavarois	Nüremberg.

Malgré la décision du Reichstag, deux des escadrons créés en 1900 furent réunis à Langensalza et placés sous le commandement d'un major. Les cinq escadrons constitués en 1901 furent réunis à Posen, également sous les ordres d'un major, mais le Parlement refusa de les doter d'un état-major de régiment.

Revenant pour la troisième fois à la charge, l'autorité militaire a réclamé, cette année encore, la création d'un état-major de régiment pour les cinq escadrons de Posen ; elle comptait en outre grouper à Graudenz les 1er et 17e escadrons, et à Chemnitz les 12e et 19e, ces deux groupes étant désormais placés sous les ordres de deux officiers supérieurs (places à créer).

Au dire des journaux, la question donna lieu, devant la commission du budget, à un long débat, tenu en partie secret ; mais, malgré l'insistance du ministre de la guerre, les propositions du gouvernement furent en-

core une fois rejetées sous prétexte qu'elles étaient contraires à la loi déterminant les effectifs de paix. La majorité des membres de la commission aurait vu, en réalité, dans la création du régiment de chasseurs à cheval de Posen « un ballon d'essai » en vue de propositions nouvelles. Les explications annexées au projet de budget ne laissent guère, en effet, de doutes sur ce point. « Il est nécessaire, disaient-elles en substance, de porter remède aux inconvénients que présente *le manque de cavalerie* dans la constitution de certaines unités. Pour parer aux besoins les plus pressants, il est urgent de grouper progressivement les escadrons de chasseurs à cheval qui existent actuellement. » Le Reichstag s'est rangé à l'avis de sa commission du budget et a refusé les crédits demandés.

Nouveau matériel de ponts pour la cavalerie. — Depuis 1893, la cavalerie allemande disposait, pour le passage des cours d'eau, d'un matériel régimentaire comprenant, pour chaque régiment, deux bateaux pliants en toile imperméable, démontables en trois parties et transportés sur une voiture spéciale (*Falthootwagen*) attelée à six chevaux. En 1897, on mit en service des bateaux ne se composant plus que de deux parties. Aucun de ces modèles n'a sans doute paru satisfaisant, car l'autorité militaire se décide, cette année, à en créer un nouveau. « Le matériel de ponts actuellement employé, « disent les explications annexées au projet de budget, « est reconnu défectueux. Les bateaux pliants n'offrent « pas une résistance suffisante ; ils nécessitent de fré- « quents remplacements ou de coûteuses réparations. « Les voitures qui les transportent sont trop lourdes et « trop peu mobiles. Il importe de remédier à ces incon- « vénients et la création d'un nouveau matériel s'im- « pose. Les bateaux en acier, dont l'adoption est prévue, « exigent la construction de voitures spéciales et la « transformation du matériel existant. D'autre part, le

« matériel de télégraphie qui, jusqu'ici, était chargé « sur les voitures à bateaux, réclame une voiture parti- « culière. Toutefois, le matériel actuellement en usage « ne sera remplacé que progressivement.

« Comme mesure accessoire, il est indispensable de « pourvoir tous les régiments de cavalerie, y compris « ceux de la réserve et de la landwehr, de scies arti- « culées. »

La transformation immédiate ne sera réalisée que dans six régiments prussiens, un régiment saxon et un régiment wurtembergeois. Le crédit prévu pour 1903 est de 101,250 francs sur une dépense totale évaluée à 1,046,250 francs.

Transfert à Krefeld du régiment de hussards de Düsseldorf. — Enregistrons, en terminant ce paragraphe, le transfert à Krefeld du régiment de hussards de Düsseldorf. Cet incident n'a pris quelque importance que par son côté anecdotique. L'année dernière, lors d'une visite qu'il fit à la ville de Krefeld, l'empereur Guillaume se fit un plaisir d'annoncer à la municipalité qu'il avait agréé le principe de ce changement de garnison et il ajouta galamment qu'il enverrait prochainement des danseurs aux jeunes filles de Krefeld. La presse humoristique s'empara aussitôt de l'anecdote, et les hussards de Düsseldorf ne figurèrent désormais dans les journaux que sous le nom de « hussards danseurs » (Tanzhusaren). En interpellant le ministre au sujet de cette décision de l'autorité militaire, un député du centre égaya fort le Reichstag en déposant sur sa tribune une collection de photographies représentant les plus jolies Krefeldaises et le ministre de la guerre crut devoir protester publiquement contre l'appellation de « Tanzhusaren », si peu en rapport avec la dignité et la correction d'un régiment de la cavalerie allemande.

Artillerie.

Ecole de l'artillerie de campagne de Jüterbog. — Jusqu'à présent, les officiers détachés à l'école de tir de l'artillerie de campagne de Jüterbog formaient deux divisions placées chacune sous les ordres d'un des officiers supérieurs du cadre. La première, se subdivisant elle-même en *deux* groupes de tir (Schiess-Abtheilungen), comprenait « les officiers anciens »; la deuxième se composait des lieutenants et des officiers des réserves. En raison de la réorganisation et de l'augmentation de l'artillerie de campagne, il a paru nécessaire de porter à *trois* le nombre des groupes de tir des « officiers anciens ». On pense éviter ainsi l'encombrement des amphithéâtres et permettre aux professeurs d'assurer dans de meilleures conditions l'instruction des officiers détachés.

Cette modification entraîne la création de deux nouvelles places de professeurs, comprenant un officier supérieur et un capitaine.

Création de quatre compagnies d'artillerie à pied. — L'autorité militaire a obtenu cette année la création des quatre compagnies d'artillerie à pied que le Reichstag lui avait refusée l'année dernière par raison d'économie.

La suppression des ouvriers militaires dans les magasins et ateliers de la Garde et du XVe corps d'armée viendra, bien entendu, compenser l'augmentation d'effectif qui eût résulté de cette création. Les nouvelles compagnies seront constituées à partir du 1er octobre 1903; elles formeront les 9e et 10e compagnies des régiments d'artillerie à pied n°s 9 et 13. Les deux compagnies du régiment n° 9 tiendront garnison à Thionville et y remplaceront les deux compagnies du régiment n° 8, qui s'en iront à Metz. Les deux compagnies du régiment n° 13 seront installées ultérieurement à Mülheim, mais provisoirement casernées à Neuf-Brisach.

Matériel de l'artillerie de campagne. — Le budget de 1897 avait prévu une dépense totale de 173,616,250 francs pour la constitution d'une réserve de matériel de campagne. A la fin de 1902, on avait dépensé 160,137,500 francs, il restait donc, en 1903, un reliquat de 13,478,750 francs; pourtant, le crédit demandé cette année n'est que de 281,250 francs, plus faible encore que celui de 1902 (625,000), alors qu'en 1901 on avait consacré 4,756,250 francs à la constitution du matériel en question.

Ces réductions, de plus en plus sensibles, peuvent donner à penser qu'on se borne, pour le moment, à de simples frais d'entretien du matériel existant. Tout fait supposer, en effet, qu'il se produit dans l'opinion allemande un revirement de plus en plus marqué en ce qui concerne le matériel d'artillerie; les idées des généraux Rohne et von Alten semblent gagner insensiblement du terrain sur celles des partisans du *statu quo*. Le général von Gossler, ministre de la guerre, a, il est vrai, déclaré devant la commission du budget et répété devant le Reichstag que l'armement actuel de l'artillerie allemande répondait à toutes les exigences, mais il parlait en même temps de modifications à introduire dans l'affût et d'essais en cours. Il est donc naturel qu'on ne songe pas actuellement à accroître un matériel qui sera tout au moins modifié.

Matériel de l'artillerie à pied. — Depuis trois ans, la Prusse a consacré 34,375,000 francs au matériel de l'artillerie à pied (artillerie de siège, de côte et artillerie lourde d'armée); une dernière annuité de 12,500,000 francs était demandée en 1903. Comme l'année dernière, la commission et le Reichstag ont réduit le crédit à 10,000,000 de francs.

Création d'un groupe d'attelages en Saxe. — Il est créé, en Saxe, pour les besoins de l'artillerie à pied, un groupe d'attelages ne comprenant toutefois que 22 *gemeine* en 1903; il ne sera complété à 48 *gemeine* qu'en

octobre 1904. Ce groupe doit être affecté au régiment d'artillerie à pied n° 12, en garnison à Metz. Cette nouvelle augmentation des effectifs sera compensée de la même manière que celle des bataillons d'infanterie et de chasseurs saxons.

Génie et fortifications.

Création d'une inspection de forteresses et de deux directions du génie. — En raison du développement toujours croissant des travaux de défense et de la nécessité d'assurer, en cas de guerre, la mise au complet du personnel nécessaire, le budget de 1902 avait autorisé la création d'une 4e inspection des ingénieurs et d'une 8e inspection de forteresses. Pour les mêmes raisons, le budget de 1903 a prévu la constitution à Graudenz, à partir du 1er avril, d'une 9e inspection de forteresses, que l'ordre de cabinet du 28 mars a rattachée à la 2e inspection des ingénieurs (Berlin). La 9e inspection de forteresses comprend les directions du génie (*Fortifikationen*) de Graudenz, Culm et Marienburg, ces deux dernières de création nouvelle. En outre, en vue de décharger les officiers ingénieurs de place de toutes les questions d'administration du service courant, on augmente de deux unités (6 au lieu de 4) le nombre des officiers supérieurs retraités qui, dans les grandes places, leur sont adjoints ; les deux nouveaux titulaires sont affectés aux places de Cologne et de Posen. Enfin, un cinquième adjudant, du grade de capitaine, est attribué au chef du corps des ingénieurs et des pionniers, inspecteur général des forteresses.

Corps des officiers de construction des fortifications (Festung-Bau-Offizierkorps). — Les modifications introduites en 1902 (1) dans le personnel de construction des

(1) Voir *Revue militaire des armées étrangères*, 2e semestre 1902, p. 154.

fortifications se poursuivent cette année suivant les conditions prévues. Le corps d'officiers subalternes qui doit remplacer le personnel d'employés de l'administration militaire (directeurs ou sous-directeurs des travaux) s'accroît en 1903 de 30 unités. Le nombre des lieutenants de construction des fortifications est donc porté cette année à 45. Par contre, 15 directeurs ou sous-directeurs ont disparu depuis l'année dernière ; on sait que ces employés seront progressivement supprimés par voie d'extinction ; leur effectif est actuellement réduit à 120. Comme en 1902, les créations nouvelles sont compensées en tant que budget par la suppression de 20 places de lieutenants du génie.

Augmentation de l'effectif des bataillons de pionniers saxons. — Les deux bataillons de pionniers saxons, dont l'effectif en *gemeine* était légèrement inférieur à celui des bataillons prussiens, seront mis sur le même pied que ces derniers. Il en résulte une augmentation de 16 *gemeine* par bataillon.

Places fortes. — L'autorité militaire demandait un crédit *global* de 24,240,500 francs pour continuer la mise en état du système défensif de l'Allemagne. La commission du budget avait jugé l'année dernière que la réunion en un seul bloc des divers fonds affectés aux fortifications manquait de clarté et elle avait exigé leur répartition habituelle en trois paragraphes, les deux premiers comprenant les fonds des places classées selon leur importance, le dernier, les dépenses des fortifications du haut Rhin. Moins rigoureuse cette année, la commission a accordé un crédit global, mais l'a réduit à vingt-deux millions de francs.

Ce total comprend d'ailleurs une somme de 5 millions 490,500 francs provenant de la vente des fortifications déclassées, parmi lesquelles figure pour la plus grosse part la démolition de l'enceinte des places de Metz et de Posen. Notons en passant que, jusqu'à présent, les pro-

duits des déclassements étaient toujours venus grossir les recettes du budget général de l'Empire; cette année, pour la première fois, nous les trouvons classés au budget de la guerre; il ne faut y voir qu'un simple changement de rubrique, car ce budget n'en bénéficiait pas moins les années précédentes.

Le budget ne donne aucune explication sur l'emploi des fonds accordés; il dit simplement que la transformation et le perfectionnement du système défensif de l'Empire résultent des conditions nouvelles de la guerre moderne; il ajoute que, pendant quelques années, il sera nécessaire de prévoir, dans ce but, une somme de 18,750.000 francs à laquelle viendra s'ajouter le produit de la vente des terrains et matériaux provenant des enceintes déclassées.

Un crédit de 2,125.000 francs a été accordé pour les travaux de renforcement de l'enceinte d'Ulm, sur la rive gauche du Danube et la mise au complet du matériel d'artillerie de la place. Ce crédit porte à 4,375,000 francs le total des sommes affectées, depuis 1901, à la place d'Ulm. D'après les prévisions de l'autorité militaire, il faudra encore 1,250,000 francs pour terminer les travaux.

Troupes de communications.

Aérostation dans les places fortes. — Des crédits, dont le total s'est élevé à 345,625 francs, avaient été demandés en 1900 et 1901 pour effectuer, à Strasbourg, des essais intéressant l'aérostation des places fortes. Le budget de 1903 prévoit une somme de 21,250 francs pour assurer l'entretien du matériel destiné aux expériences.

Essais d'automobiles. — Depuis 1899, on a employé, *au titre des dépenses extraordinaires*, une somme de 718,750 francs à expérimenter divers systèmes de voitures automobiles destinées à effectuer le transport de

poids lourds; en 1902, le ministre de la guerre, d'accord avec celui de l'agriculture, a organisé un concours de tracteurs avec moteurs à alcool. L'autorité militaire a jugé nécessaire de poursuivre dorénavant, *d'une manière permanente*, les expériences commencées; le Parlement a voté, dans ce but, *au titre des dépenses ordinaires*, une somme de 125,000 francs.

Chemin de fer militaire. — Un crédit de 238,405 francs, destiné au renouvellement de la superstructure, à la construction et à l'amélioration de divers bâtiments, etc....., vient s'ajouter à celui de 229,780 francs accordé en 1902 pour le même objet. Rappelons que la réfection totale du chemin de fer militaire doit entraîner une dépense de 865,275 francs.

Matériel de chemin de fer de campagne. — Le Reichstag n'a accordé que 625,000 francs sur les 831,250 francs qui lui étaient demandés cette année pour la création du matériel de chemin de fer de campagne. Cette somme constitue d'ailleurs la septième annuité d'une dépense totale évaluée à 8,503,875 francs.

Les expériences commencées en 1898, pour déterminer le meilleur matériel de ponts de chemin de fer de campagne, avaient conduit, l'année dernière, à l'adoption des ponts système Lübbecke. Une première annuité de 675,000 francs avait été allouée en 1902; une deuxième annuité de 725,000 francs est prévue pour l'exercice 1903. L'exposé des motifs fait ressortir que, dès 1901, le ministre des travaux publics avait prescrit le renforcement des ponts métalliques en raison du poids toujours croissant des machines et du matériel roulant. L'autorité militaire a dû s'engager dans la même voie et elle se propose de constituer un approvisionnement comprenant *huit* sections de ponts métalliques de campagne ayant chacune une longueur de 60 mètres. Le prix de revient de la section est évalué à 725,000 francs, soit 5,800,000 francs pour les huit sections.

Train.

Augmentation de l'effectif du bataillon du train saxon. — Nous avons eu l'occasion de signaler, en nous occupant de l'artillerie, la création, en Saxe, d'un groupe d'attelages pour les besoins de l'artillerie à pied. En vue d'assurer dans ce groupe la mise au complet du nombre des *gemeine*, l'effectif du bataillon du train saxon sera augmenté, en octobre 1904, de 26 *gemeine*.

Remonte des bataillons du train. — Des essais ont commencé en Prusse, dès l'année 1900, en vue de rechercher le meilleur système de remonte à appliquer aux bataillons du train. Ces essais, effectués dans quatre bataillons, ont fait ressortir l'avantage du procédé qui consiste à puiser les chevaux du train dans les dépôts de remonte. Toutefois l'expérience doit se poursuivre cette année encore. Huit bataillons doivent, en 1903, recevoir des dépôts de remonte chacun 16 jeunes chevaux, dont 4 chevaux de selle.

Bicyclettes attribuées aux bataillons du train. — L'expérience des dernières manœuvres a démontré la nécessité de doter de bicyclettes militaires les bataillons du train. Chacun d'eux sera désormais pourvu de six bicyclettes; le prix de revient de ces instruments est de 269 francs.

Recrutement et administration des réserves.

Création d'un nouveau district de landwehr et de cinq bureaux d'appel. — L'exposé des motifs fait ressortir l'augmentation constante de la population et des hommes des réserves, particulièrement dans les grandes villes et les centres ouvriers, ainsi que les déplacements incessants de la population maritime et ouvrière; il en résulte que la tâche des organes de recrutement et de contrôle devient de plus en plus complexe. Il était donc nécessaire de modifier l'assiette des bureaux de recrutement et de renforcer le personnel de quelques-uns d'entre eux.

On a décidé en conséquence de dédoubler le district de Brême (IXe corps), en créant un nouveau district de landwehr à Bremerhafen à dater du 1er avril 1903, et d'installer des bureaux d'appel dans cinq autres districts.

L'augmentation totale qui résultera de ces créations et des divers renforcements en personnel s'élève à 7 officiers, dont 1 officier supérieur, 1 médecin, 16 sous-officiers, 1 aspirant-payeur, 6 *gemeine*.

Rattachement des commissaires de réquisition des chevaux aux brigades de cavalerie. — Des officiers retraités, sortant de la cavalerie ou de l'artillerie de campagne, et portant le titre de commissaires de réquisition des chevaux, sont, depuis 1900, chargés d'exercer une surveillance permanente sur les chevaux existant dans certaines régions et d'en préparer la réquisition. Ces officiers étaient jusqu'à présent subordonnés aux commandants des districts de landwehr. Eu égard à l'ancienneté relative des commandants des districts et des commissaires de réquisition des chevaux, il a paru désormais préférable de rattacher ces commissaires aux brigades de cavalerie.

Convocation des hommes des réserves. — Le nombre des officiers et hommes de troupe des différentes réserves, convoqués pour des périodes d'instruction en 1903, est sensiblement le même que les années précédentes. En Prusse et en Saxe, le nombre des convocations de médecins aides-majors de 1re et de 2e classe est cependant augmenté de 44 unités (205 au lieu de 161); d'autre part, en Prusse, Saxe et Wurtemberg, 47 pharmaciens auxiliaires seront, pour la première fois, convoqués pour une période de 42 jours.

Anciens soldats rengagés. — On a déjà signalé l'année dernière (1) que les crédits demandés en 1900 autori-

---

(1) 2e semestre 1902, p. 160.

saient le rengagement de 10,000 anciens soldats en Prusse; à cette époque, l'autorité militaire pensait que les rengagements atteindraient progressivement le chiffre de 26,000 environ dans l'ensemble de l'armée allemande. Pour des raisons d'économie, ou peut-être parce que les demandes n'ont pas répondu aux prévisions de l'autorité militaire, les crédits prévus en 1901, 1902 et 1903 ont été inférieurs à ceux de 1900; le dernier budget ne prévoit plus que 3,000 rengagements en Prusse, 300 en Saxe, 160 en Wurtemberg, 100 en Bavière ; soit, au total, 3,500 rengagements environ pour l'ensemble de l'armée allemande.

Écoles et instruction générale.

Académie technique militaire. — Pour des raisons d'économie et en alléguant que la question était insuffisamment mûrie, le Reichstag avait repoussé l'année dernière une demande de crédits ayant pour objet la création d'une école des hautes études techniques militaires. Le gouvernement ne s'est pas laissé décourager par ce premier échec; il a renouvelé sa demande cette année et a eu soin de l'accompagner d'un mémoire où il a exposé en détail les considérations qui militent en faveur de la création projetée. Nous donnons ci-après les passages les plus intéressants de ce long exposé des motifs.

« Les progrès incessants de la science ont mis à la « disposition de l'art militaire des moyens nouveaux « d'une indiscutable valeur. Ces ressources, notons-le « bien, répondent à d'impérieuses exigences et, sans « leur concours, il deviendrait impossible de pourvoir « aux besoins des grandes armées modernes comme de « régler le jeu de leurs mouvements. Le commandement « qui saura mettre en œuvre ces moyens nouveaux, en « présence d'une armée qui les aurait négligés, se donnera une supériorité difficile à compenser.

« A côté de la technique générale, il s'est peu à peu « constitué une technique militaire spéciale; celle-ci a « évidemment pour base les données scientifiques géné- « rales fournies par les mathématiques supérieures, par « la mécanique, la physique, la chimie, etc., mais elle « embrasse en même temps un large champ de connais- « sances particulières, qui réclament une étude appro- « priée. Quelques exemples vont nous en donner la « preuve :

« *a*) L'établissement d'un pont militaire doit satisfaire « à des conditions qui diffèrent essentiellement de celles « dans lesquelles on doit construire un pont quelconque « du temps de paix. Il faut donc étudier par leur côté « pratique nombre de points qui ne sauraient trouver « place dans le cours de construction professé dans une « école des hautes études civile. Les ponts en bois, « notamment, qui, dans la technique civile, ne jouent « qu'un rôle tout à fait secondaire, ont une très grande « importance dans la technique militaire; leur construc- « tion réclame donc une étude complète et approfondie.

« *b*) Les principes généraux de la technique civile « sont certainement applicables à l'établissement des « chemins de fer militaires; mais il n'en est pas moins « vrai que ces chemins de fer ont une destination « spéciale, que leur construction a lieu dans des « circonstances toutes particulières et doit se faire, « avant tout, dans un temps minimum; or ces considé- « rations sont sans importance dans la technique « civile.

« Les chemins de fer de campagne, destinés à ouvrir « aussi rapidement que possible d'utiles communications « dans les terrains les plus difficiles, exigent un matériel « très différent de celui que l'on emploie, en temps de « paix, sur les chemins de fer d'intérêt local ou à voie « étroite. Là encore, la technique militaire doit sortir « des sentiers battus.

« De même, l'automobilisme ne peut être utilement « exploité qu'autant que la construction des automo- « biles sera appropriée aux besoins militaires.

« *c*) Cette nécessité est encore bien plus évidente si « on passe aux applications de l'électricité et de l'op- « tique. Dans ce domaine, dont l'importance est si con- « sidérable dans la guerre moderne, les moyens à em- « ployer et les méthodes d'application diffèrent à tel « point des méthodes du temps de paix, qu'une étude « séparée s'impose.

« *d*) A l'heure actuelle, l'aérostation n'a de valeur « pratique que pour les opérations militaires et ne peut « dès lors être étudiée qu'en se basant sur des considé- « rations militaires.

« *e*) Les connaissances spéciales et très étendues que « réclament la balistique et l'étude de la construction « des armes ne peuvent être acquises que par un ensei- « gnement tout particulier approprié à la matière.

« *f*) Il est bien évident enfin, que, dans le domaine « de la fortification, les considérations d'ordre militaire « décident seules de l'application des données tech- « niques. Ces données doivent s'adapter avec souplesse « aux nécessités de la défense et au but militaire. Il faut « donc joindre une instruction tactique, une connais- « sance approfondie des effets des armes, aux données « techniques qui régissent la matière.

« En résumé, il faut le reconnaître, la technique des « sciences militaires comprend toute une série de con- « naissances spéciales qu'on ne pourra généralement « pas acquérir, ou qu'on n'acquerra que d'une manière « insuffisante, en suivant les cours des diverses hautes « écoles techniques civiles. »

L'auteur du mémoire tend ensuite à démontrer que des ingénieurs civils, quelle que soit leur compétence, ne sauraient remplir les fonctions d'officiers-ingénieurs.

« Dans des questions aussi importantes et aussi graves

« que celles qui ont trait à l'organisation de l'armée, « on ne peut avoir exclusivement recours aux lumières « des ingénieurs civils. Il n'est d'ailleurs nullement « question de renoncer à leur précieux concours, mais il « faut reconnaître que, dans bien des cas, ces ingénieurs « n'ont qu'une connaissance insuffisante des nécessités « d'ordre militaire. Il paraît donc préférable, lorsqu'il « s'agit de travaux ayant un caractère à la fois militaire « et technique, d'employer à leur exécution des officiers « qui y auront été spécialement préparés; il est enfin « très désirable, eu égard aux progrès constants et à « l'importance de la technique générale, *d'élever le « niveau des connaissances scientifiques du corps d'officiers de nos armes techniques.* »

L'exposé s'efforce ensuite de faire ressortir l'insuffisance de la méthode actuellement employée pour donner aux officiers des connaissances scientifiques :

« Grâce aux bienveillantes dispositions du ministère « des cultes prussien, la direction de l'armée a eu jusqu'à ce jour la possibilité de détacher un certain « nombre d'officiers à l'école des hautes études techniques civile de Berlin (Charlottenburg). C'est ainsi « que, chaque année, 6 officiers des troupes de communications, 2 officiers du corps des ingénieurs et 5 officiers des divers établissements de l'infanterie et de « l'artillerie ont pu suivre les cours de cette école. Suivant le but auquel tendait le complément d'instruction qui leur était ainsi donné, ces 13 officiers étaient « répartis dans les différentes sections de l'école des « hautes études. Il dépendait d'ailleurs de leur initiative « d'accroître la somme de leurs connaissances par tous « les moyens qu'ils jugeaient utiles.

« Mais, aux termes de ses statuts, l'école des hautes « études de Charlottenburg a assumé la tâche de donner « l'instruction technique supérieure que réclame l'exécution des travaux nationaux, communaux ou indus-

« triels et de cultiver les sciences et les arts qui relèvent « du même domaine. Le programme d'étude des diffé- « rentes sections ne vise par conséquent que les matières « qui répondent à ce but déterminé et ne tient pas « compte du côté tout particulier de la technique mili- « taire. Il ne saurait d'ailleurs en tenir compte pour « plusieurs raisons : les matières à traiter au cours d'une « période de quatre années d'études sont déjà trop « abondantes, on ne peut songer à les accroître; la plu- « part des professeurs ne sont pas suffisamment péné- « trés des nécessités d'ordre militaire et ignorent les « détails techniques des questions relatives à l'arme- « ment; enfin, il n'est pas admissible que les questions « de technique militaire, dont beaucoup doivent être « tenues secrètes dans l'intérêt de la défense nationale, « fassent l'objet d'un cours public auquel les étrangers « eux-mêmes peuvent librement assister. »

« Autre inconvénient, ajoute en substance le mémoire, « les cours étant répartis sur quatre années et les offi- « ciers ne les suivant que pendant trois ans, on se « trouve dans l'alternative ou de laisser des lacunes dans « leur instruction ou de la prolonger d'une année en « faisant assister les officiers à des cours qui ne leur « seront d'aucun profit. En dépit de ces quatre années « d'études, leur instruction serait d'ailleurs incomplète « et insuffisante au point de vue militaire. »

« En raison des progrès incessants de la technique « générale, conclut l'exposé, le domaine de la technique « militaire s'élargit aussi chaque jour et la nécessité « d'avoir des ingénieurs militaires d'une entière compé- « tence se fait de plus en plus impérieuse. Il faut que « l'armée, pour que ses capacités techniques ne soient « pas inférieures à celles des armées étrangères, puisse « disposer d'officiers capables non seulement d'exploiter « dans son intérêt les conquêtes de la science, mais « encore de se poser des problèmes techniques et de les

« résoudre en toute connaissance de cause. Dans ce but, « il nous faut un plus grand nombre d'officiers pourvus « de connaissances techniques ; il nous faut aussi, par « des moyens efficaces, transformer la méthode d'ins- « truction de ces officiers. »

Le mémoire évalue comme il suit, avec raisons à l'appui, le nombre d'officiers à pourvoir annuellement d'une solide instruction technique :

Troupes de communications	10 officiers.
Corps des ingénieurs (1)	12 —
Pionniers	4 —
Établissements techniques de l'infanterie et de l'artillerie	6 —
Commission d'expériences de l'artillerie	3 —
Commission d'expériences des armes	1 —
Écoles de tir de l'infanterie et de l'artillerie	4 —
Pour parer aux déchets imprévus	10 —
TOTAL annuel	50 officiers.

L'administration de l'armée est seule maîtresse de la direction à donner aux études et du choix des méthodes d'enseignement. La durée des cours est fixée à trois ans. Les officiers sont répartis en trois groupes :

a) Section des armes et munitions ;

b) Section des ingénieurs ;

c) Section des communications.

Le groupe *a*) se subdivise, la troisième année, en deux sections, l'une des constructions, l'autre de balistique.

Les 150 officiers détachés à l'école continueront, bien entendu, à suivre les cours de l'école des hautes études

(1) Le corps des ingénieurs se recruterait, à l'avenir, non seulement parmi les officiers des pionniers, mais aussi parmi les officiers des autres armes qu'une instruction préalable aura rendus aptes à ce service.

civile qui pourront leur être profitables; ils ne suivront de cours particuliers que pour les matières intéressant directement la technique militaire.

La nouvelle école ne peut être qu'à Berlin, le seul centre qui possède des ressources de tout genre. On l'installera dans les locaux disponibles de l'école mixte de l'artillerie et du génie, qu'il faudra agrandir et doter d'un laboratoire de physique et de balistique.

Telles étaient, dans leurs grandes lignes, les propositions de l'autorité militaire; elles ont fait l'objet, tant dans le sein de la commission du budget que devant le Reichstag, de longues discussions; rejetées une première fois par la commission, elles lui ont été renvoyées par le Reichstag pour nouvel examen et le gouvernement a finalement remporté un succès. Le Parlement a accordé un crédit de 128,750 francs pour traitement des officiers du cadre, indemnités aux officiers détachés et frais divers; il a alloué en outre une première annuité de 12,500 francs pour les travaux préparatoires d'installation du laboratoire, mais il a en même temps posé la condition expresse que les officiers détachés continueront à recevoir à l'école civile de Charlottenburg les connaissances scientifiques générales. La nouvelle école portera le nom d'*Académie technique militaire*.

Son cadre comprendra :

1 général-major, directeur (1).
1 officier supérieur, membre de la direction (2).
1 capitaine, adjudant du directeur (3).
1 officier supérieur, professeur militaire (4).

---

(1) Emploi créé à la date du 1er avril 1903 pour assurer les dispositions préparatoires en vue de l'ouverture des cours le 1er octobre.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) Emploi créé à la date du 1er octobre 1903.

Les cours ouvriront le 1er octobre.

Les dépenses à prévoir ultérieurement s'élèveront annuellement à 388,750 francs à partir de 1906, époque à laquelle l'académie sera en plein fonctionnement; 500,000 francs seront en outre demandés en 1904 pour la construction du laboratoire de physique et de balistique.

Augmentation des crédits affectés à l'étude des langues étrangères. — Le crédit ayant pour objet de permettre aux officiers de perfectionner leur connaissance des langues étrangères est porté, en Prusse, de 62,500 francs à 93,750 francs. « L'expérience, dit l'exposé des motifs, « a démontré que le moyen le plus efficace pour arriver « à bien posséder la langue d'un pays étranger est d'y « séjourner alors que l'on possède déjà un fonds suffi- « sant de connaissances. L'augmentation demandée aura « pour résultat d'attribuer à un plus grand nombre d'of- « ficiers des indemnités qui leur permettront de com- « pléter leurs connaissances par un séjour de plusieurs « mois à l'étranger. »

La Saxe emploie au même objet un crédit de 3,000 fr. et le Wurtemberg un crédit de 1900 francs.

Matériel d'escrime, de gymnastique et de natation. — Le crédit affecté pour le matériel d'escrime, de gymnastique et de natation est devenu insuffisant, le prix de la main-d'œuvre pour confection et entretien des engins ayant sensiblement augmenté. Chaque compagnie recevra désormais à ce titre une somme de 64 francs au lieu de 45 francs, et chaque détachement de mitrailleuses 34 francs au lieu de 22 francs; il en résulte, pour la Prusse, une dépense totale de 57,285 francs.

Camps d'instruction et polygones.

Acquisitions et aménagements. — Le montant total des dépenses inscrites au budget de 1903, pour les camps

d'instruction, s'élève à environ 6 millions de francs contre 5 millions en 1902; la Bavière n'est pas comprise dans ces chiffres.

Le détail est le suivant :

Troisième annuité de 562,500 francs pour l'agrandissement du camp d'instruction d'Arys (Ier corps);

Septième annuité de 68,750 francs pour l'aménagement du camp d'instruction de Posen (Ve corps);

Deuxième annuité de 1,000,000 de francs pour achat des terrains du camp d'instruction du XIe corps;

Cinquième annuité de 2,375,000 francs pour achat des terrains et aménagement du camp d'instruction de Bitche (XVe corps);

Cinquième annuité de 1,875,000 francs pour achat des terrains et aménagement du camp d'instruction de Neuhammer (VIe corps); cette dernière dépense a fait l'objet de très vives discussions. Lors de l'allocation des quatre premières annuités, on avait tablé, en effet, sur une dépense totale de 7.500,000 francs; l'autorité militaire a dû avouer, cette année, qu'elle s'était trompée dans son évaluation primitive et a déclaré qu'il ne lui faudrait pas moins de 11,250,000 francs pour l'installation complète du camp de Neuhammer. La commission et le Reichstag reprochèrent au ministre d'avoir présenté un projet insuffisamment mûri et estimèrent qu'un pareil accroissement dans les dépenses était tout à fait anormal. On décida en conséquence de réduire la cinquième annuité à 1,250,000 francs et de refuser le crédit de 150,000 francs destiné aux aménagements pour tirs d'artillerie. Le général Gallwitz, défenseur du projet devant le Parlement, déclara qu'un incendie avait détruit 1200 hectares de forêts, dont l'autorité militaire avait escompté la vente, et exposa diverses circonstances imprévues qui avaient occasionné des mécomptes; il fit valoir enfin que la diminution des crédits aurait pour effet de léser dans leurs intérêts les paysans expropriés. Après une nouvelle

délibération de la commission du budget, le Parlement se décida à accorder les crédits sans les réduire.

Au total de 6 millions, utilisés pour acquisition et aménagement des camps d'instruction, il convient d'ajouter :

1° Les sommes consacrées par la Bavière à ses divers terrains d'exercices, soit environ 500,000 francs;

2° Les dépenses faites par la Prusse en vue d'aménager les camps d'instruction pour des tirs d'artillerie, savoir : 150,000 francs pour le camp de Neuhammer et 50,000 francs pour celui de Bitche;

3° Une dernière annuité de 76,250 francs pour aménagement de casernes et dépendances sur le polygone de Thorn.

Commandement des camps d'instruction et des champs de tir de l'artillerie à pied. — Les camps d'instruction et les polygones de l'artillerie à pied étant utilisés d'une manière à peu près permanente, il a paru nécessaire de donner au commandement un adjudant permanent pour remplacer les officiers qui, jusqu'alors, n'étaient détachés qu'à titre temporaire. Cet adjudant est du grade de lieutenant en premier ou de lieutenant.

Un aspirant-payeur est également affecté à chacun des camps d'instruction et polygones.

Les mêmes mesures sont prises en Saxe et en Wurtemberg.

Solde.

Tarif de solde des plus anciens lieutenants-colonels d'infanterie. — Le projet de budget prévoyait une augmentation annuelle de 1687 fr. 50 dans la solde des 180 plus anciens lieutenants-colonels d'infanterie. Cette proposition a fait l'objet d'un long débat au sein de la commission du budget.

« Les conditions d'avancement dans les trois armes,

« disait l'exposé des motifs, ont depuis longtemps mis « les lieutenants-colonels d'infanterie dans une situation « très inégale et très défavorable. Ces officiers sont, « en effet, au point de vue de la solde, traités « comme de simples commandants de bataillon, alors « que les lieutenants-colonels de la cavalerie et de l'ar- « tillerie de campagne remplissent les fonctions de com- « mandants de régiment et en touchent le traitement. « Le désavantage injustifié qui leur est ainsi fait pendant « la période du service actif a sa répercussion sur le « décompte de la pension de retraite de l'officier, ainsi « que sur les allocations faites à sa veuve et à ses orphe- « lins ; c'est une situation particulièrement pénible pour « les officiers mariés qui, à la suite d'un accident ou de « l'affaiblissement de leurs forces, se voient, eux et leurs « familles, moins favorablement traités que ceux de « leurs camarades de même ancienneté ou même moins « anciens appartenant aux autres armes.

« Voilà, en somme, des officiers déjà âgés qui, en pré- « sence des besoins sans cesse croissants de leur famille, « se trouvent maintenus, parfois pendant dix ans, avec « le même traitement; une pareille situation ne se ren- « contre dans aucune autre carrière de l'État et il est « certain *qu'elle ne peut que paralyser l'entrain dans le « service*. En continuant à allouer un traitement et une « pension aussi peu rémunérateurs, on risque *de compro- « mettre le recrutement de nos officiers d'infanterie*. Au- « jourd'hui déjà, on constate une affluence d'officiers, « hors de toute proportion, dans la cavalerie, l'artillerie « de campagne et l'artillerie à pied, *tandis que le nombre « des vacances augmente dans l'infanterie*. Or il y a le « plus grand intérêt à assurer le recrutement de nos « officiers d'infanterie, aussi bien comme qualité que « comme quantité. »

Malgré la valeur de ces arguments et un chaud plaidoyer du ministre de la guerre, le Reichstag, se retran-

chant derrière des raisons d'économie, a refusé d'accorder les crédits nécessaires.

Subsistances. — Habillement. — Casernement.

Construction et agrandissement de magasins. — Trois nouveaux magasins des subsistances sont créés respectivement à Celle, Neustadt (Haute-Silésie) et Oels. Les magasins de la Garde reçoivent un aménagement spécial réclamé par la substitution de la main-d'œuvre civile à la main-d'œuvre militaire; notons enfin l'achèvement prochain des magasins de Mayence, l'allocation d'une première annuité pour la construction d'un grand magasin à Colberg, ainsi que la continuation des divers travaux en cours, dont les plus importants s'exécutent à Cologne et à Kœnigsberg. Soit une dépense totale de 1,996,705 francs, pour l'ensemble des magasins de la Prusse.

Organisation des magasins et ateliers d'habillement. — En étudiant le budget de 1902, la *Revue militaire* (1) a indiqué les phases successives de l'organisation des magasins et ateliers d'habillement et signalé les essais tendant à remplacer les ouvriers militaires par la main-d'œuvre civile. Cette mesure, appliquée l'année dernière au VIe corps et à une partie des ateliers de la Garde, sera étendue, cette année, en Prusse, à toute la Garde et au XVe corps d'armée; elle sera également appliquée, en octobre 1903, au XIIe corps saxon et, en octobre 1904, au XIXe corps saxon. Il en résultera, au total, une diminution de 496 ouvriers militaires en 1903 et de 497 en 1904.

Le nombre des ouvriers civils à admettre dans les magasins et ateliers de la Garde sera de 328; il sera de

(1) 2e semestre 1902, p. 164.

236 dans ceux du XVe corps; soit un total de 564 ouvriers civils recevant un traitement moyen annuel de 1625 francs. Sans tenir compte des dépenses d'installation, cette mesure occasionne donc pour la Prusse seule, un supplément de dépenses de 916,500 francs. Rappelons que la substitution a permis le renforcement de quelques unités existantes et la création d'unités nouvelles, dont les principales sont quatre compagnies d'artillerie à pied, en Prusse, et les deux détachements de mitrailleuses, en Saxe.

A l'opposé de ce qui a lieu en Prusse et en Saxe, le Würtemberg renforce, le 1er avril 1903, les magasins et ateliers d'habillement du XIIIe corps (Ludwigsburg) de 2 officiers, 8 sous-officiers, 121 ouvriers militaires, ainsi que d'un certain nombre d'employés divers. Les motifs mis à l'appui de cette demande d'augmentation font ressortir qu'à l'instar de ce qui se passe en Prusse, le magasin et les ateliers devront à l'avenir, soit par eux-mêmes, soit à l'aide de l'entreprise ou de la main-d'œuvre pénitentiaire, assurer la confection et la livraison des chaussures, effets d'habillement, linge, instruments de musique, etc..... La construction des ateliers et l'installation des machines, entamées avec les crédits accordés en 1898, ont été achevées au cours de l'hiver dernier et l'exploitation en grand peut désormais commencer.

Construction, amélioration et agrandissement de bâtiments militaires. — Les crédits affectés à cet objet sont, en chiffres ronds, de 8,339,000 francs en Prusse, 2,107,000 francs pour l'Alsace-Lorraine, 2,594,000 francs en Saxe, 240,000 francs en Würtemberg; soit 13 millions 280,000 francs au total, Bavière non comprise.

Cette somme est inférieure à celle des budgets précédents en raison de l'achèvement d'une partie des travaux commencés au cours des dernières années; on peut toutefois y ajouter des crédits, s'élevant à 2 millions

environ, affectés à divers bâtiments militaires tels que : hôtels et bureaux pour les états-majors, stands, églises de garnison, etc.....

Service de santé.

Recrutement des médecins militaires. — D'après les prévisions du budget de 1903, le nombre des médecins civils demandant à servir dans l'armée comme médecins militaires serait de 105, savoir 60 s'engageant pour une année et 55 pour une période de 2 à 5 ans. Le crédit total prévu pour cet objet est de 105,000 francs, supérieur de 60,000 francs à celui de 1902.

Une nouvelle maison de convalescence destinée aux officiers est installée à Arco (Tyrol); l'installation à Zernsdorf d'un établissement du même genre est en projet.

Appareils à ébullition d'eau. — Un crédit de 25,000 fr. est demandé pour la construction de quatre appareils à ébullition d'eau, destinés à des expériences. Les motifs invoqués à l'appui de cette demande font ressortir que la plus grande attention doit être apportée à l'alimentation des troupes en eau de boisson, surtout en campagne et pendant les manœuvres, hors des garnisons, en raison des nombreuses maladies qui se transmettent par l'eau. On ne peut arriver à éliminer les germes morbides que par l'ébullition. Pour aérer l'eau et la rafraîchir après cette opération, il est nécessaire de posséder des engins spéciaux. C'est dans ce but que l'on veut construire des appareils transportables à ébullition, traînés par deux chevaux, et qui pourront suivre les troupes dans tous leurs déplacements.

Remontes.

Dépôts de remonte. — L'autorité militaire a demandé la création d'un nouveau dépôt de remonte à Doelitz

(Poméranie), en raison de l'accroissement, depuis 1898, du nombre des jeunes chevaux. Le dépôt de Doelitz aura deux annexes, l'une à Neuhof et l'autre à Petznick. Un crédit de 187,500 francs a été demandé pour 1903, sur une dépense totale d'installation qui s'élèvera à 562,500 fr.

Pour la même raison, on agrandit depuis l'année dernière le dépôt de remonte de Breithülen (Würtemberg) afin qu'il puisse recevoir 60 chevaux de plus.

*
* *

Dans cette rapide analyse, nous n'avons eu à mentionner que quelques points de détail qui, cependant, montrent le soin avec lequel le Gouvernement impérial perfectionne son organisme militaire et, en particulier, l'instruction de son corps d'officiers. La loi du 25 mars 1899 avait fixé à 495,500 l'effectif des hommes de troupe et cet effectif maximum est atteint depuis l'année dernière; le budget de 1903, comme celui de 1902, ne pouvait donc être qu'un budget d'attente. Un projet de loi militaire sera vraisemblablement présenté au nouveau Reichstag dès le début de la prochaine session parlementaire; il sera intéressant, en raison des difficultés de la situation financière, de voir l'accueil que lui réservera le Parlement.

(168)

LA RÉORGANISATION

DE

L'ARMÉE DES ÉTATS-UNIS

Sous ce titre, la *Revue militaire des Armées étrangères* a publié, en décembre 1901, un article qui exposait par suite de quelles mesures législatives l'ancienne armée américaine de 25,000 hommes avait été amenée aux effectifs actuels, qui peuvent varier entre un minimum de 60,000 hommes et un maximum de 100,000 hommes.

Cette étude faisait remarquer que les améliorations réalisées laissaient toutefois de côté deux points d'importance capitale; la constitution des réserves et l'organisation du commandement.

Deux lois récentes viennent de modifier l'ancien état de choses en ce qui concerne la lacune signalée : la loi de milice du 21 janvier 1903 et la loi du 14 février 1903, créant un grand état-major.

Loi de milice du 21 janvier 1903.

Cette loi est due à l'initiative de M. Dick, représentant de l'Ohio; mais son projet primitif, considérablement restreint par le Sénat, a perdu beaucoup de son importance.

En principe, tout Américain de 18 à 45 ans peut être appelé dans la milice. Le nombre des hommes susceptibles d'être enrôlés, mais non organisés, est de

10,853,396. Mais ces milices ne dépendent pas du gouvernement fédéral; elles relèvent exclusivement des États, dont la plupart font preuve de la plus complète indifférence pour les questions militaires. Il en résulte que la milice organisée ne compte que 115,749 hommes, que ses unités sont d'organisation disparate et d'effectifs très variables, son armement compliqué et suranné, son instruction généralement très médiocre.

La nouvelle loi distingue la *milice organisée* et la *milice de réserve*. Les États restent libres, comme par le passé, de déterminer l'importance de leur milice organisée, mais les unités formées devront être constituées comme les unités correspondantes de l'armée régulière et leur effectif minimum sera fixé par le Président. L'armement (1) et les règlements seront les mêmes que pour l'armée fédérale. En outre, de nombreuses facilités sont données aux troupes de milice pour exécuter des manœuvres en commun avec les troupes de l'armée régulière, et pour s'exercer au tir.

L'expérience seule montrera dans quelle mesure ces nouvelles dispositions auront pu améliorer la situation actuelle. Il ne serait pas surprenant que les quelques règles, pourtant bien anodines, imposées aux milices des États aient pour conséquence d'en diminuer encore les effectifs déjà si restreints. Quant aux facilités offertes pour l'instruction, la plupart existaient déjà antérieurement à la loi nouvelle et on n'en profitait guère. Les États pourront, comme par le passé, négliger leurs milices ou même n'en pas avoir du tout; le seul recours que le Gouvernement fédéral pourrait exercer contre eux serait de leur supprimer, en cas de négligence par trop accentuée, toute part des crédits votés par le Congrès au titre des milices.

---

(1) La milice sera armée du fusil Krag Jorgensen.

Le projet Dick prévoyait, pour le cas de guerre, le renforcement de l'armée régulière par deux réserves de volontaires : la première constituée au moyen des diverses unités de la milice organisée qui seraient disposées à s'enrôler en troupes constituées pour servir dans les volontaires; la deuxième, dite « Réserve nationale volontaire », devait comprendre un maximum de 100,000 hommes ayant déjà servi dans l'armée régulière, dans l'armée des volontaires ou dans la milice organisée.

Cette seconde réserve, solidement encadrée par des officiers de l'armée régulière, devait constituer la force militaire sérieuse, dans l'esprit de M. Dick et de M. Root, secrétaire de la guerre. Le projet de loi ne lui donnait que la deuxième place pour flatter les gouverneurs des États et enlever le vote des sénateurs. Cela n'avait d'ailleurs pas d'inconvénients graves, car on ne compte pas sur plus de 50,000 ou 60,000 volontaires de la milice organisée à enrôler en temps de guerre, alors qu'en 1898 on en a appelé 225,000; les deux catégories auraient donc été utilisées dès le début.

Mais ces concessions ont paru insuffisantes aux gouverneurs d'États, et le Sénat a supprimé dans le projet Dick ce qui concernait la constitution de la seconde réserve ou « Réserve nationale volontaire ».

C'est ce projet, ainsi amputé de sa clause la plus importante, qui a été voté par le Congrès. Les seules troupes de complément, organisées dès le temps de paix, qui « pourraient » en temps de guerre renforcer l'armée régulière, sont donc celles de la milice organisée, qui compte au total 8,751 officiers et 106,998 hommes.

L'enrôlement des unités de milice, en temps de guerre, ne pourra se faire que lorsque le Congrès aura voté la création d'une armée de volontaires; d'autre part le nombre des enrôlements dépendra de nombreuses circonstances difficiles à prévoir.

Cette incertitude sur l'importance des éléments fournis par la milice empêchera le département de la guerre de préparer la formation de grosses unités de réserve; en outre, il n'aura aucune action sur le choix des cadres et sur l'instruction des troupes ainsi fournies par les États.

Loi du 14 février 1903 créant un grand état-major.

Jusqu'ici il n'existait aucun organe pour coordonner le travail des différents bureaux du département de la guerre, complètement indépendants les uns des autres, et pour assurer la préparation à la guerre de l'armée américaine.

Cependant ce rouage était d'autant plus nécessaire que l'armée des États-Unis est et restera toujours peu nombreuse, alors que les ressources du temps de guerre en personnel et en matériel sont considérables.

Le projet de loi présenté par M. Hull à la Chambre des Représentants, après entente avec le secrétaire de la guerre, prévoyait, outre la création d'un grand état-major, diverses autres dispositions importantes, entre autres la réunion en un seul bureau des trois départements actuels du quartier-maître, des subsistances et de la solde.

Ces diverses réformes rencontrèrent au Sénat une vive opposition et, afin de ne pas compromettre le point capital, M. Root dut faire sur les autres les concessions nécessaires pour obtenir le vote de la loi du 14 février 1903 qui crée un grand état-major.

D'après cette loi, le nouvel organe sera composé d'officiers détachés. Ces officiers se recruteront sur l'ensemble de l'armée, d'après les règles fixées par le président.

Le grand état-major sera chargé de préparer les plans en vue de la défense nationale et de la mobilisation des

forces militaires en temps de guerre; il devra étudier toutes les questions ayant trait à la valeur professionnelle de l'armée et à sa préparation à la guerre.

Il servira d'aide technique au secrétaire de la guerre, aux officiers généraux et aux commandants supérieurs. Il remplira en outre toutes les autres missions, non prévues par la loi, qui pourraient lui être confiées par le président.

L'état-major général comprendra : un chef d'état-major et deux officiers généraux choisis par le président sur l'ensemble de l'armée, parmi les officiers ayant au moins le grade de brigadier général ;

4 colonels, 6 lieutenants-colonels et 12 majors, choisis sur l'ensemble de l'armée, d'après telles règles que le président pourra prescrire ;

20 capitaines choisis sur l'ensemble de l'armée, parmi les officiers des grades de capitaine et de premier lieutenant. Ces officiers jouiront, pendant la durée de leur service dans l'état-major, du rang et de la solde de capitaine monté.

Tous les officiers servant dans l'état-major général y seront détachés pour quatre ans au maximum. Lorsqu'ils quitteront ce corps, ils retourneront à leur arme ou service d'origine et ne pourront être de nouveau détachés à l'état-major général avant d'avoir servi deux ans dans cette arme ou ce service. Il n'y aura d'exception à cette règle qu'en cas de guerre ou de circonstances critiques.

Sous la direction du président et du secrétaire de la guerre, le chef d'état-major aura la haute-main sur tous les corps de troupe et sur les différents départements et bureaux du ministère de la guerre, à l'exception du bureau des états de service et pensions. Les attributions actuellement dévolues au général commandant l'armée, comme membre de la commission de l'Ordnance et des fortifications, ou comme membre du comité des établis-

sements d'invalides, seront confiées au chef d'état-major ou à tout autre officier désigné par le président.

Le chef de l'artillerie fera partie de l'état-major général; il aura à l'avenir le rang et la solde de brigadier général.

La loi du 14 février ne sera appliquée qu'à partir du 15 août 1903.

Telles sont, en résumé, les principales dispositions législatives visant la création du grand état-major de l'armée américaine; ses heureuses conséquences ne tarderont pas à se faire sentir. Le secrétaire de la guerre, qui est presque toujours un civil, ne dispose d'aucun cabinet ni d'aucun état-major particulier; jusqu'ici les questions militaires lui ont été présentées par les onze chefs de bureau du ministère, chacun d'eux s'occupant surtout des intérêts particuliers de son service. On conçoit sans peine, dans ces conditions, les difficultés qu'avaient à surmonter les titulaires de cet important département pour pouvoir remplir convenablement leurs fonctions. Peu au courant, en général, des questions techniques qu'ils avaient à résoudre, ils ne pouvaient, le plus souvent, parvenir à diriger réellement l'organisme compliqué de leur ministère et étaient obligés de s'en remettre à ceux des chefs de bureau qui avaient leur confiance. Grâce à ses remarquables qualités, le secrétaire actuel de la guerre, M. Elihu Root, a pu prendre énergiquement en main la direction effective de tous les services; mais, voulant éviter à ses successeurs de refaire le chemin parcouru et désireux de faciliter leur tâche, il a réussi à obtenir du Congrès la création d'un état-major qui centralisera tous les travaux intéressant l'armée et sera un précieux auxiliaire pour les ministres à venir.

La nouvelle loi donne, en fait, au futur chef d'état-major beaucoup plus d'autorité réelle que n'en a jamais

eu le général commandant l'armée, emploi insuffisamment défini par les textes des lois antérieures et qui se trouvera implicitement supprimé désormais ; mais il est clairement spécifié que le chef d'état-major ne sera qu'un agent du président et du secrétaire de la guerre. En outre, au lieu d'être pratiquement inamovible comme l'était le général commandant l'armée, il ne sera nommé, comme tous les officiers de l'état-major général, que pour une période de quatre ans ; encore pourra-t-il être relevé de ses fonctions avant l'expiration de ce laps de temps.

Il est à présumer qu'on choisira, en principe, le lieutenant général pour chef d'état-major général ; toutefois la loi laisse au président toute latitude pour appeler à ces hautes fonctions un major général ou même un brigadier général.

Il y aura lieu de régler par décrets de quelle façon et dans quelle mesure s'exercera l'action directrice (*supervision*) du chef d'état-major sur les différents bureaux et sur les corps de troupe. Pour l'instant, le président, visant d'abord la création de l'état-major, vient de désigner les membres d'une commission qui sera chargée de soumettre au secrétaire de la guerre les noms des officiers proposés pour en faire partie.

Afin d'éviter que l'état-major ne soit complètement changé quatre ans après la date de sa formation, un certain nombre d'officiers ne seront détachés que pour deux ans ou trois ans. Les propositions en vue de remplir les vacances qui se produiront dans la suite seront faites par une commission composée du chef d'état-major général et des trois officiers les plus anciens de l'état-major.

En résumé, si M. Root n'a pu obtenir, comme le proposait le projet Hull, la simplification des rouages du ministère de la guerre par la réduction de 11 à 8 du nombre des bureaux, il a réussi du moins à faire voter

une loi susceptible de donner à l'armée américaine un état-major qui pourra perfectionner l'instruction, assurer la continuité des études militaires et préparer dès le temps de paix l'utilisation des énormes ressources du pays. Cette loi supprimera en outre les conflits continuels qui s'élevaient entre le général commandant l'armée et le secrétaire de la guerre, au grand détriment de l'armée.

La loi du 14 février 1903 semble donc être la plus importante des réformes que M. Root ait pu faire adopter par le Congrès. Certains événements politiques récents et la perspective d'un conflit possible avec une puissance européenne sont survenus à propos pour aider l'honorable secrétaire de la guerre à enlever un vote qui, malgré son utilité évidente, aurait été difficile à obtenir dans d'autres circonstances.

(157)

ÉTUDES

SUR LA

GUERRE SUD-AFRICAINE[1]

(1899-1900)

XIV. — Siège de Kimberley.

§ 1er. — *Ressources de la défense.*

Dès la tension des rapports diplomatiques entre l'Angleterre et les Républiques Sud-africaines, une des premières préoccupations des autorités militaires de la colonie du Cap avait été de mettre à l'abri d'un coup de main probable Kimberley et ses précieuses mines de diamant.

Lorsque le lieutenant-colonel Kekewich, investi du commandement du Griqualand occidental et du Bechuanaland, arriva dans cette ville, le 13 septembre 1899, des études préliminaires pour son organisation défensive avaient déjà été entreprises, et plusieurs officiers l'y avaient devancé depuis quelques semaines. A cette époque la frontière n'était encore surveillée que par des détachements de la police du Cap, gardant les principaux ouvrages d'art du chemin de fer, entre le fleuve Orange et Mafeking.

---

(1) Voir la *Revue militaire des Armées étrangères*, juin 1903, p. 449.

Le 20 septembre, arrivèrent à Kimberley les troupes régulières qui devaient former le noyau de la garnison. Elles comprenaient : l'état-major et quatre compagnies du 1er bataillon du Loyal North Lancashire (1), une compagnie d'artillerie à pied avec six pièces de 7 livres se chargeant par la bouche, une section du génie, des détachements de l'Army Service corps et du corps de santé, formant un total de 15 officiers et 584 sous-officiers et soldats. Des corps de volontaires et d'irréguliers organisés sur place devaient les renforcer.

Convoqués le 4 octobre, les volontaires de Kimberley comprirent : une batterie de Diamond Fields Artillery (6 officiers et 142 hommes de troupe) armée de six canons de 7 livres, le Kimberley Regiment (14 officiers et 285 hommes de troupe) et le corps de Diamond Fields Horse (6 officiers et 142 hommes de troupe). Au cours du siège les effectifs de ces unités s'accrurent de quelques éléments nouveaux.

Les détachements de la police du Cap gardant la voie ferrée vinrent se réfugier dans la ville au début des hostilités et apportèrent à la garnison un excellent appoint de 446 hommes vigoureux et aguerris, avec deux canons de 7 livres.

Enfin une garde civique fut organisée à Kimberley et à Beaconsfield ; son effectif s'élevait déjà, le 7 octobre, à 1156 combattants et dépassa 2,000 hommes dans la suite. Les sous-officiers du Loyal North Lancashire Regiment furent chargés d'instruire ces soldats improvisés.

Dès les premiers jours du siège, le besoin de troupes montées se fit particulièrement sentir. Le lieutenant-colonel Kekewich décida la création d'un corps irrégu-

---

(1) Complétés par l'arrivée d'une section d'infanterie montée du même corps, le 26 septembre.

lier d'éclaireurs à cheval qui prit le nom de Kimberley Light Horse et atteignit l effectif de 250 hommes environ.

Il eut recours aux ressources de la compagnie De Beer's pour pourvoir de chevaux et mulets les corps montés, l'artillerie et les équipages.

Enfin trois locomotives et quatre trucs blindés avaient été construits dans les ateliers de la grande compagnie minière. Une partie de ce matériel, destiné à Mafeking fut pris par les Boers à Kraaipan, le reste fut utilisé dans plusieurs sorties.

En résumé, vers le commencement du mois de novembre, la garnison avait atteint l'effectif de 4,000 combattants environ. Formée d'éléments hétérogènes, elle présentait un noyau d'excellentes troupes ; grâce à l'énergie et à l'activité de son chef, aux nombreuses sorties qui aguerrirent peu à peu ses éléments improvisés, elle se montra à hauteur de sa tâche. Disons toutefois que l'attitude peu offensive des Boers la lui rendit particulièrement facile.

La ville de Kimberley, qui contenait au moment du siège 33,000 habitants, dont 19,000 noirs (1), possédait d'importantes ressources de toute nature. Les vivres et le bétail s'y trouvaient en abondance et suffirent aux besoins de la place pendant le siège ; ils auraient même permis de prolonger la résistance jusqu'à la fin de février 1900 (2). L'approvisionnement en eau potable fut constamment assuré (3) ; ni la garnison, ni la population civile n'eurent à endurer de sérieuses privations.

---

(1) Lettre du correspondant du *Daily Telegraph* à Kimberley, du 17 février 1900.

(2) Rapport de lord Roberts, du 6 février 1900.

(3) Les réservoirs de la ville étaient habituellement alimentés par les pompes de Riverton, sur le Vaal. Lorsque les conduites d'eau furent coupées, dès le 16 octobre, on s'entendit avec la compagnie De Beer's pour utiliser l'eau de la mine Wesselton.

Aussi la maladie ne fit point d'aussi terribles ravages qu'à Ladysmith. Seule la mortalité infantile fut considérable (1). La fièvre typhoïde fit peu de victimes.

Les pertes par le feu furent également peu importantes. Pendant la durée du siège, les Anglais perdirent 2 officiers et 30 hommes de troupe tués, 15 officiers et 124 hommes de troupe blessés, 1 officier et 3 hommes de troupe disparus (2). Les pertes des Boers ne dépassèrent pas, au cours de la même période, 40 hommes tués ou blessés (3).

§ 2. — *Organisation défensive de la place.*

Bien que la ville de Kimberley n'ait été l'objet d'aucune attaque sérieuse de la part de l'assiégeant, qui se borna à en faire le blocus, l'organisation défensive qu'elle reçut avant l'ouverture des hostilités, notablement améliorée dans la suite, présente un intérêt particulier. Les renseignements les plus complets sur l'œuvre du service du génie dans la place ont été publiés en Angleterre (4). Nous nous bornerons à donner ici ceux d'un caractère général, à l'exclusion des détails purement techniques.

Les environs de Kimberley sont absolument plats. Il faut s'éloigner à 7 ou 8 kilomètres pour trouver des

---

(1) Pendant le mois de décembre 1899, la mortalité fut de 60 p. 1000 parmi les habitants de race blanche et de 138,3 p. 1000 parmi les indigènes. La mortalité infantile s'éleva à 671,1 p. 1000 (race blanche) et 912,7 p. 1000 (indigènes) (Lettre du correspondant du *Daily Telegraph*, du 17 février 1900.)

(2) Tableau officiel des pertes, publié par le War Office.

(3) *Aus dem Freiheitskampfe der Buren, die deutschen Korps*, par R. Runck, ancien commandant de la République Sud-africaine, chef du corps allemand de Johannesburg.

(4) *Professional papers of the Corps of Royal Engineers*, 1900. *Paper III. Siege of Kimberley. Report of Royal Engineers.*

ces total &
Remuner-
ation
rton St

mouvements de terrain de quelque relief. Vers l'Est, la plaine s'étend jusqu'à la frontière de l'État libre d'Orange. Au Nord, elle est limitée à 10 kilomètres de la place par la ride boisée d'Inglewood. Au Nord-Ouest les ondulations de Kampfersdam, les pitons d'Otto's Kopje et de Taylor's Kopje sont à 6 kilomètres environ de la ville. Vers le Sud, enfin, c'est seulement à hauteur de la station de Wimbledon qu'on trouve une ride de quelque importance, tandis qu'au Sud-Ouest s'étend la plaine verdoyante d'Alexandersfontein Hotel, rendez-vous habituel des promeneurs de Kimberley. Ces conditions topographiques expliquent, dans une certaine mesure, le peu d'étroitesse avec laquelle les lignes boers enserrèrent les assiégés, et les faibles effets de leur artillerie, forcée d'utiliser l'extrême portée de ses pièces.

Par contre, dans le voisinage immédiat de la ville, les monticules formés par les débris extraits des mines constituèrent pour la défense d'excellents points d'appui et de véritables observatoires.

Le croquis ci-joint, emprunté à la publication officielle anglaise, montre dans leur ensemble les dispositions adoptées pour l'organisation défensive.

Une première étude, faite avant la guerre, par le colonel Trotter, avait conclu à entourer Kimberley d'une ceinture de petites redoutes, pour 50 à 100 hommes de garnison chacune, distantes de 1 mille 1/2 (2,400 mètres) environ du centre de la ville et espacées entre elles de 3/4 de mille (1200 mètres). En outre, la protection des mines De Beer's et Kimberley, situées en dehors du périmètre prévu, comportait des ouvrages particuliers. L'ensemble du système, réparti en cinq secteurs, devait être complété par des tranchées-abris et des emplacements pour les pièces et les mitrailleuses.

Lorsque le lieutenant Mac Innes prit à Kimberley les fonctions de commandant du génie, il fut chargé d'établir un second projet, qui fut suivi presque complète-

ment dans l'application. Il proposait de défendre la ville au moyen d'une réserve centrale, comprenant une forte proportion des troupes de la garnison, et d'une ceinture d'ouvrages construits chacun pour 50 hommes. Il distinguait entre les travaux de première urgence, destinés à mettre la place aussitôt que possible à l'abri d'un coup de main, et ceux de deuxième urgence, dont l'achèvement aurait lieu pendant le siège.

En raison de la nécessité de protéger les mines qui s'étendent tout autour de la ville, il fut conduit à adopter pour la défense un périmètre hors de proportion avec l'effectif de la garnison. La ligne principale enserrait la ville elle-même, la mine Kimberley, et les mines De Beer's. Elle était formée de redoutes placées, pour la plupart, sur les monticules de débris extraits des mines, En avant des ouvrages, une clôture formée de ronces artificielles et d'abatis constituait autour de la place un obstacle continu dont les abords avaient été soigneusement dégagés par des débroussaillements.

Les bourgs de Beaconsfield et de Kenilworth, ainsi que les mines voisines, avaient été primitivement laissés en dehors du périmètre de la défense. On reconnut, dans la suite, la nécessité de les couvrir par des travaux particuliers (1). On fut également conduit à protéger par quelques retranchements les pâturages utilisés en avant des lignes de défense par le troupeau de ravitaillement de la place, objet de fréquentes tentatives de la part des Boers.

L'ensemble des travaux exécutés autour de la ville constituait donc une œuvre considérable. Le profil des ouvrages leur permettait de résister à l'artillerie de campagne (2). On y avait ménagé des abris pour la garnison

---

(1) Voir le croquis ci-contre.

(2) Le croquis, p. 52, donne, à titre d'indication, le plan et les

et des plates-formes pour une ou deux pièces, bien que l'emploi de l'artillerie en dehors des ouvrages fut plus généralement prévu.

L'ordre de commencer les travaux fut donné le 25 septembre. Seize jours plus tard, lors de l'ouverture des hostilités, les principaux ouvrages étaient achevés (1). Ceux de moindre importance, ainsi que les défenses accessoires, furent exécutés au fur et à mesure des besoins. C'est ainsi qu'on installa un système de mines devant les principaux saillants de la place et qu'on fit des débroussaillements étendus en avant de l'enceinte.

Les travaux furent exécutés, sous la direction des 45 sapeurs de la section du génie, par des corvées d'indigènes ou par les troupes de la garnison. Les impor-

---

coupes d'une des redoutes de la ligne principale de défense (*Rinderpest Redoubt.*)

(1) Le tableau ci-dessous indique, pour les ouvrages les plus importants, la date du commencement et de l'achèvement des travaux :

DATE DU COMMENCEMENT des travaux.	OUVRAGES.	DATE D'ACHÈVEMENT des travaux.
25 septembre	Redoute de Rinderpest.....	3 octobre.
25 —	Redoute Stables.....	7 octobre.
25 —	Défenses du Réservoir..... ..	13 octobre.
25 —	Redoute du camp.....	10 octobre.
25 —	Sanatorium et retranchements (Breastworks).....	7 octobre.
26 —	Redoute Old and New Kimberley.	7 octobre.
27 —	Redoute Kenilworth.....	17 octobre.
27 —	Redoute Smith's.....	10 octobre.
27 —	Redoute Schmidt's Drift.....	13 octobre.
27 —	Redoute de Beer's.....	30 octobre.
28 —	Redoute Civil Service.....	10 octobre.
4 octobre.....	Redoutes Belgravia.....	10 octobre.
10 —	Retranchements de Transvaal Road.....	17 octobre.
18 —	Projecteur n° 1.....	6 novembre.
28 novembre.....	Projecteur n° 2, de Beer's	?
4 janvier.....	Projecteur d'Otto's Kopje.....	10 janvier.
15 —	Projecteur Saint-Augustine's...	27 janvier.

tantes ressources en main-d'œuvre et en outillage des compagnies minières furent très utilement employées et M. Cecil Rhodes, en les mettant largement à la disposition de l'autorité militaire, contribua sérieusement au succès de la défense.

On utilisa, en particulier, des projecteurs qui servaient habituellement à la De Beer's pour éventer les voleurs pendant la nuit (1). Leur effet fut d'empêcher les patrouilles ennemies de s'approcher assez près pour reconnaître les ouvrages.

La nature peu accidentée des environs de Kimberley se prêtait très bien à leur emploi. Cependant l'expérience a montré que, dans les circonstances les plus favorables, il est impossible de distinguer même des détachements importants éclairés par le projecteur au delà de 2,000 mètres, excepté pour les troupes montées, « qui sont « facilement aperçues en raison de la réflection de la « lumière par les yeux des chevaux (2). » Quoi qu'il en soit, l'effet moral du projecteur est très puissant, même sur un homme éclairé qui n'est pas vu à cause de la distance.

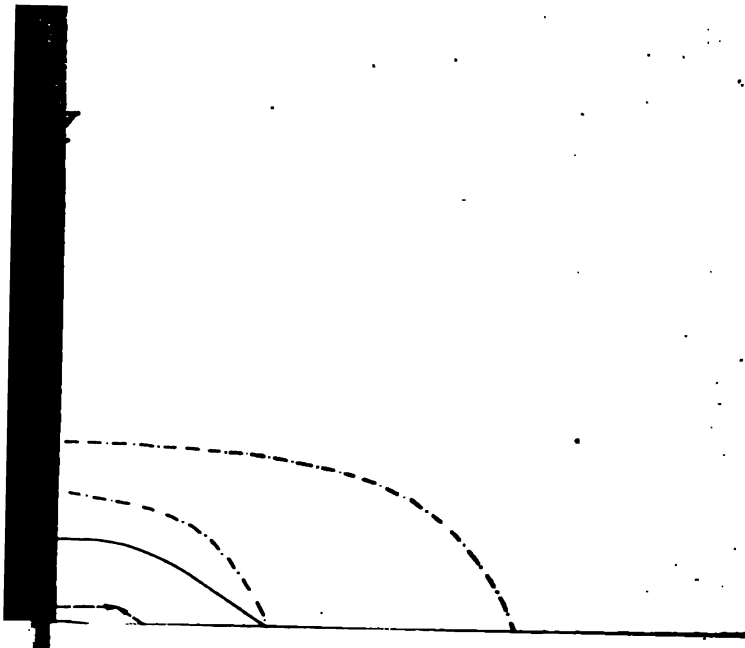
On employa beaucoup les mines, notamment sur les points qui ne pouvaient être battus par le feu des ouvrages. La charge de dynamite variait de 3 à 30 livres (3). Elles étaient toutes du type *mines de surveillance* (observation mines). La mise de feu était faite au moyen de batteries de piles Leclanché ou de dynamo-exploseurs *Toflin et Rand*. Il semble prouvé que la présence de ces

---

(1) Les trois premiers projecteurs installés étaient du système Schuckert, avec lampe électrique et réflecteurs paraboliques. Ils marchaient à 60 volts et 60 ampères. Plus tard, on utilisa deux projecteurs Mangin avec lampes à main, dont on fut moins satisfait. Les projecteurs étaient maniés par des sapeurs ou des employés de la De Beer's.

(2) Rapport du service du génie à Kimberley, ouvrage cité.

(3) La livre anglaise pèse 453 grammes.

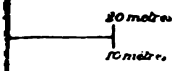


Remarques

struit sur le sommet d'un ancien tas de débris d'environ
aut.

in primitif sont indiquées en lignes pointillées .—.—.—.

d = 0m,305.



mines rendit les Boers très circonspects. Enfin, un réseau téléphonique reliait tous les ouvrages à un poste central.

L'idée première du lieutenant-colonel Kekewich avait été de les faire occuper par la garde civique et les volontaires, de garder en réserve les forces régulières et l'artillerie pour les employer sur les points attaqués et organiser des sorties. La création de corps montés le conduisit à modifier un peu cette répartition. Il divisa la ligne de défense en six secteurs, en dehors desquels Beaconsfield et Kenilworth eurent des garnisons spéciales.

Le but qu'il se proposa fut « de tenir constamment « l'ennemi en éveil, sous la menace d'une attaque inopinée (1) », en dirigeant contre lui de nombreuses sorties. Cette attitude énergique, qu'il sut conserver pendant toute la durée du siège, entretint le moral de la garnison, aguerrit les contingents improvisés et en imposa à l'ennemi.

(*A suivre.*) (160)

---

(1) Rapport du lieutenant-colonel Kekewich, du 15 février 1900. Voir l'appendice n° 27.

NOUVELLES MILITAIRES

AUTRICHE-HONGRIE.

Ancienneté et age des officiers des différents grades. — On sait qu'en Autriche-Hongrie l'avancement des officiers a lieu normalement à l'ancienneté, exceptionnellement (bien qu'encore assez fréquemment) au choix, sauf pour la nomination aux grades de général de division et de commandant de corps d'armée, qui n'a lieu qu'au choix.

Il n'existe pas de limite d'âge dans les différents grades : les officiers ont droit à la retraite à partir de 60 ans d'âge ou de 40 ans de service, mais n'y sont pas contraints et peuvent demeurer en activité aussi longtemps que leur état physique le permet. Jusqu'à ces limites d'âge et de service, l'officier quittant la carrière active n'a droit à une pension qu'en cas d'incapacité physique dûment constatée, et à partir d'un minimum de 10 années de service (1).

Il est intéressant d'examiner les résultats que ces règles sur l'état et l'avancement des officiers donnent au point de vue de l'âge et de l'ancienneté de ces derniers dans les différents grades. En procédant à ce travail à l'aide des données fournies par la promotion du 1er mai dernier, on arrive aux conclusions suivantes :

Quelle que soit l'origine des officiers, écoles de cadets ou académies militaires, ils sont nommés sous-lieutenants entre 20 et 23 ans, ceux qui sortent des cadets ayant déjà servi 1 an 1/2 à 2 ans 1/2 dans les corps de troupe en qualité de fonctionnaires officiers (2).

---

(1) Il existe cependant quelques adoucissements à cette règle (pensions accordées pour blessures reçues ou maladies contractées dans le service; mise en non-activité temporaire avec pension des officiers inaptes au service de troupe, mais susceptibles de remplir certains emplois en temps de guerre, etc.).

(2) Au point de vue de la retraite, les services sont décomptés : pour les cadets, du jour de leur incorporation dans un régiment après la sortie de l'école (entre 18 et 21 ans); pour les élèves des académies militaires, du jour de leur nomination au grade de sous-lieutenant (entre 20 et 23 ans).

La durée du séjour dans les différents grades et l'âge moyen de la nomination au grade supérieur sont ensuite :

Sous-lieutenants promus lieutenants (oberleutnant) : 4 ans 1/2 de grade, soit entre 24 et 28 ans.

Lieutenants promus capitaines à l'ancienneté : 7 ans 1/2 à 9 ans de grade, soit de 32 à 37 ans; lieutenants attachés à l'état-major ou à l'état-major du génie ou aux emplois spéciaux de l'artillerie et promus au choix : 3 ans 1/2 à 6 ans de grade, soit de 28 à 34 ans.

Capitaines (1) promus commandants : état-major, 10 ans 1/2 de grade, 38 à 44 ans d'âge; troupes : 15 ans à 16 ans 1/2 à l'ancienneté, 12 ans 1/2 à 15 ans au choix (2), 45 à 53 ans d'âge.

Commandants promus lieutenants-colonels : état-major, 3 ans 1/2 à 4 ans de grade; troupes, 5 ans à 5 ans 1/2.

Lieutenants-colonels promus colonels : 3 à 4 ans de grade.

Colonels promus généraux de brigade (generalmajor) : 6 ans 1/2 de grade.

Généraux de brigade promus généraux de division (generalleutnant) : 4 ans 1/2 à 5 ans de grade.

Pour les grades supérieurs à celui de capitaine, on n'a pas indiqué l'âge moyen de la promotion au grade suivant parce que, le champ des hypothèses s'élargissant, les limites d'âge auxquelles on serait parvenu auraient présenté entre elles un écart trop considérable pour conserver un intérêt quelconque; d'autre part, les annuaires généraux ne mentionnant pas l'âge des officiers, en essayant d'indiquer des chiffres moyens hypothétiques on aurait risqué de trop s'écarter de la réalité. Il est certain que, dans l'armée austro-hongroise comme dans toutes les autres armées, par suite de la paix prolongée et de la stagnation des effectifs, la durée du séjour dans chaque grade va s'accroissant : il se produit un vieillissement des cadres qui ne pourra que s'accentuer. Ainsi, en examinant les chiffres donnés ci-dessus, d'après les nominations faites en mai dernier, on voit que, dans quelques années, si une circonstance imprévue ne vient modifier les conditions de l'avancement, les plus jeunes généraux de brigade seront nommés : ceux sortant de l'état-major à 32 ans de grade d'officier, c'est-à-dire entre 52 et 55 ans; ceux sortant des troupes à 39 ou 40 ans de grade, c'est-à-dire entre 59 et 63 ans. Il n'y aurait donc plus guère, en réalité, d'espoir d'arriver au

---

(1) Les capitaines restent uniformément 3 ans dans la 2e classe de leur grade, sauf les capitaines destinés à l'état-major, qui y restent de 2 à 3 ans.

(2) 24 p. 100 du nombre des capitaines promus dans la troupe.

grade de général de division que pour les officiers sortant de l'état-major.

Actuellement, il s'en faut encore sensiblement que le cadre des généraux austro-hongrois soit composé d'officiers aussi âgés que les chiffres ci-dessus le feraient prévoir : les généraux de division nommés en mai dernier s'échelonnent entre 52 et 61 ans, avec une moyenne de 54 ans.

A la fin de 1902, d'après le *Fremdenblatt*, le cadre des officiers généraux austro-hongrois se répartissait, au point de vue de l'âge, comme suit :

Généraux de brigade : 17 ayant 48 ou 49 ans; 49 ayant de 50 à 55 ans; 74 entre 55 et 60 ans; 15 ayant plus de 60 ans. Age moyen : 55 ans.

Généraux de division : 15 entre 50 et 55 ans; 52 entre 55 et 60 ans; 8 ayant plus de 60 ans. Age moyen : 58 ans.

Commandants de corps d'armée (feldzeugmeister ou general der cavallerie) : 10 entre 60 et 65 ans; 3 de 65 ans; 10 entre 65 et 70 ans; 6 ayant plus de 70 ans (le plus âgé, 76 ans).

Dans ces chiffres, ne sont pas compris les princes de la Maison impériale, qui sont nommés beaucoup plus jeunes aux différents grades d'officiers.

Budgets des landwehrs de l'Empire austro-hongrois. — *Landwehr cisleithane.* — Le budget du ministère cisleithan de la défense nationale (landwehr, gendarmerie, police militaire) s'élève à la somme totale de 65,274,201 francs, en augmentation, sur le budget de 1902, de 1,409,157 francs.

Cette augmentation est presque entièrement employée à poursuivre la réorganisation de la landwehr sur la base des programmes arrêtés en 1898 et 1901.

Sur le budget total, une somme de 17,850,161 francs représente les dépenses afférentes à la gendarmerie. En défalquant cette somme du budget total, on obtient le montant des dépenses occasionnées par l'administration de la landwehr, soit : 47,424,040 francs.

L'effectif budgétaire (non compris la gendarmerie) est de :

3,498 officiers et fonctionnaires;
32,231 hommes de troupe;
2,862 chevaux.

Landwehr transleithane (*Honved*). — Le budget du ministère de la Honved (landwehr hongroise) s'élève à 43,763,257 francs, en augmentation, sur le budget de 1902, de 704,147 francs.

Cet accroissement de dépenses correspond à des améliorations de

détail (ordinaire des hommes, manœuvres, renouvellement des approvisionnements de cartouches, etc.).

Sur la somme totale indiquée, il est affecté à la gendarmerie un crédit de 100,958 francs, et au payement des pensions un crédit de 2,217,600 francs. En défalquant ces sommes du montant total du budget, on obtient le chiffre net correspondant aux frais d'entretien et d'administration de la Honved, soit : 41,444,699 francs.

L'effectif budgétaire (non compris la gendarmerie) est de :

3,390 officiers et fonctionnaires;
27,873 hommes de troupe;
3,636 chevaux.

Total des budgets de l'armée commune et des deux landwehrs. — Le total des budgets de l'armée commune (1) et des deux landwehrs s'élève (défalcation faite des pensions et des dépenses de gendarmerie) à 393,413,242 francs, correspondant à un effectif budgétaire total de :

28,500 officiers et fonctionnaires;
354,628 hommes de troupe;
69,223 chevaux.

EMPIRE ALLEMAND.

Mutations dans le haut commandement. — A la date du 29 mai 1903, le prince héritier de Saxe-Meiningen a été relevé, sur sa demande, du commandement du VIe corps d'armée et désigné comme général inspecteur de la IIe inspection d'armée, à Meiningen.

Le général-lieutenant v. Woyrsch, commandant de la 12e division, a été chargé du commandement du VIe corps d'armée.

Age des officiers allemands dans les différents grades. — Les annuaires de l'armée prussienne (y compris le XIIIe corps wurtembergeois) et de l'armée bavaroise viennent de paraître; ils donnent la situation du corps d'officiers respectivement aux dates du 6 mai et du 16 avril 1903. Conformément à d'anciennes traditions, l'annuaire saxon a déjà paru à la date du 1er janvier 1903. Ces documents ne contiennent

---

(1) Voir la *Revue militaire des Armées étrangères*, janvier 1903, p. 82. Sur le budget total de l'armée commune les pensions représentent une dépense de 26,252,778 francs.

pas les listes d'ancienneté des officiers pour tous les grades, ni les dates de leur entrée au service comme sous-lieutenants ; ces renseignements se trouvent dans une publication non officielle, la *Vollständige Dienstalterliste* qui, depuis près d'un demi-siècle, vient compléter chaque année les annuaires officiels.

On indiquera ci-après les résultats auxquels conduit l'étude de ces publications en ce qui concerne l'âge des officiers dans les différents grades.

D'après la *Militär Zeitung* (16 mai 1903), les généraux prussiens ayant rang de commandants de corps d'armée ont été promus officiers au cours des années comprises entre 1835 et 1866, les généraux-lieutenants entre 1864 et 1869, les généraux-majors entre 1866 et 1870.

En admettant dix-neuf ans comme âge moyen du jeune officier à son arrivée au régiment, il en résulte que, en Prusse, les généraux ont actuellement entre 56 et 67 ans; les généraux-lieutenants, entre 53 et 58 ans ; les généraux-majors, entre 52 et 66 ans.

En appliquant le même calcul aux officiers des armes principales, on arrive aux résultats suivants :

Ages limites des officiers dans les différentes armes.

	INFANTERIE.	CAVALERIE.	ARTILLERIE.	INGÉNIEURS et PIONNIERS.
	ANS.	ANS.	ANS.	ANS.
Colonels	50 à 54	50 à 53	50 à 53	49 à 52
Lieutenants-colonels	48 à 52	48 à 51	47 à 52	49 à 50
Majors	44 à 50	42 à 49	42 à 50	44 à 49
Capitaines	35 à 44	34 à 43	32 à 44	32 à 43
Lieutenants en premier	28 à 34	29 à 33	29 à 32	27 à 32
Lieutenants	19 à 28	19 à 29	19 à 29	19 à 27

On voit que les conditions d'avancement sont sensiblement les mêmes, au moins dans les grades élevés; toutefois, les capitaines et les majors d'artillerie ont une certaine avance sur leurs camarades des autres armes en raison des nombreuses créations faites dans ces dernières années par application de la loi du 25 mars 1899.

D'après un relevé fait par le *Militär Wochenblatt* (19 mai 1903), les âges des officiers supérieurs de l'armée bavaroise seraient compris entre les limites suivantes :

Généraux, entre 63 et 68 ans; généraux-lieutenants, entre 54 et

59 ans; généraux-majors, entre 50 et 60 ans; colonels, 47 et 56 ans; lieutenants-colonels, 43 et 52 ans; majors, 40 et 50 ans.

Les limites seraient donc plus étendues que dans l'armée prussienne et, sauf pour les officiers généraux, les conditions d'avancement seraient plus favorables en Bavière, puisqu'elles amèneraient dans les hauts grades des officiers sensiblement plus jeunes. Dans les grades inférieurs à celui de major, les âges-limites sont à peu près les mêmes qu'en Prusse.

Quant à l'armée saxonne, les conditions d'avancement y sont sensiblement analogues à celles de l'armée prussienne; elles présentent pour certains grades une légère supériorité.

Tenue des officiers, médecins et employés militaires. — Un ordre de Cabinet, en date du 29 mai 1903, édicte les prescriptions suivantes :

Les officiers porteront dorénavant un pardessus en drap semblable à celui de leur tunique ou ulanka; toutefois, ceux des détachements de mitrailleuses et des unités de chasseurs à cheval auront respectivement le pardessus vert foncé des chasseurs, ou bleu foncé des chasseurs à cheval.

Les médecins et les employés militaires porteront le pardessus de drap bleu foncé.

Les pardessus de drap noir bleuté continueront à être admis jusqu'à nouvel ordre, mais sans qu'il soit permis d'en faire confectionner de nouveaux.

ITALIE.

Explorateurs d'artillerie. — Une circulaire ministérielle du 3 juin 1903 vient de décider la création d' « explorateurs » dans les régiments d'artillerie de campagne et dans le régiment d'artillerie à cheval. Les conditions suivantes sont exigées pour la désignation à ces fonctions : avoir au moins six mois de service et n'être pourvu d'aucun emploi spécial; savoir lire et écrire; être intelligent et avoir une bonne vue; avoir des aptitudes particulières à l'équitation.

L'instruction spéciale à donner aux explorateurs portera sur l'équitation de campagne, les règles à observer pour porter des ordres ou renseignements, l'orientation sur le terrain, l'emploi des cartes topographiques, les notions élémentaires sur l'appréciation des effectifs et des formations des différentes armes.

Le service consistera à explorer dans la zone d'action de l'unité

d'artillerie, à renseigner sur les effets du tir contre les objectifs masqués, à veiller à la sûreté des batteries dont la position ne serait pas protégée par les troupes voisines.

Le nombre des sous-officiers explorateurs n'est pas limité; celui des caporaux-majors, caporaux ou soldats explorateurs est fixé à deux par batterie. Tous sont pourvu d'un insigne spécial semblable à celui qui a été adopté pour les explorateurs d'élite de cavalerie (étoile à cinq branches de 17 millimètres de rayon, brodée en or pour les sous-officiers et en laine jaune pour les autres).

BIBLIOGRAPHIE.

Gustave FAUTRAS. — A TRAVERS L'ANNÉE TRAGIQUE. — Paris, Hachette et Cᵉ, 1903, in-8°, 191 p.

M. Gustave Fautras continue l'œuvre méritoire qu'il a entreprise, en cherchant à vulgariser parmi les nouvelles générations les souvenirs déjà obscurcis de l'Année tragique. On a rendu compte ici même de ses deux précédents ouvrages : *De la Loire à l'Oder* et *Autour d'un champ de bataille*. Celui-ci, évidemment rédigé d'après des notes de témoins oculaires, décrit l'odyssée d'un maréchal des logis d'artillerie du 4ᵉ corps et la campagne d'un fourrier du 98ᵉ de ligne sur la Loire et dans l'Est. La littérature allemande est riche en récits de ce genre; la nôtre l'est beaucoup moins et il y a lieu de le regretter, pour bien des motifs. Il est à souhaiter que l'exemple de M. Fautras soit largement suivi. Les souvenirs *de visu* ont toujours une saveur propre à laquelle ne peuvent prétendre les études les plus consciencieuses.

Jules POIRIER. — LES FORTERESSES FRANÇAISES EN 1870. III, METZ. — T. Iᵉʳ : Période du 19 au 31 août 1870 (avec 2 cartes et 3 plans hors texte). — Paris, G. Kleiner, 1903, in-8°, VII-324 p.

La *Revue* a signalé le volume précédent de cette série, consacré, comme on sait, à la place de Mézières. Celui-ci embrasse la 1ʳᵉ partie de l'histoire de Metz en 1870. A part quelques pages qui traitent de la concentration et des premières opérations dans leurs rapports avec la grande forteresse lorraine, il étudie presque uniquement la période comprise entre son investissement au 19 août et la journée du 31 août. M. Poirier nous donne donc la première partie de la bataille de Noisseville et réserve pour le tome II la seconde, celle qui eut lieu le 1ᵉʳ septembre. Cette méthode prête à de graves objections.

On peut d'ailleurs regretter que l'auteur n'ait pas attendu la fin de la publication des documents annexes de la Relation entreprise par la *Revue d'histoire*. Il y aurait certainement trouvé matière à compléter et à rectifier son récit.

Ed. Lozé, chef de bataillon au 4e régiment territorial d'infanterie. — Les charbons britanniques et leur épuisement. — Paris, Ch. Béranger, 1900, in-8°, 2 vol. XIII-559, et VII-1229 p. Cartes, plans, etc.

Cet ouvrage, tout à fait remarquable par l'abondance et la précision de ses renseignements statistiques et autres, présente un grand intérêt au point de vue des destinées futures de l'Angleterre. L'auteur associe avec juste raison, semble-t-il, la prospérité de cette puissance avec sa capacité de production houillère; or, de l'examen de toutes les études faites, il paraît résulter que l'épuisement « commercial » des mines anglaises, le seul intéressant à considérer, commencera à se faire sentir dès la seconde moitié du XXe siècle.

General major von Brunn. — Beitrage zur Kriegsgemässen Ausbildung, Besichtigung und Verwendung der Hauptwaffe. — Berlin, Liebelsche Buchhandlung, 1903, in-8°.

« L'armement moderne, dit la préface de ce petit livre, et les enseignements de la campagne Sud-africaine, dont quelques-uns sont applicables aux conditions particulières des guerres européennes, obligent l'infanterie à se préoccuper de plus en plus de l'action du feu. Accroître l'efficacité des feux, déployer rapidement la troupe, mettre en ligne un nombre de fusils tel que la supériorité du feu soit assurée, éviter les pertes par une utilisation judicieuse du terrain : tel est le but vers lequel doivent tendre tous les efforts.

« Il importe que les chefs de tout grade adaptent de plus en plus aux exigences de la guerre l'instruction de l'infanterie et son emploi pendant le combat. Il faut que, jusqu'au dernier sous-ordre et jusqu'au simple tirailleur, chacun comprenne la nécessité d'une grande indépendance dans l'utilisation de l'arme, sache apprécier l'importance d'un incident tactique et en tirer profit.

« Le présent opuscule préconise partout cette adaptation à la guerre ; son but est de contribuer à l'instruction de l'infanterie, dans laquelle il y a beaucoup à faire et beaucoup à élaguer.

« S'appuyant sur la pratique et sur les principes immuables du règlement, on s'est proposé d'approfondir ce règlement et d'en pénétrer l'esprit. »

L'ouvrage comprend trois parties. Les deux premières traitent du mécanisme des formations et de leur adaptation au combat ; la troi-

même étudie dans quelques cas concrets le combat du bataillon, du régiment et de la brigade.

L'auteur s'est placé à un point de vue essentiellement pratique ; il commente d'une manière très claire les prescriptions du règlement et met à l'appui de ses commentaires quelques exemples simples et typiques.

Capitaine IMMANUEL, du 87e régiment d'infanterie allemande. — MAROKKO. EINE MILITÄRPOLITISCHE UND WIRTHSCHAFTLICHE FRAGE UNSERER ZEIT. — Berlin W. 62. — Richard Schröder, 1903, grand in-8°, 53 p.

Cette brochure est une notice sommaire, apte à donner une idée générale de ce qu'a été et de ce qu'est actuellement l'Empire des chérifs.

Après avoir rappelé le caractère européen qu'a pris dans les vingt dernières années la question marocaine, l'auteur fait une brève esquisse de l'histoire du Maroc jusqu'à l'avènement du sultan Abdel-Aziz, puis donne un aperçu géographique, ethnique, économique du Maghreb actuel. Une étude rapide du sultan, de ses tentatives de réformes, des forces dont il dispose et de l'insurrection de Bou-Hamra, précède un exposé sommaire des droits que possèdent les diverses puissances européennes intéressées dans la question marocaine et des moyens qu'elles pourraient éventuellement utiliser pour soutenir ces droits.

L'auteur termine par un coup d'œil sur l'avenir du Maroc cette étude dont la tendance caractéristique est d'établir que, d'ores et déjà, la question marocaine ne saurait être réglée sans une entente préalable avec l'Allemagne.

Georg RATHLEF. — ZUR FRAGE NACH BISMARCKS VERHALTEN IN DER VORGESCHICHTE DES DEUTSCHE-FRANZÖSISCHEN KRIEGES (De l'attitude de Bismarck dans les origines de la guerre franco-allemande). — Jurgew (Dorpat), Anderson, 1903, in-8°, v-208 p.

M. Rathlef est un sujet russe d'origine allemande, professeur d'histoire à Jurjew (Dorpat) en Livonie. Il a entrepris d'étudier point par point, scientifiquement pourrait-on dire, en faisant appel à tous les documents parus sur la matière, en les comparant, en les triturant, parfois même en les torturant de manière à en extraire toute la substance, le rôle du prince de Bismarck dans les origines de la guerre franco-allemande. Le mode de procéder qu'il emploie est coutumier à nos voisins. Le lecteur français lui reproche d'aboutir à des travaux si substantiels qu'ils en deviennent par trop touffus. Suivant le proverbe allemand, les feuilles empêchent de voir la forêt. Ajoutons toutefois

que, dans sa brochure, M. Rathlef indique très exactement ses références, ce qui présente des avantages évidents. On n'a pas toujours ce scrupule, dans des publications même beaucoup plus importantes en apparence.

Son ouvrage était à peu près terminé dans l'été de 1901, lorsque parut toute une série de nouveaux livres qui, au témoignage de l'auteur, ne retournèrent pas son opinion sur la question qu'il s'était proposé de résoudre, mais la modifièrent dans une certaine mesure, ainsi qu'il ressort des notes et du texte. On comprendra aisément qu'il y ait là une cause d'infériorité ; cette étude n'a pas été composée d'un seul jet, sous l'impression de documents rassemblés en vue de son exécution, mais retouchée après de nouvelles lectures et l'apparition de sources restées jusqu'alors insoupçonnées.

Dans son livre, M. Rathlef est visiblement combattu entre le désir de chercher la vérité et la respectueuse reconnaissance qu'il éprouve pour l'un des fondateurs de l'Allemagne nouvelle. Aussi la question qu'il se pose au début : Bismarck a-t-il voulu provoquer la guerre avec la France? reste-t-elle sans réponse précise. Il n'y répond qu'avec force circonlocutions, dont sa pensée se dégage imparfaitement. Quoi qu'il en soit, aucun des documents cités par l'auteur, aucune des considérations qu'il émet ne paraît susceptible de modifier les idées généralement admises en France.

I. Sigismondi, inspecteur général du génie naval. — Gli arsenali della regia marina (Les arsenaux de la marine royale). — Roma, Casa editrice nazionale Roux e Viarengo, 1903, in-8°, 100 p., 1 lire.

Bottari Paolo, capitano nel 45° Regg. fanteria. — Quale sia per la compagnia la formazione preferibile nella marcia di avvicinamento? (Quelle est la formation préférable pour la compagnie dans la marche d'approche?). — Gallipoli, Tip. G. Stefanelli, 1903.

Capitaine I. Lazarevitch. — Germanskaia piekhota, eia vospitanie i oboutchenie (L'infanterie allemande, son éducation et son instruction). — Saint-Pétersbourg, typographie de la Direction générale des apanages. Mokhovaia 40. 1902, in-8°, 146 p.

Le capitaine Lazarevitch a publié en 1901 dans le *Voennyi Sbornik* une intéressante étude sur « La vie et la préparation au combat de l'infanterie française ». Il présente aujourd'hui une étude analogue sur l'armée allemande, à la suite d'un séjour fait en Allemagne. Il s'est efforcé, dit-il, de saisir l'esprit de cette armée et de connaître la manière de penser de ses éléments, en pénétrant dans les détails, brillants ou non, qui sont quelquefois peu accessibles aux personnes non initiées. Le capitaine Lazarevitch décrit le mode de recrutement des officiers et

des sous-officiers, et signale les difficultés de leur existence actuelle ; il examine la situation des hommes de troupe dans les casernes et les conditions dans lesquelles s'exécute le service intérieur. Puis il indique les soins pris pour l'éducation et l'instruction, expose les diverses mesures employées pour assurer la préparation tactique de la compagnie et du bataillon, et termine par la description des travaux divers qui servent à la préparation tactique des officiers (exercices sur le terrain, voyages de cadres, travaux d'hiver).

Il conclut en disant que les quelques côtés sombres de la vie de l'officier et du soldat allemand ne peuvent ternir les parties brillantes de cette armée ni influer sur sa préparation au combat.

Cette étude, où l'auteur s'efforce de décrire les choses telles qu'il les a vues et senties, sera lue avec intérêt par tous ceux qui étudient l'armée de nos voisins.

Capitaine Popov. — Istoria 2-go grenaderskago Rostovskago polka. Tom pervy (Histoire du 2e régiment de grenadiers de Rostov. Tome premier). — Moscou, 1902.

Capitaine d'état-major Afanassiev. — K 350-letiov pokorenia Kazani 1552-1902 (A l'occasion du 350e anniversaire de la conquête de Kazan). — Moscou, 1902, 167 p.

Constantin Droujinine. — Ataki avstri'skoi kavalerii v srajenii pri Koustozze (Les charges de la cavalerie autrichienne à la bataille de Custozza). — Saint-Pétersbourg, 1903, 52 p., 80 kopecks.

Constantin Droujinine. — Instrouktsii i prikazy po kavalerii korolia Proussii Fridrikha velikago (Instruction et ordres pour la cavalerie par le roi de Prusse Frédéric le Grand). — Saint-Pétersbourg, 1903, 93 p., 1 rouble 50 kopecks.

Le Gérant : R. Chapelot.

Paris. — Imprimerie R. Chapelot et Cie, 2, rue Christine.

REVUE MILITAIRE

DES

ARMÉES ÉTRANGÈRES

N° 909 **Août** **1903**

SOMMAIRE

Idées allemandes sur la tactique (influence de la guerre sud-africaine). — L'armée mexicaine. — Études sur la guerre sud-africaine (1899-1900) (suite). — *Nouvelles militaires. — Bibliographie.*

IDÉES ALLEMANDES SUR LA TACTIQUE

(INFLUENCE DE LA GUERRE SUD-AFRICAINE)

Les événements du Transwaal ont été parfois présentés comme une série de faits nouveaux, inattendus, démontrant l'inanité des procédés de guerre actuels.

On a déclaré l'attaque de front impossible, même avec des moyens très supérieurs. La décision ne pourrait être demandée qu'à des mouvements débordants, à grande envergure, menaçant le flanc, les derrières, ou, mieux encore, les communications de l'ennemi.

Offensive stratégique, défensive tactique, tel serait le secret du succès.

Les procédés de combat actuels des infanteries européennes étaient voués à un échec certain et devaient être transformés entièrement.

Quant à la cavalerie, elle avait « fait faillite ». Elle ne pouvait plus jouer dans l'exploration qu'un rôle effacé et devait renoncer à combattre à cheval.

On se propose de montrer comment les deux premiers points : conception de l'attaque et procédés de combat de l'infanterie sont envisagés en Allemagne. La question de l'emploi de la cavalerie fera l'objet d'une étude ultérieure.

I

Dans un de ses derniers ouvrages (1), à propos des opérations dans l'Est de la Ire armée de la Loire, l'État-major allemand exprime nettement son avis sur les « menaces stratégiques » transformées en défensive tactique.

« Toute l'opération, dit-il, était dirigée, non contre un « ennemi, mais contre une ligne d'étapes, *c'est-à-dire « contre le néant*, et les événements devaient forcément « montrer qu'une pareille manœuvre, *soi-disant stratégique*, frapperait dans le vide aussi longtemps que les « armées ennemies resteraient intactes.

« On comprend facilement, lit-on plus loin, que Bourbaki ait songé au procédé qui consistait à prendre « position à Villersexel. Mais *une mission ayant un « caractère offensif ne saurait se transformer en défensive tactique*. »

« Chaque perfectionnement apporté à l'armement, dit « Balk dans son cours, semi-officiel, de tactique, a conduit à célébrer la supériorité de la défensive; mais « l'armée qui a cru pouvoir renoncer à l'esprit d'offensive a toujours payé chèrement son erreur : les Autri-

(1) *Les mouvements d'armées et leurs enseignements*. Berlin, 1902.

« chiens en 1859, les Français en 1870, les Boers en « 1900. »

C'est donc de haute lutte que les Allemands prétendent arracher la victoire et tous leurs efforts tendent à augmenter la puissance de leurs moyens d'attaque.

Mais l'attaque se traduit toujours à un moment donné par une action *de front*.

« Dans les batailles, écrit Meckel, même pour les « divisions et les corps d'armée, il n'y a que des « attaques de front. »

« A la suite de la guerre des Boers, écrit Bogus- « lawski (1); on a déclaré toute attaque de front impos- « sible. Mais les échecs des Anglais sont dus bien « plutôt à leurs mauvaises dispositions, au manque de « direction et d'énergie dans les attaques, à leurs pro- « cédés schématiques nullement appropriés aux circons- « tances..... Nous croyons que, la plupart du temps, le « résultat des attaques anglaises eût été identique en « face d'armes tirant coup par coup, voire même se « chargeant par la bouche.....

« Si l'on doit regarder comme désirable, ajoute-t-il, « la combinaison d'une attaque de flanc avec une attaque « de front, on a tort de considérer l'attaque de front « pure et simple comme impossible, et la guerre des « Boers ne permet nullement de contredire notre opi- « nion. »

Boguslawski ne voit donc pas dans les échecs des Anglais un fait surprenant, nouveau.

Depuis un siècle déjà, toute formation compacte tombant à l'improviste, à portée décisive, sous le feu de tireurs abrités, a été clouée sur place, avec des pertes énormes. La « portée décisive » seule a varié.

---

(1) *Enseignements tactiques à tirer de la guerre des Boers*. Berlin, 1903.

De 80 à 100 pas il y a un siècle, elle est devenue de 500 à 600 mètres avec le Chassepot. Elle est actuellement de 800 à 1000 mètres. C'est là une donnée absolue que la guerre des Boers a fait, non découvrir, mais vérifier.

Le lieutenant-colonel de Lindenau est plus affirmatif encore que Boguslawski, quand il analyse les batailles de Maggersfontein, Colenso et Spion-Kop.

« Ces trois batailles, dit-il, ont été de pures attaques « de front. Aucune tentative pour combiner une attaque « de flanc avec l'attaque de front.

« On l'a reproché amèrement aux généraux anglais, « dans toutes les langues. *On a eu tort.*

« Les généraux anglais se sont décidés à des attaques « de front parce qu'*elles étaient les seules praticables.* « Déboucher les positions ennemies était très difficile; « les Boers montaient à cheval et prolongeaient l'aile « menacée, avec des forces très faibles d'ailleurs.

« Dans ces conditions, *faire tomber cette ligne mince « par une attaque de front était une conception très « saine.*..... Mais l'assaillant commet la faute de s'étaler « sur des fronts analogues. On ne voit jamais la *volonté « d'agir contre un point donné, avec des unités bien en « main, donnant avec ensemble, avec un dispositif en « profondeur permettant de porter progressivement « l'attaque à son maximum de puissance.* Qui veut atta- « quer doit être décidé à engager sans arrière-pensée « jusqu'à son dernier homme. Ce n'est que lorsque la « dernière réserve a été employée qu'on peut consi- « dérer l'attaque comme ayant échoué. Or, à Maggers- « fontein les Anglais n'ont engagé que 65 p. 100 de leur « effectif, à Colenso 57 p. 100, à Spion-Kop 47 p. 100.

« La faiblesse des pertes est encore une preuve du « manque d'énergie des attaques. »

Ainsi, pour Lindenau, non seulement les attaques de front pouvaient réussir, mais elles étaient les seules pra-

ticables. Ce sont seulement les mauvais procédés employés et, accusation grave, le manque d'énergie, qui les ont fait échouer.

On a cependant invoqué maintes fois la grandeur et la soudaineté des pertes subies par les Anglais pour expliquer la profonde dépression morale de l'assaillant, et conclu à l'inutilité de nouveaux efforts devant un « front inviolable ».

Les écrivains allemands, en général, voient la question sous un autre jour.

Boguslawski, comparant les pertes subies par les Allemands en 1870 à celles des Anglais au Transwaal, estime que « l'efficacité du feu sur le champ de bataille n'a pas augmenté depuis 30 ans ».

« Mais, répond Cæmmerer, il faut songer au petit « nombre de fusils engagés en face des Anglais et à la « nature du feu des Boers. Leur tir est individuel et « n'a pas les propriétés de notre feu collectif. Le Boer « choisit son adversaire, le guette, et ne tire que « lorsqu'il est à peu près sûr de toucher..... On « peut expliquer ainsi la faiblesse relative des pertes « subies par les Anglais et comment ceux-ci ont pu « s'approcher jusqu'aux petites distances. »

Peut-être leurs pertes eussent-elles été plus grandes en face d'adversaires plus nombreux dressés à l'européenne. Peut-être aussi ces derniers, moins de sang-froid, eussent-ils ouvert le feu de plus loin et envoyé plus de balles « dans le bleu ». On entre en tous cas dans le domaine des hypothèses en face desquelles les faits se dressent avec leur puissance brutale :

Malgré les progrès de l'armement, le pour cent des pertes subies dans les batailles diminue constamment à travers les âges.

« Plus la portée des armes augmente, dit Balk, plus la « distance est grande qui sépare les combattants, et plus « faibles deviennent les pertes.

« Ce n'est pas malgré la précision des armes, c'est à *cause d'elles* que les pertes sont actuellement moindres. »

A l'appui de son dire, il donne les chiffres suivants :

Pour cent des pertes par le feu (vainqueurs et vaincus).

Sous Frédéric		17 p. 100.
Époque napoléonienne		15 —
Guerre de Crimée		14 —
Guerre de 1866		8 —
Guerre de 1870.	Avant la chute de l'Empire	9,5 —
	Après	3 —
Pertes des Anglais à Maggersfontein		7,4 —
— à Colenso		5,8 —
Pour les bataillons les plus éprouvés à Maggersfontein		35 et 24 —
Pour les bataillons les plus éprouvés à Colenso.		24, 16 et 13 —

A ces derniers chiffres, Balk oppose le pour cent des pertes subies par certains bataillons français et allemands en 1870.

Le 18 août :	Bataillon des tirailleurs de la Garde	44 p. 100.	
—	1er bataillon du 2e régiment.	55 —	
—	Fusiliers du 85e	52 —	en 20 minutes.
Le 16 août :	1/2 bataillon du 35e : 9 officiers et 150 hommes (sur 400)	» —	en 5 minutes.
Le 6 août :	Le 1er tirailleurs français	53 —	en 15 minutes.

Aussi bien au point de vue de la grandeur des pertes qu'à celui de leur soudaineté, les événements du Transwaal n'offrent, comme on le voit, aucun fait particulièrement nouveau.

Les Black-Watch et les Highlanders à Maggersfontein, les trois bataillons de tête de la 5e brigade à Colenso n'ont rien à envier aux fantassins allemands des 85e et

35e régiments, ni aux tirailleurs français du 1er régiment.

Au reste, la proportion des pertes en 1870, avant et après la chute de l'Empire, montre assez éloquemment l'influence de la valeur des combattants.

Les troupes européennes actuelles vaudront-elles mieux que celles des Anglais ? Peut-être ne seront-elles pas plus braves. Elles peuvent être en tous cas mieux instruites, et, grâce à de meilleurs procédés, conserver leur valeur morale plus intacte.

En portant sur la valeur des troupes anglaises un jugement sévère, les Allemands se rappellent, sans nul doute, leur armée de 1866, composée en grande partie de réservistes, novice entre toutes, puisque généraux et soldats n'avaient, pour la plupart, jamais vu le feu.

Cette armée, grâce à une instruction et à une éducation de temps de paix solides, a fait preuve, dès les premières rencontres, d'une valeur supérieure à celle des Autrichiens, qui avaient souvent combattu depuis 1815. Le fait mérite d'être retenu.

Les auteurs allemands ne sont donc pas impressionnés par les effets de l'armement moderne, au point de croire nécessaire une révolution dans les méthodes de guerre.

Une bonne instruction tactique et la volonté de vaincre à tout prix continuent à être, à leurs yeux, le gage assuré du succès.

Ce succès on l'obtiendra de haute lutte sur le champ de bataille, et seulement en attaquant.

II

S'il y a unanimité en Allemagne sur la toute-puissance éternelle de l'attaque à fond, la discussion est au contraire assez vive sur les procédés à employer.

Il est intéressant de constater, d'ailleurs, que tous les

arguments invoqués depuis trois ans se retrouvent dans les études entreprises à la suite de la guerre de 1870.

Comme au Transwaal, l'assaillant avait employé, au début de cette campagne, des procédés d'attaque défectueux; il avait éprouvé des pertes considérables.

Le problème s'était posé, comme il s'est posé de nouveau à tous ceux qui l'avaient perdu de vue, ou qui n'y avaient jamais songé, savoir :

Comment l'assaillant peut-il s'établir, à portée décisive, avec des forces supérieures, en face de la défense, prendre sur celle-ci la supériorité du feu, s'en approcher de plus en plus de manière à pouvoir enfin atteindre d'un bond la position?

Cette « portée décisive », on l'a déjà dit, s'est élevée d'environ 500 mètres à 800 ou 1000 mètres. L'ensemble du problème n'en est pas transformé.

L'émoi cependant a été grand dans certains milieux.

Les procédés d'attaque des Anglais avaient été analogues à ceux qu'on pratiquait à Tempelhof, à Döberitz, un peu partout, surtout aux manœuvres impériales.

Cet émoi devenait de l'indignation après l'article sensationnel du *New-York Herald* de l'été dernier, rapportant les critiques, niées d'ailleurs depuis, des généraux américains et anglais.

« ..... Les Américains aussi bien que les Anglais, « avait-on pu lire, ont été unanimes à déclarer que la « tactique de l'infanterie allemande serait impraticable « dans une action réelle.....

« Dans la guerre moderne, l'infanterie allemande « serait anéantie. Elle servirait simplement de cible ma- « gnifique au tir de l'ennemi. »

Néanmoins, quelques voix à peine, et peu autorisées, s'élevaient pour réclamer une transformation des règlements.

Beaucoup voulaient leur maintien intégral, d'autres, comme Scherff, une réglementation plus étroite. Les

plus modérés — les plus sages probablement — sans d'ailleurs être toujours du même avis sur le sens des quelques modifications à introduire, demandaient une légère mise au point assurant l'harmonie entre la valeur de l'outil et son mode d'emploi.

Le haut commandement parut se ranger à cette manière de voir. Un ordre confidentiel, du 6 mai 1902, appela l'attention sur la puissance de l'armement actuel qui peut amener les premières unités engagées à étendre leurs fronts, sur la vulnérabilité extrême de toute formation dense en terrain découvert.

Sans attendre la publication, annoncée déjà, d'une monographie du Grand État-Major sur les « Enseignements à tirer des guerres extra-européennes », on peut prévoir le sens dans lequel sera orientée la mise au point officielle. Le mouvement des idées émises depuis un an dans la littérature militaire le permet.

On résumera cette polémique en prenant pour point de départ la conférence faite à Berlin le 5 mars 1902 par le lieutenant-colonel Lindenau, chef de section au Grand État-Major.

Les conclusions de cet officier peuvent être résumées comme il suit :

La situation obscure créée par l'armement à tir rapide et à poudre sans fumée oblige à un premier déploiement « parcimonieux et méthodique ».

Les premières unités engagées peuvent étendre leur front, mais seulement de manière à permettre de réserver des troupes pour l'échelonnement en profondeur.

Le front de la compagnie doit être porté à 130 mètres, celui du bataillon à 400 mètres; mais les fronts des grandes unités ne croissent pas de même; 700 mètres pour le régiment, 1500 mètres pour la brigade sont suffisants.

Éclairer l'approche au moyen de patrouilles ram-

pantes conduites par des officiers munis de bonnes jumelles.

Répartition des tirailleurs basée sur le terrain.

Ouverture du feu vers 1000 à 800 mètres. Recherche de la supériorité du feu à cette distance, en portant la ligne de combat à la densité nécessaire.

Les soutiens servent à entretenir un feu intense sur la ligne de combat. Aucune règle dans les renforcements.

Bonds en avant très courts (30 à 40 mètres) par petits groupes largement déployés, lancés en avant à intervalles variables.

Mettre le règlement d'accord avec ces principes, en lui faisant préciser les conditions de la marche par bonds, et la conduite des soutiens.

Et Lindenau terminait par le *Leitmotiv* de toutes les variations allemandes sur la tactique :

« L'offensive conservera dans l'avenir sa toute-puis-« sance et restera le meilleur moyen de récolter des « lauriers. »

Les idées émises par Lindenau étaient sans doute partagées en haut lieu.

Quoi qu'il en soit, elles présidèrent aux essais tentés pendant tout le cours de l'année dernière. Il suffit pour s'en convaincre de lire dans l'opuscule *L'attaque d'infanterie allemande*, 1902 les « corrigés » de quelques manœuvres effectuées à Döberitz.

On vit également aux manœuvres impériales certaines divisions pratiquer sous la même forme ce qu'on appelait dans toute la presse la « Tactique boer ».

Mais l'enthousiasme pour l'individualisme à outrance, pour le mouvement en avant de la chaîne et des soutiens par petits groupes déployés, n'était pas général.

Von Cæmmerer protestait immédiatement contre la réglementation de ces expédients. « Le règlement, disait-« il, est assez large pour les autoriser, dans les cas où « ils seront nécessaires. »

« Le groupe de 8 à 10 hommes, disait le major Hurt « est insuffisamment encadré. Le peloton ou la compa- « gnie seuls sont assez commandés pour pouvoir être « entraînés en avant. Quant aux troupes de soutien, elles « doivent être maintenues en main afin de rester tou- « jours disponibles; elles ont à chercher leur salut « dans la rapidité des déplacements, dans l'utilisation à « l'extrême des cheminements plutôt que dans l'emploi « des formations diluées. »

« Une fois déjà, après la guerre de 1870, écrivait von « Scherff, on a cru voir dans une fragmentation extrême « le remède souverain contre les grands sacrifices dont « nous avions payé nos succès.

« Aujourd'hui, en présence des échecs subis par les « Anglais après des pertes bien moindres, on veut voir à « nouveau le salut de l'attaque dans l'individualisme le « plus complet.

« Les propositions actuelles seront sans doute jugées « aussi stériles que le furent les essais de 1872 et dis- « paraîtront bien vite de la scène. »

« La meilleure manière de se couvrir, disait von « Stieler, ne se trouve ni dans le terrain, ni dans des « formations plus ou moins compliquées; elle réside « dans la conduite du feu.

« La tactique boer fait perdre un temps précieux avec « toutes ses fantaisies.

« On fragmente la troupe en infiniment petits, on tri- « ture ces molécules en tous sens; on pousse l'une en « avant, on arrête l'autre; la voix du chef est entendue; « on intercale ces unités les unes dans les autres, on se « partage le commandement; les groupes quittent le « couvert à un signal et s'élancent en avant.

« Tout cela est fort joli, mais ce n'est pas la guerre.

« Le terrain et l'angle sous lequel les formations sont « vues modifient d'ailleurs toute cette question de vul- « nérabilité.

« A la guerre, des unités bien en main pourront seules « s'avancer vers l'ennemi. La voie leur sera ouverte par « le tir de l'artillerie. »

Un article anonyme du *Militär Wochenblatt*, du 8 octobre 1902, est particulièrement intéressant. Après avoir couvert d'éloges le lieutenant-colonel de Lindenau, il fait subir aux conclusions de sa conférence une mise au point sérieuse.

Cet article marque l'assagissement des idées.

« ..... L'ordre à l'armée du 6 mai, dit-il, a augmenté « les fronts réglementaires de la compagnie et du ba- « taillon au combat. Cette extension des fronts ne doit « pas conduire à engager le combat avec des lignes de « tirailleurs claires dont la puissance de feu serait insuf- « fisante. La quintessence de la tactique de l'infanterie « est toujours dans ce principe qu'il faut donner rapide- « ment au feu toute la puissance possible aux distances « décisives, soit entre les moyennes et courtes distances, « de 1000 à 800 mètres.

« ..... Le procédé d'attaque à la mode, ajoute l'auteur, « ne vaut rien dans beaucoup de cas, notamment dans « les grandes actions menées par de grandes unités.

« Il peut être employé contre une position que « l'ennemi défend passivement, au cas où les abris « font complètement défaut.

« Entre Metz et Strasbourg, l'armée allemande dis- « pose sur 150 kilomètres de 15 routes à peine. Sur cha- « cune d'elle marchera donc au moins un corps d'armée « qui ne pourra choisir son terrain.

« Dans les plaines découvertes, en face d'un adver- « saire solidement établi, on évitera autant que possible « de chercher la décision qui, même avec une artillerie « supérieure, exigerait les plus grands sacrifices. Celle- « ci pourra généralement être obtenue à moins de frais « par un voisin disposant d'un terrain plus favorable.

« *On s'efforcera d'engager rapidement sur ces points*

« *des forces supérieures à celles de l'adversaire, de cons-*
« *tituer d'épaisses lignes de tirailleurs qui chercheront*
« *à aborder l'ennemi corps à corps, et on profitera*
« *de la supériorité du feu pour pousser en avant des*
« *masses.*

« Ce sera le meilleur moyen, pour ne pas dire le seul,
« d'arracher la victoire.

« Défions-nous de l'illusion que nous pourrons vaincre
« sans grandes pertes. »

Comme Lindenau, l'auteur de cet article s'élève plus haut que les procédés de détail. Il traite de l'organisation des attaques et des fronts de combat. La question mérite qu'on s'y arrête un instant.

La pratique des manœuvres où règne toujours un ordre relatif, où les effectifs ne fondent pas comme à la guerre, familiarise avec les fronts extraordinairement étendus. L'exemple des Anglais et la prétendue impuissance des attaques de front confirment dans ces fâcheuses pratiques.

Les Allemands n'ont certes pas échappé au danger, mais leurs écrivains réagissent.

« L'extension extraordinaire des fronts de combat des
« Anglais dans la deuxième partie de la guerre, dit
« Balk, n'eût pas été possible en Europe..... La valeur
« de l'adversaire est d'une grosse influence sur l'étendue
« des fronts. L'échelonnement en profondeur doit être
« naturellement plus grand si l'adversaire est plus fort.

« Au combat, lit-on dans les *Jahrbücher*, les vingt
« et quelques mille fantassins d'un corps d'armée
« s'émiettent vite; ils éprouvent des pertes, viennent se
« condenser dans les parties couvertes du terrain.

« En 1870, le front moyen du corps d'armée a été
« de 2, 3, 4 kilomètres; il est devenu de 5 kilomètres
« contre les armées moins bonnes de la République.
« Les armes actuelles ne permettent pas d'aller jusqu'à
« 8 ou 10 kilomètres comme on le fait souvent.

« Les intervalles peuvent être plus grands qu'autre-
« fois, sans nul doute.

« Néanmoins, il faut absolument des *masses*, sans
« quoi, pas d'attaques puissantes.

De toutes les citations qu'on vient de lire une idée très nette se dégage : les Allemands estiment que pour vaincre il faut *des masses*.

Disposées en profondeur dans les zones de terrain favorables à leur action, des masses, seules, permettront de constituer des lignes de feu puissantes, d'alimenter ces lignes, malgré les pertes subies, de manière à dominer quand même le feu de la défense, de faire progresser l'attaque, de pratiquer une brèche et d'exploiter le succès partiel obtenu.

Entre ces attaques, puissamment organisées, des lignes beaucoup plus claires s'étaleront à travers les zones découvertes, régions neutres, défavorables à l'attaque, également interdites au défenseur.

Les grandes unités attaquent ainsi en *ligne de masses*, à intervalles plus ou moins larges suivant le terrain, mais tels que le commandement puisse toujours faire sentir son action.

Ce point établi, il faut rentrer dans la discussion des procédés de détail.

Au début de 1903, dans un ouvrage plein de sens, Boguslawski reprenait dans son ensemble l'étude des enseignements pratiques de la guerre sud-africaine et résumait d'une manière précise les principes directeurs du combat de l'infanterie. Après avoir étudié, comme Lindenau, les principales batailles du Transwaal, il mettait en garde contre les « généralisations hâtives ». « Tout changement, disait-il, doit être basé sur un « examen approfondi de la guerre et de ses facteurs, et « non sur l'apparence extérieure d'un fait de guerre. » Pour lui, « la guerre sud-africaine a montré une fois de « plus la difficulté de l'attaque en terrain découvert.

« Mais cette attaque n'est pas impossible, si l'on emploie « judicieusement ses troupes et le feu.

« Les expériences entreprises n'ont pour but que la « recherche des meilleurs procédés de détail. Elles ne « modifient rien aux idées d'ensemble sur la tactique. »

Ces expériences, voici comment il les juge :

On préconise, dit-il, les lignes de tirailleurs claires, la dispersion sur un front de 100 mètres de groupes de 10 à 12 hommes. De telles formations ne peuvent être conduites ; elles n'avanceront pas ; leur feu n'a aucune puissance.

On prétend que la chaîne pourra être progressivement épaissie, qu'à la guerre on aura le temps. C'est une erreur. On est souvent dans l'obligation d'obtenir rapidement une décision. Exemple : les Saxons le 18 août, la IIe armée à Sadowa.

En outre, les doublements successifs de la chaîne amènent un mélange complet des unités et le commandement devient impossible.

Il faut, dès le début, déployer une ligne de tirailleurs assez dense (150 mètres pour la compagnie, 400 mètres pour le bataillon, sont des maxima). Elle subira plus de pertes peut-être, mais en infligera également davantage.

Faire des bonds à la course est impossible à la guerre, où le sac est lourd et les hommes fatigués. La force des groupes, l'amplitude des bonds sont choses impossibles à fixer d'avance.

Quant à remplacer les commandements par des gestes ou des signaux, sous prétexte de ne pas donner l'éveil, c'est absurde. Une voix calme et forte aura souvent une grande influence sur la conduite des hommes.

Pour les soutiens, il n'est pas démontré du tout qu'en les déployant en tirailleurs on diminue leurs pertes. Le tir de l'ennemi est dirigé uniformément sur toute la ligne de feu, en arrière de laquelle le terrain est battu de même.

Ce déploiement des soutiens derrière la chaîne est, en outre, très dangereux : à la première occasion ils ouvriront le feu dans le dos de leurs camarades.

C'est en colonne de compagnie qu'il faut les maintenir ; il n'a jamais été prouvé que cela fût impraticable.

Pour l'assaut, Boguslawski préconise — l'idée n'est pas neuve ! — le feu en marchant, qui donne aux petites distances, dit-il, au moins autant de résultats que le feu ajusté aux grandes.

Cet ouvrage a servi de thème à de nouvelles controverses. L'encre coule à flots sous la plume de v. der Boeck, de Cæmmerer et de Scherff. La querelle se prolonge, mais elle s'est singulièrement localisée. Elle se réduit à peu près à l'éternelle question : Faut-il, ou ne faut-il pas, un ordre normal ? Doit-on enchaîner ou non l'initiative des sous-ordres ?

Les adversaires, irréductibles sur ce point, se retrouvent, on l'a vu, à peu près d'accord sur les principes généraux du combat d'infanterie. Tous reconnaissent :

Que la décision dans le combat par les feux ne peut être obtenue que par des lignes denses ;

Qu'en terrain découvert, cette décision se produira vers 1000 ou 800 mètres ;

Que des soutiens sont nécessaires en arrière de la chaîne pour boucher ses trous et maintenir l'intensité de son feu ;

Que l'attaque en terrain découvert exigera toujours de grosses pertes et qu'on devra autant que possible chercher la décision dans les terrains plus favorables, mais que cette attaque n'est pas pour cela impraticable et qu'il est imprudent d'en exagérer les difficultés.

En ce qui concerne les procédés à employer pour la marche par bonds ainsi que pour les formations des soutiens, les idées flottent encore.

Les bonds doivent être assez courts, prétendent les uns, pour que le défenseur n'ait pas le temps d'ouvrir

un feu efficace. L'assaillant se lève, par petits groupes, à un signal. On franchit à la course une trentaine de mètres et on s'aplatit à terre au moment où les balles commencent à pleuvoir.

Mais, répondent les gens d'expérience, on serait ainsi amené à faire lever et courir en avant les mêmes hommes vingt ou trente fois dans la zone décisive ! Il n'y faut pas songer. Tous ceux qui ont fait la guerre savent qu'on a la plus grande peine à tirer une troupe du moindre couvert et à la porter en avant.

Il ne faut pas penser davantage à jeter en avant de petits groupes isolés.

Il n'est pas sans intérêt de relire ce qu'écrivait à ce sujet un auteur allemand (1) peu de temps après la guerre de 1870, à une époque où les souvenirs n'étaient pas encore déformés par le temps. L'observation est d'ordre psychologique. Les progrès de l'armement laissent intacte sa valeur.

« On veut prescrire la marche en avant, par bonds « successifs, exécutés peloton par peloton. Mais, a-t-on « bien réfléchi aux circonstances réelles qui se présen- « teront à la guerre ?

« Peut-on croire que les pelotons pourront se porter « en avant d'une ligne de tirailleurs qui continuera à « tirer sur leurs flancs ?

« Croit-on que des hommes marcheront avec assu- « rance en se voyant isolés et en entendant siffler les « balles de leurs camarades à leurs oreilles... ? »

Ce qu'on croyait impossible il y a trente ans, on voudrait le demander maintenant à des hommes moins aguerris !

Au sujet des soutiens, la discussion s'étend de Boguslawski, qui les réclame en colonnes de compagnie, aux

(1) *Revue militaire de l'Étranger*, 17 juillet 1875.

partisans de la nouvelle école, qui les déploient en tirailleurs. Ce dernier mode de procéder a été pratiqué aux manœuvres impériales; mais il a conservé le caractère d'essais; peut-être même n'a-t-il été qu'un acte de courtoisie pour les invités anglais!

Qu'on écoute à nouveau ce qu'en pense l'auteur « ancien » cité plus haut :

« Le renfort n'a pas seulement pour but de remplacer « les pertes matérielles subies par la ligne des tirail- « leurs, mais aussi de relever le moral affaibli des « hommes... Si l'on suppose que des hommes isolés « viennent renforcer la chaîne sur toute sa longueur, ne « sera-ce pas bien plutôt les hommes déjà engagés qui « influeront sur le moral des nouveaux arrivants? »

On a cru depuis découvrir cette vérité au Transwaal et voir en elle la preuve de l'inutilité des soutiens.

Enfin, pour montrer une fois de plus que rien n'est nouveau sous le soleil, on peut citer les lignes suivantes, écrites il y a vingt ans par le prince de Hohenlohe :

« Après les expériences faites particulièrement dans « les campagnes de 1870 et 1871, on permit pendant « un certain temps de produire sur le champ de ma- « nœuvres et de démontrer pratiquement des évolutions « nouvelles. Leurs auteurs se préoccupaient spéciale- « ment de trouver la solution du problème suivant : « Comment faut-il s'avancer à l'attaque dans une plaine « battue par les feux de l'ennemi?

« On vit réapparaître les formations les plus étranges. « On pouvait voir tout le champ de manœuvres, sur « une largeur et une profondeur de 300 pas, couvert de « files de deux hommes, et, à cette vue, il vous était « impossible de ne pas dire qu'on élevait de cette « façon à la hauteur d'un système le sauve-qui-peut « général. »

Ne croirait-on pas entendre parler des formations

essayées depuis un an à Tempelhof, à Döberitz, aux manœuvres impériales ?

En dépit des théoriciens, qui tentent de démontrer qu'on peut vaincre sans grands sacrifices, la masse de l'armée actuelle partage, dit-on, l'avis de Hohenlohe sur ces formations « en poussière ».

Un journaliste allemand écrivait récemment : « S'il y « a vraiment une tactique boer, elle ne saurait convenir « à une armée qui attaque. A bas la tactique boer ! »

Ce journaliste pourrait bien avoir dit le mot vrai.

En somme, si l'on écarte la question de l'opportunité d'un ordre normal, les opinions extrêmes sont peu distantes, et l'unanimité se serait sans doute établie sur la marche de la chaîne et celle des soutiens, comme sur les autres points, si les adversaires ne s'étaient pas exclusivement maintenus dans le domaine de la technique d'infanterie.

Mais c'est à peine si quelques-uns ont timidement rappelé que l'artillerie devait frayer la marche à l'infanterie. On a vu Lindenau, par contre, calculer minutieusement le temps nécessaire à une ligne d'infanterie embusquée pour ouvrir un feu efficace, à une compagnie déployée pour se lever, franchir 30 mètres à la course et s'aplatir.

Aucun écrivain ne montre le défenseur obligé, dès qu'il apparaît, de se terrer sous les rafales de l'artillerie, hors d'état après chacune d'elles, pendant un temps peut-être long, d'ouvrir un feu efficace.

Au moment où l'assaillant verra les projectiles de son artillerie couvrir de fer et de feu la ligne adverse, la chaîne entière ne pourra-t-elle pas, comme autrefois — mieux qu'autrefois même — aller de l'avant ?

Le bond qu'elle fera, on doit le souhaiter le plus grand possible, car un nouveau démarrage, on en a maintes preuves, sera laborieux.

Peut-on l'évaluer ?

Sa fixation ne répond-elle pas uniquement à des nécessités du temps de paix, où le combattant a toujours le moral intact, est toujours prêt à ouvrir instantanément un feu que la théorie, d'accord en cela avec la peur, déclare aussitôt « destructeur » ?

Le mouvement des soutiens, mieux protégé encore que celui de la chaîne, puisqu'il s'effectuera sous le couvert des feux combinés de l'artillerie et des tirailleurs, sera-t-il donc plus difficile qu'autrefois? Leur formation, au point de vue vulnérabilité, est-elle vraiment très intéressante et ne doit-on pas, avant tout, songer à leur maintien en main et à leur souplesse?

On oppose toujours les observations faites pendant cette malheureuse campagne du Transwaal. Mais y a-t-on jamais vu l'accord mis ainsi entre l'action de l'artillerie et celle de l'infanterie, les deux armes de l'assaillant superposant leurs effets sur une seule arme de la défense?

Il est quand même un moment, dit-on, où la marche de l'infanterie force l'artillerie à allonger son tir. Ce moment arrivera plus tard qu'autrefois, grâce à la grande précision du matériel. La distance de 500 mètres fixée par le règlement d'artillerie, considérée comme excessive, peut être aisément réduite de moitié.

Le défenseur, moins aguerri qu'autrefois, plus éprouvé par l'action plus terrifiante des armes actuelles, empêchera-t-il l'assaillant de franchir cette dernière zone, zone de mort, dit-on, mais zone de mort aussi il y a trente ans, et franchie néanmoins ?

Ce ne sont pas des formations ingénieuses, des mécanismes d'horlogerie comme ceux dont on a fait l'essai, qui sont nécessaires, mais une union plus complète des armes, et, comme toujours, la volonté de vaincre.

En Allemagne, ces points de vue n'échappent pas à coup sûr au commandement supérieur, qui ne cesse par

tous les moyens possibles d'encourager et de faciliter le travail en commun des armes.

On peut, semble-t-il, résumer comme il suit l'opinion officielle sur les procédés à employer par l'infanterie dans le combat :

La marche d'approche est défilée le plus longtemps possible ; elle est éclairée par des patrouilles d'officiers qui se glissent, munis de bonnes lorgnettes, vers les points les plus favorables à l'observation.

Quand les patrouilles sont arrêtées en face d'un inconnu qu'elles ne peuvent éclaircir, premier déploiement, « parcimonieux et méthodique » de quelques unités, qui peuvent être amenées à s'étendre sur un grand front.

Dès qu'on sent une résistance sérieuse, constitution d'une ligne de feu puissante. On s'efforce de retarder le plus possible le mélange des unités, en affectant à chacune un front peu étendu : 150 mètres pour la compagnie, 400 mètres pour le bataillon sont des maxima.

Cette ligne de feu est constituée d'abord à la lisière des derniers couverts où l'on aura pu accéder par des cheminements défilés. Derrière elle, des troupes disposées en profondeur, servant de réservoir, d'autant plus nombreuses que l'effort à produire sera plus puissant.

Dans les zones découvertes, des lignes plus claires, avec des soutiens plus fragmentés.

En terrain découvert, le combat décisif par les feux s'engage pour l'infanterie à 1000 ou 800 mètres. A cette distance, avec des troupes bien instruites dans le tir, l'assaillant doit commencer à prendre la supériorité du feu.

Si l'attaque est menée avec des forces suffisantes et la volonté de vaincre, le succès n'est plus qu'une affaire de temps.

La supériorité du feu et le mouvement en avant ne

sont réalisés que par une combinaison constante des feux d'infanterie et d'artillerie.

Ils ne peuvent être conservés que si des masses suivent la chaîne pour combler ses vides, quelles que soient les pertes.

On ne peut vaincre que si l'on est d'avance résigné à de grands sacrifices.

Pour tout dire d'un mot, la « nouvelle tactique » est simplement regardée en Allemagne comme *un nouveau pas en avant dans une voie déjà ancienne*.

(162)

L'ARMÉE MEXICAINE

L'armée mexicaine comprend en temps de paix 3,500 officiers, 31,000 hommes, 11,000 chevaux ou mulets. Son budget pour l'année fiscale 1901-1902 se monte à 14 millions de pesos (1), soit 37,240,000 francs.

Le gouvernement a étudié un projet de loi consacrant le principe du service militaire personnel et obligatoire et le recrutement national par voie de tirage au sort; mais par suite de *circonstances indépendantes de sa volonté*, c'est-à-dire pour ne pas mécontenter la nation, en ce moment hostile à la conscription, il a dû en ajourner la promulgation.

L'armée se recrute donc par voie d'engagements volontaires pour trois, quatre ou cinq ans; mais ce procédé étant insuffisant, les divers États confédérés sont tenus d'alimenter des *Dépôts de remplacement* où l'on puise au fur et à mesure des besoins. Ces contingents particuliers sont appelés dans chaque État par voie de tirage au sort; mais l'administration sait jouer du système des dispenses et s'arrange généralement pour faire retomber le service sur les classes infimes de la société et se débarrasser des scories sociales qui la gênent.

La durée maxima du service est de cinq ans; l'homme peut cependant rengager pour une période de quatre ans.

---

(1) Le peso vaut actuellement 2 fr. 66.

I

PIED DE PAIX.

La loi d'organisation du 1er juillet 1901 pose nettement le principe que l'armée permanente du temps de paix doit posséder les éléments nécessaires pour encadrer et mobiliser dans les meilleures conditions un effectif trois fois plus élevé.

1° Composition de l'armée permanente.

Infanterie..	28 bataillons à 4 compagnies.....	112 compagnies.
	4 bataillons-cadres à 2 compagnies.	8 —
	2 compagnies régionales	2 —
Cavalerie..	14 régiments à 4 escadrons.....	56 escadrons.
	4 régiments-cadres à 2 escadrons...	8 —
Artillerie..	2 régiments *d'artillerie montée* à 4 batteries	8 batteries.
	1 régiment d'artillerie de montagne à 4 batteries.....	4 —
	1 régiment d'artillerie à cheval à 4 batteries.	4 —
	1 compagnie de mitrailleuses.....	24 pièces.
	1 escadron de canons de petit calibre à tir rapide.....	16 —
	1 train d'artillerie à 2 sections.	
Génie.	1 bataillon à 4 compagnies.....	4 compagnies.
	1 parc.	1 —
	1 compagnie de télégraphie	1 —
Train.....	1 escadron de 2 compagnies.....	2 —
Service de santé....	1 compagnie et 1 train d'ambulance.	

Groupement des forces. — Divisions militaires du territoire. — Les unités ci-dessus ne sont pas groupées en temps de paix en brigades, divisions, corps d'armée.

Le territoire mexicain a été divisé en 11 zones militaires, 3 commandements, 4 chefferies (Jefaturas). La répartition des forces entre ces zones et commandements est très variable ; elle est réglée par le pouvoir exécutif. En cas de fermentation politique et de troubles, le gouvernement peut réunir deux ou plusieurs zones sous un même commandement et les renforcer au détriment des autres.

Les garnisons des ports et des commandements relèvent directement du Ministre.

2° Troupes spéciales pouvant être rattachées a l'armée permanente.

	Officiers.	Hommes.	Chevaux.	Mulets.
	—	—	—	—
Gendarmerie à cheval de l'armée....	8	111	111	10
Rurales, corps de gendarmerie rurale.	150	1200	1200	»
Gardes du corps du président.....	3	50	50	»

Effectifs de paix et organisation des unités de l'armée permanente.

I. — *Infanterie.*

		Officiers.	Hommes.	Chevaux.	Mulets.
		—	—	—	—
Compagnie d'infanterie d'un bataillon à 4 compagnies.....	Effectif réduit.	9	145	»	7
	Effectif renforcé.....	9	225	»	7
Compagnie d'infanterie d'un bataillon cadre.....	Effectif réduit.	4	71	»	»
	Effectif renforcé.....	4	127	»	»
Compagnie régionale.....		5	142	»	10

L'infanterie est armée du fusil Mauser de 7 millimètres ou du Remington de même calibre.

Chaque compagnie est dotée d'un assortiment d'outils de pionniers : 8 pelles, 4 pics, 2 *machetes*, 1 hache à main, 2 leviers, 1 scie articulée.

II. — *Cavalerie.*

		Officiers.	Hommes.	Chevaux.	Mulets.
Escadron de régiment normal.....	Effectif réduit.	8	105	105	8
	Effectif renforcé.....	8	141	141	8
Escadron de régiment-cadre.....		6	72	71	6

Les cavaliers sont armés de la carabine Mauser et du sabre.

Chaque escadron possède une escouade de sapeurs disposant d'un assortiment d'outils : 2 pics, 2 pelles, 1 hache, 1 levier, 2 clefs anglaises, 1 paire de tenailles.

III. — *Artillerie.*

	Officiers.	Hommes.	Chevaux et mulets.	Pièces.
Batterie montée.....	8	120	69	6
Batterie de montagne.....	10	86	68	6
Batterie à cheval.....	6	74	71	4

Les batteries montées et à cheval possèdent des canons de 80 millimètres système de Bange ; les batteries de montagne ont des pièces de 70 millimètres. Toutes tirent de la poudre noire.

	Officiers.	Hommes.	Chevaux et mulets.	Pièces.
Compagnie de mitrailleuses.....	8	116	50	24

Les pièces sont du système Colts ou Hotchkiss.

	Officiers.	Hommes.	Chevaux et mulets.	Pièces.
Escadron de petits canons à tir rapide.	11	130	174	16

Les pièces sont du système Hotchkiss et Wickers-Maxim.

	Officiers.	Hommes.	Chevaux et mulets.	Caisses.
Section du train d'artillerie	3	66	148	34

Chaque section peut transporter 200,000 cartouches et 2,262 obus.

Tous les canonniers sont armés de la carabine. Toutes les batteries sont dotées d'un assortiment d'outils pour travaux de campagne.

IV. — *Génie.*

	Officiers.	Hommes.	Chevaux et mulets.
	—	—	—
Compagnie de sapeurs	6	145	»
Parc	13	102	150
Compagnie du génie	2	110	»

V. — *Train* (dépendant du service d'état-major).

	Officiers.	Hommes.	Chevaux et mulets.	Voitures.
	—	—	—	—
Compagnie	3	58	186	16
Escorte des commissions de topographie	3	90	90	»

VI. — *Service de santé.*

Compagnie d'infirmiers et train	9	281	68	»

Le service militaire des établissements de l'artillerie est assuré par 2 batteries-cadres à l'effectif de 8 officiers, 110 hommes de troupe.

II

PIED DE GUERRE.

L'armée mexicaine comprend en temps de guerre : 1° l'armée permanente mobilisée ; 2° les réserves.

1° *Armée permanente mobilisée.* — La loi d'organisation donne des règles très précises pour le passage du pied de paix au pied de guerre,

Dans *l'infanterie*, chaque bataillon se *dédouble* et se

transforme en régiment à deux bataillons. L'effectif de guerre de la compagnie est fixé à 5 officiers, 224 hommes. Le bataillon-cadre passe successivement à l'état de bataillon à effectif réduit et à *effectif renforcé* et, finalement, à *l'effectif de guerre*.

Dans la *cavalerie*, chaque régiment forme deux nouveaux escadrons et compte dès lors six escadrons à l'effectif de 5 officiers, 140 cavaliers montés.

Dans *l'artillerie*, chaque *régiment monté* forme deux nouvelles batteries et compte six unités à l'effectif de 6 officiers, 121 hommes, 136 chevaux et mulets;

Le *régiment d'artillerie de montagne* se dédouble en deux bataillons de quatre batteries à l'effectif de 6 officiers, 116 hommes, 94 chevaux et mulets;

Le *régiment à cheval* forme deux nouvelles batteries et comprend six unités à l'effectif de 6 officiers, 80 hommes, 110 chevaux;

L'*escadron de canons à tir rapide* double son personnel et attelle 32 canons;

La *compagnie de mitrailleuses* double également son effectif et attelle 48 pièces.

Le *train d'artillerie* constitue le *parc d'artillerie* à raison de deux sections de munitions par division mobilisée.

Le *bataillon du génie* est également renforcé. Chacune de ses compagnies est affectée à une division mobilisée. Si le nombre des divisions dépasse quatre, on forme de nouvelles compagnies à l'aide de soldats sapeurs de l'infanterie et de la cavalerie.

Le *parc du génie* mobilise des équipages de pont et des parcs divisionnaires.

La *compagnie de télégraphie* mobilise des détachements de télégraphistes.

Le *service de santé* mobilise des ambulances et des hôpitaux de campagne.

2° *Réserves.* — L'armée du pied de paix mobilisée sera renforcée par les réserves. En attendant qu'une loi de recrutement précise la façon de réunir les contingents, ces réserves seront ainsi constituées :

Première réserve. — Polices rurales et urbaines de la Fédération ; forces actives et polices rurales et urbaines des États fédérés ; gendarmerie fiscale, gardes maritimes et frontières.

Deuxième réserve. — Gardes nationales organisées dans chaque État fédéré et encadrées par des officiers en excédent de l'armée permanente et des officiers réservistes.

En résumé, l'armée mobilisée comprend :

Armée active.	Officiers.	Combattants.
Infanterie (60 bataillons et demi)...	1,500	40,000
Cavalerie (108 escadrons).....	700	15,000
Artillerie (224 canons et mitrailleuses).....	400	4,500
Génie.....	100	1,000
TOTAL.....	2,700	60,000
Réserves convenablement encadrées et armées.....	1,000	125,000
TOTAL GÉNÉRAL....	3,700	185,000

Avec 32,000 chevaux et 12,000 mulets (chiffres officiels).

En appelant toutes les milices des États fédérés, la République mexicaine pourrait mettre sur pied, sur une population de 14 millions d'habitants, un *demi-million d'hommes ;* mais elle ne possède pas encore *la moitié* de l'armement nécessaire à cet effectif.

Groupement des forces. — Tous les éléments mobilisés cités ci-dessus seront groupés en régiments, brigades, divisions et, exceptionnellement, en corps d'armée.

La division normale comprendra :

Un état-major;
Deux brigades d'infanterie de deux régiments à deux bataillons;
Une brigade de cavalerie de deux régiments à six escadrons;
Quatre batteries montées ou de montagne;
Une batterie d'artillerie à cheval;
Un groupe de petits canons à tir rapide affecté à la cavalerie;
Un nombre variable de mitrailleuses;
Une compagnie du génie;
Un parc divisionnaire du génie;
Un parc divisionnaire d'artillerie;
Une section de télégraphie;
Une section de gendarmerie;
Une ambulance;
Un hôpital de campagne;
Un convoi administratif transportant quatre jours de vivres;

Avec un effectif approximatif de 500 officiers et 9,000 hommes.

L'armée peut mobiliser approximativement quatre ou cinq divisions normales et quatre ou cinq brigades mixtes.

Quand deux divisions seront réunies en corps d'armée, chacune d'elles conservera deux escadrons de cavalerie pour le service de sûreté rapprochée; les autres escadrons constitueront la cavalerie de corps d'armée.

(161)

ÉTUDES

SUR LA

GUERRE SUD-AFRICAINE[1]

(1899-1900)

XIV. — Siège de Kimberley.

§ 3. — *Investissement de Kimberley. — Sommaire des événements du siège.*

On sait que pendant les derniers jours du mois de septembre (2), les Orangistes avaient commencé de se rassembler aux environs de Boshof (3), sous les ordres du commandant Wessels. Un détachement de Transvaaliens, commandé par Delarey, s'était joint à eux. Le 12 octobre, au début des hostilités, le commando de

---

(1) Voir la *Revue militaire des Armées étrangères*, juillet 1903, p. 45.

(2) Le capitaine O'Méara, de la garnison de Kimberley, envoyé en mission secrète à Boshof le 27 septembre, constatait les mouvements des commandos ennemis (Rapport du lieutenant-colonel Kekewich, du 15 février 1900. Voir l'appendice n° 27.)

(3) Sur la foi des renseignements possédés alors, ces forces avaient été évaluées à 7,000 ou 8,000 hommes (*Revue militaire*, novembre 1900). D'après le livre de M. Runck (*Aus dem Freiheitkampfe der Büren*), auquel nous empruntons la plupart des détails concernant l'investissement de Kimberley, les forces boers n'atteignirent le plus petit de ces deux chiffres qu'après l'arrivée de Cronje, avec 1500 Transvaaliens, le 29 novembre 1899.

Jacobsdal se portait sur la station de Modder-River, interceptait la voie ferrée et tentait de détruire les ponts. En même temps, le commando de Boshof se dirigeait sur Riverton avec une mission de même nature. Le 15 octobre, un détachement (commandant Greeling) avait un engagement à Spytfontein contre un train blindé sorti de Kimberley et le forçait à rétrograder. Le 17, les deux ponts sur la Modder étaient détruits et, le même jour, le commandant van der Merwe occupait la station de Belmont, tandis que le commandant Prinsloo, avec 700 hommes environ, se portait vers le pont d'Orange-River. Ce sont ces éléments qui livreront ensuite à la colonne de secours de lord Methuen les combats de Belmont et d'Enslin.

Avec les forces qui lui restent (4,500 hommes environ, trois canons Krupp et une mitrailleuse) le commandant Wessels investit Kimberley. En réalité, il se borne à diriger deux colonnes au Nord et au Sud de la ville pour barrer la voie ferrée.

Le commandant Delarey se porte vers Riverton, à 30 kilomètres au Nord de la place et s'empare des pompes à eau qui alimentent ses réservoirs ; la colonne du Sud, sous les ordres du commandant Kolde, gagne Spytfontein, à 19 kilomètres au Sud de Kimberley.

Pendant le mois d'octobre, les Boers se rapprochent de la ville, sans cependant l'investir d'une façon complète et méthodique.

La nature découverte et peu accidentée du terrain, le nombre des assiégés paraissent exercer une sérieuse influence sur leur attitude, qui reste extrêmement prudente.

« L'ennemi, raconte le correspondant du *Daily Tele-* « *graph* à Kimberley (1), sur l'effectif et les dispositions

(1) *Daily Telegraph*, 20 mars 1900.

« duquel on ne savait pas grand'chose, uniquement « occupé à razzier des troupeaux, ne nous inquiétait pas « beaucoup. On ne pouvait apercevoir les Boers qu'avec « une bonne lunette ; ils se montraient généralement en « petit nombre ; ils tentèrent cependant, une fois ou « deux, des démonstrations inoffensives, mais en restant « hors de la portée de notre artillerie et de notre infan- « terie. »

« Le commandant Wessels, ajoute de son côté « M. Runck, n'avait pour ainsi dire rien fait durant la « première partie du siège afin de protéger les positions « des Boers contre les sorties des assiégés. Il n'y avait « ni retranchements, ni forts construits. Pendant le mois « d'octobre, les Boers restèrent inactifs dans leurs laagers « autour de Kimberley, confiant la protection de ceux-ci « à des grand'gardes placées sur de petits mouvements « de terrain en avant (1). »

Cette attitude favorisait le plan de défense active élaboré par le lieutenant-colonel Kekewich. Après quelques escarmouches sans importance, la première sortie sérieuse eut lieu le 24 octobre. Un détachement monté, appuyé par le train blindé, fut dirigé au Nord de la place vers la station de Macfarlane.

En présence de la résistance opposée par l'ennemi, ces troupes furent renforcées par une fraction des Diamond Fields Horse et par la batterie de Diamond Fields Artillery. Le train blindé s'était avancé jusqu'à Dronfield. Après un combat assez vif, au cours duquel l'artillerie anglaise se laissa surprendre, le lieutenant-colonel Kekewich dut envoyer par chemin de fer jusqu'à Dronfield un renfort de deux compagnies du Loyal North Lancashire Regiment pour dégager les volontaires.

---

(1) *Aus dem Freiheitkampfe der Bûren*, ouvrage cité, p. 138.

Le 1er novembre, les Boers faisaient sauter la réserve de dynamite de la De Beer's, emmagasinée à Dronfield.

Jusqu'alors, les quelques pièces dont ils disposaient n'avaient pas été dirigées contre la ville dont elles étaient trop éloignées. Le 4 novembre, le commandant Wessels sommait celle-ci de se rendre et la menaçait d'un bombardement. Il offrait de laisser sortir les femmes et les enfants. Le commandement anglais ne jugeait pas opportun de donner suite à cette proposition, sur laquelle il gardait le secret absolu vis-à-vis de la population. A l'issue de l'ultimatum remis par le commandant Wessels, les Boers ouvrirent le feu, le 6 novembre, des hauteurs de Wimbledon, au Sud, et de Kampfersdam, au Nord-Ouest, contre les mines Premier et Kimberley. Ils ne tirèrent sur la ville qu'à partir du 11, sans produire beaucoup d'effet à cause de la grande distance et du mauvais fonctionnement des fusées.

Le 25 novembre, une nouvelle sortie fut dirigée contre les positions de l'assiégeant, à l'Ouest, par un millier d'hommes environ des divers corps de la garnison, formés en deux colonnes. Celle de gauche, faisant face au Sud-Ouest, avait la mission de couvrir le flanc de l'attaque principale. La colonne de droite, appuyée sur son flanc droit par l'occupation d'Otto's Kopje, devait reconnaître l'ennemi par le combat. Elle réussit à le surprendre à la pointe du jour et à lui enlever un poste retranché en faisant 33 prisonniers, dont 9 blessés (1). Les Anglais se maintinrent pendant une heure et demie

(1) « L'assaut fut conduit par un détachement de Kimberley Light « Horse et de Cape Police (40 hommes en tout), qui exécutèrent la « plus extraordinaire des charges à la baïonnette » (Correspondant militaire du *Daily Telegraph* à Kimberley, *Daily Telegraph* du 20 mars 1900).

sur les positions conquises, puis se retirèrent. Ils avaient perdu 6 hommes tués et 29 blessés (1).

A partir du 27 novembre, les assiégés sont en communication optique avec la colonne de secours qui s'avance vers la Modder, après les combats de Belmont et d'Enslin. Afin de retenir les Boers autour de Kimberley et de les empêcher de venir renforcer les commandos qui tiennent tête à lord Methuen, le lieutenant-colonel Kekewich exécute le même jour une sortie contre les hauteurs de Wimbledon avec 1500 hommes, le tiers environ de la garnison. Il réussit à s'emparer de quelques tranchées de l'ennemi auquel il inflige une perte de 25 hommes tués ou blessés (2). Le lendemain, lord Methuen livrait le combat indécis de Modder-River, à la suite duquel il était obligé de suspendre sa marche et de marquer un sérieux temps d'arrêt.

Le 29, Cronje, appelé de Mafeking, dont il dirigeait le blocus, venait renforcer les Orangistes avec 1500 Transvaaliens, deux canons Krupp et deux Maxim-Nordenfelt. Il prenait le commandement du corps de couverture, dont l'effectif était porté à 5,000 hommes environ par prélèvement sur les troupes d'investissement, et s'établissait sur les hauteurs de Spytfontein, où il se retranchait solidement.

Quand lord Methuen reprit son mouvement en avant, et chercha à forcer les positions des Boers dans la malheureuse journée de Maggersfontein, le lieutenant-colonel Kekewich fit une nouvelle sortie dirigée contre les hauteurs de Kampfersdam (9 décembre). Ce fut la dernière opération importante du siège.

L'échec de la colonne de secours exerça, sans doute, son influence sur le moral des défenseurs, en portant

---

(1) Voir la note de la page précédente.
(2) M. Runck, ouvrage cité.

atteinte à leur espoir d'une prompte délivrance. Il dut, en outre, inciter le gouverneur à ménager les forces dont il disposait.

A la fin du mois de décembre, le commandant Ferreira avait remplacé le commandant Wessels à la tête du corps de blocus, sans imprimer aux opérations une impulsion plus vigoureuse. Il recevait vers la fin du mois de janvier un renfort de cinq canons de campagne, qui portait l'artillerie du siège au total de *neuf pièces*. En outre arrivait, au commencement du mois de février, un canon de 155 millimètres (1). L'ingénieur français, M. Léon, en dirigeait l'installation sur les hauteurs de Kampfersdam, lorsqu'il fut grièvement blessé.

La pièce ouvrit le feu le 7 février sur la ville et causa des dommages sérieux (2). Vers la même époque, la défense mettait en ligne une pièce de gros calibre, fabriquée complètement dans les ateliers de la De Beer's.

Cependant le siège touchait à sa fin. A l'approche de la cavalerie du général French, le 15 février, les Boers levèrent hâtivement le blocus. La dernière escarmouche avait eu lieu le 13 vers Alexandersfontein Farm que les assiégés réussissaient à occuper par surprise.

Pendant que les Transvaaliens se retiraient vers le Nord, les Orangistes se dirigeaient sur Poplar's Grove et rejoignaient le corps de Cronje ou le détachement de De Wet.

Au cours d'un siège de plus de quatre mois, le lieutenant-colonel Kekewich avait su entretenir le

---

(1) Cette pièce venait de Ladysmith. Endommagée par une charge de dynamite, lors d'une sortie de la garnison, elle avait été transportée à Pretoria et réparée. Elle put tirer d'une façon convenable à Kimberley, bien que notablement raccourcie.

(2) Rapport du service du génie à Kimberley. Ouvrage cité.

moral et l'activité de la petite garnison par des sorties fréquemment renouvelées.

Son attitude énergique avait contribué à maintenir l'ordre au milieu d'une population composée d'éléments hétérogènes, d'une fidélité douteuse. Il semble en outre qu'il se soit tiré avec tact de la situation difficile que lui créait la présence dans la place de la haute personnalité de M. Cecil Rhodes. Il sut maintenir le prestige et l'autorité de ses fonctions de gouverneur, tout en conservant avec le grand maître des compagnies minières des relations qui lui permirent d'utiliser les précieuses ressources de celles-ci.

Bien que l'organisation défensive de la place n'ait pas subi l'épreuve des attaques ou du bombardement ennemis, elle paraît avoir répondu au but qu'on se proposait. Elle était certainement en état d'offrir une résistance sérieuse.

Les assiégeants se bornèrent à la bloquer, sans prononcer aucune attaque. Leurs seules entreprises furent dirigées entre les troupeaux de la garnison. Cette attitude ne peut s'expliquer que par la faiblesse de leur effectif et le petit nombre de leurs canons.

XV. — Les opérations dans la colonie du Cap du 15 décembre 1899 au 15 mars 1900.

§ 1er. — *Opérations autour de Colesberg.*

Depuis la seconde semaine de décembre 1899, si lugubrement illustrée par les désastres de Stormberg, Maggersfontein et Colenso, l'attention a été retenue par les événements importants qui se sont déroulés au Natal et sur la frontière occidentale de l'État libre d'Orange. L'accalmie qui régna depuis cette époque dans les opé-

rations sur la frontière Nord de la Colonie du Cap, l'attitude de prudente expectative imposée aux deux partis par la situation générale et par la faiblesse des forces en présence, donnent au récit des faits qui se sont passés sur cette partie du théâtre de la guerre, du 15 décembre 1899 au 15 mars 1900, un caractère de moindre intérêt. Il est cependant indispensable d'en présenter une analyse sommaire pour compléter le tableau de l'ensemble des opérations.

Au commencement de décembre, pendant que le général Gatacre prononçait vers le Nord le mouvement offensif qui aboutit au désastre de Stormberg, le général French (1) était parti de Naauwpoort dans le but de réoccuper Colesberg et de repousser l'ennemi sur Norval's Pont. Il avait en face de lui le commandant Schoeman, avec 800 hommes, deux canons de campagne, deux Maxims et une mitrailleuse (2). En outre, un corps de 480 Afrikanders, recrutés dans la Colonie du Cap, s'était joint aux Boers (3).

---

(1) Il disposait, au commencement de décembre, des troupes suivantes :

2 régiments de cavalerie....	10e hussards. 6e dragons (Inniskilling).
1 bataillon 1/2 d'infanterie..	4 compagnies du 2e bataillon du Berkshire Regiment. 1er bataillon du Suffolk Regiment.

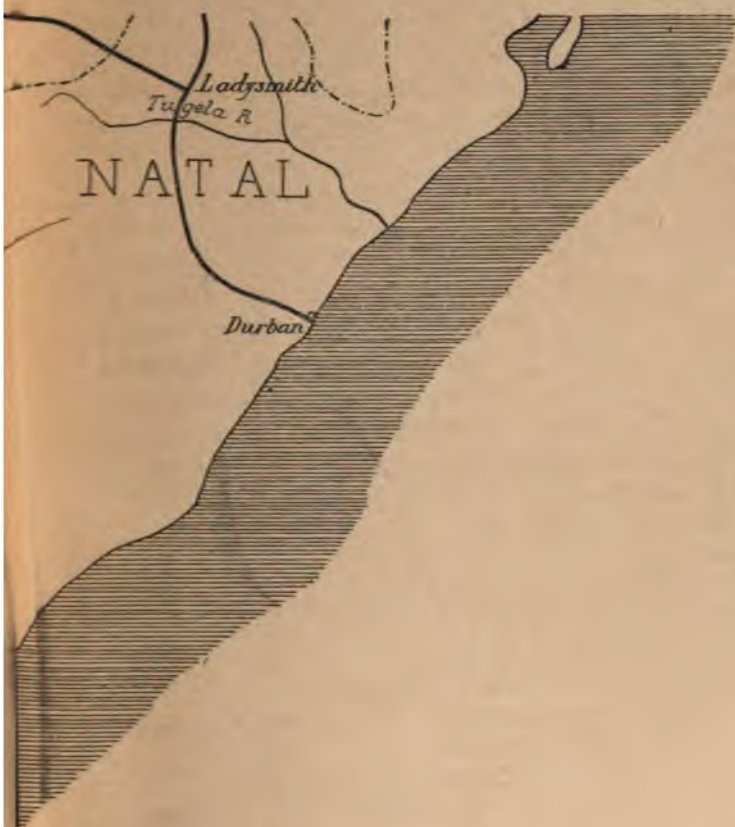
Détachements des New South Wales Lancers et des New Zealanders.

Il fut renforcé, au milieu de décembre, par l'arrivée des batteries à cheval *O* et *R*, par le 6e régiment de Dragoon Guards (arrivé à Arundel le 16 décembre) et, au commencement de janvier 1900, par les 4e et 20e batteries montées, deux obusiers de la 37e batterie de campagne, par le 1er bataillon de l'Essex Regiment et par le régiment de cavalerie de la garde (Household Cavalry).

(2) Commandant R. Runck, ouvrage cité.

(3) *Ibid.*

AP



Après la surprise de Stormberg (11 décembre), le commandant Grobler, qui avait nominalement la direction générale des opérations au Sud de l'Orange, se rendit à Colesberg. Les commandos Olivier, qu'il maintenait à Stormberg, avaient ordre de ne pas pousser plus au Sud (1).

French occupait les hauteurs d'Arundel et installait son quartier général dans cette localité le 16 décembre. Aucun événement important ne vint remplir la seconde quinzaine de ce mois; de part et d'autre on conservait une attitude extrêmement prudente. « Le commandant « Schoeman, officier peu énergique et peu intelligent, « restait inactif. Il se contentait de tenir de temps en « temps des conseils de guerre, où l'on parlait beau- « coup sans rien décider (2). » French, de son côté, avait sans doute reçu des instructions en vue de n'engager aucune affaire sérieuse. De nouveaux ordres restrictifs lui furent également donnés par lord Roberts à son arrivée au Cap (3). Ces circonstances expliquent le caractère particulièrement indécis des opérations qui vont suivre.

A la suite d'un conseil de guerre tenu le 27 décembre, les Boers décidaient de se retirer sur Colesberg et d'occuper les hauteurs qui forment une ceinture escarpée au Sud de la ville. Le feld-cornett Piet de Wet,

---

(1) « A la même époque, Olivier reçut du président Steijn, qui tenait « les fils de la direction des opérations dans la Colonie du Cap, l'ordre « télégraphique de ne pas pousser plus loin, et de se borner à tenir ses « anciennes positions de Stormberg. Le moment favorable pour les « Boers de prendre solidement pied dans la Colonie et de s'avancer « victorieusement dans un pays où le spectre de la rébellion levait « fièrement la tête depuis l'échec de Stormberg, était passé pour tou- « jours. » (Commandant R. Runck, ouvrage cité.)

(2) Commandant R. Runck, ouvrage cité.

(3) Le général French y fait allusion dans son rapport (Voir l'appendice n° 28).

frère du célèbre commandant, était nommé au commandement en chef sur cette partie du théâtre des opérations, en remplacement de Grobler, malade.

French avait suivi le mouvement de retraite exécuté par les Boers dans la nuit du 27 au 28 décembre. Établissant son quartier général à Rensburg, il occupa par ses avant-postes une ligne étendue, située à portée de canon des positions ennemies.

Les environs de Colesberg sont accidentés par des kopjes qui dressent brusquement leurs pentes escarpées sur le dernier étage du plateau sud-africain.

De part et d'autre on utilisa, pour l'organisation des lignes de défense, les points d'appui formés par ces pitons rocheux. Le sommet de Coleskop, point culminant de la région, en face de la partie Ouest des positions boers, fournit aux Anglais un magnifique observatoire. Ils réussirent dans la suite à y hisser péniblement deux pièces de campagne.

Jusqu'à la fin de janvier, les opérations se bornent à de petits combats de reconnaissance ou à des affaires d'avant-postes, engagées le plus souvent par surprise en un point choisi de la ligne ennemie. A cette époque, cependant, les effectifs ont grossi de part et d'autre, grâce à l'arrivée de renforts.

Au commencement de janvier, French disposait de 5,000 hommes environ, sur lesquels une très forte proportion de cavaliers. L'arrivée de la brigade d'infanterie du général Clements, du 17 au 22 janvier, portait ses forces à 9,000 hommes. Les Boers avaient également reçu des renforts et comptaient à la même époque un effectif de 5,200 hommes (1). Mais « la ligne de combat

(1) Ils ont reçu, au commencement de janvier, un détachement de 1200 hommes, commandé par le général Delarey, un autre de 800 hommes, avec Grobler rétabli. Dans le courant du mois de décembre,

« est trop étendue pour qu'on puisse concentrer toutes « les troupes en un même point. Des deux côtés on « s'efforce d'empêcher l'adversaire de déborder les « flancs. La supériorité numérique des Anglais est com- « pensée par leur moindre mobilité. Les Boers sont « souvent en situation d'amener sur les points menacés « des forces suffisantes dans un temps très court, « sans que l'ennemi s'en aperçoive. Il en résulte « pour les Anglais la conviction qu'ils ont devant eux « des effectifs égaux aux leurs. Cependant, French « dispose d'une proportion considérable de troupes à « cheval. Mais les Boers sont tous montés et bien « montés (1) ».

Dans l'ensemble, « les opérations des deux côtés « donnaient l'impression de manœuvres du temps de « paix, car on menait tranquillement la vie des camps, « interrompue seulement par de petits engagements « isolés » (2).

En priant le lecteur de se reporter pour le détail des opérations au rapport du général French (3), nous nous bornerons à signaler à son attention l'attaque de nuit du 6 janvier, dirigée par un demi-bataillon du Suffolk Regiment, contre la hauteur de Graney-Hill. Complètement surprises en formation serrée par le feu des Boers, à courte distance de leurs tranchées, les compagnies anglaises furent en proie à une panique et laissèrent aux mains de l'adversaire 120 hommes tués, blessés ou

---

quelques autres commandos avaient été également envoyés à Colesberg. (Commandant R. Runck, ouvrage cité.)

(1) Commandant Runck, ouvrage cité. L'auteur ajoute assez irrévérencieusement : « D'autre part, le principe de French, en contradiction « avec celui de Moltke, était de faire marcher les troupes séparément « et de les faire battre *isolément*. »

(2) *Ibid.*

(3) Voir l'appendice n° 28.

prisonniers. Le colonel Watson, leur chef, avait trouvé la mort l'un des premiers. Le reste du détachement s'enfuit jusqu'au camp.

D'après le correspondant du *Standard and Digger's News* (2), Graney-Hill était occupé par 200 Orangistes, dont 100 sur la partie du kopje qui fut abordé. Les Boers avaient laissé les Anglais s'avancer jusqu'à 20 mètres de leurs tranchées et n'eurent dans cette affaire que 15 hommes tués ou blessés.

Jusqu'au milieu du mois de janvier 1900, les tentatives du général French furent dirigées de préférence contre le flanc droit des Boers, dans le but de menacer leurs communications avec le pont de route de l'Orange. Il ne paraît pas douteux qu'une action vigoureuse de toutes ses forces dans cette direction, particulièrement vulnérable, aurait amené l'évacuation de Colesberg. Retenu par des instructions formelles, French n'entreprit que des démonstrations inefficaces.

Après l'échec de Graney-Hill, il s'efforça, au contraire, d'étendre son front vers l'Est, en faisant occuper la ferme et les hauteurs de Slingersfontein, sur son extrême droite. Attaquées le 15 janvier par les Boers, ces positions ne furent conservées que grâce à une vigoureuse contre-attaque à la baïonnette, conduite avec à-propos et courage par le capitaine Madocks.

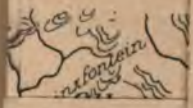
A partir du 18, les troupes amenées par le général Clements furent en partie utilisées pour renforcer la droite, qui se prolongea jusqu'à la ferme de Potfontein.

Le 25, le général French tenta une reconnaissance avec un fort détachement sur Rietfontein-Plessis-Pass, passage qui s'ouvre dans la chaîne de hauteurs au Nord de Colesberg et d'où l'on commande la route du pont de l'Orange. Se heurtant à l'ennemi, il ne se décida pas à

---

(1) Numéro du 8 janvier 1900.

COLE



l'attaquer, « estimant qu'il n'était pas conforme à l'es-
« prit des instructions du commandant en chef de s'em-
« barquer dans une telle entreprise » (1). A 4 heures du soir il donna l'ordre de la retraite. Simultanément le général Clements avait prononcé vers Acheertangs, contre l'extrême gauche des Boers, une démonstration de même nature sans obtenir plus de résultats.

Quelques jours plus tard (1er février), le général French était appelé, avec la majeure partie des troupes montées du détachement, au camp de la Modder, où lord Roberts lui confiait le commandement de la division de cavalerie en formation. Le général Clements prenait la direction des opérations devant Colesberg (2).

Au moment où le départ de French créait un vide dans les lignes anglaises, qui conservaient néanmoins la même étendue, les Boers, enhardis par l'arrivée de leurs renforts, prenaient l'offensive.

Leur situation, au commencement du mois de février, était la suivante :

« A l'extrême droite, Grobler, avec 1200 hommes en-
« viron et quatre canons (un obusier, deux pièces de
« campagne et un Maxim-Nordenfelt), repoussait la
« gauche des Anglais ; Delarey, vers l'Est, avec 2,000
« hommes et quatre canons, menaçait leur droite du
« côté de Slingersfontein, tandis que Schoeman, aidé de
« Lemmert, avec 2,000 Orangistes et six canons, tenait
« en échec le centre ennemi (3). »

Le 11 février, 275 Boers (dont 200 hommes de po-

---

(1) Rapport du général French (Voir l'appendice n° 28).

(2) Il ne disposait plus que d'une brigade d'infanterie (4 bataillons 1/2), une batterie montée, deux sections d'artillerie à cheval, une section d'obusiers de campagne, deux escadrons de dragons, 200 hommes de West Australian Mounted Infantry, deux ou trois compagnies d'infanterie montée régulières.

(3) Commandant R. Runck, ouvrage cité.

lice) (1) attaquaient au petit jour les hauteurs de Slingersfontein, en délogeaient deux compagnies du Worcester Regiment et forçaient la droite anglaise à rétrograder, en abandonnant son camp de Slingers-Farm. La nuit suivante, un détachement de 1500 Boers (commandant Prinsloo), tournant la gauche de l'ennemi, s'avançait sur ses derrières jusqu'à la voie ferrée, vers Taaiboschlaagte. Il attaquait un détachement du Wiltshire Regiment et d'Australiens, tuait ou blessait 67 d'entre eux, faisait 142 prisonniers et s'emparait de leur camp. Sous l'impulsion de cette vigoureuse offensive, toute la ligne anglaise se repliait sur Rensburg et Arundel sans être poursuivie. Le 17 seulement, Grobler s'avançait en vue d'Arundel (2). Mais le 20, un ordre télégraphique de M. Steijn lui prescrivait de ne pas pousser plus loin. Les opérations qui se déroulaient simultanément dans les plaines de l'État libre et l'investissement de Cronje à Paardeberg avaient leur répercussion au Sud de l'Orange. Le 25, la retraite sur Norval's Pont était décidée. Delarey, avec un détachement de 1000 hommes, recevait l'ordre de rejoindre en toute hâte Christian de Wet pour l'aider à ralentir la marche de lord Roberts sur Bloemfontein. Nous avons dit le rôle brillant joué, le 10 mars, au combat d'Abraham's Kraal, par le détachement composé en majeure partie d'hommes de la police transvaalienne.

Le général Clements, suivant le mouvement de retraite de l'ennemi, réoccupait successivement ses anciennes positions d'Arundel et de Rensburg. Il entrait à Colesberg, évacué par les Boers.

Cependant, ceux-ci avaient marqué un temps d'arrêt

---

(1) Récit du correspondant du *Standard and Digger's News* du 20 février 1900.

(2) Commandant Runck, ouvrage cité.

après avoir franchi l'Orange. Ayant miné les ponts de la route et du chemin de fer au Nord de Colesberg, organisé défensivement les principaux gués et évacué vers le Nord leurs convois, ils garnissaient la rive septentrionale du fleuve.

Le 8 mars, le général Clements occupait la berge Sud, entre les deux ponts détruits. Après quelques tâtonnements et un essai infructueux de passage au gué d'Alleman's Drift, il se décidait à jeter un pont de bateaux, à 5 milles à l'Ouest de Norwal's-Pont, au moyen d'un équipage envoyé par chemin de fer. Malgré de sérieuses difficultés d'ordre matériel, les troupes réussirent à prendre pied, le 15 mars, au delà de l'Orange, sans trouver de résistance. Depuis le 12, les Boers étaient en pleine retraite vers le Nord.

§ 2. — *Opérations dans l'Est de la Colonie du Cap.*

Après son échec de Stormberg, Gatacre gardait à Sterkstroom une attitude défensive. Il avait conservé ses postes avancés de Bushman's Hoek et de Penhoek. Les projets de lord Roberts ne permettaient pas de lui envoyer les renforts qu'il avait espérés, et des ordres formels l'immobilisaient sur ses positions. Du reste, les Boers, figés également sur les hauteurs de Stormberg, n'avaient nulle intention de venir le troubler. Une timide tentative, dirigée le 3 janvier contre les postes anglais de Bushman's Hoek et de Molteno, fut aisément repoussée.

En décidant la formation d'une division de corps coloniaux et en confiant à Brabant, avec le titre de brigadier général, le soin de les recruter, lord Roberts avait donné un véritable essor aux engagements dans la Colonie du Cap. Brabant attira à lui tous les hommes de bonne volonté. Au commencement de février il avait réuni au camp de Penhoek, sur le flanc droit de

Gatacre, un effectif de près de 2,000 irréguliers montés (1), tous gens d'aventure et de décision, soldats plus audacieux que disciplinés, et dont la moralité n'était pas toujours irréprochable (2).

En même temps qu'ils tenaient Stormberg, les Boers avaient fait occuper par un détachement la petite ville de Dordrecht. Dès le 23 décembre, Brabant avait dirigé sans succès contre celle-ci une attaque conduite par le colonel Dalgetty, avec les Cape Mounted Rifles et un escadron de Brabant's Horse.

Après cet échec, il attendit la réunion de toutes ses forces pour reprendre l'offensive.

Le 15 février, il quitte Penhoek avec 2,000 hommes environ et marche sur Dordrecht. Surprenant les Boers par une attaque de nuit au milieu d'un brouillard intense, il les chasse de la ville. Pendant qu'ils se retirent sur le col de Labuschayne's Nek, qui conduit vers Aliwal-North à travers une chaîne de hauteurs barrant la plaine au Nord-Ouest de Dordrecht, Brabant

---

(1) Le 11 février, Brabant disposait des forces suivantes :

1er régiment de Brabant's Horse.....	478	hommes.
2e — —	601	—
Frontier Mounted Rifles	145	—
Queenstown Mounted Rifles.....	96	—
Kaffrarian Mounted Rifles.....	60	—
Cape Mounted Rifles.....	492	—
TOTAL.....	1,872	hommes.

Il attendait en outre plusieurs escadrons destinés à former un troisième régiment de Brabant's Horse, ce qui devait lui donner un total de 2,852 hommes avec deux canons de 15 livres, six de 7 livres, deux Maxims, une section d'ambulance (Lettre du correspondant du *Times* du 11 février 1900).

(2) Le terme de *gaolbirds* (oiseaux de prison), communément employé dans la Colonie du Cap pour désigner les coloniaux, est un indice de leur mauvaise réputation.

s'attarde dans cette localité (1). Il attend jusqu'au 4 mars avant de déloger l'ennemi de ses positions.

Le même jour, le commandant Olivier évacuait Stormberg devant un mouvement offensif du général Gatacre. Il se retirait par Burghersdorp sur Aliwal-North, où le rejoignaient les défenseurs de Labuschayne's Nek. Un détachement (commandos de Bethulie et de Smithfield) avait opéré sa retraite sur les ponts de Bethulie.

L'évacuation de la colonie du Cap était la conséquence des événements qui se déroulaient simultanément dans l'État libre, bien plus que des mouvements de Gatacre et de Brabant.

Le 11 mars, ce dernier surprenait les défenseurs du pont d'Aliwal-North encore intact et se rendait maître du point de passage. Quelques jours plus tard (15 mars), Gatacre atteignait également le fleuve à Béthulie.

Le viaduc du chemin de fer était détruit, mais le pont de la route tombait aux mains des Anglais au moment où les Boers se préparaient à le faire sauter.

Les commandos, conduits par Olivier, se mettaient en retraite vers le Nord, le long de la frontière du Basutoland. Ils devaient réussir à échapper à lord Roberts, déjà maître à cette époque de Bloemfontein.

---

(1) Les coloniaux y commettent des excès. Le commandant R. Runck (ouvrage cité), porte contre eux les accusations suivantes, que nous reproduisons sous toute réserve :

« Avec un vandalisme qu'on n'avait jamais vu, les Anglais, après avoir pillé le village, mirent le feu à plus de quarante maisons et outragèrent beaucoup de femmes et d'enfants. Même les habitations de leurs nationaux et le bâtiment de la banque ne furent pas épargnés. En outre, ils dévastèrent les fermes voisines, volant les chevaux, le bétail, la laine, etc. »

§ 3. — *L'insurrection dans la Colonie du Cap.*

Bien que les sympathies des colons de race hollandaise fussent acquises à la cause des deux Républiques, aucune organisation particulière n'avait préparé une insurrection générale. La faible densité de la population dans les régions Nord et Ouest de la Colonie, l'absence de moyens de communications rendaient difficile une entente générale. Dans les districts occupés par les Boers, un grand nombre des colons se joignirent aux envahisseurs, mais quelques-uns seulement restèrent avec eux lorsqu'ils retraversèrent l'Orange ; la plupart regagnèrent leurs fermes à l'apparition des troupes anglaises. Dans le reste de la Colonie, beaucoup de jeunes gens avec leurs chevaux et leur fusil rejoignirent isolément les commandos.

Cependant, dans les districts Nord-Ouest, où l'éloignement de toute garnison anglaise et la difficulté des communications créaient à l'insurrection une situation particulièrement favorable, il se produisit un mouvement plus sérieux. A partir du mois de février 1900, des bandes de rebelles, renforcées par quelques détachements boers (1), et dont certaines possédaient du canon, parcoururent les districts de Prieska, Kenhart, Barkley-West et Britstown. Lord Roberts dut y proclamer la loi martiale le 5 mars.

Pour éteindre cet incendie qui menaçait de se propager vers le Sud et l'Est, en étant particulièrement inquiétant pour la sécurité de la voie ferrée entre Cape-Town et Kimberley, le généralissime organisa trois colonnes mobiles, partant respectivement de De Aar, Hopetown et Victoria-West-Road (2).

---

(1) Commandant R. Runck, ouvrage cité.

(2) Rapport de Lord Roberts du 15 mars 1900 (Voir l'appendice n° 26).

La première, commandée par le lieutenant-colonel Adye, composée de trois compagnies d'infanterie montée, une batterie montée et 400 volontaires de la Cité de Londres, atteignit Britstown le 3 mars. Elle continua sa marche dans la direction d'Houwwater, mais se heurta alors à une bande de rebelles qui la força à la retraite, en lui blessant un officier, onze hommes de troupe et faisant neuf prisonniers.

La seconde colonne, sous les ordres du général Settle, fut formée à Hopetown avec 60 hommes d'Orpen's Horse, une compagnie d'infanterie montée, une batterie montée et un demi-bataillon d'infanterie prélevé sur la garnison de la station d'Orange-River. La défense du pont de l'Orange et du gué de Zoutpan était renforcée et confiée à trois compagnies d'infanterie, 700 volontaires de la Cité de Londres avec deux canons de 15 livres, deux Maxims et quatre obusiers de campagne.

La colonne Settle, chargée de la pacification des districts situés au Sud de l'Orange et à l'Ouest de la route de De Aar à Prieska, atteignait cette dernière localité le 21 mars.

Enfin la troisième colonne (trois compagnies de New-Zealand Mounted Infantry et une compagnie de West-Australian Mounted Infantry, avec une batterie montée canadienne) se dirigeait de Victoria-West-Road sur Carnarvon et Otterpan.

A ce moment, la situation parut à lord Roberts assez grave pour qu'il jugeât utile d'envoyer son chef d'état-major lui-même à De Aar prendre la direction générale des opérations et préparer l'arrivée des renforts.

Ces dispositions ne réussirent pas à pacifier les districts rebelles, mais elles empêchèrent du moins l'insurrection de s'étendre et l'éloignèrent des voies ferrées.

(*A suivre.*) (160)

APPENDICE N° 27.

Rapport du lieutenant-colonel R. G. Kekewich, commandant militaire du Griqualand occidental et du Bechuanaland, au chef d'Etat-major des forces anglaises dans l'Afrique du Sud.

Kimberley, 15 février 1900.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte des opérations qui ont eu lieu dans le Griqualand occidental et le Bechuanaland.

A mon arrivée à Kimberley, le 13 septembre 1899 au matin, je trouvai les officiers dont les noms suivent, qui avaient été détachés en mission spéciale sur la frontière occidentale de l'État libre d'Orange :

Le capitaine (major par brevet) H. S. Turner, des Royal Highlanders, officier d'état-major :

Le capitaine W. A. J. O'Meara, du génie, chargé du service des renseignements ;

Le lieutenant D. S. Mac Innes, du génie, chargé du service du génie.

Ces officiers étaient déjà depuis plusieurs semaines à Kimberley. Ils avaient déjà étudié beaucoup des questions relatives à la défense de cette ville et de la frontière du Bechuanaland et du Griqualand occidental ; ils me soumirent le résultat de leurs études.

Pour des raisons d'ordre politique, je ne pus commencer immédiatement les travaux de défense.

Le capitaine H. V. Gorle, de l'Army Service corps, arriva à Kimberley le 20 septembre 1899 et fut chargé du service des approvisionnements et des équipages.

A cet époque, le gouvernement de la colonie du Cap assurait encore la protection du chemin de fer au Nord du pont d'Orange-River. Certains points importants, en particulier les principaux viaducs, au Nord de Kimberley, étaient gardés par de petits détachements de la police du Cap.

Lorsque j'arrivais à Kimberley, une partie des troupes de la République Sud-africaine étaient déjà réunies en commandos le long de la frontière de Bechuanaland. On avait signalé à plusieurs reprises que des colons « déloyaux » de la colonie du Cap, ainsi que certains burghers de l'État libre d'Orange, avaient manifesté l'intention de

détruire les ponts de chemin de fer sur l'Orange et sur la Modder ; je pris, en conséquence, des dispositions, d'accord avec le commissaire, M. B. Robinson, de la police du Cap, pour les faire garder par des détachements de ce corps.

Le 20 septembre, les troupes suivantes arrivèrent à Kimberley :

La 23e compagnie d'artillerie de garnison (W. D.), avec six canons de 7 livres se chargeant par la bouche (3 officiers et 90 hommes de troupe) ;

Une section de la 7e compagnie du génie (1 officier et 50 hommes de troupe) ;

L'état-major et quatre compagnies du 1er bataillon du Loyal North Lancashire Regiment (9 officiers et 413 hommes de troupe) ;

Un détachement de l'Army Service Corps (5 hommes de troupe) ;

Un détachement du corps de Santé (1 officiers et 5 hommes de troupe).

Le 26 septembre, un détachement d'infanterie montée du 1er bataillon du Loyal North Lancashire Regiment (1 officier et 21 hommes de de troupe) arriva également à Kimberley.

Les volontaires de Vryburg (5 officiers et 56 hommes de troupe) furent convoqués le 24 septembre et, dans la suite, mis sous les ordres de feu le commissaire adjoint H. T. Scott, de la police du Cap, qui commandait dans cette ville.

Les volontaires de Kimberley furent convoqués le 4 octobre. Ils comprenaient :

Une batterie de Diamond Fields Artillery, avec six canons de 7 livres (3 officiers et 90 hommes de troupe) ;

Le corps de Diamond Fields Horse (6 officiers et 142 hommes de troupe) ;

Le Kimberley Regiment (14 officiers et 285 homme de troupe).

On s'efforça d'accroître ces effectifs et de pourvoir de chevaux les corps montés. Pendant les sept jours qui suivirent la mobilisation, on fit 84 recrues et on se procura presque tous les chevaux nécessaires.

Les mouvements des forces orangistes signalés le long de la frontière du Griqualand occidental faisaient craindre une attaque contre Kimberley dès le début des hostilités ; aussi les travaux de défense les plus importants furent-ils commencés le 18 septembre.

Le 27 septembre, nous fûmes informés que les burghers de l'État libre d'Orange avaient été mobilisés. A cette date, le capitaine O'Meara s'était rendu à Boshof en mission de service.

Au moment où il se trouvait dans ce village, des détachements d'Orangistes y arrivaient. Ces mouvements continuant pendant la nuit du 27 au 28, le capitaine O'Meara quitta Boshof le 28 à 6 heures du matin et rentra à Kimberley pour rendre compte de sa mission.

Comme il restait peu de doute sur les intentions de l'État libre d'Orange, les travaux de défense pour la protection de Kimberley et Beaconsfield furent poussés avec la plus grande activité, sous la direction du lieutenant du génie Mac Innes.

Son Excellence le Haut Commissaire avait autorisé la formation de gardes civiques à Kimberley et Beaconsfield. Le 30 septembre, les dispositions prévues à ce sujet à Kimberley furent mises à exécution. Le 7 octobre, 1156 combattants avaient été enrôlés. Les sous-officiers du 1er bataillon du Loyal North Lancashire Regiment furent chargés de leur apprendre le maniement d'armes et quelques mouvements simples de manœuvre.

Depuis le 28 septembre, les forces orangistes et transvaaliennes s'étaient peu à peu rapprochées de la frontière, et le 4 octobre, des détachements ennemis étaient à 12 milles de Kimberley.

Les éléments de la police du Cap, affectés à la garde de la voie ferrée avaient été renforcés jusqu'à l'effectif de 446 officiers et hommes de troupe; le 1er octobre, ils étaient répartis comme il suit :

A Kraaipan : 70 officiers et hommes de troupe;

A Vryburg : 112 officiers et hommes de troupe;

A Taungs : 89 officiers et hommes de troupe;

A Fourteen-Streams, 175 officiers et hommes de troupe avec deux canons de 7 livres.

Les détachements de police du district n° 2 ne furent mis sous mes ordres que le 13 octobre.

Le 7, les travaux de défense de Kimberley étaient assez avancés pour mettre la ville à l'abri d'un coup de main.

Le 10 octobre, j'approuvais l'envoi à Mafeking du détachement de police de Kraaipan. Le mouvement fut achevé le mercredi 11 octobre au matin.

Kraaipan fut le théâtre du premier acte d'hostilité. L'ennemi occupa la gare le 12 octobre à 3 heures du soir. En même temps, il coupa les communications télégraphiques vers le Nord.

Le même jour, dans l'après-midi, un train blindé, commandé par le lieutenant Nesbitt et conduisant deux canons et des munitions de Vryburg à Mafeking, fut arrêté au Sud de la station de Kraaipan par l'ennemi qui avait détruit la voie ferrée.

Le lieutenant se défendit avec son petit détachement pendant la nuit du 12 octobre et la matinée du lendemain. Le feu de l'artillerie ennemie endommagea sérieusement le train. La machine-pilote et son mécanicien, qui précédaient celui-ci, purent échapper; le reste du détachement fut pris ou tué. Je n'ai aucun détail officiel sur cette affaire.

On fit plusieurs tentatives pour communiquer avec Mafeking de

Kimberley, par estafettes. Les Européens à qui cette mission fut confiée furent pris par l'ennemi; les courriers indigènes ne purent passer et revinrent à Kimberley.

Dans l'après-midi du 14 octobre, l'ennemi traversait la frontière du Griqualand occidental et commençait la destruction du chemin de fer et des lignes télégraphiques. Les communications au Nord de Kimberley étaient coupées ce jour-là à 9 heures du soir; celles du Sud à 10 h. 45. Un service de courriers fut aussitôt organisé et le premier partit pour la station d'Orange-River le soir même.

Le 15, à 3 heures du matin, un train blindé, commandé par le sous-lieutenant Mac Webster, des Loyal North Lancashire, partit vers le Sud, pour reconnaître le point où la ligne télégraphique était détruite. En atteignant la gare de Spytfontein, le train fut accueilli par le feu des canons ennemis, placés sur des hauteurs rocheuses au Sud-Est de la station. Nos mitrailleuses ripostèrent; mais, comme l'ennemi avait trois pièces en position, le sous-lieutenant Webster prit dans son train le chef de gare, sa famille et quelques employés et revint à Kimberley sans avoir éprouvé de pertes.

Depuis, les communications télégraphiques avec le quartier général, à Cape-Town, furent définitivement interrompues. En conséquence, je proclamai la loi martiale à Kimberley le 15 octobre, à midi.

Le 16, j'appris que le détachement de police, chargé de la garde du pont de Fourteen-Streams, avait abandonné son poste et se repliait sur Kimberley. Celui de Taungs avait reçu l'ordre de gagner Fourteen-Streams le 14 octobre, et exécutait son mouvement.

Le 17, nous apprîmes que le détachement de Vryburg, abandonnant cette localité le 15 à 4 h. 30 du soir, se retirait également sur Kimberley. Les Volontaires de Vryburg se dispersèrent et regagnèrent leurs foyers le 15 au soir. En somme, à cette date, les détachements de police, placés le long du chemin de fer depuis Vryburg et au Sud, se retiraient tous, et avaient rejoint Kimberley sans difficulté le 22 octobre à 5 heures du soir.

Pendant les premiers jours de l'investissement, le manque de troupes montées, pour disputer le terrain à l'ennemi, se fit particulièrement sentir. Son Excellence le Haut Commissaire m'avait autorisé, dans un échange de vues par télégraphe du 13 octobre, à lever un corps monté d'irréguliers; je pris, en conséquence, des dispositions pour augmenter l'effectif des troupes montées et accroître la mobilité de l'artillerie. M. Cecil Rhodes et la compagnie des De Beers Consolidated Mines, Limited, me vinrent généreusement en aide pour me procurer des chevaux et des mulets.

Le 19 octobre je donnai au major Turner le commandement de toutes les troupes montées, et lui confiai la mission de lever le corps

de Kimberley Light Horse. Le lieutenant du génie Mac Innes prit les fonctions d'officier d'état-major.

Grâce à l'augmentation de l'effectif et à la mobilité des troupes montées, il devint possible d'envoyer des reconnaissances fréquentes dans les principales directions. Dans ces cas le train blindé appuyait l'action des troupes montées. Chaque fois que celles-ci sortirent de nos lignes, elles attirèrent le feu de l'ennemi.

Cependant des détachements boers, d'un effectif de 100 à 250 hommes, parcouraient la région et sommaient les villes et villages du Griqualand occidental de se soumettre. Dans certains cas, les fonctionnaires, les membres des corps de police, et même des commerçants inoffensifs de ces localités furent emmenés prisonniers par les Boers; ce qui était propriété de l'État, et souvent même des particuliers fut réquisitionné, en d'autres termes pris par l'ennemi. On me signala, en outre, que celui-ci avait répandu des proclamations annexant le Bechuanaland à la République Sud-africaine, et le Griqualand occidental à l'État libre d'Orange.

Je publiai, alors, une contre-proclamation pour arrêter le mouvement insurrectionnel dans les provinces.

Le 25 octobre, une forte reconnaissance fut envoyée au Nord de la ville, appuyée par le train blindé. Elle se heurta à un détachement ennemi, évalué à 800 hommes, près de la gare de Macfarlane, il fallut la renforcer par de l'infanterie et de l'artillerie. L'adversaire fut repoussé et son chef tué. Cet engagement fait l'objet d'un rapport spécial. Nous n'avons eu aucun renseignement précis sur les pertes des Boers, qui furent élevées, au dire des indigènes.

Le 25 octobre, l'ennemi commença à resserrer sa ligne d'investissement : ses positions les plus rapprochées de nos défenses étaient à 6,000 yards au Sud de la mine Premier. Isolées des autres, elles purent être soigneusement reconnues à plusieurs reprises, et nous acquîmes la certitude qu'il y avait deux canons derrière des retranchements construits dans un emplacement naturellement très fort.

Le 31 octobre, l'ennemi ouvrit le feu avec ces pièces, en même temps qu'avec ses fusils, sur une reconnaissance de troupes montées que j'avais envoyée vers l'Est de la mine Premier. Personne ne fut atteint.

Le 1er novembre, un détachement boer, qui avait occupé jusqu'alors la gare de Riverton, se rapprocha de Kimberley et occupa la ferme de Macfarlane. Le même jour, à 2 h. 5 de l'après-midi, on entendit une explosion, et l'on vit une colonne de fumée s'élever au-dessus de la gare de Dronfield (7 milles environ au Nord de Kimberley). Nous pensâmes que l'ennemi avait fait sauter le magasin de dynamite situé près de ce point.

Le 3 novembre, de grand matin, les Boers tentèrent un coup de

main contre notre troupeau, qui paissait au Nord de Kenilworth ; ils ouvrirent le feu avec leur artillerie et leurs fusils sur le détachement monté chargé de sa garde. Le major Ayliff, de la police du Cap, fut blessé au cou. Dans l'après-midi du même jour, un autre détachement chercha également à s'approcher de Peddiefontein, ferme située à 3 milles 1/2 à l'Ouest de Kimberley. Ces deux attaques furent repoussées par les troupes montées du commandant Turner, et par l'artillerie (artillerie à pied et batterie des Diamond Fields). Nous eûmes un homme tué et un sous-officier blessé. Pendant la matinée, les Boers avaient échoué dans leur entreprise, mais le soir ils furent plus heureux, et nous prirent quelques têtes de bétail qu'on avait laissées s'écarter.

Nous ne savons pas quelles furent leurs pertes.

Le 4 novembre, vers midi, le commandant orangiste Wessels, envoyé en parlementaire, vint nous sommer de rendre Kimberley.

Le 6, à 7 heures du matin, deux obus furent tirés contre nos défenses de la mine Premier. Cependant le bombardement régulier ne commença que le 7 novembre à 5 h. 30 du matin. Ce jour-là, l'ennemi tira sur le secteur compris entre les Réservoirs et le Sanatorium ; la plupart des obus paraissaient dirigés sur ce dernier bâtiment. Il semblait y avoir trois pièces sur la crête au Sud-Ouest des buttes de tir de Wimbledon. L'adversaire dirigea également sur nos positions de la mine Premier le feu des pièces placées au Sud de celle-ci. Bien que les obus tombassent tous près de nos ouvrages, ils ne causèrent aucun dommage et ne blessèrent personne. L'ennemi utilisait l'extrême portée de son artillerie.

Le 8 novembre, je publiai une proclamation prescrivant le retrait des armes appartenant à la population civile. Cette mesure empêchait les actes d'hostilité que pouvaient entreprendre les non combattants, et rendait inoffensifs les habitants « déloyaux », dont on me signalait les rapports avec l'ennemi.

Après la canonnade du 7 novembre, il fut évident que les Boers n'étaient pas satisfaits de leur position d'artillerie à l'Ouest du champ de tir de Wimbledon.

Pendant les trois jours suivants, ils cessèrent leur tir, et de nombreux indices nous prouvèrent qu'ils préparaient de nouveaux emplacements pour leurs pièces.

Mon plan de défense consistait à les tenir constamment en éveil, sous la crainte d'une attaque inopinée.

Dans la suite, lorsque le mouvement de la colonne de secours d'Orange-River fut commencé, et que je fus renseigné sur la date probable de notre délivrance, je cherchai à retenir autour de la place le plus possible des forces ennemies, afin de faciliter la tâche du corps de

secours. C'est en conformité avec ces principes que furent dirigées les nombreuses sorties ou démonstrations tentées par la garnison.

Je dois faire remarquer que les troupes montées furent employées dans toutes ces circonstances.

. . . . . .

J'ai l'honneur, etc.

R. G. KEKEWICH, *lieutenant-colonel.*
Commandant au Griqualand occidental et au Bechuanaland.

NOUVELLES MILITAIRES

EMPIRE ALLEMAND.

Détachement d'officiers de l'armée de terre dans la marine. — Comme en 1902, un certain nombre d'officiers de l'armée de terre sont détachés, cette année, dans la marine, savoir :

20 lieutenants en premier ou lieutenants sur un navire de la première escadre, pour une période comprise entre la fin du voyage d'état-major de l'Académie de guerre (mi-juillet) et le 15 août;

17 lieutenants en premier ou lieutenants dans un des quatre détachements de canonniers-marins pendant cette même période, puis sur un navire de la flotte de manœuvre, du 15 août jusqu'à la dislocation de cette force navale.

La plupart des officiers désignés font partie de l'Académie de guerre.

ESPAGNE.

Participation des officiers d'artillerie aux exercices d'aérostation. — En vue d'habituer les officiers d'artillerie à reconnaître, du haut des ballons captifs, le terrain et les objectifs de tir, une circulaire du ministre de la guerre espagnol, en date du 26 mai 1903, prescrit l'envoi, pendant quinze jours, à l'École d'aérostation de Guadalajara, d'un certain nombre de lieutenants d'artillerie.

ITALIE.

Loi sur la concession de franchises en faveur des prisonniers de guerre. — En exécution de la convention internationale de la Haye du 29 juillet 1898, le Parlement italien a voté une loi qui vient d'être insérée au *Giornale militare ufficiale* du 11 juillet 1903. Les dispositions en sont les suivantes :

1° Les bureaux de renseignements sur les prisonniers de guerre, institués dès le début des opérations, conformément à l'article 14 de la convention précitée, jouiront de la franchise postale;

2° Les lettres, valeurs, sommes d'argent et colis postaux destinés aux prisonniers de guerre ou expédiés par eux seront exempts de toute taxe postale, soit à l'arrivée, soit au départ, soit en transit;

3° Les dons et secours en nature destinés aux prisonniers de guerre seront admis en franchise et dispensés de tout droit d'importation ou autre; ils seront de plus exempts de taxes de transport sur les voies ferrées exploitées par l'État.

Cours pour instructeurs de gymnastique. — Le ministre de la guerre a décidé d'instituer près de l'École centrale de tir de l'infanterie, à Parme, des cours spéciaux pour instructeurs de gymnastique : l'un, du 22 décembre courant au 31 janvier prochain; et l'autre, du 1er février au 12 mars.

Ces cours seront suivis par un gradé par bataillon, de préférence un sergent. Ce gradé sera choisi parmi ceux qui auront encore au moins dix-huit mois de service à faire et qui auront fait preuve d'une aptitude particulière pour l'enseignement de la gymnastique.

On enverra au premier cours les gradés des régiments d'infanterie de ligne, bersagliers et alpins stationnés sur le territoire des six premiers corps d'armée. Ceux des autres corps seront envoyés au deuxième cours.

PORTUGAL.

Effectif de l'armée portugaise en 1903-1904. — L'effectif de l'armée portugaise pour l'année budgétaire 1903-1904 a été fixé, par une loi publiée le 7 mai 1903, au chiffre de 30,000 hommes de troupe.

Une autre loi a déterminé à la même date que le contingent de l'année 1903 s'élèverait au chiffre de 16,500 recrues, dont 15,000 destinées à l'armée active, 600 à la flotte, 600 aux gardes municipales et 300 à la garde fiscale.

RUSSIE.

Hommes de troupe mariés. — On a parfois demandé qu'on interdise aux hommes de troupe et aux Cosaques de se marier avant leur entrée au service.

L'*Invalide russe* (n° 215 du 4 octobre 1902) donne à ce sujet la statistique suivante, relevée dans les troupes d'une province russe en 1897 :

	EFFECTIF RECENSÉ.	NOMBRE DES HOMMES mariés.	P. 100 DES HOMMES mariés.
Grands-Russiens (Cosaques compris) ...	5,600	2,702	48,3
Petits-Russiens (Cosaques compris).....	3,874	1,957	50,6
Blancs-Russiens	122	42	34,4
Polonais.....	3,258	209	6,4
Juifs.....	305	33	10,8
Lithuaniens.....	908	14	1,5
Allemands.....	231	26	11,2
Autres indigènes.....	164	28	17,1
TOTAL des hommes recensés...	14,462	5,011	34,6
Dont Cosaques.. Grands-Russiens....	724	699	96,5
Dont Cosaques.. Petits-Russiens.....	1,104	920	83,3

Ce tableau permet de constater que dans les deux catégories les plus importantes, Grands et Petits-Russiens, la proportion des hommes mariés atteint la moitié de l'effectif. Si l'on considère les Cosaques en particulier, cette proportion atteint de 83 à 96 p. 100. Ce relevé montre la précocité des mariages dans les parties russes de l'Empire et explique en partie l'accroissement rapide de la population, évalué à 1 million 1/2 à 2 millions par an (au lieu du chiffre de 800,000 admis précédemment).

Il ne semble pas qu'on juge avantageux, au moins pour le moment, de prendre des mesures pour restreindre le nombre des hommes de troupe mariés.

Avec l'organisation de la commune russe actuelle, les femmes des hommes au service habitent d'ailleurs chez leurs beaux-parents et apportent à la famille l'aide de leur travail.

BRIGADE DE CHEMINS DE FER DE L'OUSSOURI. — Un prikaze n° 234 du 24 juin 1903 prescrit la formation d'un deuxième bataillon de chemins de fer de l'Oussouri, qui constituera avec le bataillon existant déjà une nouvelle brigade dite « brigade de chemins de fer de l'Oussouri ».

L'état-major de cette brigade, commandée par un général major, comprendra en outre 4 officiers, 1 médecin, 1 aumônier et 6 hommes de troupe.

Les deux bataillons seront formés à 4 compagnies à l'effectif de

guerre normal; chaque bataillon comprendra donc : 25 officiers, 5 fonctionnaires classés, 67 hommes à la section hors rang et 1045 hommes dans le rang (plus 81 chevaux de bât et 4 chevaux de selle).

A la mobilisation chaque bataillon fournit deux compagnies d'exploitation et deux compagnies de construction.

Contingent de 1903. — Le contingent à prélever en 1903, pour l'ensemble des forces de terre et de mer, dans les régions de l'Empire soumises à la loi de recrutement générale, a été fixé par un ukase du 8 juin 1903 à 320,732 hommes (contre 318,645 en 1902), auxquels il faut ajouter 100 Ossétins du Caucase pour le recrutement du groupe à cheval formé par cette population.

Ces chiffres ne comprennent ni le contingent cosaque (16,500 hommes environ), ni le contingent finlandais (190 hommes pour 1903).

Écoles de cadets de la noblesse. — Un prikaze n° 208 du 27 mai 1903 a prescrit la création d'écoles de cadets de la noblesse, qui ont pour but de venir en aide à la noblesse peu fortunée en lui permettant de donner une éducation convenable aux jeunes gens destinés à la carrière militaire et de les préparer aux écoles de younkers.

Ces nouvelles écoles, qui seront créées sur la demande et en partie avec les fonds de l'assemblée de la noblesse intéressée, diffèrent principalement des écoles de cadets actuelles en ce que :

1° Ces dernières reçoivent de préférence des *fils de militaires* qui remplissent certaines conditions indiquées dans la *Revue* de novembre 1889 (page 579), tandis que les nouvelles écoles créées recevront les *enfants de la noblesse* proposés par le maréchal et les députés de la noblesse de province dont les fonds servent à l'entretien de ces écoles;

2° Tandis que les écoles de cadets existantes préparent à l'admission dans les écoles militaires, les nouvelles écoles de cadets de la noblesse préparent seulement aux écoles de younkers dont le fonctionnement général a été étudié dans la *Revue* (6 septembre 1872, page 154).

Les nouvelles écoles comprennent cinq classes et reçoivent des jeunes gens âgés de 11 à 15 ans et demi. Les élèves peuvent être admis directement dans les quatre classes inférieures.

L'État alloue à ces écoles une première mise de 150,000 roubles pour la construction et l'installation, et une allocation permanente pouvant aller de la moitié aux trois quarts des dépenses prévues à leur budget; le reste est payé par la noblesse.

Les élèves sont boursiers ou payants (200 roubles par an).

Les écoles sont placées sous la direction du ministère de la guerre et possèdent chacune un comité pédagogique et un comité d'administration analogues à ceux des autres écoles de cadets.

L'instruction comprend les matières suivantes :

Enseignement général : religion, langues russe, française et allemande, mathématiques, histoire naturelle, physique, géographie, histoire, calligraphie et dessin.

Exercices physiques : manœuvres, gymnastique, musique et chant, danse, travaux manuels.

A la fin de leurs cinq années d'études, les élèves qui ont satisfait aux programmes d'enseignement sont admis sans examen dans les écoles de younkers. Ceux qui ont obtenu de très bonnes notes peuvent être admis sans examen dans la 6e classe des écoles de cadets ordinaires, sur la proposition du maréchal de la noblesse et dans la proportion des places vacantes qui leur seront attribuées, ou à défaut à leurs frais.

L'organisation et le rôle des divers organes est en général le même que celui de ces dernières écoles (voir la *Revue*, novembre 1889, page 578).

Organisation du service vétérinaire. — En vertu d'un prikaze n° 424 du 19 novembre 1902, le service vétérinaire cesse d'être placé sous la direction des médecins inspecteurs des circonscriptions militaires et des directions médicales des circonscriptions, pour être confié à des vétérinaires de circonscription militaire et de corps d'armée (sauf en Finlande et dans le Kvantoun, qui font l'objet de dispositions spéciales).

Au lieu de la section actuelle de médecine vétérinaire, il sera créé, à la Direction générale du service de santé militaire, une division spéciale de médecine vétérinaire comprenant : *a*) un vétérinaire inspecteur, et *b*) une section vétérinaire.

Cette modification entrera en vigueur le 1er janvier 1904, sauf dans les circonscriptions de Saint-Pétersbourg et de Kiev, où elle a été introduite le 1er janvier 1903.

La division de médecine vétérinaire comprendra 1 vétérinaire inspecteur, 5 vétérinaires adjoints, 2 fonctionnaires civils et 12 infirmiers ou secrétaires.

Dans les circonscriptions militaires, la direction du service vétérinaire comprend normalement 2 vétérinaires, 2 secrétaires et 1 non combattant, mais quelques circonscriptions ont de 1 à 6 vétérinaires en plus pour être employés à des missions spéciales (6, par exemple, dans la circonscription de l'Amour).

Dans chaque corps d'armée existe un vétérinaire de corps d'armée.

Numérotage d'unités de réserve. — En vertu d'un prikaze du 9 juillet 1902, 12 bataillons de réserve de Sibérie qui étaient dépourvus de numéros en ont reçu un, en restant affectés aux mêmes brigades de réserve. Ce sont les suivants :

1re brigade d'infanterie de réserve de Sibérie :
- 1er bataillon de réserve de Strietensk ;
- 2e bataillon de réserve de Tchita ;
- 3e bataillon de réserve de Nertchinsk ;
- 4e bataillon de réserve de Verkhneoudinsk

2e brigade d'infanterie de réserve de Sibérie :
- 5e bataillon de réserve d'Irkoutsk ;
- 6e bataillon de réserve d'Ienissei ;
- 7e bataillon de réserve de Krasnoiarsk ;
- 8e bataillon de réserve de Tomsk.

3e brigade d'infanterie de réserve de Sibérie :
- 9e bataillon de réserve de Tobolsk ;
- 10e bataillon de réserve d'Omsk ;
- 11e bataillon de réserve de Semipalatinsk ;
- 12e bataillon de réserve de Barnaoul.

Les seuls bataillons de réserve non embrigadés sont actuellement :
- Ceux d'Arkhangel, à Arkhangel ;
- Ceux de Tsarev, à Astrakhan ;
- Ceux d'Aslansdouz, à Elisavetpol ;
- Ceux de Bachkadyklar, à Érivan.

SUISSE.

Le corps d'officiers en 1903. — L'*État des officiers de l'armée fédérale en* 1903 fait ressortir pour l'élite et la landwehr un existant de 9,199 officiers de tous grades, dont 13 colonels commandants de corps d'armée ou de division, 117 officiers d'état-major, 4,598 officiers d'infanterie, 373 de cavalerie, 1154 d'artillerie, 157 des troupes de forteresse, 330 du génie, 1174 médecins, 89 pharmaciens, 241 vétérinaires, 610 officiers d'administration, 85 officiers de la justice militaire, 96 aumôniers, 53 officiers des postes et télégraphes, 109 du secrétariat d'état-major.

Sur les 9,199 officiers, 4,264 sont nommés par le Conseil fédéral, savoir : 182 colonels, 284 lieutenants-colonels, 404 majors, 1476 capitaines, 1339 premiers lieutenants, 579 lieutenants. Les cantons nomment 3,426 officiers (majors, capitaines, premiers lieutenants et lieutenants) de l'élite et 1509 de la landwehr.

Corps de cadets. — Les corps de cadets composés de jeunes gens qui reçoivent l'instruction militaire préparatoire (maniement des armes, tir, marche, etc.) sont actuellement au nombre de 52, répartis dans 12 cantons sur 25; ils comptent 6,420 cadets. L'augmentation sur 1900 est de 11 corps et de 920 cadets.

Ces corps sont inégalement répartis dans la Confédération; le canton d'Argovie en a 19 avec 1452 cadets, Zurich 12 avec 931, Berne 9 avec 1695; Soleure, Appenzel et Saint-Gall en ont chacun 2; Lucerne, Glaris, Bâle-Ville, Schaffouse, Grisons et Thurgovie en possèdent chacun un seul.

BIBLIOGRAPHIE.

Service géographique de l'armée. — Rapport sur les travaux exécutés en 1902. — Paris, Imprimerie du Service géographique de l'armée, 1903, in-8°, 38 p., 24 cartes.

Notice historique sur l'avancement dans l'armée depuis la Révolution jusqu'à nos jours. — Paris, Imprimerie nationale, 1903, in-4°, 76 p.

Pierre Lehautcourt. — Histoire de la guerre de 1870-1871, t. III. Wissembourg, Frœschwiller, Spicheren. — Paris, Berger-Levrault et C°, 1903, in-8°, IX-585 p., 4 cartes, 6 francs.

Von Thilo von Trotha, Oberstleutnant a. D. — Von der Donau bis Plewna. Ein Blatt aus der Geschichte des Balkan-Feldzuges von 1877 (Du Danube à Plewna. Une page de l'histoire de la campagne dans les Balkans en 1877.) Berlin, 1903. — Richard Schröder, in-8°, 124 p., 3 croquis.

L'auteur fait ressortir les causes qui ont provoqué les événements de cette première période de la guerre turco-russe et amené les sanglants combats de Plewna. Il expose les motifs pour lesquels « l'insuccès des armes russes était à peu près inévitable », et étudie les raisons qui ont poussé le général Schilder-Schuldner « à se jeter en aveugle sur les solides retranchements d'un adversaire qui lui était supérieur en nombre ».

Bien qu'il retrace des événements connus, tout ce récit présente un réel intérêt en raison de l'analyse psychologique qui explique l'enchaînement des faits.

MILITÄR TASCHEN LEXICON, 1903 (3e édition). — Aide-mémoire militaire édité tous les ans par le journal autrichien la *Reichswehr*, complété et remis à jour jusqu'au mois de juillet 1902, 316 p.

D. JOAQUIN COLL Y ASTRELL. — MONOGRAFIA HISTORICA DEL CENTRO DEL EJERCITO Y DE LA ARMADA (Monographie historique du Cercle de l'armée et de la marine). — Madrid, 1902, in-4°, 752 p., gravures.

K. KRUKOV. — VŒNNYIA SOOBCHTCHENIA. KOURS NIKOLAEVSKAGO INJENERNAGO OUTCHILICHTCHA (Communications militaires. Cours de l'École du génie Nicolas). — Saint-Pétersbourg, 1903, 196 p.

ROUDANOVSKI. — VYBORKA IZ ZAMETCHANII I OUKAZANII GENERAL-ADIOUTANTA DRAGOMIROVA, KASSAIOUCHTCHIKHSIA VOSPITANIA I OBOUTCHENIA ROTY (Extraits des recommandations et des observations faites par l'aide de camp général Dragomirov relativement à l'instruction et à l'éducation de la compagnie). — Kiev, 1903, 68 p., 30 kopeks.

Capitaine PAVLOV. — PAMIATKA RAZVIEDTCHIKA-ORDINARTSA POLEVOI ARTILLERII (Memento de l'estafette-éclaireur de l'artillerie de campagne). — Saint-Pétersbourg, 1903, 50 p., 20 kopeks.

BORODOVSKI. — POUTEVODITEL PO TOURKESTANOU I SREDNE-AZIATSKOI JELIEZNOI DOROGIE (Guide au Turkestan et sur la voie ferrée de l'Asie centrale), avec 230 photogravures. — Saint-Pétersbourg, 1903.

Lieutenant-colonel SEREBRENNIKOV. — INDO-BRITANSKAIA ARMIA (L'armée indo-britannique), avec 2 cartes. — État-major de la circonscription militaire du Turkestan.

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et Cie, 2, rue Christine.

REVUE MILITAIRE

DES

ARMÉES ÉTRANGÈRES

N° 910 **Septembre** **1903**

SOMMAIRE

L'École de guerre de Turin. — Études sur la guerre sud-africaine (1899-1900) (suite). — *Nouvelles militaires. — Bibliographie.*

L'ÉCOLE DE GUERRE DE TURIN

I

LES ORIGINES DE L'ÉCOLE DE GUERRE EN ITALIE

La fondation de l'École de guerre de Turin remonte à 1867.

On se trouvait alors, en Italie comme ailleurs, sous l'impression toute récente des succès foudroyants obtenus par les Prussiens dans leur campagne de Bohême, et l'on était porté à les attribuer, pour une bonne part, à l'organisation des états-majors et à leur valeur intrinsèque, en même temps qu'à l'éducation militaire du haut commandement.

D'autre part, dans l'armée italienne en voie de réorganisation, on recherchait la cause de la défaite de Custozza et, très courageusement, on établissait des

comparaisons instructives entre le commandement italien, tel qu'il s'était exercé sur l'Adige, et le commandement prussien tel qu'on l'avait vu opérer de Kœnigrætz à Sadowa.

Une réorganisation complète du corps d'état-major italien, jusque-là confiné dans des travaux cartographiques, paraissait donc s'imposer. Aussi, tenant compte des enseignements des dernières campagnes, le roi Victor-Emmanuel eut le mérite de prescrire la recherche d'une solution immédiate ; il chargea le ministre de la guerre d'alors, le général Cugi, d'étudier la question et de lui présenter un projet de réorganisation du corps d'état-major.

Le général Cugi posait en principe, qu'à l'exemple des institutions prussiennes, la réorganisation du corps d'état-major impliquait la fondation d'une *École supérieure de guerre*, et que cette réorganisation devait satisfaire au triple but suivant :

1° Établir un contact fructueux entre le corps d'état-major et les troupes par le retour temporaire des officiers d'état-major dans les régiments ;

2° Développer l'instruction générale dans l'armée et utiliser dans ce but la présence dans les corps, d'officiers ayant reçu une culture spéciale ;

3° Donner enfin à tous les officiers doués d'intelligence et de caractère, la possibilité d'améliorer leur carrière par l'étude et le travail qui, en temps de paix, constituent un des meilleurs modes de sélection.

Dans la pensée de l'initiateur, la création d'une École supérieure de guerre devait précisément permettre d'élever le niveau intellectuel de l'armée, en y versant, d'année en année, des éléments accoutumés aux spéculations élevées de l'art de la guerre, éléments jeunes et ardents, capables de prosélytisme, et dont la présence dans les régiments ne manquerait pas de faire naître des courants d'idées profitables à tout le corps d'officiers.

Elle devait permettre, en outre, de distinguer un certain nombre d'officiers plus particulièrement aptes au service dans les états-majors et d'assurer ainsi au corps d'état-major un recrutement de choix.

Création de l'École supérieure de guerre (11 mars 1867). — Le roi Victor-Emmanuel approuva le projet du général Cugi qui prit corps dans le *Regolamento nel reordinamento del corpo di stato maggiore e sulla istituzione di una scuola superiore dà guerra* du 11 mars 1867.

Ce règlement déterminait la composition générale du corps d'état-major, fixait le nombre des officiers du corps ainsi que l'effectif des officiers *applicati* (1), établissait le mode de recrutement, instituait enfin une École supérieure de guerre.

Le recrutement du corps d'état-major était assuré :

1° Par *six élèves de l'Académie militaire*, classés dans le premier tiers après leurs trois années d'études et nommés sous-lieutenants dans le corps d'état-major.

Ces jeunes officiers étaient alors appelés à suivre les cours de l'École supérieure de guerre ; puis à faire un stage d'une année dans un régiment d'artillerie, après lequel ils étaient promus lieutenants et affectés définitivement au corps d'état-major ;

2° Par des lieutenants des armes de ligne (2) ayant suivi avec succès les cours de l'École supérieure de guerre et auxquels étaient attribués dans de certaines conditions les postes vacants de lieutenant dans le corps d'état-major.

---

(1) Il devait comprendre en temps de paix 164 officiers (11 colonels, 11 lieutenants-colonels, 20 majors, 75 capitaines, 36 lieutenants et 11 sous-lieutenants. Les capitaines et lieutenants étaient par moitié de 1re et de 2e classe.

Le cadre des *applicati* était ainsi fixé : 4 officiers supérieurs, 35 capitaines, 35 lieutenants et sous-lieutenants. Au total 74.

(2) Infanterie, cavalerie et bersagliers.

En définitive, si tous les officiers du corps d'état-major ne provenaient pas encore de l'École supérieure de guerre, tous, du moins, devaient dorénavant en suivre les cours.

II

PREMIERS PROGRAMMES D'ADMISSION.

Le premier examen d'admission eut lieu en 1867 : il comprit onze compositions écrites portant sur des matières d'ordre littéraire et scientifique, les langues italienne et française, la topographie, la fortification passagère et les opérations secondaires de la guerre.

Sur un total de coefficients égal à 100, il ne revenait aux matières d'ordre militaire proprement dit, y compris la topographie, qu'un chiffre de 26.

Quant aux sujets des compositions, ils étaient d'une grande facilité (1) et exigeaient simplement des candidats qu'ils n'eussent pas trop oublié l'enseignement reçu dans les écoles militaires : il faut ajouter que le concours dura six jours.

Néanmoins il ne réunit que 250 candidats sur les 10,300 officiers subalternes que comptaient alors les armes de ligne. La presse estima que ce résultat était inquiétant pour l'avenir de l'institution et l'attribua à la *difficulté* du programme ; aussi, l'année suivante, ce programme fut encore allégé.

---

(1) Exemples :

Fortification : Calculer le côté d'une redoute en rapport avec sa garnison.

Arithmétique : Extraction d'une racine carrée.

Algèbre : Résolution de trois équations du premier degré à trois inconnues, etc.

III

PREMIERS PROGRAMMES D'ÉTUDES.

En raison de la légèreté du bagage scientifique et militaire des officiers élèves, l'enseignement donné à l'École fut à la fois scientifique, littéraire et militaire et s'échelonna sur trois années d'études. Dans le cours de chaque année scolaire, la période de novembre à fin juin était consacrée à des études *théoriques*, le mois de juillet, à des examens; la période d'août à fin octobre, était seule employée à des travaux pratiques, savoir : en première année, à un stage dans le corps d'origine, en deuxième année, à un stage *topographique* dans un état-major; enfin, en troisième année, à un voyage de reconnaissance. Toutefois, on se rendit bien vite compte des inconvénients d'un enseignement purement théorique et dès 1868, les programmes continrent un certain nombre d'*exercices pratiques sur le terrain*. L'enseignement scientifique comporta dès lors des cours d'algèbre, d'analyse, de géométrie pure et descriptive, de physique et chimie, de topographie et géodésie, de géologie et minéralogie, dont le plus grand nombre étaient facultatifs (1).

L'enseignement littéraire eut trait à l'étude de la littérature italienne et de la langue française, et à l'étude facultative des langues allemande et anglaise.

L'enseignement militaire comprit des cours didactiques et des exercices pratiques. Les premiers portaient sur l'ensemble de l'art militaire, la géographie et

---

(1) Géométrie analytique et descriptive, géodésie, géologie, minéralogie.

surtout l'histoire militaires, car on estimait que les études historiques devaient constituer le fond des connaissances des officiers et contribuer tout spécialement à aiguiser leur sens critique. C'est ainsi que le cours d'histoire générale professé en troisième année de cours exposait la philosophie de l'histoire depuis les origines du christianisme jusqu'au XIXe siècle et que le cours d'histoire militaire étudiait les formes successives de l'art de la guerre à travers les époques et les civilisations. Enfin, le cours de géographie descriptive et stratégique formait le complément naturel des études historiques.

Les *exercices pratiques* comportaient, en seconde année, des études tactiques à l'intérieur :

a) Tactique des détachements de force égale ou inférieure à la brigade mixte, dans les opérations secondaires de la guerre ;

b) Tactique de la division, normalement composée des trois armes, isolée ou encadrée ;

c) Tactique de la grande unité de cavalerie (brigade ou division) avec ou sans artillerie, isolée ou en liaison avec d'autres troupes ;

d) Emploi de la masse d'artillerie en liaison avec d'autres troupes.

En troisième année le *voyage de reconnaissance*, préparé par un cours spécial, était relatif à une question de stratégie se rattachant à la défense nationale.

Il convient enfin, pour compléter cet exposé, de noter, en troisième année, un cours de droit et de législation militaire et un cours de service d'état-major, comportant l'étude du service intérieur des états-majors, l'emploi des chemins de fer et des télégraphes, enfin des exercices de style militaire.

IV

PREMIERS RÉSULTATS. — LE COLONEL RICCI.

Dans ce qui précède, on s'est étendu un peu longuement sur les origines de l'École supérieure de Turin pour bien marquer que, suivant ses fondateurs, elle n'avait d'autre but que de contribuer à répandre le goût des études élevées dans l'armée et subsidiairement de permettre le recrutement du corps d'état-major.

Mais, comme toutes les choses nouvelles, l'institution de l'École de guerre ne manqua pas de détracteurs. Elle fut accueillie avec une certaine défiance et tout spécialement par le corps d'officiers ; cependant elle eût dû leur apparaître comme une source certaine d'avantages immédiats.

Déjà l'on insinuait que pour y être admis, les recommandations étaient toutes-puissantes ; on demandait que, pour justifier son rôle d'éducatrice de l'armée, l'École fût ouverte à un plus grand nombre d'officiers ; on faisait ressortir qu'elle irait contre son but en se confinant dans un cercle d'études trop restreint et que, chargée d'assurer la diffusion des hautes connaissances dans l'armée, elle devait être une sorte d'académie ou d'université militaire, c'est-à-dire toute autre chose qu'une école limitant son enseignement à 50 ou 60 officiers par année.

Il n'en est pas moins vrai que l'institution de l'École de guerre marquait un progrès évident et que les cadres de l'armée italienne ne pouvaient manquer d'en tirer le plus grand profit.

Un officier d'état-major français, alors attaché militaire à Rome, le lieutenant-colonel de la Haye, écrivait en 1873, à ce sujet : « L'enseignement donné à l'École

supérieure de guerre de Turin me paraît plus pratique et plus militaire que celui donné à l'École d'état-major (française). Il convient plus particulièrement de porter l'attention sur la troisième année du cours d'art militaire..... Ce cours, joint à la campagne logistique, me paraît une excellente préparation au service d'état-major dans la véritable acception de ce mot.....

« L'examen des programmes montre quelle est la valeur très importante de l'instruction militaire donnée à l'École supérieure de guerre. Et lorsque l'on songe que ce n'est pas une école spéciale d'état-major, mais une école dans laquelle l'élite des jeunes officiers vient acquérir les connaissances indispensables pour occuper *convenablement* les hauts grades de l'armée, on est frappé des avantages qu'une telle institution ne peut manquer de donner à un pays.

« Et si de la théorie on passe à la pratique, l'on voit une école dont les professeurs Ricci, Besozzi, Marselli, etc., etc., pénétrés de l'importance du rôle qui leur est confié, apportent dans l'accomplissement de leurs devoirs un zèle et un enthousiasme parfois exagérés, presque un zèle d'apôtre, et dont les élèves, rompus déjà aux exigences de la vie militaire par leur séjour dans les régiments ne viennent à l'École de guerre que parce qu'ils *veulent* s'y instruire et en suivent les cours avec le sérieux et l'application qui permettent seuls à des études de porter leurs fruits.

« Hélas! si je jette un coup d'œil en arrière, si je songe aux professeurs de mon temps....., si je me rappelle leurs cours..... et si je me remémore ce que nous étions..... quelle différence! »

Il existe dans toute armée, des hommes plus particulièrement désignés pour des postes de choix, tels que ceux de professeurs à l'École supérieure de guerre. Le roi Victor-Emmanuel, on doit le reconnaître, sut les découvrir et les placer là où ils devaient être. Mais

parmi tous ceux qui se firent très vite une place enviée, il convient de distinguer le général Ricci, le vrai fondateur de cette école.

Les années qu'il passa à l'École de guerre furent des années de travail intense et profitable, dont il est resté dans l'armée un souvenir profond, parce que ses disciples, aujourd'hui parvenus aux hauts grades, subirent tous son influence. Le général Ricci avait non seulement les qualités du chef et du professeur, mais aussi la foi du croyant et l'ardeur de l'apôtre. Ses discours ne se bornaient pas à convaincre : ils persuadaient et enthousiasmaient.

Quand le général Ricci, déjà très connu par ses livres, prit la direction de l'École de guerre, il développa et fit développer par les professeurs ses doctrines d'art militaire qui étaient accueillies de tous comme paroles d'évangile. Grand admirateur des Allemands, il n'en critiquait pas moins très ouvertement l'Académie de guerre de Berlin dont les élèves suivant lui, n'allaient pas assez travailler à l'extérieur. Il comprit que l'enseignement donné sur les bancs de l'école devait, en ce qui concerne l'art militaire, être essentiellement objectif et qu'en conséquence il devait être étudié dans ses applications au cours de « campagnes logistiques (1) » spéciales.

Le programme d'instruction de 1874-1875 reflétait ses idées en ce qui touche à l'enseignement :

Il divisait les matières à étudier en deux catégories :

La première comprenait la *topographie*, l'*artillerie*, la *fortification*, l'*administration militaire*, la *géographie physique et politique*, le *service d'état-major en temps de*

---

(1) On désigne, en Italie, sous le nom de logistique, cette partie de l'art de la guerre qui traite des mouvements de toute espèce, au point de vue de la préparation et des conditions matérielles d'exécution.

paix « connaissances basées sur des données positives, techniques, économiques ou réglementaires » et qui sont enseignées seulement aux élèves de première année.

La deuxième catégorie comprenait l'*histoire*, l'*art militaire*, le *service d'état-major en campagne*, et l'*art naval dans ses rapports avec les opérations de la guerre*, études qui ne peuvent s'appuyer que « sur l'appréciation des données fournies par l'expérience ».

Il était enfin expressément recommandé aux professeurs de faire en sorte que « l'enseignement fût donné le moins possible suivant cette forme académique qui élève une barrière presque insurmontable entre celui qui enseigne et celui qui apprend ».

V

FONCTIONNEMENT DE L'ÉCOLE ET MODIFICATIONS SUCCESSIVES.

Depuis la fondation de l'École jusqu'à l'époque actuelle, son fonctionnement a été modifié, amélioré à différentes reprises en tenant compte des enseignements de l'expérience et de l'élévation graduelle du niveau de l'instruction en Italie.

On donne ci-après les plus intéressantes de ces modifications en les rapportant, sans souci de la chronologie, aux points particuliers qu'elles concernent.

Toutefois on peut noter immédiatement qu'à la dénomination première d'*École supérieure de guerre* fut substituée, le 30 septembre 1873 celle d'*École de guerre* que l'institution garde encore.

a) *Règlements successifs*. — Les règlements du 29 mai 1871, 8 février 1883, 1er mars 1888, 8 juin 1894, 31 octobre 1899 marquent les étapes successives des perfectionnements apportés à l'institution. On peut dire que,

dans l'ensemble, ils n'ont modifié en aucune manière le caractère originel de l'œuvre : dans tous, en effet, l'article 1er qui définit le but de l'École, est le même et spécifie que « l'École de guerre a pour objet de donner aux officiers les connaissances scientifiques et militaires qui sont nécessaires pour être admis à servir dans le corps d'état-major et pour occuper les hauts grades et emplois militaires ».

b) *Écoles préparatoires aux examens d'admission.* — En même temps qu'il instituait une École de guerre, le ministre de la guerre estimait qu'il convenait de donner aux officiers les moyens de se préparer dans de bonnes conditions aux examens d'admission. Aussi une circulaire du 29 mars 1867 vint-elle compléter les dispositions du 11 mars en créant des *écoles spéciales préparatoires aux examens d'admission.* Chaque régiment d'infanterie pouvait désigner deux capitaines et deux officiers supérieurs; chaque régiment de cavalerie, un capitaine et un officier supérieur; chaque bataillon de bersagliers, un officier subalterne pour suivre les cours professés au centre correspondant. Ces centres étaient les suivants : Vérone, Milan, Turin, Bologne, Florence, Naples, Bari et Palerme. La durée des cours était fixée à trois mois. Ils avaient pour objet la revision complète des matières du programme d'entrée à l'École de guerre et les examens d'admission avaient lieu à la fin du cours.

Cette organisation fut modifiée dès 1871. Les cours préparatoires, faits dans les centres régionaux indiqués plus haut, furent supprimés et remplacés par un cours unique institué à l'École centrale de Parme, où se donnait déjà l'enseignement du tir, de la gymnastique et de l'escrime.

Ce régime devait subsister jusqu'en 1882, époque à laquelle les cours préparatoires furent définitivement supprimés (25 juin).

c) *Règles d'admission.* — A l'origine, pour être admis à l'École de guerre, il suffisait de justifier de deux ans de service effectif dans les corps de troupe et d'avoir satisfait aux examens d'entrée : capitaines, lieutenants et sous-lieutenants des armes de ligne, pouvaient donc concourir et le nombre des officiers à admettre était chaque année fixé par le ministre.

Le règlement du 27 mai 1871 donnait les mêmes droits aux lieutenants des armes spéciales ayant suivi les cours de l'École d'application de l'artillerie et du génie et classés dans les premiers aux examens de sortie. Un nombre déterminé de ces officiers pouvaient être admis *sans examen* à l'École de guerre dont ils suivaient d'emblée les cours de 2e année.

Un décret du 25 juin 1882 étendit ces dispositions aux officiers d'artillerie et du génie n'ayant pas passé par l'École d'application. Mais ils étaient astreints, comme leurs camarades des armes de ligne, à subir les examens d'entrée et une fois admis étaient classés comme eux en 1re année.

La proportion d'officiers de cette catégorie était de douze officiers d'artillerie et de un du génie contre neuf d'artillerie et trois du génie provenant de l'École d'application.

Ces dispositions particulières aux armes spéciales ont fini par être rapportées et les officiers, appartenant à celles-ci, sont maintenant placés sur le même pied que leurs camarades des autres armes : actuellement tous les officiers subalternes, quelle que soit leur arme, peuvent être admis à l'École de guerre après quatre ans de service effectifs dans les corps de troupe (1). Mais

(1) Avant 1888, il suffisait de deux ans. Pour les officiers d'artillerie et du génie ayant passé par l'École d'application, le temps de service est réduit à trois ans, comptés à dater de la sortie de ladite école, dont au moins deux *dans un régiment*.

l'admission au concours est refusée aux officiers qui ont échoué deux fois aux examens ou ont été renvoyés de l'École de guerre après y être entrés.

En ce qui concerne le grade des candidats, les prescriptions actuelles n'ont pas toujours été en vigueur : une note du 8 décembre 1871 prévenait, en effet, les capitaines que, postérieurement à l'année 1872, ils ne seraient plus admis à l'École de guerre. Le recrutement de celle-ci allait donc se faire uniquement parmi les lieutenants et sous-lieutenants.

Cette mesure ne fut pas approuvée par la majorité des officiers généraux : ils craignaient que ces jeunes officiers, après avoir étudié pendant trois ans les matières les plus élevées de l'art militaire, ne se remissent difficilement au service de détail, parfois terre à terre, d'officier de peloton ou de commandant de compagnie et ils ne doutaient pas que le ministre de la guerre qui avait été le promoteur de cette mesure ne fût rapidement frappé de ses inconvénients et ne se hâtât de la rapporter.

Elle ne fut pourtant abrogée qu'en 1888.

d) *Éliminations.* — Chaque année est marquée par un examen de fin de cours et les officiers détachés ne sont admis à poursuivre leurs études à l'École que s'ils ont satisfait à ces examens annuels, qui ont généralement lieu dans le courant de mai. Dans le cas contraire, ils rentrent dans leur corps d'origine.

D'habitude, la majeure partie des éliminations se fait à l'issue du cours de 1re année. Elles atteignent souvent le tiers des officiers admis, ce qui réduit en moyenne à 35 ou 40 le nombre des officiers suivant les cours de 2e et 3e année.

e) *Nombre des admis par arme.* — Chaque année le ministre fixe le nombre des officiers de chaque arme à admettre à l'École.

Le nombre total est généralement de 60 dont 48 offi-

ciers d'infanterie et de cavalerie et 12 officiers d'artillerie et du génie : en cas d'insuffisance de candidats méritants dans l'un de ces groupes, les chiffres ci-dessus peuvent varier en plus ou en moins de six unités au maximum.

f) *Examens d'entrée. Cours. Épreuves finales.* — Les examens d'entrée de 1867, qui comprenaient douze compositions écrites sans aucune épreuve orale, avaient évidemment un programme anormal qui fut bien vite modifié. En 1870, les examens écrits sont limités à trois; en 1888 ils atteignent le chiffre de quatre et portent sur l'histoire, les langues italienne et française et le dessin topographique. En 1894, le français n'est plus demandé qu'à l'oral et il est remplacé à l'écrit par un « Thème militaire » dont le sujet est choisi par le candidat entre trois qui lui sont proposés et qui touchent à la tactique, ou à l'organisation, aux petites opérations de la guerre, à la fortification de campagne ou à des matières analogues.

Les examens oraux, au nombre de trois jusqu'en 1894, et dont la durée était respectivement de 25 à 30 minutes, portaient sur la géographie, l'arithmétique et l'algèbre la géométrie et la trigonométrie rectiligne : on vient de voir qu'on y a ajouté le français en 1894.

Il y a lieu de remarquer que les officiers n'ont pas à faire preuve de la connaissance des règlements de manœuvres ou instructions concernant les diverses armes ; il n'en était pas ainsi jusqu'en 1894. Avant cette époque, les candidats devaient obtenir d'une commission instituée par les soins des commandants de division militaire un certificat d'aptitude, sans lequel ils n'étaient pas admis à concourir. Actuellement, il suffit que, dans leurs corps, ils aient été reconnus dignes de l'avancement au choix et notés très bons ou, au moins, bons.

Par contre, si les examens d'entrée comportent encore une partie scientifique importante, ce genre d'enseigne-

ment a complètement disparu des programmes des cours depuis 1888 et les études tendent à se militariser et à s'élever davantage.

Le règlement de 1888 faisait, d'ailleurs, prévoir cette transformation, quand il disait : « A mesure que, dans « les écoles militaires, en conséquence de l'application « de leurs programmes respectifs d'enseignement, sera « donné un plus grand développement à l'étude de l'or- « ganisation, de l'artillerie, de la fortification et de la « topographie, ces matières prendront une place de « plus en plus restreinte dans les cours de 1re année de « l'École de guerre et le nombre des leçons attribuées à « chacune d'elles pourra être diminué.

« En conséquence, les examens d'admission pourront « être modifiés dans l'avenir et le ministre se réserve « de prendre les dispositions convenables en temps « opportun. »

Ce règlement a marqué en effet une orientation nouvelle de l'enseignement, en cherchant à le dégager de tout ce qu'il avait encore d'*élémentaire* et à en faire un enseignement réellement supérieur. C'est ainsi qu'un cours d'*art naval* est institué à l'École de guerre (1), que le cours de droit et de législation militaire se transforme en un cours de *sciences sociales;* qu'on introduit dans les cours facultatifs l'étude de l'*arabe*, afin de mettre les officiers en état de se tirer d'affaire dans les circonstances les plus simples de la vie coloniale.

On suppose même, quand fut rédigé le règlement de 1888 que l'instruction générale antérieurement acquise par les officiers était suffisante pour rendre inutile une 3e année de cours et la durée du séjour à l'École fut

(1) Antérieurement à 1888, il était annexé à l'École un cours spécial que suivaient un certain nombre de sous-lieutenants de vaisseau détachés.

réduite à deux ans. L'expérience prouva sans doute que cette appréciation était encore prématurée, car le règlement de 1894 remit les choses en l'état antérieur.

Quant aux examens de fin de cours, ils n'ont subi qu'un peu de modifications depuis l'origine. Les officiers qui les ont passés avec succès, reçoivent un diplôme ou brevet : avant 1871, il était simplement inscrit au feuillet personnel de l'officier, une note constatant qu'il avait satisfait aux examens de sortie.

Rien n'a été modifié non plus dans le recrutement du corps d'état-major. A l'issue des cours, il est dressé une liste des officiers sortants considérés comme aptes au service d'état-major : le nombre en est fixé par le ministre ; ils sont choisis parmi ceux que désignent particulièrement leur éducation, leur usage du monde, et leur situation de fortune : c'est là un procédé de sélection évidemment discutable et qui a provoqué bien des froissements et des réclamations. Les officiers qui figurent sur la liste précitée font un stage préliminaire d'un an, dont six mois auprès du commandant du corps d'état-major et six mois auprès des commandants territoriaux de division et de corps d'armée.

Ce stage constitue en fait un deuxième concours ; car, à son issue, une commission, présidée par le commandant du corps d'état-major, prononce sur l'admission définitive des officiers dans le corps d'état-major.

VI

L'ESPRIT DES DERNIERS PROGRAMMES.

Le dernier règlement concernant l'École de guerre, qui est du 31 octobre 1899, marque, comme l'avait fait celui de 1888, une nouvelle étape dans le perfectionnement des études.

Aussi semble-t-il intéressant, pour bien définir le terrain parcouru depuis 1867, d'analyser certaines parties de ce règlement qui traitent de l'esprit général de l'enseignement et du caractère particulier que les professeurs doivent s'attacher à donner aux cours dont ils sont chargés.

« On doit tendre au but que se propose d'atteindre l'École de guerre, dit en substance le règlement en question, en donnant à la culture militaire spéciale des officiers et à leur culture générale des développements appropriés. En conséquence il est nécessaire de préciser certaines règles qui doivent diriger l'enseignement tout entier. »

En raison de la maturité d'esprit qu'ils ont déjà acquise, il est de l'intérêt même des officiers qu'au lieu d'apprendre des théories, ils soient plutôt exercés à tirer parti de la culture qu'ils possèdent, et qu'ils soient mis à même de se faire une opinion personnelle et réfléchie sur les diverses questions militaires. Sans négliger de parti pris l'exposition doctrinale de la théorie, mais en la maintenant toujours dans les limites strictement nécessaires, l'enseignement doit avoir surtout un caractère d'application et viser, tant par les interrogations que par le développement individuel des thèmes et des exercices pratiques, à créer comme une collaboration incessante entre l'élève et le professeur.

D'autre part, il doit y avoir sur les questions fondamentales, qui, d'ailleurs, intéressent toutes les branches de l'art militaire, un accord complet entre les professeurs. Par cette unité de doctrine préétablie, par la claire perception de l'esprit qui commente, dans des vues concordantes, les diverses prescriptions réglementaires, on tendra à établir entre tous les officiers une manière de penser et de vouloir pareille. Et ceci, dans la pratique, se traduira par l'harmonie des vues sur la manière de comprendre ou d'exercer l'initiative indi-

viduelle, et aussi par l'uniformité des vues générales en ce qui touche les questions militaires de plus haute importance.

Ainsi le règlement de 1899 se préoccupe surtout de développer l'unité de doctrine dans le corps d'officiers. Il vise à *son éducation militaire* tandis que les règlements antérieurs n'avaient eu réellement en vue que son *instruction générale*.

En ce qui concerne l'établissement des programmes des cours, le règlement de 1899 n'est pas moins typique. Aussi croyons-nous utile de résumer ci-après, pour les cours les plus importants professés à l'École de guerre, les indications de principes données par le règlement.

I. *Organisation* (1re année, 30 leçons). — L'enseignement a pour but de donner une connaissance exacte des principales questions relatives à l'organisation militaire d'un État moderne et d'exposer les solutions qu'elles ont reçues dans les principaux États d'Europe.

Il sera évidemment nécessaire de faire un historique de la question. Mais il conviendra d'éviter de charger la mémoire des élèves de faits particuliers ou de dates qu'il est toujours possible de retrouver, en cas de besoin, dans les ouvrages spéciaux.

Le professeur recherchera toutes les occasions de stimuler et de mettre en évidence les facultés de raisonnement et d'exposition des élèves en leur donnant à étudier les points les plus importants de l'organisation militaire nationale et les questions correspondantes dans les autres armées.

II. *Tactique* (1re et 2e année : 120 leçons. Exercices pratiques pendant les deux premières années et campagne tactique à la fin de la 2e année). — Dans le développement du cours de tactique, il est de toute importance de donner aux applications pratiques une prédominance absolue sur les études théoriques.

La partie théorique de ce cours doit simplement

consister dans l'examen des règlements et instructions tactiques comparés à ceux des autres armées. Et encore dans cet enseignement le professeur devra-t-il largement faire fond sur les connaissances acquises par les élèves, soit dans les écoles militaires, soit dans les corps de troupe, qui leur permettront amplement de donner des preuves de leur capacité critique.

Dans les exercices sur la carte et sur le terrain, on s'attachera à mettre en évidence l'importance du temps, du terrain, des formations ; à donner aux officiers l'habitude de juger promptement une situation déterminée, de se décider vite ; enfin, on accordera un soin tout particulier à la rédaction des ordres et des rapports ainsi qu'au choix des moyens de transmission.

Ces exercices se développeront progressivement en allant des petites unités à la division. On devra préférer les thèmes où les unités considérées agissent encadrées.

III. *Logistique.* (3e année. 120 leçons. Exercices pratiques dans le courant de l'année et campagne logistique finale.) — Le cours de logistique comprend : 1° l'étude des procédés de mobilisation et de concentration de l'armée ; 2° l'organisation, le fonctionnement des mouvements des armées, du service d'état-major et des services de l'intendance dans les opérations de guerre. Le cours est complété par des rapprochements comparatifs avec les principales armées étrangères.

Le but du cours est de donner aux officiers une connaissance approfondie du *Règlement sur le service de guerre* et des raisons qui en inspirent les prescriptions, et de familiariser en outre les officiers avec les nombreuses données numériques que l'on doit avoir présentes à l'esprit dans les applications du règlement à des cas concrets.

En tout état de cause, l'enseignement sera essentiellement pratique : il comportera une suite de travaux écrits d'application, des exercices extérieurs se rapportant aux

marches et aux cantonnements, enfin des exercices manœuvres sur la carte où l'on étudiera le fonctionnement des services logistiques.

La correction et la critique des travaux seront les moyens les plus efficaces de rappeler les règles théoriques et d'obtenir peu à peu le degré voulu de rapidité de précision, de clarté et de brièveté dans la rédaction en général et dans celle des ordres en particulier.

IV. *Histoire militaire.* (1re, 2e année, 120 leçons. 3e année, 120 leçons.) — La première partie du cours (1re et 2e année) s'ouvrira par quelques leçons destinées à examiner la conduite de la guerre avant l'époque napoléonienne. Elle comportera ensuite l'étude de diverses campagnes, dans la période de 1796 à 1866 (dix au maximum) et se terminera par une synthèse destinée à mettre en évidence les principes fondamentaux de la conduite des armées.

Le but de l'enseignement de l'histoire militaire étant en somme de formuler les règles concernant les grandes opérations, il y aura avantage, dans l'examen de chaque problème important, à en étudier plusieurs exemples différenciés par les circonstances de temps et de lieu ; pour chaque situation considérée, on discutera le problème qu'elle comporte ainsi que les causes qui ont amené le succès ou l'insuccès.

Les vingt dernières leçons, consacrées à une revision d'ensemble, permettront l'application d'une méthode strictement inductive et expérimentale à la détermination des règles concernant les grandes opérations de guerre.

La deuxième partie du cours (3e année) est tout entière consacrée à l'étude de la guerre franco-allemande de 1870-1871 et de la guerre turco-russe de 1877-1878. On s'appliquera surtout à faire une étude minutieuse des opérations de la guerre franco-allemande et l'on cherchera à appliquer à des exemples variés et

dans des circonstances diverses les principes tirés de la première partie du cours.

Il importe d'éviter que les officiers élèves perdent leur temps à prendre des notes ou à dessiner des croquis relatifs aux faits étudiés. Il est préférable que la partie didactique leur soit distribuée à l'avance, de façon qu'ils puissent prêter toute leur attention aux commentaires du professeur. Tout au plus peut-on leur recommander de prendre quelques notes lorsque celui-ci développe ses considérations personnelles.

V. *Géographie.* (1re année, 30 leçons. 2e année, 60 leçons. Exercices pratiques). — Cet enseignement comprend deux parties : dans l'une, dite de *géographie générale* (1re année), on examine les éléments de la géographie et plus spécialement ceux qui jouent un rôle dans les études militaires et les opérations de guerre; dans l'autre, dite de *géographie militaire* (2e année), on étudie quelques théâtres de guerre où se sont passés des événements capables de justifier les théories enseignées ou de servir de point de départ à d'autres applications.

La première partie n'est, en somme, que l'introduction à la seconde.

Le nombre restreint des leçons du cours de 1re année indique clairement que la partie doctrinale doit être contenue dans les limites strictement indispensables.

Quant au cours de 2e année, il comporte l'étude détaillée des diverses parties de la péninsule et des régions avoisinantes. On examine en particulier les théâtres d'opérations les plus importants au point de vue italien, en terminant par des considérations d'ensemble sur leurs rapports avec les États limitrophes et sur leur organisation défensive.

Les travaux pratiques consistent en monographies des régions frontières, recueil de renseignements pour les monographies, travaux cartographiques, cro-

quis, etc.; études analogues à celles que les officiers pourront avoir à faire ultérieurement.

VII. *Sciences sociales* (1re année, 60 leçons. 2e année, 30 leçons). — Sous le titre de sciences sociales rentrent dans le programme des cours des notions de sociologie, de droit constitutionnel, militaire, administratif, international, d'économie politique et de statistique. Elles doivent être présentées par le professeur de manière à former un corps de doctrine qui, joint aux enseignements tirés de l'histoire générale, constitue la matière d'un cours de science civile répondant aux intentions dans lesquelles on a institué ces conférences.

Un développement plus étendu est donné aux parties qui se rattachent à l'armée et à la guerre, telles que le droit militaire et international, les relations entre l'organisation militaire et le système de gouvernement, les fonctions économiques de l'armée, les rapports entre la statistique générale et la statistique militaire, etc.

Mais le but du cours doit être avant tout :

1° D'amener les officiers à se faire une idée claire de l'organisation de l'État moderne et du rôle qu'y joue l'armée;

2° De leur permettre de porter un jugement sain sur les questions de droit public et administratif qui surgissent le plus fréquemment dans les relations entre les autorités militaires et les autorités civiles;

3° De donner aux officiers une notion précise des principes du droit international en temps de guerre.

VIII. *Histoire générale* (3e année, 80 leçons). — Ce cours est indépendant de celui d'histoire militaire et a un caractère essentiellement rationnel et pratique.

Il repose sur les connaissances antérieurement acquises par les officiers mais, pour qu'il reste toujours en harmonie avec l'esprit de l'enseignement, il convient qu'il ne prétende pas à s'élever trop haut dans la région des doctrines abstraites et qu'il se limite, au contraire, aux

conclusions qui découlent de l'étude des faits, qu'il se base, en un mot, sur les phénomènes et les enseignements de la vie réelle plutôt que sur des spéculations scientifiques plus ou moins ingénieuses.

VII

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS.

On peut se rendre compte, d'après la courte analyse du programme de 1899 qui précède, de la très réelle largeur d'idées avec laquelle il a été établi. L'École de guerre est bien maintenant consacrée aux hautes études militaires, et non plus, comme à l'origine, au développement de l'instruction des officiers élèves. Son enseignement procède de l'étude concrète des événements militaires, par voie inductive et expérimentale. D'autre part, il est possible, en raison de la durée relativement longue du stage des officiers à l'École de guerre de Turin, d'aborder l'étude de questions, qui ne figurent pas dans les programmes des écoles similaires instituées par d'autres puissances et qui, cependant, acquièrent de jour en jour une importance plus grande par suite de l'évolution progressive et ininterrompue des formes de la société moderne. Telles sont en particulier les questions étudiées dans le cours de *Sciences sociales*.

Mais l'enseignement de l'École de guerre doit, pardessus tout, tendre à créer l'unité de doctrine dans l'armée italienne, en l'inculquant, tout d'abord, aux officiers qui le reçoivent directement. En Italie, pas plus qu'ailleurs, on n'ignore qu'une doctrine militaire commune ne se décrète pas et qu'elle ne peut résulter que d'une série d'efforts graduels, approfondis et longtemps poursuivis. Il faut du temps aux esprits pour s'habituer à des manières nouvelles de comprendre et de penser.

La décision, qui suit la critique rapide et judicieuse d'une situation donnée, devient alors une application presque instantanée de principes généraux. C'est la marque véritable du sens militaire qui, à des degrés variables, peut toujours être affermi ou développé chez les chefs de tout rang, par des études bien dirigées.

Dans ces conditions, il n'est pas douteux que l'armée italienne, et le corps d'officiers en particulier, ne retirent, dans un avenir prochain, les bénéfices que l'on est en droit d'attendre d'un système d'éducation militaire clairement conçu et appliqué avec persévérance.

Enfin, l'orientation nouvelle du haut enseignement militaire, qu'accuse si explicitement le dernier règlement concernant l'École de guerre, ne saurait manquer d'apporter progressivement au commandement le surcroît de force et d'autorité qui lui est nécessaire, pour mouvoir, selon sa volonté réfléchie, les masses que la « Nation armée » mettra à ses ordres.

(154)

ÉTUDES

SUR LA

GUERRE SUD-AFRICAINE[1]

(1899-1900)

XVI. — Arrêt de lord Roberts à Blœmfontein. Les Boers reprennent courage.

§ 1. — *Arrêt de lord Roberts à Blœmfontein. Situation de l'armée anglaise.*

Les fatigues et les privations éprouvées au cours de la marche à travers l'État libre, pendant les opérations contre Cronje et De Wet, avaient épuisé les troupes anglaises et rendaient indispensable un arrêt de quelque durée à Blœmfontein, Les effectifs étaient notablement réduits par suite des pertes et des maladies (2).

---

(1) Voir la *Revue militaire des Armées étrangères*, août 1903, p. 95.

(2) Il est intéressant de rapprocher le *Tableau des effectifs du corps d'armée* au moment du départ de Modder-River, publié à l'appendice n° 23, de l'*Effectif des troupes entrées à Blœmfontein le* 13 *mars* 1900 (appendice n° 24). Bien que ces deux documents ne soient pas tout à fait comparables, le second, comprenant d'importants renforts d'infanterie montée et divers détachements arrivés en cours de route, et ne comptant pas la 9e brigade d'infanterie, ainsi que les officiers et hommes de troupe de l'artillerie et du génie, les totaux donnent cependant une idée approchée de la réduction imposée aux effectifs par la

La fièvre typhoïde, dont les troupes avaient contracté les germes sur les bords de la Modder, autour du camp de Cronje, commençait à exercer ses ravages, qui allaient s'accroître encore pendant le séjour à Blœmfontein (1).

La cavalerie ne s'était point relevée du raid sur Kimberley ; la réduction forcée des rations de fourrage pendant la marche à travers l'État libre avait achevé l'œuvre commencée par ce surmenage des premières journées. Il était nécessaire de la remonter presque complètement.

D'autre part, les Boers n'opposaient plus depuis le 10 mars aucune résistance, et les renseignements les plus précis annonçaient leur complète démoralisation.

L'armée anglaise céda donc tout naturellement au sentiment de satisfaction que lui procurait l'occupation de Blœmfontein et parut, dans les premiers jours, oublier complètement l'existence des forces ennemies. Non seulement on ne crut pas nécessaire de conserver le contact avec elles, mais on jugea même superflu d'envoyer une avant-garde dans la direction où leur gros s'était retiré et d'occuper le pont du chemin de fer de Glen sur la Modder, à 22 kilomètres au Nord de Blœmfontein.

Tout le corps d'armée s'établit dans les environs

---

marche sur Blœmfontein. Lord Roberts, parti avec un total approximatif de 36,000 hommes, entrait dans l'État libre d'Orange avec 28,000 hommes environ. L'infanterie de la 6e division était réduite de 6,428 à 5,191 hommes, celle de la 7e division de 6,923 à 5,968 hommes, celle de la 9e division de 6,628 à 4,686 hommes.

(1) Il y avait le 20 avril dans les hôpitaux de Blœmfontein, outre les blessés, 75 officiers et 2,464 hommes malades, dont 26 officiers et 776 hommes atteints de la fièvre typhoïde. Ces nombres ne correspondent cependant pas encore à la totalité des malades, car les évacuations avaient commencé le 6 avril. (Officier français témoin oculaire.)

immédiats de la ville, couvert seulement par les brigades de cavalerie, à une distance de 3 à 7 kilomètres.

L'attention du commandement se concentra sur les trois points suivants :

1° Ouverture dans le plus bref délai des communications avec la colonie du Cap par la voie ferrée ;

2° Rassemblement d'approvisionnements aussi considérables que possible à Blœmfontein ; exploitation dans ce but des ressources locales ;

3° Organisation administrative du pays conquis et de la capitale ; mesures à prendre vis-à-vis de la population civile pour tranquilliser les esprits et les rallier à la domination anglaise, en les rassurant sur le sort de leurs intérêts privés.

Ouverture de la ligne de communication avec la colonie du Cap. — Nous avons dit comment les détachements Clément, Gatacre et Brabant avaient franchi l'Orange, à la suite des commandos d'Olivier et de Grobler évacuant la colonie du Cap, à l'époque même de l'entrée des troupes anglaises à Blœmfontein.

Dès le 15 mars, surlendemain de son arrivée dans la capitale de l'État libre, lord Roberts envoyait par chemin de fer, vers le Sud, deux bataillons d'infanterie de la Garde et une batterie montée pour effectuer sa liaison avec ses lieutenants et rétablir la voie ferrée jusqu'à l'Orange. Ce détachement utilisait le matériel roulant pris en gare de Blœmfontein.

Il trouvait la ligne intacte jusqu'à Springfontein, où il entrait le 16 mars, en même temps que les troupes du général Gatacre.

Le lendemain, il était de retour à Blœmfontein, pendant que Gatacre continuait sa marche vers le Nord en suivant la voie ferrée. Dès ce moment, et grâce au matériel roulant abandonné par les Boers, il fut possible d'utiliser le chemin de fer, malgré la destruc-

tion du viaduc de Norval's Pont, qui imposait un transbordement au passage de l'Orange.

Constitution d'approvisionnements à Blœmfontein. — La période critique du changement de ligne de communications était donc franchie ; cependant, la situation à ce point de vue était loin d'être satisfaisante. Le rendement de la voie ferrée était trop faible pour donner complète satisfaction aux besoins de l'armée anglaise. La ligne, à voie unique (écartement $1^{m},07$), pourvue d'une alimentation d'eau insuffisante et de moyens de garage très limités, ne permit, au début, le passage que d'un nombre très restreint de trains dans chaque sens (1). Dans la suite, on atteignit un rendement de dix à douze trains par jour.

On transporta d'abord presque exclusivement des vivres, des munitions, des tentes, des effets d'habillement et d'équipement, l'utilisation du chemin de fer étant réservée d'une façon absolue à la satisfaction des besoins de l'armée.

Les mouvements de troupes et de chevaux se firent le le plus souvent par voie de terre.

Pour pallier à l'insuffisance du rendement de la voie ferrée, lord Roberts fit acheter sur place les denrées qu'il put trouver, en offrant des prix élevés. Des marchés furent ouverts, mais la population montra une vive répugnance à les fréquenter et il fut, en particulier, impossible de se procurer le fourrage dont on avait pourtant le plus grand besoin.

Mesures prises pour l'organisation du pays conquis. —

---

(1) Jusqu'au 5 avril, le nombre des trains arrivant à Blœmfontein ne fut que de deux ou trois par période de vingt-quatre heures. Du 5 au 8, on atteignit le nombre de cinq. Du 9 au 20, celui de huit. A partir du 20 on obtint un rendement de dix à douze trains. Ces trains étaient d'un tonnage n'excédant pas le quart de nos trains militaires. (Officier français témoin oculaire.)

ONS D

La nécessité de rassembler des vivres et le désir de montrer des troupes anglaises sur toute l'étendue du pays que l'on croyait soumis expliquent l'envoi des détachements isolés qui s'éloignèrent de Blœmfontein pendant les derniers jours du mois de mars.

Les événements, sur lesquels nous reviendrons dans la suite, montrèrent que l'on s'était abusé sur l'état de découragement des Boers. Une proclamation de lord Roberts, invitant les Burghers à regagner leurs fermes et à livrer leurs armes en effectuant leur soumission, avait semblé produire un sérieux effet. Mais l'apparente soumission des Burghers était plutôt due au découragement et aux fatigues de la campagne qu'à l'intention réelle de supporter la domination anglaise. Elle devait être de courte durée. Réveillés de leur torpeur, les Boers allaient profiter de l'isolement des détachements anglais pour leur infliger de sérieux échecs. Les tentatives d'organisation du pays conquis cédèrent donc bien vite la place à des préoccupations d'un autre ordre.

A Blœmfontein, le général Prettyman avait été nommé gouverneur. L'organisation existante fut conservée ; les membres de la municipalité et les chefs des principaux services civils furent maintenus dans leurs fonctions.

§ 2. — *Situation des Boers après l'évacuation de Blœmfontein.*

Les quelques milliers de Boers qui avaient tenté, sous la conduite énergique de De Wet, de retarder la marche de lord Roberts sur Blœmfontein, après la capitulation de Cronje, ne pouvaient défendre la capitale de l'État libre. Le découragement, l'absence de toute organisation et de toute discipline avaient transformé la retraite en une véritable débâcle. Les débris des forces républicaines s'écoulèrent vers le Nord, le long de la

voie ferrée, partiellement utilisée pour l'évacuation des troupes et du matériel. Au milieu de ce désordre, l'autorité des chefs, si faible déjà en temps normal, n'avait plus aucune action sur les Burghers. Chacun d'eux n'écoutait que ses propres inspirations. Les gares du chemin de fer, celle de Blœmfontein en particulier, furent le théâtre de scènes lamentables, de désordre et d'indiscipline (1). Les Boers prenaient d'assaut les quelques trains circulant encore et nul pouvoir ne parvenait à s'imposer au milieu du désarroi général. C'est ainsi qu'on laissa tomber aux mains des Anglais le matériel roulant conservé jusqu'au dernier moment en gare de Blœmfontein.

Beaucoup des Burghers quittèrent les rangs pour rentrer dans leurs fermes ; les permissions régulières ou irrégulières qui, déjà, dans les périodes précédentes, avaient été très fréquentes, se multiplièrent et devinrent de véritables défections. Certains chefs, De Wet et Delarey en particulier, durent adopter la solution radicale de licencier leurs commandos pour un temps déterminé (2).

Le gouvernement de l'État libre avait été transporté à Kroonstad. C'est là que M. Kruger vint rejoindre M. Steijn et que ces deux hommes énergiques, ne désespérant pas de la cause de leur pays, prirent des mesures pour relever le moral des Boers et reprendre les hostilités en profitant de l'inaction forcée des Anglais.

---

(1) Officier français témoin oculaire du côté boer.

(2) Devant cette débandade, je me résolus, bien à regret, de rendre quelque courage à mes troupes en les licenciant et en les renvoyant pour quelque temps dans leurs foyers. Je croyais l'occasion moins défavorable qu'à un autre moment, car je savais que lord Roberts séjournerait quelque temps à Blœmfontein avec son armée, pour permettre à ses troupes de prendre du repos. (*Trois ans de guerre*, par le général Christian De Wet. Traduction française, page 70.)

Le 17 mars (1), un conseil de guerre réunit les deux Présidents, le général Joubert, les généraux et commandants opérant dans l'État libre, les veldcornetts et les officiers d'artillerie présents à Kroonstad, en tout quarante personnes environ. Après une séance qui dura plus de trois heures et au cours de laquelle les principaux chefs furent appelés à donner leur avis sur la situation, les résolutions suivantes furent adoptées à la majorité des voix (2) :

1° Les Burghers n'agiront plus que par petits groupes, ou commandos de 500 à 1000 hommes, chargés d'attaquer l'ennemi partout où on trouvera l'occasion de lui nuire, et d'opérer en particulier contre ses communications. Ces groupes ne s'embarrasseront pas de convois et seront tout au plus accompagnés de quelques voitures légères portant des munitions et des explosifs ;

2° Les veldcornetts partageront leurs commandos en petits groupes de 25 hommes au plus, sous l'autorité d'un *corporal*, chargé de les diriger au combat et de surveiller le ravitaillement en vivres et munitions. Les veldcornetts seront responsables de l'exécution de ces mesures et plus généralement de l'organisation et de la conduite de leurs troupes. Convaincus de négligence, ils seront passibles d'une amende pouvant atteindre 10 livres sterling (250 francs).

Les commandants auront également le droit d'infliger aux Burghers des amendes, payables immédiatement, pour toute faute commise dans le service ou contre la discipline ;

3° Les généraux et commandants manquant à leurs

---

(1) De Wet, qui écrit de mémoire, indique par erreur dans son livre la date du 20 mars pour ce conseil de guerre.

(2) Détails empruntés au récit d'un officier français témoin oculaire, et confirmés par De Wet dans son livre.

devoirs pourront être traduits devant un conseil de guerre composé de sept membres ;

4° On enverra aussitôt que possible des munitions et de l'argent au commando qui opère vers Prieska, dans le Griqualand, avec les rebelles de la colonie du Cap ;

5° En principe, les mesures arrêtées en conseil de guerre seront portées à la connaissance des Burghers, mais d'une façon très générale en ce qui concerne les opérations, afin d'éviter toute indiscrétion fâcheuse.

Ainsi les Boers se décidaient à adopter une nouvelle méthode. Conscients de leur incapacité à conduire des opérations régulières, ils se résolvaient à mener la guerre de partisans mieux appropriée à leurs qualités naturelles, et qui pouvait donner de grands résultats. Les décisions prises pour resserrer les liens de la discipline répondaient à un besoin réel, mais n'avaient pas un caractère suffisamment énergique pour ramener à l'obéissance des hommes habitués à la plus complète indépendance.

La situation cependant était critique. A part quelques commandos arrêtés sur les bords de la rivière Zand, les forces qui s'étaient retirées au Nord de Blœmfontein étaient dispersées. Olivier et Grobler, après l'évacuation de la colonie du Cap, opéraient leur retraite avec 5,000 hommes environ, par les districts orientaux de l'État libre, et vers la fin du mois de mars la cavalerie anglaise en marche sur Ladybrand et Thabanehu menaçait de leur barrer le chemin.

Au Natal, après la délivrance de Ladysmith, le général Buller s'était arrêté, il est vrai, se bornant à pousser ses avant-gardes jusqu'à Elandslaagte.

De leur côté, les Boers avaient regagné les passes du Drakensberg et les défilés du Biggarsberg. Leur gros était à Glencoé et ne comptait guère plus de 4,000 à 5,000 hommes. Là aussi, le découragement avait fait

son œuvre, et le nombre des absents augmentait tous les jours.

La première mesure qui s'imposait, en vue de la reprise des opérations, était le rappel des Burghers qui avaient regagné leurs fermes. On comptait, à bon droit, sur l'esprit de devoir qui anime si profondément les populations boers pour reconstituer les commandos dispersés.

Dès la fin du mois de mars, on put réunir 4,000 à 5,000 hommes vers Brandfort (1). La liaison était rétablie avec les commandos d'Olivier et de Grobler, qui avaient heureusement effectué leur retraite et étaient au Nord de la ligne Tabanchu-Ladybrand.

Un nouveau conseil de guerre, tenu le 28 mars (2), régla l'emploi des commandos. Une partie d'entre eux, y compris les contingents transvaaliens, devait tenir tête directement à lord Roberts au Sud de Brandfort, pendant que ceux de Grobler et d'Olivier continueraient à opérer vers Ladybrand. De Wet allait inaugurer avec un rare bonheur l'ère des coups de main contre les détachements anglais. Une partie des troupes du Natal était rappelée et devait venir renforcer les commandos de Brandfort.

Pendant la retraite de Blœmfontein les ouvrages d'art de la voie ferrée, jusqu'à la bifurcation de Smaldeel, avaient été détruits.

Le pont de Glen fut rompu dans la nuit du 18 au 19 mars, sous les yeux d'un détachement anglais de cavalerie et d'infanterie montée, envoyé tardivement pour le garder. Par une conception étrange de sa

---

(1) Cependant, « les hommes des districts de Fauresmith, de Jacobsdal, de Phillipolis, de Smithfield, de Wepener et de Blœmfontein (districts méridionaux de l'État libre) ne revinrent pas. » (Général De Wet, page 72.)

(2) Général Christian De Wet, ouvrage cité, page 77.

mission, le commandant de ce détachement avait établi sa troupe sur les hauteurs qui bordent la Modder à trois kilomètres *au Sud ;* il ne s'aperçut de son erreur qu'au bruit formidable de l'explosion (1).

(*A suivre.*) (160)

---

(1) La destruction est opérée dans les conditions suivantes : Un premier détachement est envoyé de Brandfort par train spécial, pour faire sauter le pont de Glen. En route, le mécanicien qui conduit la locomotive déclare qu'il n'aura pas assez d'eau pour revenir et refuse d'aller plus loin. On se contente alors de détruire, inopportunément, trois petits ponts à l'endroit où l'on se trouve. Quelques jours plus tard (18 mars), un nouveau détachement est envoyé ; il est obligé de gagner Glen par voie de terre et réussit à détruire le pont. Celui-ci se composait de quatre portées de 40 mètres chacune, et d'un tablier métallique supporté par trois piles en maçonnerie. La destruction fut opérée par une charge de dynamite placée au sommet de la pile centrale, qui, désagrégée, cessa de donner appui au tablier. Deux autres charges placées sous les poutres principales des portées du tablier, voisines de la pile centrale, complétèrent la rupture.

APPENDICE N° 28.

Rapport du lieutenant général French au chef d'état-major des forces anglaises dans l'Afrique du Sud, à Cape-Town.

Camp de Rensburg, 2 février 1900.

Monsieur,

Comme suite à mon rapport du 14 janvier dernier, j'ai l'honneur de vous adresser le compte rendu des opérations qui ont eu lieu depuis cette époque.

Je me suis efforcé de ne pas perdre de vue les instructions que j'avais reçues du général Sir R. Buller, à mon départ de Cape-Town, et qui me prescrivaient d'occuper Naauwpoort en cherchant, si possible, à m'emparer de Colesberg.

Après quelques engagements sans importance que j'ai déjà signalés, je me rendis maître des hauteurs d'Arundel et j'établis mon quartier général en ce point, le samedi 16 décembre.

Jusqu'au 29 décembre, date à laquelle l'ennemi évacua les positions qu'il occupait devant moi pour se retirer sur Colesberg, je saisis toutes les occasions de le harceler et de menacer ses flancs et ses derrières. J'ai rendu compte, chaque jour, de ces opérations, par télégramme.

Mon artillerie a fréquemment réussi à tirer sur les convois des Boers pendant leurs mouvements sur la ligne de communication avec Colesberg et les a forcés maintes fois à s'exposer à son feu, en menaçant leur ligne de retraite.

Je dois signaler particulièrement l'excellente conduite des New-Zealand Mounted Rifles (major A.-W. Robin) dans l'une de ces circonstances.

Le 18 décembre, je dirigeai, avec ce corps et une batterie à cheval, une reconnaissance débordant le flanc gauche de l'ennemi, et je réussis à le déloger de la ferme de Jasfontein, à l'extrémité de sa ligne.

La batterie à cheval ouvrit le feu sur la ferme et les New-Zealand Mounted Rifles s'en emparèrent. Mais l'ennemi, subitement renforcé, nous refoula par le feu de son artillerie. La nôtre avait dû reculer pour éviter ce feu; pour la soutenir nos troupes suivirent ce mouvement, et furent, à ce moment, soumis à une fusillade violente des hauteurs voisines. L'attitude des New-Zealanders fut admirable; ils conservèrent leurs positions jusqu'à ce que notre artillerie eût forcé l'ennemi à se retirer.

Vers le 27 décembre, l'ennemi commença à céder à notre pression sur ses flancs et ses derrières ; le 29, il évacua ses positions et se retira sur Colesberg. Son mouvement fut exécuté de nuit; en raison de sa grande mobilité, nous ne pûmes inquiéter sa retraite.

Le 30 au matin, je m'avançais en reconnaissance vers Colesberg avec un détachement de cavalerie et d'artillerie. Nous trouvâmes la ville occupée par l'ennemi.

Située dans un fond, elle est complètement entourée de kopjes élevés et escarpés, se flanquant mutuellement. L'ensemble constitue une véritable forteresse de grande valeur. Les hauteurs forment une sorte de carré, dont les coins sont marqués par des kopjes dominant les côtés à portée de fusil. A 2,000 yards à l'Ouest du milieu de la face occidentale se trouve la hauteur très élevée de Coleskop, qui domine toute la région, et se dresse isolément dans la plaine.

Pour forcer l'ennemi à dévoiler ses dispositions, je mis mes pièces en batterie contre le côté Sud de la position. Elles attirèrent le feu de son artillerie, et m'indiquèrent l'occupation de l'angle Sud-Ouest du carré. J'occupai alors un groupe de hauteurs à 2,000 yards au Sud-Ouest de ce coin, et y établis mon artillerie, soutenue par de la cavalerie et de l'infanterie montée. C'est une des positions que nous occupons encore et que nous avons nommée « Porter's Hill ».

Je retournai ensuite à la station de Rensburg, et fis choix autour de cette localité d'une position qui fut occupée et reçut un commencement d'organisation le jour même. J'y transportai mon quartier général, en laissant une garnison à Arundel. Le dimanche matin, 30 décembre, je fis de très près la reconnaissance personnelle de la partie occidentale des positions de Colesberg. Je conclus, de cet examen et de renseignements complémentaires, qu'une attaque de nuit, partant de Maider's Farm (à environ 5 milles Ouest-Sud-Ouest de Colesberg) pourrait nous rendre maîtres de deux hauteurs dominant ce côté. En pivotant ensuite autour de ces points d'appui, nous pourrions pousser les troupes montées sur les flancs de la position, et nous emparer peut-être de points dont la perte forcerait l'ennemi à évacuer la ville et son voisinage immédiat. Je fis occuper, le jour même, Maider's Farm par un escadron du 10e hussards.

Vers 9 heures du soir, une colonne (1), commandée par le lieutenant-colonel R.-B.-W. Fisher, du 10e hussards, atteignit le même point où je me rendis également avec mon état-major.

---

(1) Cette colonne comprenait 10 pièces d'artillerie à cheval, le 6e dragons, le 10e hussards, une compagnie d'infanterie montée, 4 compagnies du Berkshire Regiment (Note du général French).

Des ordres furent donnés pour mettre en route les troupes à 1 h. 30 du matin par le chemin de Colesberg, le Berkshire Regiment et l'infanterie montée en tête, l'artillerie et la cavalerie derrière. Je chargeai de l'attaque le major F.-W.-N. Mac Cracken, du Berkshire Regiment, qui connaissait bien la position.

En arrivant près de la hauteur, les quatre compagnies devaient se former pour l'attaque et l'enlever. L'infanterie montée les appuierait de près. La cavalerie et l'artillerie devaient rester en ordre de marche à l'abri de Coleskop, prêtes à entrer en ligne.

Je commandais moi-même la colonne et accompagnais le major F.-W.-N. Mac Cracken.

L'attaque fut exécutée en tous points conformément aux ordres donnés. Les quatres compagnies du Berkshire Regiment enlevèrent la hauteur très bravement, surprenant complètement un fort détachement, qui se retira en désordre en poussant de grands cris. Le sommet situé à l'Est de celui que nous attaquions, et qui domine immédiatement Colesberg, était fortement occupé par l'ennemi qui dirigea au milieu de l'obscurité une violente fusillade contre la colonne.

Le Berkshire Regiment avait commencé son attaque à 3 h. 45; au jour, nos troupes étaient maîtresses de cet important ouvrage avancé de Colesberg. Dès qu'il fit jour, je dirigeai la cavalerie du lieutenant-colonel Fisher vers le Nord-Ouest, pour s'emparer des hauteurs de ce côté avec un escadron et déborder le côté Nord du carré. Le colonel Fisher réussit à gagner les positions qui commandent le chemin de Colesberg, en particulier la hauteur de Grassey-Hill qui fut attaquée par le Suffolk Regiment dans la nuit du 5 au 6 janvier.

Afin de repousser l'ennemi en avant des points que nous occupions, de le chasser si possible de la partie occidentale de ses positions, et de soustraire à son attention les opérations de notre cavalerie, je massai les dix pièces dont je disposais devant ce côté, et fis ouvrir un feu violent, dès qu'il fit jour. L'artillerie ennemie, en particulier ses canons à tir rapide, répondirent vigoureusement à la nôtre, qui fut très exposée, mais n'éprouva heureusement que de faibles pertes.

Je ne puis faire trop l'éloge de la bravoure montrée par le personnel de notre artillerie à cheval, de son sang-froid, de son intrépidité et de la brillante façon dont il continua à servir ses pièces sous le feu.

Celles-ci réussirent à réduire au silence l'artillerie ennemie. Pendant la nuit, j'avais prescris au colonel Porter, du 6e Dragoon Guards, de se porter avec un détachement (1) de Rensburg sur Porter's Hill, qui fut

---

(1) Deux pièces d'artillerie à cheval, deux escadrons de carabiniers, une compagnie de New-Zealand Mounted Rifles.

occupé par un escadron de carabiniers et une compagnie de New-Zealand Mounted Infantry. Il avait ordre de se renseigner au jour sur la situation, et de coopérer à nos mouvements.

Pendant tout le jour, il agit en conséquence à Porter's Hill contre la partie Sud de la position. Les New-Zealand Mounted Rifles essayèrent très bravement de prendre pied sur le coin Sud-Ouest, mais durent se retirer devant des forces très supérieures.

Dans l'après-midi, une tentative fut dirigée par 1000 Boers au moins, commandés, dit-on, personnellement par le général Schoeman, contre mon flanc droit. Elle fut arrêtée par les carabiniers et un détachement de Rimington's Scouts gardant ma droite vers Jasfontein-Farm (six milles environ à l'Est de la position de Rensburg).

Par suite d'une mauvaise interprétation de mes ordres, la cavalerie ne remplit pas complètement à ma gauche la mission que j'attendais d'elle. Au cours de la journée, j'envoyai fréquemment l'ordre à son chef de pousser jusqu'à la route de Colesberg et d'occuper les positions que j'ai indiquées ci-dessus. S'il s'était cru en situation de le faire, nous aurions été maîtres de la ville le jour même.

En réalité, l'ennemi fut laissé libre de s'avancer sur ce flanc et d'occuper des positions dont nous ne pûmes le chasser dans la suite.

Le lendemain (2 janvier) le major général Brabazon arriva de Rensburg et prit le commandement des troupes formant notre gauche. Je fis occuper par quatre compagnies du Suffolk Regiment (lieutenant-colonel A.-J. Watson) les hauteurs du coin Nord-Ouest, et relever le 10e hussards qui en avait précédemment la garde.

Les journées des 2 et 3 janvier furent employées à renforcer nos positions et à modifier la distribution des unités et des commandements.

Le 4, de grand matin, un détachement ennemi fort de 1000 hommes environ, commandé par le général Schoeman, essaya de tourner mon flanc gauche. S'il avait réussi dans cette entreprise, il aurait rendu intenable notre position devant le côté Ouest du carré de Colesberg.

A l'aube, nous le trouvâmes établi solidement sur des hauteurs orientées Est-Ouest en arrière de notre gauche.

Notre cavalerie n'aurait pas dû laisser s'accomplir ce mouvement sans le signaler; elle nous rendit cependant service en tournant complètement le détachement ennemi.

Tandis que quatre pièces de la batterie Ouest canonnaient celui-ci de front, le 10e hussards, renforcé de deux pièces le prit à revers. Le résultat fut de forcer quelques centaines de Boers à abandonner leurs positions et à s'enfuir à travers la plaine qui bientôt fut couverte de cavaliers. Le 10e hussards sur un flanc, et un escadron d'Inniskillings (6e dragons) sur l'autre, se précipitèrent à leur poursuite. Quelques Boers embusqués dans des rochers pour couvrir la retraite du gros,

arrêtèrent le 10e hussards. Le colonel Fisher mit ses hommes pied à terre et les menant à l'attaque de la position ennemie, réussit à l'emporter avec beaucoup de hardiesse et d'intrépidité.

Au cours de cette affaire, le major Harvey fut tué et le major Alexander grièvement blessé.

L'escadron du 6e dragons (capitaine Herbert), ne montra pas moins d'audace, en poursuivant l'ennemi à cheval et en lui infligeant des pertes à coups de lances.

Cependant 200 Boers restaient encore sur la position ; après les avoir canonné pendant longtemps de front et de flanc, je me décidai à les faire balayer par l'infanterie montée. Avec l'appui du feu de l'artillerie, le capitaine de Lisle gagna adroitement une position d'où il put attaquer le flanc droit de l'ennemi. Il mit pied à terre et se porta à l'attaque en utilisant soigneusement le terrain. Devant cette menace, une centaine de Boers lâchèrent pied par petites fractions, le reste chercha à arrêter l'infanterie montée. Quand nous tînmes la moitié de la position, les derniers Boers s'enfuirent à l'exception de vingt et un d'entre eux qui se rendirent. L'infanterie montée n'avait éprouvé aucune perte. Le capitaine de Lisle conduisit cette affaire avec habileté et énergie.

Il paraît certain que l'ennemi perdit dans cette journée 90 tués ou blessés; de notre côté nous eûmes 6 tués et 15 blessés.

Le 5, les positions ennemies furent canonnées, et nous reconnûmes soigneusement la hauteur de Grassey-Hill dont nous voulions nous emparer le lendemain. Son occupation nous aurait livré Colesberg.

Au cours de cette reconnaissance, mon aide de camp, le lieutenant Sir John Milbanke, du 10e hussards, fut grièvement blessé.

J'avais souvent discuté l'attaque de Grassey-Hill avec feu le colonel Watson, et il m'avait accompagné à plusieurs reprises dans les reconnaissances de cette position. Il pensait être en état de mener l'affaire à bien, lorsqu'il aurait reçu la seconde moitié de son bataillon. Celui-ci était établi en face et à environ 1000 yards de Grassey-Hill, devant le coin Nord-Ouest des positions de Colesberg.

Il reçut ses quatre dernières compagnies la veille de l'attaque.

Le 5, au soir, en réponse à une communication du colonel Watson, je fis connaître à celui-ci que je l'autorisais à faire une attaque de nuit, s'il se présentait une occasion favorable, à charge de m'en prévenir et d'en informer les troupes dans son voisinage.

Je ne reçus rien autre; cependant je quittais Rensburg à 2 heures du matin, et arrivais sur la position un peu avant le jour. A l'aube nous entendîmes une violente fusillade dans la direction de Grassey-Hill.

Je prescrivis au colonel Eustace de mettre son artillerie en position

pour appuyer l'attaque que je supposais entreprise par le colonel Watson. Les batteries tirèrent aussitôt sur les défenses de Grassey-Hill; mais, quelques minutes après, je reçus la nouvelle que 300 hommes du Suffolk Regiment venaient de rentrer au camp, ayant reçu de « quelqu'un » l'ordre de se retirer. Ils appartenaient à un détachement de quatre compagnies que le colonel Watson avait dirigé contre Grassey-Hill la nuit précédente à minuit et demi. Plus tard le major Cubitt qui commandait en second, et était resté au camp, me rendit compte que 120 officiers ou hommes de troupe avaient été tués, blessés ou faits prisonniers.

J'appris dans la suite, dans la mesure où il m'a été possible d'obtenir sur cet incident des renseignements précis, que le colonel Watson avait pris des dispositions de nature à assurer le succès de son attaque, mais que la majorité de ses soldats furent pris de panique et s'enfuirent.

Le colonel Watson était un homme très brave et d'une grande valeur; sa mort est très regrettable.

Il semble que tous les officiers se conduisirent avec le plus grand courage, et, que les hommes qui restèrent avec eux opposèrent une vive résistance.

Mon intention avait été de renouveler mes entreprises contre le flanc gauche de l'ennemi; mais il était nécessaire de donner du repos aux hommes et aux chevaux. Je partis le dimanche, 7, avec un escadron de Royal Horse Guards (lieutenant-colonel Fenwick), pour reconnaître une position offrant des ressources en eau, à 10 milles vers le Nord-Est.

L'examen des hauteurs se détachant de la face orientale de la position ennemie me montra qu'elles pouvaient servir de pivot à un mouvement contre les derrières de l'ennemi, prenant à revers la partie Ouest de ses défenses.

Espérant trouver de l'eau dans le voisinage de ces hauteurs, j'installai l'escadron dans une bonne position défensive, avec ordre de se retirer si l'ennemi faisait mine de l'attaquer.

Ma reconnaissance me montra qu'il n'y avait pas d'eau dans le voisinage, et qu'en conséquence, je ne pouvais y installer un poste permanent.

Mais à 2 milles environ plus à l'Est, je trouvais une excellente position à la ferme de Slingersfontein.

L'ennemi avait cherché à nous empêcher de nous approcher de lui par un feu à grande distance, qui n'empêcha pas mon escadron de tenir bon sur sa position.

Un peu plus tard, l'artillerie ennemie ouvrit son feu, et je vis l'escadron battre en retraite. Il se retira sans grandes pertes; cependant le capitaine Ricardo et quatre cavaliers furent pris par l'ennemi.

Le cheval de cet officier avait été tué; pris en croupe par un de ses hommes il tomba avec lui aux mains des Boers. L'escadron réussit à causer quelques pertes à l'ennemi.

Cette reconnaissance fut très utile; elle me permit de trouver une bonne position sur ce flanc des Boers.

Occupation de Slingersfontein (9 *janvier*). — Au cours de ces opérations, je me suis toujours efforcé de ménager les chevaux autant que possible, et j'estime que le repos que je leur laissai jusqu'au 9 était indispensable. A cette date, je fis occuper la position de Slingersfontein par un détachement (1) commandé par le colonel Porter, du 6e Dragoon Guards. Une fois que les troupes furent installées, je leur envoyai leurs bagages. Je quittai le colonel Porter en lui donnant l'ordre de pousser ses reconnaissances vers le Nord et vers l'Est.

Après avoir passé l'inspection des camps et des provisions de notre aile gauche, je revins dans la soirée bivouaquer à Slingersfontein, afin de commencer les opérations le 11.

Combat de Slingersfontein (11 *janvier* 1900). — La veille, le colonel Porter m'avait signalé que l'ennemi semblait avoir reçu d'importants renforts de Norval's Pont et qu'il avait occupé l'extrémité Nord de la crête de Slingers, ainsi qu'une hauteur située à l'Est de cette crête. Il couvrait ainsi la voie ferrée. Le colonel Porter était sorti avec son détachement et avait empêché le mouvement de s'étendre plus au Sud.

Le 11, je quittai Slingersfontein à 5 heures du matin avec le détachement du colonel Porter. Mon but était de reconnaître complètement la force et les dispositions de l'ennemi; en même temps, le major Hunter-Weston, du génie, avec un détachement de cavalerie, avait ordre de chercher à gagner le chemin de fer et à détruire le télégraphe, en s'étendant sur notre droite.

L'artillerie ouvrit le feu d'une bonne position. Les carabiniers et les New-Zealand Mounted Rifles occupèrent les Boers sur le front, pendant que la cavalerie de la Garde gagnait une bonne position sur leur flanc gauche.

Pendant un moment, nous repoussâmes l'ennemi et j'espérais réussir à le tourner; mais il reçut des renforts très importants de Norval's Pont, et comme mon but n'était pas de m'engager dans une offensive sérieuse, je donnai l'ordre de la retraite. Elle fut exécutée par le colonel Porter, à qui je confiai le soin des opérations ultérieures (obligé de

---

(1) Composé de quatre pièces d'artillerie à cheval, trois escadrons du 5e Dragons, les New-South Wales Lancers, les New-Zealand Mounted Rifles.

me rendre au quartier général), après avoir reconnu l'effectif et les dispositions de l'adversaire.

Le major Hunter-Weston n'avait pu pénétrer jusqu'à la voie ferrée, dont les abords difficiles étaient gardés sur tous les points.

L'arrivée de renforts importants (venus, dit-on, de Kimberley et de Ladysmith) m'empêchait de pousser sur les derrières de l'ennemi; mais celui-ci se trouvait acculé à la voie ferrée et sa ligne de défense était extrêmement étendue.

Dans la première partie de ce rapport, j'ai parlé de la hauteur de Coleskop, qui fait face à la partie Ouest de la position ennemie. Elle domine la plaine de 800 pieds par des pentes très raides, abruptes même sur certains côtés.

Le major Butcher, de la 4e batterie montée, réussit, au prix de grands efforts, à y monter deux pièces de campagne, qui nous rendirent de grands services. Leur feu dominait toutes les positions ennemies, forçant les Boers à abriter leurs tentes et leurs laagers dans des vallons rocheux, leur causant une grande gêne et des pertes sérieuses.

Les munitions furent portées aux pièces à l'aide d'un câble construit par le génie.

Pour inquiéter les Boers sur leurs communications, je fis partir, le 14, une colonne volante (1), commandée par le major Allenby, du 6e dragons, avec mission de déborder leur flanc droit et de chercher à atteindre le pont de route de Colesberg, sur lequel elle devait ouvrir le feu. Ce dernier objectif fut atteint et notre artillerie tira sur le pont. Devant l'attitude de l'ennemi, le détachement dut se retirer, après avoir lancé 20 obus. Les Boers cherchèrent en vain à lui couper la retraite. Nous fîmes cinq prisonniers. Le capitaine de Lisle, de l'infanterie montée, faisait fonction d'officier d'état-major du détachement.

Le 15 janvier, l'ennemi attaqua mon poste avancé de Slingersfontein. Constitué par une hauteur à pentes raides, dont une notable partie en angle mort, il avait pour garnison une compagnie du Yorkshire Regiment et une compagnie des New-Zealand Mounted Rifles, sous les ordres du capitaine Orr, du Yorkshire Regiment. Pendant une partie de la matinée du 15, l'ennemi entretint un feu violent à grande portée des positions opposées à la nôtre. Vers 10 heures du matin, il prononça un mouvement qui indiquait son intention d'attaquer la hauteur par

---

(1) Comprenant deux pièces d'artillerie à cheval, un escadron (réduit) du 6e dragons, un escadron (réduit) du 10e hussards, deux compagnies d'infanterie montée.

l'Est, direction qui lui offrait des couverts et un terrain d'approche favorable. Pendant que cette menace s'accentuait, la fusillade partant des positions ennemies continuait violemment. Lorsque l'attention de nos troupes fut attirée vers l'Est, on signala soudain qu'un gros parti ennemi se trouvait au pied des pentes Ouest, très raides, et les gravissait en se couvrant des rochers et des inégalités du sol. Au moment où les Boers se virent découverts, ils ouvrirent un feu violent sur les pentes Ouest. Le capitaine Orr fut grièvement blessé et son sergent-major tué. L'ennemi s'approchait, le moment était critique. Le capitaine Madocks, de l'artillerie, qui commandait les New-Zealand Mounted Rifles, vit la situation difficile des Yorkshires, privés de leur chef. Il rassembla rapidement quelques-uns de ses hommes sur la partie Ouest du sommet et rallia les troupes qui l'occupaient. Il les détermina à garnir les retranchements et à s'opposer au mouvement de l'ennemi, qui montrait beaucoup d'audace; plusieurs de nos hommes avaient, en effet, abandonné leur poste. Le capitaine Madocks se précipite alors en avant, donne l'ordre de mettre la baïonnette au canon et charge sur les pentes. Les Boers font immédiatement demi-tour et s'enfuient jusqu'au pied de la hauteur. Leur exemple est suivi par tous ceux qui étaient embusqués invisibles derrière les rochers. Nos troupes envoyèrent plusieurs salves sur l'ennemi, qui abandonna 21 morts au pied de la hauteur. On estime que ses pertes en blessés dépassent 50.

Cette affaire fait le plus grand honneur au capitaine Madocks et aux New-Zealanders.

Le 18, le major général Clements arriva avec deux bataillons de la 12e brigade d'infanterie (Royal Irish et Worcestershire). Je lui donnai le commandement des troupes de Slinger's Farm et plus à l'Est. Les deux bataillons se portèrent à la ferme et occupèrent une bonne position dominante, bien fortifiée et solidement retranchée.

En outre, le général Clements avait à Slinger's Farm une compagnie de New-Zealand Mounted Rifles, un escadron et quatre canons. Le colonel Porter, du 6e Dragoon Guards, occupait, avec quatre escadrons, deux pièces et une compagnie d'infanterie, la ferme de Potfontein, à huit milles à l'Est et un peu au Sud de Slinger's Farm.

Le major Rimington, avec son corps des guides, s'est porté de Jasfontein sur une position dite Kleinfontein, à cinq milles environ au Nord de celles du colonel Porter. Outre ses guides, il a avec lui un escadron de cavalerie et une compagnie de New-Zealand Mounted Rifles. De ce point, il est en situation de surveiller et de faire reconnaître la vallée qui se dirige vers le Nord-Est, à six milles au Sud-Est de Norval's Pont. Depuis deux jours, il a pu occuper Rhenoster-Farm, où il est au contact avec les détachements ennemis qui couvrent la voie ferrée.

Des coups de fusil sont échangés tous les jours, mais l'ennemi reste sur la défensive.

Deux obusiers étant arrivés de De Aar, je les ai employés avec succès, les 19 et 20, contre les positions Ouest de l'ennemi. Leur tir a été excellent et leurs obus ont bien porté. Nous avons pu nous en rendre compte du sommet de Coleskop, d'où le tir était dirigé par téléphone.

Reconnaissance en force de Rietfontein-Plessis-Pass (25 *janvier*). — Les renseignements de patrouilles ou d'autres sources permettaient de penser que le passage de Rietfontein-Plessis, dans la chaîne de hauteurs orientée Est-Ouest, à six milles environ au Nord de Colesberg, était faiblement occupé ou même entièrement abandonné par l'ennemi. Afin de vérifier ces informations et de m'emparer de la position, si je pouvais le faire sans un combat sérieux, ce qui était contraire aux instructions du Maréchal, je prescrivis un mouvement en avant pour le 25 au matin. Le 24 au soir, l'infanterie montée du capitaine de Lisle se porta à Bastard's Nek, passage à cinq milles environ à l'Ouest de Rietfontein.

Le 25 au matin, le détachement (1) fut concentré au même point, sous mes ordres. La cavalerie était commandée par le général Brabazon; l'infanterie par le colonel Stevenson, de l'Essex Regiment.

Pour distraire l'attention des Boers, j'avais donné l'ordre de faire des démonstrations sur tout le front de nos positions.

Mon intention était de diriger d'enfilade le feu de l'artillerie contre l'ennemi, de faire avancer l'infanterie, à l'abri de la canonnade, le long des crêtes, pour le repousser et lui donner le sentiment de notre force, sans cependant m'engager dans une attaque sérieuse.

La cavalerie et l'infanterie montée devaient se porter vers le Nord et tourner l'ennemi. L'infanterie montée devait occuper une position à l'Est de celle des Boers.

La cavalerie devait, en outre, parer à toute attaque venant de la direction du pont de route de Colesberg.

Les mouvements de la cavalerie, de l'artillerie à cheval et de l'infanterie montée s'exécutèrent conformément aux ordres donnés. L'artillerie prit une bonne position et, concurremment avec la batterie montée, placée au pied des pentes Nord de la chaîne principale, dirigea un feu

---

(1) Comprenant une batterie à cheval, le 6e dragons, le 10e hussards et l'infanterie montée, quatre compagnies du Yorkshire Regiment, quatre compagnies de l'Essex Regiment, le bataillon du Wiltshire Regiment, une batterie montée.

d'enfilade efficace sur un kopje où l'on avait vu plusieurs groupes d'hommes et de chevaux. Deux des pièces adverses ripostèrent, et nous constatâmes que la position était fortement occupée.

La tentative de la cavalerie et de l'infanterie montée fut arrêtée par un mouvement des Boers venant du Nord et par un détachement envoyé de Rietfontein. La marche de ce dernier fut facilitée par la présence d'un ravin profond traversant du Sud au Nord la chaîne occupée par l'ennemi. Bien que l'intervention de celui-ci dans ces deux directions ait pu être repoussée, il était trop tard pour exécuter le mouvement tournant prescrit.

L'infanterie s'était progressivement avancée le long des crêtes et avait repoussé des forces ennemies importantes, et les positions occupées par le colonel Stevenson permettaient d'espérer le succès d'une attaque générale. Cependant, une telle attaque aurait entraîné des pertes considérables, n'étant pas appuyée par le mouvement tournant de la cavalerie et de l'infanterie montée. J'estimais, en conséquence, qu'il n'était pas dans l'esprit des instructions que j'avais reçues du commandant en chef de m'embarquer dans une telle entreprise. A 4 heures du soir, je donnai l'ordre de la retraite, qui fut exécutée d'une façon satisfaisante.

Cette reconnaissance fut très utile, en me renseignant sur la nature des positions occupées par l'ennemi sur ce point, ainsi que sur celles qui s'étendaient jusqu'à Colesberg (200 yards-Hill, Grassey-Hill). Des positions avancées de notre infanterie, on pouvait voir en effet les derrières de ces positions. Il est certain que ces renseignements auraient été très utiles si le plan général de la campagne m'avait permis de continuer mes opérations offensives de ce côté.

La démonstration exécutée par le major général Clements à la droite de nos positions avait été vigoureusement conduite et efficace. Ayant mis en ligne les troupes du colonel Porter et le corps du major Rimington, il canonna l'ennemi d'une forte position dite Kleintoren-Hill et le repoussa jusqu'au chemin de fer. Il n'éprouva que de faibles pertes.

. . . . . .

(Suit une longue liste d'officiers cités pour leurs excellents services.)

J'ai l'honneur, etc.....

J.-D.-P. French,

lieutenant général commandant la division de cavalerie.

APPENDICE N° 29.

Le maréchal Lord Roberts au Ministre de la guerre.

Quartier général dans l'Afrique du Sud, Kroonstad, 21 mai 1900.

My Lord,

Dans mon rapport du 15 mars 1900, j'en suis resté à l'entrée du quartier général de l'armée à Blœmfontein.

Aujourd'hui je me propose de donner un résumé des événements depuis cette époque jusqu'au 12 mai, date à laquelle les troupes sous mes ordres directs ont occupé Kroonstad. Ce point était le siège du gouvernement provisoire de l'État libre.

Nos mouvements rapides depuis la frontière occidentale de ce pays et la prise de la capitale, avaient considérablement démoralisé les Boers. Leurs forces, qui battaient en retraite devant nous, se retirèrent dans la direction de Kroonstad, tandis que celles qui opéraient dans le Nord de la colonie du Cap traversaient l'Orange, et opéraient leur mouvement vers le Nord, en longeant la frontière du Basutoland, et le fertile district de Ladybrand.

Lorsque ces dernières eurent évacué la région Sud de l'État libre, on put croire que le pays était soumis. Beaucoup de Burghers livrèrent leurs armes et leurs chevaux et prêtèrent le serment de cesser les hostilités contre le gouvernement anglais. Si j'avais été alors en état d'achever la poursuite de l'ennemi et de tirer avantage de cette situation, la pacification de l'Orange eût été relativement facile.

Mais cela m'était impossible. Notre principale base d'opérations, Cape-Town, d'où nous tirions nos vivres, est à 750 milles de Blœmfontein à laquelle elle est reliée par un chemin de fer à voie unique. En outre, les communications avec la colonie du Cap étaient interrompues par la destruction des deux ponts sur l'Orange.

Dans le pays même, nous ne pouvions guère trouver comme vivres que de la viande sur pied, et chaque pas en avant nous éloignait de nos approvisionnements. En outre l'armée avait besoin de repos, après les fatigues extraordinaires auxquelles elle avait été soumise et qui avaient grandement altéré sa mobilité.

L'ennemi connaissait exactement notre situation. Il était parfaitement renseigné sur l'état de nos approvisionnements, de nos moyens de transport, de nos chevaux d'artillerie et de cavalerie. Les Boers

reprirent courage pendant notre arrêt forcé et prolongé à Blœmfontein, et enrayèrent leurs mouvements rétrogrades. Ils firent preuve d'une grande habileté stratégique en réoccupant Ladybrand et en concentrant des forces importantes entre Brandfort et Thabanchu. Ces dispositions leur donnaient accès dans les districts Sud-orientaux de l'État libre, et m'empêchaient de reprendre mon mouvement sur Prétoria, avant de les avoir rejetés au Nord de la ligne Thabanchu-Ladybrand.

Dès que les communications par chemin de fer avaient été rétablies avec la colonie du Cap, la 3e division (lieutenant général sir W. Gatacre) reçut l'ordre de s'avancer le long de la voie ferrée de Béthulie, par Springfontein, sur Blœmfontein. En même temps, la colonne du major général Clement, qui avait délogé l'ennemi de Colesberg et de Norval's Pont, marchait par Fauresmith et Petrusburg et rejoignait mon quartier général le 2 avril. Sur ces entrefaites, j'avais occupé Glen-Station et Karee-Siding. Le 29 mars, les troupes commandées par le lieutenant général Tucker (1) attaquèrent l'ennemi et le repoussèrent sur Brandfort, occupant et retranchant une position qui protégeait efficacement la gare et le pont de chemin de fer en voie de reconstruction à Glen.

Le lendemain, informé de la présence de forces ennemies importantes près de Thabanchu, je jugeai nécessaire de rappeler le détachement de cavalerie qui occupait cette localité. Pendant son mouvement sur les Waterworks, à 21 milles à l'Est de Blœmfontein, cette troupe, rapidement suivie par les Boers, tomba près de Sannah's Post dans une embuscade habilement tendue, sur laquelle je reviendrai dans un rapport spécial. L'ennemi s'empara de 7 canons de 12 livres et de nombreux prisonniers comprenant le personnel d'une batterie à cheval et d'unités diverses; le détachement éprouva en outre de fortes pertes et se laissa prendre un convoi. Encouragés par ce succès, les Boers se portèrent vers le Sud, se heurtèrent à un faible détachement envoyé sur Dewetsdorp par le lieutenant général Gatacre, et que j'avais prescrit de rappeler. L'ennemi cerna le détachement, et avant l'arrivée des secours, le força de se rendre. Les officiers et hommes de troupe faits prisonniers furent dirigés sur Kroonstad.

Les Boers occupèrent alors Dewetsdorp, en même temps qu'un détachement important attaquait Wepener, occupé depuis quelques jours par une colonne de la brigade coloniale sous les ordres du lieutenant-colonel Dalgety.

---

(1) 7e division, 3e brigade de cavalerie, infanterie montée de Le Gallais.

Abandonnant la ville en s'établissant sur une position défensive qui commande à 3 milles à l'Ouest un pont important sur le Caledon, le lieutenant-colonel Dalgety se retrancha, et réussit à tenir les Boers en échec pendant 16 jours, malgré son infériorité numérique (il avait environ 1600 hommes avec lui) et celle de son artillerie.

La pression des renforts venus du Sud et de l'Ouest força les Boers à se retirer vers le Nord le long de la frontière du Basutoland.

Pendant ces événements, la condition de mes troupes à cheval m'empêchait d'agir avec rapidité. J'étais, en outre, résolu, à rester fidèle à mon plan de campagne, et à ne pas me laisser entraîner à engager dans des opérations d'importance secondaire, les troupes que je destinais à l'objectif principal, c'est-à-dire à la continuation de la marche vers le Nord sur Johannesburg et Prétoria. Je me bornai donc à protéger soigneusement la voie ferrée, et à rassembler des forces suffisantes pour rejeter l'ennemi au Nord de la ligne Brandfort-Thabanchu.

Dans ce but je concentrai à Edenburg, avec la 8e division nouvellement arrivée, la 3e division complétée par quelques bataillons de milice. Précédemment, le 5 avril, j'avais prescrit au général sir R. Buller d'envoyer du Natal dans la colonie du Cap, la 10e division (lieutenant général sir Archibald Hunter), avec l'Imperial Light Horse. J'avais, en effet, un urgent besoin de renforts, pour organiser la délivrance de Mafeking, et la situation au Natal autorisait ce prélèvement. J'employai la brigade Hart de cette division à secourir Wepener, en liaison avec le gros de la division coloniale du général Brabant, tandis que le reste de la division de sir A. Hunter se rendait à Kimberley. L'infanterie montée fut réorganisée et accrue de plusieurs bataillons d'Imperial Yeomanry. Je la rassemblai, ainsi que la 4e brigade de cavalerie près de Bloemfontein.

Les dispositions prises pour protéger la voie ferrée et rejeter l'ennemi des districts Sud-orientaux de l'État libre avaient eu l'effet espéré; le 24 avril, Wepener était délivré et Dewetsdorp occupé par le lieutenant général French. Refoulés de la région Sud-Est, les Boers prirent une position entre Thabanchu et Ladybrand d'où ils furent peu à peu repoussés par la 8e division (lieutenant général Rundle), la division coloniale Brabant et un détachement commandé par le major général Jan Hamilton (1).

Les 28 et 29 avril, nos troupes furent engagées contre l'ennemi aux

---

(1) Ce détachement comprenait : La 2e brigade de cavalerie (brigadier général Broadwood), la 2e brigade d'infanterie montée (brigadier général Ridley), la brigade Smith Dorrien de la 9e division, et une brigade de nouvelle formation (21e) composée du 1er bataillon de

environs de Thabanchu, et le 1er mai celui-ci fut battu complètement à Houtneck sans grosses pertes de notre part, grâce aux admirables dispositions du major général Jan Hamilton. Il aurait sans doute mieux valu que nos troupes opérant vers Dewetsdorp réussissent à couper la retraite de l'ennemi et à lui prendre ses canons; mais, j'ai déjà dit qu'elles étaient peu nombreuses; en outre, pendant ces mouvements, les Boers n'avaient avec eux presque aucun *impedimentum*, chaque combattant ayant sur un cheval de main sa couverture et ses vivres. Connaissant parfaitement les ressources du pays, et les points où l'on trouve en abondance des céréales et du bétail, ils n'étaient pas obligés de traîner avec eux des approvisionnements, et marchaient d'un train que nous ne pouvions soutenir.

En conséquence, ils pouvaient toujours s'échapper, sans autres pertes que celles que nous leur infligions en les délogeant de leurs positions.

Au commencement de mai, je tenais solidement tous les points stratégiques dans les districts Sud-orientaux, et je n'avais plus aucune inquiétude pour la sécurité du chemin de fer. L'état matériel des troupes à cheval s'était amélioré, et j'avais reçu un nombre considérable de chevaux de remonte; des approvisionnements suffisants avaient été rassemblés à Blœmfontein, et les dispositions pour les convois étaient complètes. Dans ces circonstances, je crus qu'il était opportun d'ordonner le mouvement sur Kroonstad. Je me rendis en chemin de fer de Blœmfontein à Karee-Siding, où j'avais préalablement détaché la 11e division (général Pole Carew). La 1re brigade d'infanterie montée (Hutton) s'était portée à Brakpan, à 10 milles vers l'Ouest, pendant que le lieutenant général Tucker avec la 13e brigade (Wavell) de la 7e division était à 2 milles à l'Est de la voie ferrée; la 14e brigade (Maxwell) était à Vlakfontein, à 5 milles plus à l'Est. Le même jour, le détachement du major général Jan Hamilton était à Isabellafontein.

Nous occupâmes Brandfort l'après-midi; les Boers, commandés par le général Delarey ne firent qu'une faible résistance, aussitôt que leur droite fut tournée par l'infanterie montée du général Hutton.

Le lendemain, les 7e et 11e divisions avec la 1re brigade d'infanterie montée restèrent près de Brandfort, pendant que le général Jan Hamilton repoussait l'arrière-garde ennemie à Welkom à 15 milles environ au Sud de Winburg. Dans cette circonstance la réunion des deux détachements boers fut entravée par un mouvement bien exécuté de la cavalerie de la Garde, du 12e Lanciers et des Kitchener's Horse,

---

Sussex, du 1er bataillon de Derbyshire, du 1er bataillon de Cameron Highlanders et d'un bataillon de volontaires de la Cité de Londres, le tout sous le commandement du major général Bruce Hamilton.

sous les ordres du lieutenant-colonel comte d'Airlie. Après le choc, l'ennemi s'enfuit en laissant ses morts et blessés sur le terrain.

Le 5 mai, les troupes avec lesquelles je marchais se portèrent à 3 milles de la rivière Vet, dont l'ennemi occupait en force la rive Nord. Pendant trois heures, l'action se borna à une lutte d'artillerie dans laquelle nos pièces de campagne et de marine se comportèrent très bien; mais à la soirée, l'infanterie montée exécuta un mouvement tournant, traversa la rivière à 6 milles à l'Ouest du pont du chemin de fer, précédemment détruit par les Boers, ainsi que tous ceux que nous rencontrions pendant notre mouvement. Dans cette affaire, les corps d'infanterie montée canadienne, de la Nouvelle-Galles du Sud et de la Nouvelle-Zélande rivalisèrent d'efforts pour atteindre l'ennemi. Nous prîmes un Maxim et 26 prisonniers, et n'éprouvâmes que de faibles pertes.

Le même jour, le général Jan Hamilton entra dans Winburg après un engagement à Bobiansberg où le 2e bataillon de Black Watch (lieutenant-colonel Carthew-Yorstoun) se distingua particulièrement.

Pendant la nuit, l'ennemi se retira sur le Zand, et le 6 mai le gros de nos troupes traversa la Vet sans trouver de résistance et occupa la bifurcation de Smaldeel. Les gués étaient si mauvais que l'on perdit beaucoup de temps à faire traverser les bagages et les convois et que je fus obligé de faire halte à Smaldeel pendant deux jours. Cependant l'infanterie montée poussa jusqu'à Welgelegen, et le détachement du général Jan Hamilton se porta à 10 milles au Nord de Winburg, où il fut remplacé par la brigade écossaise.

Le 8, je fus rejoint par le général French et les 1re (Porter), 3e (Gordon) et 4e (Dickson) brigades de cavalerie; le lendemain toutes les troupes atteignirent Welgelegen, les 1re et 4e brigades de cavalerie et l'infanterie montée gagnant la rive Sud du Zand en face de Duprecz-Laager. Dans la soirée du même jour un escadron des Scots Greys réussit à passer la rivière près de Verneulen's Kraal et à tenir le gué en cet endroit. La 7e division bivouaqua près de Merriesfontein et le major général Jan Hamilton atteignit Bloemplats, poussant le 1er bataillon du Derbyshire Regiment jusqu'au gué de Junction-Drift.

Le 10 au matin, on voyait l'ennemi occupant en force la rive Nord du Zand. Dès l'aube, le lieutenant général French traversait le cours d'eau avec deux brigades de cavalerie et exécutait un large mouvement tournant au delà de la mine de diamants de Dirksburg; il était appuyé par la 1re brigade d'infanterie montée (major général Hutton). J'envoyai les bataillons d'infanterie montée Ross et Henry occuper le gué près du pont du chemin de fer. Ils en étaient maîtres à 7 heures du matin et derrière eux traversaient la 3e brigade de cavalerie et la 11e division. La 7e division passa le gué de Junction-Drift. Le major

général Jan Hamilton poussa en avant sa brigade de cavalerie par le même gué et la fit suivre par les 21e (général Bruce Hamilton) et 19e (général Smith Dorrien) brigades d'infanterie. Sur ses flancs, comme sur son front devant le général French, l'ennemi opposa une résistance obstinée, mais à 11 h. 30 du matin, il fut chassé de ses positions et dut se retirer vers Kroonstad, après avoir fait sauter les ponts et les petits tunnels du chemin de fer.

Mon quartier général, avec la 11e division furent portés ce jour-là à Rietspruit, 8 milles au Nord de la rivière. La 7e division bivouaqua à Deelfontein-Nood, et la colonne Jan Hamilton s'arrêta à 4 milles environ à l'Est de ce point. L'après-midi, le général French, les 1re et 4e brigades de cavalerie et la brigade d'infanterie montée Hutton atteignirent un point à 4 milles à l'Ouest de Ventersburg-Roadstation. Le 11 mai, je me portai avec la 11e division, par une étape de 20 milles, à Geneva-Siding, à 14 milles de Kroonstad et 8 milles de Boschrand, où les Boers étaient retranchés sur une position couvrant la ville. La brigade de cavalerie Gordon s'avança au contact de l'ennemi, soutenue, sur sa gauche, par l'infanterie montée du général Hutton. Le général French, avec les 1re et 4e brigades de cavalerie, s'avança jusqu'au gué de Valsch-River-Drift, à 10 milles au Nord de Kroonstad, avec ordre d'y couper la voie ferrée. La 7e division s'arrêta un peu au Sud-Est de Geneva-Siding, et la colonne Jan Hamilton à quelque distance à l'Est.

L'ennemi évacua pendant la nuit ses retranchements de Boschrand et se retira vers le Nord. Le 12 mai, j'entrai à Kroonstad avec la 11e division, sans trouver de résistance.

Le président Steijn avait quitté la ville le 11 au soir, transportant le siège du gouvernement de l'État libre à Lindley. Les commandants Botha et De Wet accompagnaient les Transvaaliens dans leur retraite vers le Nord.

Si j'examine maintenant les événements sur les autres théâtres d'opérations, je ferai remarquer que pendant la période envisagée dans ce rapport, il ne se passa au Natal rien d'important. Les Boers continuent à se retrancher dans le Biggarsberg ; ils tiennent les passages du Drakensberg, mais ils n'entreprennent aucun mouvement offensif. Sir R. Buller est resté à Ladysmith, il se contente de surveiller l'ennemi, sans risquer aucune affaire sérieuse. Il agit en cela suivant mes instructions ; ne se sentant pas assez fort pour s'emparer des passages du Drakensberg, il ne peut me prêter un appui effectif avant que je sois maître de Kroonstad et en situation d'entrer au Transvaal.

Dans les environs de Kimberley, les événements suivants se sont produits : Le 16 mars, lord Methuen poussa une reconnaissance

jusqu'à Fourteen-Streams et revint le soir même à Warrenton. Dans la suite, il alla jusqu'à Barkly-West et fit réparer la voie ferrée entre Kimberley et Warrenton. Le 3 avril, il gagna Boshof avec un détachement (1). Le 5, avec l'Imperial Yeomanry, le corps monté de Kimberley et la 4e batterie montée, il cerna un petit commando boer près de cette localité. Le colonel de Villebois-Mareuil et 7 hommes furent tués, 8 blessés, le reste (54 Boers, Français et Allemands) fut fait prisonnier.

Le même jour, une lettre du colonel Baden-Powell, datée du 17 mars, nous apprenait que Mafeking était toujours assiégé, bien que par des forces réduites. Des renforts lui venaient du Nord avec le colonel Plumer, mais il paraissait peu probable qu'ils puissent rompre l'investissement. Je lui avais demandé où en étaient ses approvisionnements, et il me faisait connaître que leur durée extrême ne dépasserait pas, suivant toute probabilité, le 18 mai.

Le 17 avril, je donnai des ordres pour l'organisation d'une colonne volante, forte d'environ 1100 hommes, avec un convoi attelé de mulets, destinée à délivrer Mafeking. J'en donnai le commandement au colonel B.-T. Mahon, du 8e hussards. Elle comprenait 900 hommes montés, y compris l'Imperial Light Horse ; 4 pièces d'artillerie à cheval et 100 artilleurs, 100 fantassins choisis chargés particulièrement de la garde du convoi, 52 voitures attelées chacune de 10 mulets, et 1200 chevaux environ. Elle devait emporter des vivres pour 16 jours et du fourrage pour 12. Elle prenait également des médicaments pour la garnison de Mafeking. Des vivres et approvisionnements divers devaient être envoyés au colonel Baden-Powell par chemin de fer dès que celui-ci pourrait être réparé. La colonne volante devait partir au plus tard le 4 mai.

Le 24 avril, je donnai des instructions au général Hunter pour un mouvement immédiat et une action combinée avec lord Methuen, afin de détourner l'attention de l'ennemi jusqu'à ce que la colonne volante eût traversé le Vaal et pris une bonne avance. Le 29 avril, le général Hunter me rendit compte qu'il pensait forcer le passage du Vaal le 2 mai et faire partir la colonne volante le 4 mai. Celle-ci se mit en route à la date fixée, et au moment où j'écris ces lignes, j'apprends que Mafeking a été délivré le 18 mai, après une héroïque défense qui dura plus de 200 jours.

---

(1) Trois batteries montées, une section de la batterie d'obusiers, sept compagnies d'Imperial Yeomanry, le corps monté de Kimberley (600 hommes), la 9e brigade d'infanterie et deux bataillons de la 20e brigade.

Le 5 mai, la brigade Barton a eu un engagement avec un détachement de 2,000 Boers, à 2 milles au Nord de Rooidam, a réussi à leur infliger de fortes pertes et à les forcer à la retraite vers le Nord. Le 7, le général Hunter a occupé Fourteen-Streams, sans rencontrer de résistance, les Boers se retirant devant lui en désordre et abandonnant leurs munitions et leurs effets. Ce succès fut particulièrement dû aux excellentes dispositions prises par le major général Paget, qui dirigea contre la position ennemie un feu puissant d'artillerie.

On entreprit immédiatement la réparation du pont de chemin de fer de Fourteen-Streams, ainsi que la construction d'un poste fortifié pour un bataillon d'infanterie. Le détachement du général Hunter occupa Christiana ; il est actuellement en marche sur Mafeking, tandis que lord Methuen a quitté Hoopstad pour opérer sa jonction avec moi.

J'ajouterai que depuis notre entrée à Blœmfontein, le district de Prieska a été pacifié. Les dispositions particulièrement énergiques arrêtées par lord Kitchener ont été exécutées par le brigadier général Settle, le colonel sir C. Parsons et le lieutenant-colonel Adye.

Le calme s'est rétabli dans les districts septentrionaux de la colonie du Cap, où nombre de rebelles s'étaient joints aux Boers.

Il y a également progrès dans l'organisation d'une administration provisoire de la partie conquise de l'État libre. Des commissaires de districts, sous l'autorité du gouverneur militaire de Blœmfontein, ont été nommés, et l'on est en train de former un corps de police.

Ci-joint un tableau des pertes.

J'ai l'honneur, etc.....

ROBERTS,
Maréchal.

TABLEAU des pertes éprouvées par les troupes opérant dans l'Etat libre du 13 mars au 20 mai 1900.

	TUÉS.		BLESSÉS.		DISPARUS.		PRISONNIERS.	
	Officiers.	Hommes de troupe.	Officiers.	Hommes de troupe.	Officiers.	Hommes de troupe.	Officiers.	Hommes de troupe.
Opérations près du Glen et de Karle Siding	2	19	14	165	»	11	»	5
Sannah's Post	3	12	15	108	17	413	»	»
Reddersburg	2	8	2	33	»	»	8	533
Siège de Wepener	3	25	11	130	»	»	»	»
Opérations à l'Est de la voie ferrée	4	29	32	224	3	69	1	6
Opérations à l'Ouest de la voie ferrée	3	9	4	67	»	6	»	11
Marche sur Kroonstad	3	29	13	149	2	35	3	8
TOTAUX	20	131	91	876	22	534	12	568

NOUVELLES MILITAIRES

AUTRICHE-HONGRIE.

Modifications apportées dans l'organisation des magasins d'habillement de l'armée commune. — Deux décisions ministérielles en date du 20 décembre 1901 et du 27 septembre 1902 ont modifié le recrutement du corps d'officiers du service d'habillement et apporté quelques légers changements dans l'organisation des magasins de l'armée commune. Il y a donc lieu de remettre au point les renseignements déjà donnés sur ce service par la *Revue militaire des Armées étrangères* (1).

Les magasins d'habillement de l'armée commune sont au nombre de quatre, à Brünn, Budapest, Graz et Vienne. Chacun d'eux fournit constamment les mêmes corps et mobilise, en temps de guerre, des magasins mobiles pour faire face aux besoins de l'armée de campagne.

Le service dans les magasins est assuré par un corps spécial d'officiers (Montur-Verwaltungs-Branche) qui se recrute :

1° Parmi les officiers subalternes (exceptionnellement parmi les capitaines) de l'armée active ou en retraite; 2° parmi les cadets promus officiers qui n'ont pas toutes les qualités requises pour servir dans la troupe; 3° parmi les lieutenants en premier et lieutenants comptables des corps de troupe.

Ces officiers sont soumis à un stage d'épreuve d'une année dans un dépôt d'habillement et subissent un examen devant une commission composée du commandant des cours d'administration à Vienne (2),

---

(1) L'armée austro-hongroise recourt à peu près exclusivement à l'industrie privée pour la confection des effets d'habillement nécessaires aux troupes. Les effets, ainsi confectionnés, sont conservés dans des magasins qui les répartissent ensuite entre les corps et services, selon leurs besoins. Ces magasins sont : pour l'armée commune, des magasins d'habillement (Montur-Verwaltungs-Anstalten) ; pour la landwehr cisleithane, le dépôt principal d'équipement de la landwehr (Landwehr-Ausrüstung Haupt-Depot); pour la landwehr transleithane, le dépôt central d'habillement (Landwehr Central-Montur-Depot).

(2) Ces cours sont au nombre de deux, réunis sous une direction

du chef de la 13e section (habillement et équipement) du ministère de la guerre, d'un officier supérieur du service de l'habillement et du professeur du cours dudit service à l'école d'administration militaire. Les candidats classés aptes suivent ensuite, à l'école d'administration, par séries désignées par le ministre (1), un cours spécial d'application théorique et pratique, d'une durée de dix mois, dont le programme comprend les matières suivantes :

a) Technologie des étoffes d'habillement ;

b) Fabrication du cuir ;

c) Principes de microscopie appliquée à l'examen des textiles ;

d) Travaux élémentaires de chimie technique ;

e) Étude des bois et métaux employés spécialement dans le service de l'habillement ;

f) Commentaire des règlements et circulaires concernant le même service.

Les officiers élèves fréquentent assidûment les manufactures d'étoffes et les tanneries civiles, l'Établissement d'expériences de l'industrie du cuir, le musée technique de tannage, l'école de l'industrie textile à Vienne. Ils font deux stages d'exercices pratiques de quinze jours dans une fabrique de draps et une tannerie.

Des conférences sur l'emploi des bois et métaux sont faites au comité technique militaire, à l'arsenal de Vienne et au dépôt du train à Klosterneuburg.

A la fin du cours d'application, les officiers reçoivent une note d'aptitude. Des postes de choix et importants, généralement la direction d'une section de magasin, sont donnés à ceux qui se sont particulièrement signalés. Les officiers notés médiocrement ou qui n'ont pas suivi les cours reçoivent des emplois subalternes.

Les capitaines ayant suivi le cours avec succès peuvent être promus au grade de major s'ils réunissent les conditions suivantes : avoir exercé pendant *deux ans* au moins les fonctions de chef de section ; avoir servi pendant *trois mois* au moins sous les ordres immédiats d'un commandant de magasin pour s'initier aux détails du service général de l'établissement ; avoir subi avec succès un examen théorique devant une commission dite d'avancement.

Le corps d'officiers comprend actuellement :

---

commune : cours de l'intendance militaire ; cours des administrateurs des subsistances.

(1) Les officiers qui veulent s'abstenir de suivre le cours peuvent en faire la demande.

1 colonel ;
2 lieutenants-colonels ;
2 majors ;
16 capitaines de 1re classe ;
8 capitaines de 2e classe ;
28 lieutenants ;
11 sous-lieutenants.

Ces officiers sont assistés au point de vue technique par un personnel subalterne (Hilfspersonal), comprenant 19 maîtres ouvriers (Werkmeister) de 1re et de 2e classe, ayant rang de sergent-major et se recrutant parmi les sous-officiers de l'armée qui possèdent les connaissances ou les aptitudes voulues. Ils disposent, en outre, d'hommes incorporés directement par chaque magasin (Mannschafts-Abtheilung) et qui y reçoivent une instruction militaire de huit semaines, par les soins d'un personnel d'instruction prélevé temporairement sur les corps de troupe d'infanterie. L'effectif de ce personnel s'élève à 514 hommes, dont 50 sous-officiers, 98 ordonnances, 33 ouvriers de 1re et de 2e classe et 287 compagnons de 1re, 2e, 3e classe. Ouvriers et compagnons exercent les professions de tailleur (36 p. 100), cordonnier (28 p. 100), corroyeur (18 p. 100), pelletier (6 p. 100), serrurier (3 p. 100), arçonnier, menuisier, tonnelier, maçon (9 p. 100).

La comptabilité des établissements est tenue par 23 officiers du corps des comptables de corps de troupe qui font généralement toute leur carrière dans les magasins d'habillement.

Les officiers et maîtres ouvriers portent le sabre d'officier d'infanterie ; les hommes de troupe, à l'exception des ordonnances, le sabre-baïonnette.

ESPAGNE.

Bagages de campagne pour officiers. — Un ordre royal circulaire du 17 novembre 1902 vient de réglementer le matériel des bagages à emporter par les officiers en campagne.

Les effets d'usage personnel seront transportés dans des malles ou cantines qui seront la propriété des officiers.

Les malles sont destinées aux officiers généraux seuls ; leurs dimensions extérieures sont de 770, 465 et 350 millimètres, leur poids est de 10 kilos. Elles sont fermées à l'aide de deux serrures et de deux courroies et recouvertes de toile imperméable rouge sombre.

Les cantines des officiers supérieurs ou subalternes ont pour dimensions 670, 325 et 260 millimètres. Elles n'ont qu'une serrure et ne pèsent que 5 kilos.

Le nombre de caisses à bagages affecté aux officiers est le suivant :

Général en chef d'une armée d'opérations : Non déterminé ;

Lieutenant général commandant un corps d'armée : 2 malles ;

Général de division : 1 malle et 1 cantine ;

Général de brigade : 1 malle ;

Officiers supérieurs : 2 cantines ;

Officiers subalternes : 1 cantine.

Le poids maximum accordé pour les bagages est de 40 kilos pour la malle et de 15 kilos pour la cantine.

Le même ordre royal réglemente également le transport des vivres et du matériel de cuisine dans des caisses dont les dimensions sont de 350, 515 et 394 millimètres et dont le poids est de 14 kilos.

Ces caisses, peintes en vert foncé, portent à l'extérieur l'inscription « Ustensiles » ou « Vivres ». Toutes les deux sont d'ailleurs du même modèle.

Les ustensiles renfermés dans une caisse pèsent environ 22 kilos.

Deux caisses (une à ustensiles, une à vivres) sont affectées aux groupes formés par :

1 officier général et ses aides de camp ;
6 officiers d'état-major ;
1 compagnie, escadron ou batterie.

ITALIE.

Adoption par la cavalerie italienne d'un chariot a bagages avec ou sans forge. — La cavalerie italienne vient d'adopter un nouveau type de voiture, dit chariot à bagages, susceptible de transporter une forge de petit modèle.

Cette voiture sera normalement traînée par deux chevaux conduits en rênes longues pour le service de garnison, et en cas de mobilisation par trois chevaux attelés de front et également conduits en rênes longues ; elle est pourvue de trois harnais à collier et d'un harnais spécial pour cheval de volée.

Le chariot à bagages, destiné à remplacer les chariots de bataillon, les forges à deux roues et les chariots de transport modèle 1876, en usage dans les régiments, sera mis en service au fur et à mesure des besoins et suivant les instructions de l'inspectorat de cavalerie.

PORTUGAL.

Les inspections dans l'armée portugaise. — Un décret royal, en date du 18 décembre 1902, prescrit que la surveillance des différents

services à la charge des corps et établissements relevant du département de la guerre sera assurée à l'avenir :

1° Par des inspections ordinaires;

2° Par des inspections extraordinaires.

Les premières ont pour but de vérifier, à des époques fixes, la situation des corps et établissements au point de vue de l'exécution des divers services, de la discipline, de l'instruction et de l'administration; les secondes, soit d'examiner inopinément d'une manière générale le fonctionnement des divers services et surtout le degré de préparation des troupes à la guerre, soit d'étudier à fond la marche d'un service de détail déterminé.

Les inspections ordinaires ont lieu deux fois par an, à six mois d'intervalle, sauf pour les garnisons des Açores et de Madère et les districts de recrutement, qui ne sont inspectés qu'une fois; elles sont passées par les généraux de brigade et les directeurs généraux des services intéressés et, à défaut et sur désignation ministérielle, par un général ou un colonel sortant de l'arme dont relève la troupe ou le service inspecté.

Les inspections extraordinaires sont prescrites par le ministre de la guerre ou passées sur l'initiative des généraux commandant les divisions militaires, le camp retranché de Lisbonne ou les Açores; l'officier qui en est chargé doit être, au moins, du même rang que celui qui assure les inspections ordinaires.

Tout inspecteur doit être accompagné, pendant le cours de sa mission, d'un officier du corps d'administration militaire, les inspections auxquelles procédaient antérieurement ces officiers étant supprimées.

Organisation d'un cours d'instruction militaire a l'Institut royal de Lisbonne. — Un décret royal, en date du 10 octobre 1902, a organisé à l'institut de Lisbonne un cours d'instruction militaire à deux degrés, en vue de répandre cette instruction et de préparer des cadres pour les formations de réserve.

Le cours du premier degré porte sur l'instruction des recrues et l'instruction individuelle; celui du deuxième degré, sur le programme de l'examen pour sous-lieutenant d'infanterie de réserve, le tir au revolver et l'escrime du sabre et du fleuret.

Les jeunes soldats ayant suivi le cours du premier degré et ayant, d'autre part, pratiqué pendant au moins trois ans le tir à la cible dans un stand militaire, seront dispensés de l'instruction des recrues et passeront dans la deuxième réserve au bout de 100 jours de service effectif, s'ils satisfont à un examen d'aptitude subi devant une commis-

sion régimentaire. Ils pourront, en outre, être promus au grade de caporal au bout de 30 jours de service effectif, sur l'avis favorable du commandant de compagnie, s'ils ont eu une bonne conduite.

Les individus qui ont suivi le cours du deuxième degré pourront se présenter à l'examen pour sous-lieutenant de réserve :

1° S'ils sont en situation de passer dans la deuxième réserve, comme satisfaisant à toutes les conditions exigées des soldats dont il est question à l'alinéa précédent:

2° S'ils ne sont plus astreints au service actif et s'ils possèdent au moins les connaissances littéraires nécessaires pour être inscrit en qualité d'élève ordinaire aux instituts industriels et commerciaux de Lisbonne ou de Porto.

RUSSIE.

Sortie du cours de l'intendance. — Le 22 mai 1903 ont pris fin les examens de sortie des auditeurs du cours de l'intendance, d'une durée de deux ans, créé en 1900 dans le but de donner aux fonctionnaires de l'intendance une instruction spéciale relative à leur service.

27 officiers ou fonctionnaires ont terminé le cours avec succès (contre 33 en 1902); 20 ont obtenu la première classe, 7 la deuxième classe.

Au point de vue de l'âge, 10 avaient 30 ans et au-dessous, 12 de 31 à 35 ans, 4 de 36 à 40 ans, et enfin 1 avait plus de 40 ans.

BIBLIOGRAPHIE.

Général H. Langlois, membre du Conseil supérieur de la guerre. — Enseignements de deux guerres récentes : guerres turco-russe et anglo-boer. — Paris, Ch. Lavauzelle, 1903, in-8°.

« Peu à peu, par le contact journalier avec la troupe et les états-« majors, j'ai constaté que les fausses doctrines émises à la suite de « la guerre anglo-boer ont profondément troublé les officiers, les ont « désorientés, ont ébranlé en eux la confiance dans leurs chefs, dont « les opinions deviennent chancelantes, commencent à leur enlever « l'esprit offensif, c'est-à-dire la confiance en eux-mêmes et en leur « troupe. Par-dessus tout, ces doctrines sapent gravement les bases « mêmes du décret sur le service des armées en campagne qui cons-

« que notre doctrine, notre loi. Le mal est grave et devient pro-
« fond.

« Par suite, il est indispensable, selon moi, de montrer aux officiers « que les principes de notre règlement reposent bien sur l'expérience « de la guerre, expérience mûrement méditée et basée sur les faits ; « il est urgent de leur faire saisir non pas seulement la lettre, mais « surtout l'esprit de ce décret qui est pour eux le guide le plus sûr, « celui qu'ils doivent suivre avec la conviction la plus sincère, avec la « foi la plus vive.

« Justifier par les faits de guerre eux-mêmes et faire comprendre « les principes du décret sur le service des armées en campagne, en « ce qui concerne le combat, tel est le but du présent ouvrage. »

Pour remplir le programme qu'il s'est ainsi tracé dans la préface de son nouvel et magistral ouvrage, le général Langlois fait une étude critique approfondie des faits de guerre les plus importants des campagnes turco-russe et Sud-africaine. Empruntant le récit des événements aux sources qui offrent les plus sérieuses garanties d'exactitude et d'impartialité, il les analyse dans leurs moindres détails et fait saillir de leurs enseignements toute la doctrine qui a inspiré notre règlement sur le service des armées en campagne.

Il étudie d'abord les combats autour de Plewna et montre que les échecs successifs des Russes sont dus à l'oubli ou à l'ignorance des principes qui sont la base même de nos règlements. Ces échecs sont caractérisés par l'absence de reconnaissance convenable par la cavalerie et le défaut de combat de préparation par l'avant-garde, par l'adoption de plans d'engagement préconçus, par le manque de liaison de l'action de l'artillerie avec celle des autres armes et par une conception erronée de la préparation de l'attaque par le canon, enfin par l'insuffisance des réserves. « Sans fortes réserves générales, le com- « mandement abdique. » Au contraire, lorsque les sains principes ont été appliqués, comme ce fut le cas dans les attaques conduites par le général Skobelef, les Russes obtinrent un succès incontestable. De même, c'est à leurs énergiques retours offensifs que les Turcs doivent d'avoir repoussé les attaques des Russes, pourtant si vigoureusement conduites.

Dans la guerre Sud-africaine, le général Langlois retrouve toutes les erreurs de 1877, mais terriblement aggravées.

Empruntant à la publication de la *Revue militaire des Armées étrangères* le récit des faits et utilisant les nombreux documents officiels qui l'accompagnent, il étudie les principaux combats de la campagne (Colenso, Maggersfontein, Spion-Kop, etc.). Chez les Anglais, il constate l'absence de tout organe sérieux de reconnaissance et de prise de contact, le manque de direction du haut commandement qui ne garde

pas de réserves. Nulle part il n'y a, dans le combat, de poussée des troupes de l'avant par les échelons de l'arrière. Il signale également la conception défectueuse de la préparation par l'artillerie. Cette arme, agissant seule, prête mal son concours à l'infanterie.

Fortement impressionnés par les échecs du début, les Anglais évitèrent les attaques de vive force dans la dernière partie de la campagne. Ils attendirent le succès de l'enveloppement de l'ennemi par l'extension exagérée des fronts. Ces procédés, hâtivement généralisés par certains écrivains militaires, ont été l'origine de fausses théories. « Toutes les fantaisies se sont donné carrière dans les conclusions « qui ont été tirées de la guerre Sud-africaine. » Certains esprits y ont vu une révolution dans la tactique. Une des erreurs contre laquelle le général Langlois s'élève avec le plus de vigueur, est celle qui proclame *l'inviolabilité du front*. Si les fronts ont été inviolés dans la guerre Sud-africaine, c'est, constate-t-il, parce qu'on n'a rien fait pour les violer. De même, on a cru y voir la faillite de la cavalerie. Or celle-ci n'a jamais été sérieusement employée.

Passant en revue les diverses manifestations de ces fausses théories, le général Langlois les réfute vigoureusement.

« C'est avec de pareilles doctrines, habilement présentées d'ailleurs, « que l'on vient troubler l'esprit de nos officiers, leur enlever la con- « fiance dans leurs règlements, dans leurs chefs, dans leur troupe ; « qu'on vient leur ôter l'énergie sans laquelle la victoire est et restera « toujours rebelle.

« Après de telles élucubrations, avec quel soulagement on revient « au principe napoléonien :

« En stratégie, *chercher la bataille ;*

« En tactique, *tâter partout et enfoncer sur un point*, c'est-à-dire aux « principes mêmes de la doctrine de notre règlement. »

Est-ce à dire que la tactique soit immuable ? L'auteur est bien loin de le penser. Si les principes ne changent pas, les formes évoluent avec les progrès de l'armement.

Le général Langlois consacre la dernière partie de son livre à une étude remarquable « des lois générales de l'évolution de la tactique ».

Nous nous bornerons à reproduire ici l'énumération sommaire de ces lois, en recommandant à tous nos camarades de méditer les quelques pages dans lesquelles elles sont exposées et justifiées.

Première loi. — Les perfectionnements apportés au fusil rendent presque toujours l'attaque de front plus difficile, plus coûteuse, plus aléatoire par conséquent.

D'où la nécessité pour l'infanterie qui attaque de prendre des formations moins vulnérables, moins denses, plus souples.

Deuxième loi. — Les perfectionnements du fusil facilitent l'action enveloppante ou de flanc.

En conséquence, tous les officiers *qui ne voient que l'action de l'infanterie*, qui ne saisissent pas assez nettement la nécessité de la solidarité avec les autres armes arrivent à l'une des conclusions suivantes :

« S'ils ont conservé l'âme du guerrier, l'esprit offensif, ils sont con-
« duits à chercher toujours et quand même l'*enveloppement* par une
« extension exagérée des fronts, toutes les unités marchant en ligne,
« sans réserve. »

D'autres exagèrent la nécessité de rechercher les terrains couverts ou coupés qui favorisent l'approche, mais n'offrent pas des facilités d'action commune des différentes armes indispensables à un effort d'ensemble.

« Les novateurs moins agressifs arrivent à une conclusion tout à
« fait démoralisante : l'attaque est impossible. D'où la formule nou-
« velle de la victoire : offensive stratégique, défensive tactique, for-
« mule que nous ne comprenons pas malgré tous nos efforts..... La
« défensive tactique a perdu les burghers; elle nous a perdus en 1870;
« elle sera toujours fatale à ses fervents. »

Troisième loi. — L'accroissement progressif de la puissance de l'artillerie facilite toujours l'attaque, qu'elle se produise de front ou de flanc.

Quatrième loi. — Les fronts de combat prennent une extension de plus en plus grande.

Cinquième loi. — De plus en plus la défense a la possibilité et le devoir de manœuvrer en profondeur.

Sixième loi. — L'assaillant doit perfectionner et fortifier de plus en plus les organes destinés à la prise de contact.

Septième loi. — Les progrès de l'armement diminuent constamment la force de la résistance de la fortification permanente et des ouvrages de fort relief; ils augmentent au contraire la valeur de la fortification légère de campagne étalée et disposée en profondeur.

La puissance toute récente du feu d'infanterie a donné à la simple tranchée-abri une force de résistance considérable.

Cela nous entraîne à la conception d'une fortification « en ordre dispersé et disposée en profondeur ».

Comme conséquence de cette loi, on pourrait peut-être remplacer nos places de deuxième et troisième lignes par « des places du moment
« créées en vue d'un besoin déterminé et sur un emplacement choisi
« d'après le but à atteindre. »

De ces lois générales de l'évolution de la tactique, l'auteur tire encore quelques autres conséquences :

a) « L'importance de la manœuvre et sa facilité vont en croissant, « d'où la nécessité croissante de la mobilité;

b) « La guerre moderne réclame une solidarité sans cesse croissante « entre les diverses armes, par conséquent aussi une organisation plus « solide;

c) « Elle exige de tous les combattants un moral de mieux en mieux « trempé;

d) « Tout progrès dans l'armement diminue l'importance du « nombre. »

La conclusion du général Langlois est que le règlement sur le service des armées en campagne, donnant les principes qui ne changent pas, a pour base l'expérience même de la guerre. Mais les procédés évoluent et, pour n'être pas conduit à modifier trop souvent les règlements d'armes, il faut n'y formuler que des règles larges.

En résumé, le livre du général Langlois s'impose à la lecture et à la méditation de tous les officiers; il clôt d'une façon décisive les polémiques dangereuses qu'avaient fait naître les événements mal connus et mal compris de la guerre Sud-africaine.

Th. Pruvost. — Le général Deplanque (1820-1889). *Crimée, Mexique, Algérie, Armée de la Loire.* Avec préface de M. A. Duquet. — Paris, Lavauzelle, 1902, in-8, xvi-320 p., 7 fr. 50.

Le général Deplanque est l'un des hommes qu'a mis en relief la deuxième partie de la guerre de 1870. Colonel du régiment étranger au début des opérations, il commande successivement une brigade, puis une division du 16e corps, non sans faire preuve de qualités militaires. L'un de ses parents, M. Th. Pruvost, lui consacre une biographie détaillée, qu'il a cru devoir corser en y ajoutant des considérations sur la guerre franco-allemande, sur la préparation à la guerre, etc..... Elles témoignent de longues recherches, opérées avec plus de persévérance que de discernement dans le choix des documents. Bon nombre de ceux que cite l'auteur n'ont aucune valeur historique et nuisent certainement à son œuvre au lieu de l'étayer. La partie réellement intéressante du livre de M. Pruvost réside dans les lettres intimes des frères Deplanque et surtout du général, ainsi que dans sa correspondance avec l'amiral Jauréguiberry. Les futurs historiens des guerres de Crimée, du Mexique et de 1870 y trouveront des documents vécus, d'une incontestable utilité.

Le Gérant : R. Chapelot.

Paris. — Imprimerie R. Chapelot et Cie, 2, rue Christine.

REVUE MILITAIRE

DES

ARMÉES ÉTRANGÈRES

N° 911 **Octobre** **1903**

SOMMAIRE

Construction d'une ligne de campagne par les troupes de chemins de fer allemandes. — Le chemin de fer de Bagdad. — Études sur la guerre sud-africaine (1899-1900) (suite). — *Nouvelles militaires. — Bibliographie.*

CONSTRUCTION D'UNE LIGNE DE CAMPAGNE

PAR LES

TROUPES DE CHEMINS DE FER ALLEMANDES

Dans un de ses précédents numéros (1), la *Revue militaire* a sommairement signalé l'exécution d'un important exercice effectué par les troupes de chemins de fer allemandes aux environs de Treuenbrietzen pendant le mois d'août 1901. La *Kriegstechnische Zeitschrift* de Berlin a publié à ce sujet un article du major von Schmiedecke, chef de bataillon au 2e régiment de

(1) Voir *Revue militaire des Armées étrangères*, février 1902, p. 183.

chemins de fer, qui donne d'intéressants renseignements sur les détails de cet exercice et dont on a extrait le court aperçu qui va suivre (1).

Il s'agissait de relier la station de Mellen, sur le chemin de fer militaire, avec celle de Jessen, qui se trouve entre Wittenberg et Falkenberg, par une ligne de campagne passant par Wittbrietzen et Treuenbrietzen, et susceptible d'assurer le transport des vivres nécessaires pour quatre corps d'armée et une division de cavalerie; en outre, à Elster, sur l'Elbe, on devait établir un pont volant permettant de transborder sur la rive gauche du fleuve les vivres ainsi que le matériel du chemin de fer de campagne. Il semble résulter de ce qui précède que le thème supposait une armée venant des environs de Berlin, opérant au Sud de l'Elbe et ne pouvant disposer, comme ligne de communication, d'aucune voie ferrée au Sud de Mellen.

La direction de l'exercice avait été confiée par l'inspecteur des troupes de communications à un commandant de régiment de la brigade de chemins de fer. Le personnel d'exécution mis à la disposition de cet officier supérieur comprenait douze compagnies de construction, dont dix actives (huit prussiennes, une saxonne, une bavaroise) et deux de réserve.

Le 2 août, le directeur reçut communication du thème. Comme préparation, on s'était borné à aviser les autorités civiles de la région dans laquelle devait se développer l'exercice : la direction et l'exécution devaient ainsi se trouver placées dans des conditions aussi peu différentes que possible de celles de la guerre.

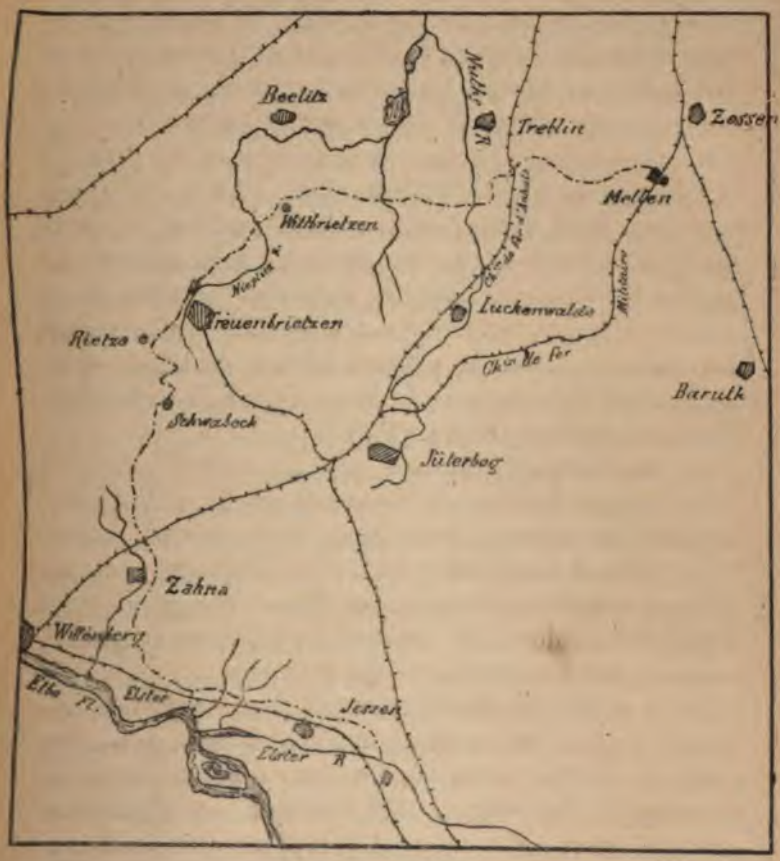
Le 5 août, on commençait la reconnaissance du terrain et le tracé de la ligne, on transportait par le chemin de

---

(1) *Kriegstechnische Zeitschrift*, 1902, II. Heft., p. 69.

CONSTRUCTION D'UNE LIGNE DE CAMPAGNE

PAR LES TROUPES DE CHEMINS DE FER ALLEMANDES



Echelle

0 10 20 30 40 Kil.

Signes conventionnels

Lignes de chemins de fer existants

Lignes de chemins de fer de campagne

fer militaire, de Berlin et de Clausdorf à Mellen, les compagnies de construction, le matériel de la ligne de campagne et les outils ; on aménageait la station de Mellen, jugée insuffisante pour le rôle qu'elle aurait à remplir. Dès le 6 août, derrière le personnel chargé du tracé, les compagnies de construction commençaient les travaux d'infrastructure, tandis que le détachement de télégraphie et de téléphonie établissait les communications électriques destinées à relier les stations.

De Mellen, la ligne devait se diriger vers l'Ouest. A Wittbrietzen, elle s'infléchissait vers le Sud, en passant par Treuenbrietzen, Rietz et Zahna, puis elle remontait la vallée de l'Elbe et celle de l'Elster jusqu'à la gare de Jessen, en projetant un embranchement sur Elster, pour desservir le pont volant. Non compris ce tronçon, la ligne avait un développement total de 93 kilomètres. La principale station intermédiaire devait se trouver à Treuenbrietzen, à peu près à égale distance de Mellen et de Jessen.

Les difficultés que l'on eut à vaincre furent variables suivant les sections de la ligne. Entre Wellen et la Nuthe, le terrain était mollement ondulé, mais semé de prairies coupées de fossés : il fallut y prodiguer les radiers et les ponceaux. Sur la rive gauche de la Nuthe, le sol était plus accidenté, souvent marécageux, couvert de bois de pins : on multiplia les courbes et les changements de pente, de sorte que sur cette section on ne put admettre que des trains dédoublés ou ayant une traction renforcée. Entre Wittbrietzen et Treuenbrietzen, le terrain était favorable, mais couvert ; aussi, pour éviter de trop nombreux défrichements, se décida-t-on à adopter un tracé en lacets. C'est au Sud de Treuenbrietzen qu'on rencontra le plus de difficultés, notamment entre Rietz et Schwabeck : il fallait en effet s'élever sur un plateau à peu près dépourvu d'eau, surtout en plein été, et, sur cette section, on admit des

rampes de $0^m,04$ par mètre sur des longueurs de 360 mètres. Au Sud de Zahna, jusqu'à Jessen, la construction ne présenta aucun obstacle particulier,

La ligne de campagne coupait deux fois le chemin de fer d'Anhalt qui relie Berlin à Wittenberg : d'abord au Sud de Trebbin, puis au Nord de Zahna. Au premier de ces points d'intersection on construisit un viaduc en bois de 298 mètres de longueur, supporté par 87 chevalets, dont le plus haut avait 7 mètres, et par 8 palées. Les portées variaient de 3 à 4 mètres, sauf celle située au-dessus de la ligne d'Anhalt, qui atteignait 10 mètres (1). L'emplacement du viaduc avait été choisi de telle sorte qu'un monticule avait pu servir naturellement de terrain d'accès à l'Est ; à l'Ouest, la rampe avait une inclinaison de $0^m,0285$ par mètre.

Près de Zahna, la ligne de campagne croisait le chemin de fer d'Anhalt en passant au-dessous, au moyen d'un pont sur route que l'on avait utilisé.

Comme autres ouvrages d'art, la ligne comportait un grand nombre de ponceaux et deux ponts importants, l'un sur la Nuthe, long de 16 mètres, l'autre sur l'Elster, long de 45 mètres.

A Mellen, on créa une gare de transbordement comprenant des baraquements pour le personnel de service, de surveillance et de garde, des quais, de nombreuses voies de garage, une grue et des dépôts de matériel et de charbon. Auprès de cette gare de transbordement on établit la station tête de ligne, qui fut dotée de baraques pour le logement du personnel, la poste, les services télégraphique et téléphonique, d'un hangar aux machines, d'un atelier de réparations pour les locomotives, de dispositifs d'alimentation en eau et en charbon.

La gare de Jessen fut choisie comme station terminus.

---

(1) Le viaduc fut construit en six jours par la compagnie bavaroise.

Elle remplissait en effet toutes les conditions requises, ayant une étendue et un outillage suffisants, de bonnes routes d'accès et d'abondantes ressources en eau, grâce à la proximité de l'Elster.

Dès le 12 août, on commença à poser les rails. Deux compagnies furent employées à ce travail qui se poursuivit de 4 heures du matin à 8 heures du soir, avec un relai à midi. Plus tard, pour activer l'opération, on renforça chacune des équipes d'un peloton de la compagnie bavaroise, devenue disponible par suite de l'achèvement du viaduc de la ligne d'Anhalt.

Le 20 août, à midi, la ligne était terminée. Au point de vue de l'exploitation, elle fut divisée en deux sections, qui se soudaient, à peu près à mi-distance des points extrêmes, à la station de Treuenbrietzen. Le 21, la section Mellen—Treuenbrietzen fut livrée au service, et le 22 il en fut de même de la section Treuenbrietzen—Jessen. L'exploitation de la ligne dura jusqu'au 29 août. Les vivres dont elle devait assurer le transport furent représentés par des sacs de sable et l'on mit en marche, non seulement le nombre de trains nécessaires, mais même des trains supplémentaires, afin de développer l'instruction du personnel ; dans ce même but, et à titre d'expérience, on fit circuler sur la ligne, de jour et de nuit, des trains doubles et des rames de trains.

Le pont volant sur l'Elbe, établi près d'Elster, était constitué par une portière de deux bateaux, munie d'un câble en fil de fer reposant sur cinq flotteurs. La voie de raccordement qui le reliait à la ligne de campagne se terminait sur le fleuve par une amorce de pont sur pilotis, dont la travée extrême était mobile, de manière à permettre de placer bout à bout la voie de raccordement et celle du tablier du pont volant. Ce dernier pouvait ainsi recevoir et transporter un train de construction comprenant six wagons de matériel et la locomotive. La traversée de l'Elbe durait une heure, y compris les

opérations de déchargement sur la rive gauche et le retour au point de départ.

Au cours de cet exercice d'ensemble, on put mettre à l'épreuve le matériel de forage de puits récemment introduit dans l'outillage des troupes de chemins de fer, et faire fonctionner des moteurs de différente sorte. Il fallut en effet forer six puits. A la station de tête, l'eau était extraite au moyen de moteurs à benzine et à pétrole : le rendement fut de 4,5 à 5,5 mètres cubes à l'heure. En un autre point, le puits, d'une profondeur de 45 mètres, fonctionna à bras d'hommes et débita 2,5 mètres cubes par heure. A la station de Treuenbrietzen, un moteur à air chaud extrayait de la Nieplitz 6 mètres cubes d'eau à l'heure, pour l'alimentation de deux réservoirs.

Les officiers chargés de la direction des travaux firent usage d'automobiles, aussi bien pour le service ordinaire que dans les cas où ils avaient à se déplacer à l'improviste pour donner ou recevoir des ordres et où l'emploi du cheval eût causé un retard ou une perte de temps.

Pour transporter le matériel de la voie, les vivres des compagnies de construction, les matériaux des principaux ponts et l'outillage de la gare de Treuenbrietzen, on employa également des automobiles (poids lourds).

En résumé, dit le major von Schmiedecke, « l'exercice a démontré que l'armée allemande dispose d'un excellent matériel de chemins de fer de campagne et que, dans les mains des troupes de chemins de fer, ce matériel est devenu un outil de guerre à la fois pratique et puissant. »

A la guerre, les principales missions qui incomberont à ces troupes techniques seront la réparation des voies ferrées endommagées ou détruites par l'ennemi et, dans certains cas, la construction de lignes de campagne, soit

parce que la réparation des voies existantes exigerait des travaux trop longs ou trop considérables, soit parce que les chemins de fer feraient complètement défaut. Assurer la continuité des communications ferrées entre les armées d'opérations et le territoire national, donner aux services de l'arrière le moyen de faire fonctionner aussi régulièrement que possible les ravitaillements et les évacuations, afin de ne pas entraver l'exécution des combinaisons du commandant en chef, tel est le rôle qui incombera aux troupes de chemins de fer.

En 1899, un important exercice d'ensemble exécuté sur l'Oder par des fractions de la brigade prussienne de chemins de fer semblait viser plus spécialement la réparation et l'aménagement du réseau existant (1); au contraire, la création de la ligne de campagne Mellen—Treuenbrietzen—Jessen, opérée en 1901, répondait au cas où il est urgent de relier une armée à sa base d'opérations par des voies ferrées, sans attendre le rétablissement des lignes mises hors de service par l'ennemi. La comparaison des exercices de 1899 et de 1901 prouve que l'autorité militaire allemande a envisagé sous ses différents aspects la mission dévolue aux troupes de chemins de fer en temps de guerre et qu'elle s'efforce de leur donner l'instruction et la préparation nécessaires.

(145)

---

(1) Voir *Revue militaire des Armées étrangères*, mars 1900, p. 213.

LE

CHEMIN DE FER DE BAGDAD

I

HISTORIQUE.

L'idée de relier par une voie ferrée Constantinople avec le golfe Persique semble remonter à 1888, époque où la Société ottomane des chemins de fer d'Anatolie, formée par la « Deutsche Bank », recevait du gouvernement turc la concession de la ligne Ismidt, Eski-Chehir, Angora (486 kilomètres), faisant suite au chemin de fer déjà existant Haïdar-Pacha, Ismidt (92 kilomètres) (1).

Lorsqu'en 1893 cette ligne fut livrée à l'exploitation, la même compagnie allemande obtint la concession du tronçon Eski-Chehir, Afion-Karahissar, Koniah (444 kilomètres), qui fut terminé en 1896, ce qui porta à 1022 kilomètres le développement du réseau ferré.

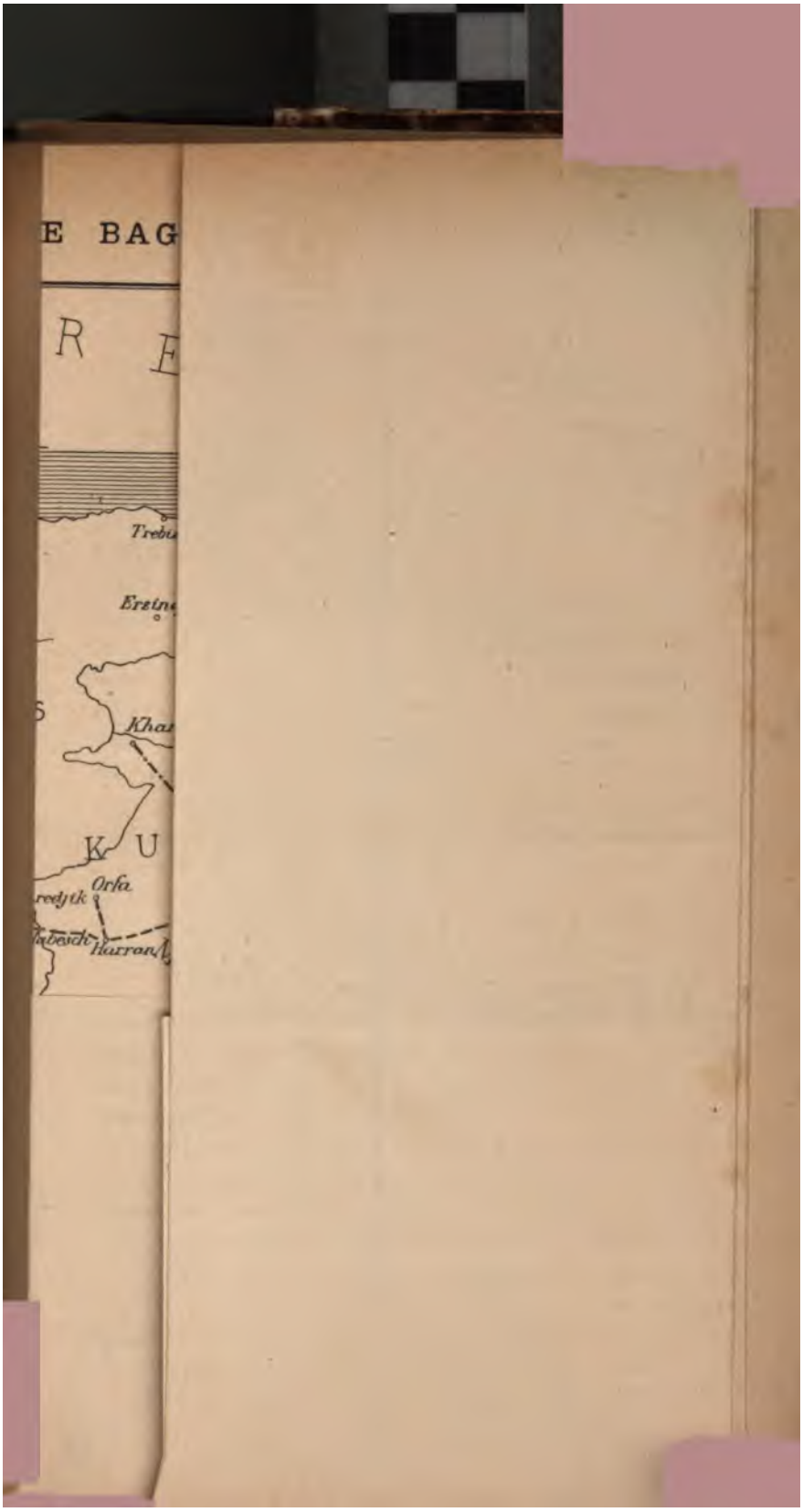
En mai 1899, intervint entre la Compagnie des chemins de fer d'Anatolie et la Compagnie française des chemins de fer de Smyrne à Afion-Karahissar, qui exploitait en Anatolie un réseau de 518 kilomètres, un

(1) Voir le croquis n° 1.

accord d'après lequel toutes les entreprises de chemins de fer concédées ultérieurement en Asie Mineure à l'une des parties contractantes devaient être exécutées en commun par les deux parties.

Cependant le docteur Siemens, président de la « Deutsche Bank » et agissant au nom de la Compagnie du chemin de fer d'Anatolie, continuait ses négociations avec la Sublime Porte et ne tardait pas à obtenir la concession du chemin de fer de Koniah, par Bagdad, à Bassorah. Une convention préliminaire fut signée le 23 décembre 1899. Elle stipulait que la ligne devrait être construite et mise en exploitation dans un délai maximum huit de ans, que son tracé définitif ne serait arrêté qu'après le retour d'une commission d'études envoyée sur les lieux, qu'enfin l'entreprise serait garantie par le gouvernement ottoman. La compagnie s'engageait d'ailleurs à ne jamais céder à une autre société ni le réseau déjà construit, ni la ligne concédée. Le gouvernement ottoman se réservait un droit de rachat sur la ligne Koniah, Bassorah; dans ce cas, si l'exploitation n'était pas confiée directement à des agents turcs, elle devait être donnée à bail à la Compagnie des chemins de fer d'Anatolie.

Comme compensation, du moins c'est ainsi que la chose a été jugée par la presse allemande, la Russie obtenait, peu de temps après, de la Turquie un droit de préférence pour la construction de chemins de fer sur le littoral de la mer Noire. En vertu d'un iradé impérial du 7 avril 1900, le gouvernement ottoman s'engageait en effet à n'accorder qu'à des capitalistes russes la construction et l'exploitation des voies ferrées qu'il jugerait utile de créer sur le littoral de la mer Noire, tout en renonçant à les exécuter pour son propre compte. La région concédée est limitée au Sud par une ligne allant de Van à Bitlis, laissant Kharpout au Sud, passant par Sivas, puis au Nord d'Angora et abou-


E BAG
R
Trebi
Erzinj
Khar
K U
Orfa
redjik
Harran

tissant à la mer Noire, à l'Est d'Héraclée. Cette concession éventuelle de voies ferrées était la première qui fût accordée à des capitaux russes dans l'empire ottoman.

Le 16 janvier 1902 fut promulgué l'iradé accordant la concession de la ligne de Bagdad à la Société ottomane des chemins de fer d'Anatolie.

II

CONVENTION DU 16 JANVIER 1902.

Nous allons examiner les principales clauses de la convention passée entre Zihni Pacha, ministre du commerce et des travaux publics, d'une part, et le docteur Kurt Zander, président, et M. Huguenin, vice-président de la Direction du chemin de fer ottoman d'Anatolie, d'autre part.

Tracé. — Depuis longtemps deux tracés étaient en présence : l'un, jadis reconnu et recommandé par le major de Moltke, partant d'Angora, passait par Sivas, Diarbekir, la vallée du Tigre, Bagdad et Bassorah ; l'autre, partant de Koniah, franchissait le Taurus au col d'Olou Kichla et, après avoir gagné Alep, se maintenait sur la rive droite de l'Euphrate jusqu'à Bassorah.

Le premier, plus voisin de la frontière russe, pouvait être, le cas échéant, exposé à des entreprises la prenant pour base ; le second tracé, plus éloigné de cette frontière, mais plus voisin de la mer, était, dans d'autres éventualités, à la merci d'une action anglaise s'exerçant par Alexandrette.

Le tracé définitivement adopté est un mélange des deux projets dont nous venons de parler. Il part de

Koniah (44,000 habitants) (1), longe par Karaman et Eregli le Sud du Désert Salé, traverse ensuite les hauts plateaux de la Karamanie, franchit le Taurus à une altitude voisine de 1000 mètres et arrive à Adana (45,000 habitants), déjà reliée à la mer par le chemin de fer à voie étroite de Mersine. D'Adana, la ligne passe par Hamidié, Osmanié, Kazanali, Killis et Tell Habesch; de ce point partira un embranchement d'environ 60 kilomètres sur Alep (127,000 habitants). Puis la ligne se dirige vers l'Est, franchit l'Euphrate à environ 10 kilomètres au Sud de Biredjik, passe par le Harran, Ras-el-Ain, Nissibin, Mossoul (61,000 habitants), laissant au Nord Orfa (55,000 habitants), qui sera reliée à la grande ligne par un embranchement d'environ 30 kilomètres.

De Mossoul, la voie suit la rive droite du Tigre, passe à Tekrit et Sadijé, d'où un embranchement la reliera à la frontière persane, à Hanekin, et arrive à Bagdad (145,000 habitants). De là la ligne se dirige sur Kerbela, Nedjef, Zobeir et Bassorah (18,000 habitants), son point terminus. De Zobeir, un embranchement la mettra en communication avec un point du littoral du golfe Persique.

La ligne concédée aura, les quatre embranchements compris, une longueur d'environ 2,500 kilomètres.

Embranchements éventuels. — Le concessionaire aura en outre un droit de préférence pour la construction et l'exploitation de sept embranchements devant desservir les villes ci-après : Marach (52,000 habitants), Aintab (43,000 habitants), Biredjik (10,000 habitants), Mardine (25,000 habitants), Erbil, Salahié et Touzkour-

(1) Les renseignements sur la population des principales localités desservies par le réseau du futur chemin de fer sont empruntés à l'ouvrage *La Turquie d'Asie*, de Vital Cuinet.

matli (1), et Hit, si le gouvernement impérial en décide l'exécution.

Il sera tenu de construire et d'exploiter aux conditions actuelles, aussitôt que le gouvernement lui en fera la demande, un embranchement aboutissant à Diarbekir (35,000 habitants) et Kharpout (20,000 habitants).

Enfin il sera, sous certaines réserves, concessionnaire exclusif pour des embranchements destinés à relier la grande ligne à un point de la côte situé entre Mersine et Tripoli de Syrie, à la condition toutefois de sauvegarder les droits déjà accordés à la Société française du chemin de fer de Damas, Hama et prolongement, avec laquelle il se raccordera à Alep.

Construction de la ligne. — Le chemin de fer sera à voie normale. Les travaux seront exécutés pour une seule voie, mais les expropriations seront faites pour une deuxième. Aussitôt que les recettes kilométriques atteindront annuellement 30,000 francs, le gouvernement aura le droit de réclamer l'établissement de la seconde voie, que le concessionnaire sera tenu de construire à ses frais.

En outre, le réseau devant permettre l'introduction de trains assez rapides pour que le trajet entre Constantinople et Bagdad puisse s'accomplir en 55 heures, le concessionnaire s'engage, moyennant une compensation de 8,000,000 de francs, payables par annuités de 350,000 francs, à mettre la ligne de Haïdar-Pacha à Koniah en état de supporter la circulation des trains express.

L'espacement moyen des stations sera de 20 kilomètres.

La ligne sera divisée en sections de 200 kilomètres à

---

(1) Cet embranchement partira de la rivière Diala ; il se raccordera donc vraisemblablement à celui de Sadijé à Hanekin.

partir de Koniah ; les plans définitifs de la 1re section seront soumis à l'approbation du gouvernement dans un délai de dix-huit mois à partir de la remise du firman de concession.

Les travaux seront commencés trois mois après la présentation des plans de la 1re section et seront achevés dans leur totalité dans un délai de huit ans, sauf cas de force majeure.

Garanties. — Le nouveau réseau jouira de deux garanties :

1° Une annuité kilométrique de 12,000 francs par kilomètre exploité, pour l'intérêt et l'amortissement du capital de construction ;

2° Une annuité forfaitaire de 4,500 francs par kilomètre pour couvrir les frais d'exploitation.

Ces deux annuités seront payées sur les affectations spéciales à déterminer d'un commun accord entre le gouvernement impérial et la société, avant la mise à exécution par le concessionnaire. Lesdites affectations seront encaissées et payées par les soins de l'administration de la Dette publique ottomane.

De 4,500 francs à 10,000 francs, les recettes reviennent entièrement au gouvernement ottoman. Au-dessus de 10,000 francs, elles seront partagées à raison de 60 p. 100 pour le gouvernement et 40 p. 100 pour le concessionnaire.

Durée de la concession. — La durée de la concession est de 99 années et les concessions des lignes Haïdar-Pacha, Angora et Eski-Chehir, Koniah sont prolongées de façon à prendre fin à la même date.

Divers. — La compagnie s'engage à construire des ports à Bagdad, Bassorah et sur le golfe Persique ; à construire des gares militaires jusqu'à concurrence d'une somme de 4,000,000 de francs ; à transporter les officiers et hommes de troupe au quart du tarif ordinaire, etc.....

Dans le cas où le gouvernement impérial en fera la demande, le concessionnaire sera tenu de passer avec le ministre de la guerre une convention spéciale pour les transports et expéditions militaires, conformément aux règles établies à cet égard dans les autres pays.

On voit poindre dans cette disposition l'intention de faire un règlement pour les transports militaires par chemins de fer, qui n'existe pas encore dans l'armée turque.

La compagnie devra faire circuler journellement au moins deux trains dans chaque sens et établir entre Haïdar-Pacha, Alep et le golfe Persique des trains express dont la vitesse moyenne sera de 45 kilomètres à l'heure au début, et de 60 kilomètres ultérieurement.

Les employés et agents du chemin de fer porteront la tenue qui sera fixée par le gouvernement impérial et seront, autant que possible, choisis parmi les sujets ottomans.

Dix ans après l'ouverture de la ligne, tout le personnel exécutif de l'exploitation, sauf les fonctionnaires supérieurs, devra être exclusivement composé de sujets ottomans.

Il convient de remarquer que dans la convention dont nous venons d'indiquer les principales dispositions, la question des affectations spéciales au service des garanties a été provisoirement réservée.

Or, l'indemnité de guerre due à la Russie, à la suite de la guerre de 1877-1878, est déjà gagée sur le revenu des dîmes et de la taxe des moutons d'un certain nombre de sandjaks que doit traverser la future ligne. D'autre part, la garantie kilométrique des lignes actuelles de la Compagnie des chemins de fer d'Anatolie est déjà gagée sur les dîmes de six sandjaks : Ismidt, Ertogrul, Kutahia et Angora pour la ligne Haïdar-Pacha, Ismidt, Angora ; Trébizonde et Gumuch

Hané pour la ligne Eski-Chehir, Afion-Karahissar, Koniah (1).

La question des garanties présente donc des difficultés sérieuses et c'est seulement lorsqu'elle aura été résolue que la société pourra trouver les capitaux nécessaires pour l'exécution des 2,500 kilomètres de voie ferrée que comporte la concession, capitaux dont le montant est évalué à 600 millions de francs.

Quoi qu'il en soit, cette concession constitue un grand succès pour l'Allemagne, succès auquel n'a pas été étrangère l'intervention personnelle de l'empereur Guillaume II ; en 1898, c'est-à-dire un an avant la signature de la convention préliminaire, il fit un voyage en Palestine, au cours duquel il rendit visite au Sultan, à Constantinople, et obtint la concession du « port d'Haïdar-Pacha, tête de ligne du chemin de fer d'Anatolie ».

D'ailleurs, on annonce que la construction de la première section, d'environ 200 kilomètres, Koniah, Eregli, est déjà commencée, grâce à une entente qui s'est établie, au commencement de mars 1903, entre la Compagnie du chemin de fer d'Anatolie et le gouvernement ottoman, avec la coopération de M. Gwinner, le directeur actuel de la « Deutsche Bank ».

---

(1) Voir le croquis n° 2.

Actuellement, l'ensemble des garanties annuelles, pour tout le réseau de la compagnie, s'élève en chiffres ronds à 11,300,000 francs. Si les recettes brutes du réseau dépassent cette garantie, le gouvernement perçoit la moitié de l'excédent (*Preussische Jahrbücher*, n° de janvier 1903.)

III

POINTS TERMINUS DE LA LIGNE.

Haïdar-Pacha, point de départ actuel des lignes d'Anatolie, situé à environ deux kilomètres au Sud de Scutari (1), sur le bord de la mer de Marmara, sera la tête de ligne du chemin de fer de Bagdad.

Cette station sera reliée à Sirkedji, gare terminus des chemins de fer orientaux à Constantinople, par un service de bateaux que le gouvernement s'engage à faire établir par l'administration de la Mahsoussé (2).

La baie d'Haïdar-Pacha a d'ailleurs été livrée en septembre 1901 à une société de construction et d'exploitation, qui y a construit un port en eau profonde.

En ce qui concerne l'autre extrémité de la ligne, nous avons vu qu'elle est établie à Bassorah, mais qu'un embranchement doit être construit pour relier Zobeir à un point du golfe Persique restant à déterminer d'un commun accord entre le gouvernement impérial et la société. Ce point paraissait devoir être la ville de Koweit, au Sud-Ouest de l'embouchure du Chat-el-Arab.

Non seulement ce port est un des plus importants et le meilleur du golfe Persique, mais encore il est le grand entrepôt de l'Arabie centrale qui compte plus d'un million d'habitants nomades ou sédentaires.

C'est par Koweit que ces nomades exportent les produits naturels du pays, chevaux, laines, peaux, et les échangent contre des céréales, du riz, du café, du

---

(1) La ligne ne va pas jusqu'à Scutari, dont elle est séparée par le Grand Cimetière turc.

(2) Administration des vapeurs de l'État turc.

tabac et des produits manufacturés européens, toiles, cotonnades, etc. On y arme plus de 120 voiliers qui vont faire la pêche dans les parages de Bahrein. C'est un port naturel excellent, capable de recevoir les plus grands navires ; ceux-ci s'y trouvent à l'abri des vents du Sud, les plus à craindre dans ces parages. On évalue la population de Koweit à 20,000 ou 25,000 habitants.

Les autres ports de la Turquie sur le golfe, tels que Fao, et même Kadimé à l'Ouest de Koweit, sont loin de présenter les mêmes avantages.

Pourquoi ce point n'a-t-il pas été désigné comme terminus du chemin de fer Bagdad ? Il semble qu'il faille en chercher la raison dans les difficultés que le Sultan éprouve à établir son autorité effective sur certaines tribus arabes de son empire et notamment sur la population de Koweit, dont le cheik Moubarek est soutenu ostensiblement, depuis quelques années, par l'Angleterre (1).

IV

IMPORTANCE DU CHEMIN DE FER.

La construction du chemin de fer de Bagdad est une entreprise d'ordre économique, politique et militaire qui intéresse plusieurs grandes puissances et même le commerce international.

Turquie. — Elle a nécessairement une importance de premier ordre pour la Turquie et répond au désir exprimé par le sultan Abdul-Hamid II qui, dès 1893, dans un rescrit adressé à M. Kaulla, directeur de la

(1) En février 1902, quatre bâtiments de guerre anglais se trouvaient en rade de Koweit : le *Fox*, le *Perseus*, le *Sphinx* et le *Red Breast*.

« Deutsche Bank », écrivait : « J'ai profondément à cœur de voir se réaliser la construction d'une ligne de chemin de fer reliant le capitale de mon empire au vilayet de Bagdad. »

Au point de vue économique, cette voie ferrée aura pour conséquence de relier aussi directement que possible, par Constantinople, avec le réseau ferré européen, l'ancienne Babylonie et la Mésopotamie, ainsi que les régions fertiles qui s'étendent au Sud de la chaîne du Taurus. Grâce aux embranchements prévus, elle aura également pour résultat d'ouvrir au commerce international les régions situées de part et d'autre de l'artère principale et en particulier le Nord-Est de l'Asie Mineure.

Au point de vue gouvernemental, le premier résultat de la nouvelle ligne sera de mettre en rapports plus directs avec l'autorité centrale, des populations de race arabe dont la civilisation, la culture, la langue, sont totalement différentes de celles des Turcs ; de relier au reste de l'empire des régions susceptibles de redevenir très fertiles ; enfin de faire rentrer peu à peu sous la domination impériale des tribus arabes, en partie nomades, qui vivaient dans une véritable indépendance.

Quant aux avantages militaires, ils ne sont pas moins importants : la nouvelle ligne permettra en effet d'appeler soit en Europe, soit sur la frontière russe du Caucase (par Mossoul, Diarbekir et Kharpout) tout ou partie du VIe ordou (Bagdad) (1), ainsi que des quatre divisions du redif de cet ordou (21e, 22e, 23e et 24e), ayant respectivement leurs centres à Bagdad, Bassorah, Kerkouk et Mossoul ; il est évident que dans la situation actuelle, le parcours à effectuer par ces troupes serait

(1) Les territoires des ordous ou corps d'armée de la Turquie ont été indiqués dans la *Revue*, 2e semestre 1894, cartes intercalées entre les pages 210 et 211.

à la fois extrêmement pénible et très long. Inversement elle permettrait d'envoyer rapidement des renforts vers le golfe Persique, si les intérêts ottomans dans cette région étaient menacés.

De Koniah à Adana, la nouvelle ligne traverse le territoire très étendu de la 8e division du redif (Koniah) appartenant au IIe ordou et une partie du territoire de la 20e division du redif (Adana) faisant partie du Ve ordou ; elle permet donc un transport plus rapide de ces divisions vers les points de concentration.

Enfin, lorsque la ligne de Bagdad sera reliée aux lignes de Syrie, il sera possible d'appeler en Turquie d'Europe, même si la mer Égée n'est pas libre, tout ou partie de la 10e division du nizam (Alep, Damas) (1) et les trois premières divisions du redif du Ve ordou (17e Akka, 18e Damas, 19e Alep).

Allemagne. — La ligne de Bagdad présente également un intérêt tout spécial pour l'Allemagne, dont elle est appelée à étendre l'influence sur une grande partie de la Turquie d'Asie.

L'ouverture d'une ligne de communication, allant de Hambourg par Berlin jusqu'aux Indes et à l'Extrême-Orient, sans passer par le canal de Suez, c'est-à-dire indépendante de l'influence de l'Angleterre, a pour l'Allemagne une importance politique et commerciale de premier ordre.

On a même cru pouvoir prédire l'établissement, dans un avenir plus ou moins éloigné, d'importantes colonies allemandes sur la plupart des territoires qui seront traversés par le nouveau chemin de fer. Mais il y a lieu d'observer que la remise en valeur des terres autrefois

---

(1) Rappelons, à ce propos, que la 9e division du nizam, appartenant également au Ve corps d'armée, est stationnée en Europe, sur le territoire du IIIe ordou.

très fertiles et aujourd'hui complètement incultes, telles que celles de la Babylonie et de la Mésopotamie, exigerait des années fort longues et un travail très pénible ; que, d'autre part, l'adaptation aux nouvelles conditions d'existence (climat, état de la civilisation, administration, insécurité, etc.,) présenterait pour des Européens du Nord les plus grandes difficultés.

Aussi semble-t-il que la colonisation allemande doive se réduire à des proportions restreintes et se borner, pour un certain temps, à quelques exploitations commerciales.

Les Allemands, en nombre relativement faible, qui s'installeront le long du chemin de fer de Bagdad au fur et à mesure de sa construction, pourront servir de guides, de conseils et exercer une action directrice sur les colons, mais la majeure partie de ceux-ci serait plutôt constituée par des éléments indigènes, notamment par les populations musulmanes qui, des anciennes provinces du Nord perdues par la Turquie, tendent sans cesse à se retirer vers le Sud-Est.

Ces « Muhadjirs », familiarisés avec la civilisation européenne, seraient plus aptes que les autres à faire fructifier le sol (1).

Russie, France, Angleterre, etc. — La construction du chemin de fer de Bagdad intéresse aussi, quoique à un degré moindre, la Russie, la France et l'Angleterre ; elle n'a d'ailleurs pas le même degré d'importance pour ces trois pays.

En première ligne se place la *Russie*, qui voit dans cette construction, combinée avec celle du chemin de fer qui rejoindrait les Indes à la Perse par le Beloutchistan (Quetta, Nouchki, Nassirabad dans le Seistan),

---

(1) Opinion du général von der Goltz (n° de décembre 1901 de l'*Asien, Organ der deutsch-asiatischen Gesellschaft*).

un très grand danger pour ses intérêts économiques, en particulier une concurrence sérieuse au Transsibérien pour le commerce avec l'Extrême-Orient. Elle redoute les avantages que la Turquie en retirera au point de vue militaire et notamment en ce qui touche la concentration de ses forces sur la frontière du Caucase. Enfin, elle craint de se voir fermer le débouché qu'elle veut s'assurer dans le golfe Persique.

Ses journaux estiment qu'on ne peut remédier à ce danger qu'en reliant Tauris, Téhéran et Ispahan au réseau russe et ces deux dernières villes à Bagdad, et, d'autre part, en construisant d'Askhabad (station de la ligne de la mer Caspienne à Merv) un chemin de fer rejoignant la ville persane de Meched, qu'on prolongerait ensuite le long de l'Afghanistan jusqu'à Nassirabad.

Aussi s'est-elle nettement prononcée contre cette entreprise. En janvier 1902, au moment où allait être signée la concession définitive du chemin de fer, le ministre des finances russes a publié un avis au public lui faisant connaître que la Compagnie ottomane des chemins de fer d'Anatolie offrait aux sujets russes la cession d'une part de 40 p. 100 dans la constitution du capital nécessaire (1). Mais en même temps, un article paru dans le *Messager financier de Saint-Pétersbourg*, qui passe pour l'organe officiel du ministre des finances, exposait nettement les sentiments de la Russie à l'égard du chemin de fer projeté ; il détournait les capitalistes russes de prendre la moindre part dans cette entreprise et leur conseillait de réserver leurs ressources pour le développement du réseau ferré dans les limites de leur propre Empire.

En ce qui concerne la *France*, nous croyons intéres-

---

(1) Cet avis semblerait indiquer que la compagnie allemande a rencontré des difficultés pour s'assurer les capitaux nécessaires.

sant de citer l'opinion d'un écrivain militaire allemand, le lieutenant-colonel von Bieberstein, qui a publié, au commencement de 1902, dans la revue *Ueberall* n° 22, une étude sur le chemin de fer de Bagdad.

« La France, dit l'auteur, qui a à reconquérir une situation dominante dans le Levant et principalement en Syrie, a pris une forte part financière dans l'entreprise. Néanmoins, celle-ci semble devoir conserver un caractère allemand tout à fait prépondérant, en raison des relations étroites qui unissent l'Allemagne à la Turquie et au chemin de fer d'Anatolie. »

Notons cependant que, depuis cette époque, la presse allemande est devenue plus conciliante. Elle a reconnu que l'entreprise avait un caractère international et que la France avait le droit d'en retirer des avantages proportionnels à sa coopération (fourniture de matériel et direction de l'exploitation) (1).

L'Angleterre ne semble pas intéressée directement dans le chemin de fer de Bagdad au point de vue économique. Pour ses relations avec les Indes et l'Extrême-Orient, elle dispose de la voie maritime, qui est moins coûteuse, par le canal de Suez et la mer Rouge. Sur cette route, elle est entièrement maîtresse, grâce aux points d'appui d'Alexandrie, de Port-Saïd, de Perim et d'Aden.

Toutefois, elle ne peut rester indifférente devant cette entreprise en raison de son importance politique et militaire. La construction d'une ligne allant du Bosphore au golfe Persique menace en effet de détruire sa domination dans ce golfe et d'affaiblir son influence dans la Perse méridionale.

Aussi, lorsqu'elle a vu que la concession du chemin de fer allait être indubitablement accordée, elle a

---

(1) *Allgemeine Zeitung* et *Kölnische Zeitung*.

démasqué nettement ses vues sur Koweit ; elle entend s'assurer la possession du débouché du chemin de fer sur le golfe Persique, et d'une manière plus générale, établir sa domination sur la rive occidentale de ce golfe.

D'après certains renseignements de presse, quelque temps avant la concession définitive du chemin de fer de Bagdad, l'Angleterre aurait demandé l'autorisation de construire une voie ferrée du Caire aux Indes, traversant les oasis du Nedjd et coupant le Chat-el-Arab à Fao. Cette autorisation lui aurait été refusée par le Sultan.

Enfin, la ligne de Bagdad a une importance d'un caractère *international*, en ce qu'elle établit une voie conduisant de l'Europe aux Indes.

Les malles-poste de Londres, qui touchent d'abord par voie de terre à Brindisi ou à Naples et continuent ensuite par mer jusqu'aux Indes en passant par le canal de Suez, emploient en moyenne quatorze jours seize heures pour parvenir à Bombay. Après l'achèvement de la ligne, on estime que ce trajet pourra se faire en onze jours (1), d'où une économie de près de quatre jours.

L'expérience montre que le courant des voyageurs ne tarde pas à suivre celui du service postal ; il est donc probable que sur les 220,000 (2) passagers qui traversent chaque année le canal de Suez, le plus grand nombre fera à l'avenir le trajet en chemin de fer pour aller de l'Europe centrale au golfe Persique, afin d'éviter les fatigues d'un long voyage par mer et la traversée pénible de la mer Rouge.

Quant au transport des marchandises de bout en bout

---

(1) Général von der Goltz, dans la Revue précitée.

(2) Ce chiffre a été relevé pendant l'année 1899.

de la ligne Haïdar-Pacha, golfe Persique, il ne semble pas devoir prendre un grand développement, le trafic local de la Turquie disposant d'ailleurs, vers le milieu de cette ligne, d'un débouché sur la mer, dans le golfe d'Alexandrette.

En résumé, indépendamment de toute considération économique, le chemin de fer de Bagdad aura pour résultat d'accroître la puissance militaire de la Turquie, en lui permettant de porter rapidement ses forces d'un point à un autre et de mettre en rapports plus directs avec l'autorité centrale les populations de race arabe dont certaines échappaient jusqu'à présent, dans une certaine mesure, à la domination impériale.

C'est précisément en raison de son importance militaire qu'on a cru devoir faire dans cette Revue un exposé de cette intéressante question.

(171)

ÉTUDES

SUR LA

GUERRE SUD-AFRICAINE[1]

(1899-1900)

XVI. — Arrêt de lord Roberts à Blœmfontein. Les Boers reprennent courage.

§ 3. — *Reprise des opérations dans l'État libre. — Combat de Karee-Siding* (29 mars 1900) (2).

Après la destruction du pont de Glen, Lord Roberts envoya dans cette localité deux bataillons d'infanterie de la Garde, qui fournirent les corvées nécessaires au service du génie pour le rétablissement du passage sur la Modder. On renonça momentanément à réparer le viaduc du chemin de fer, et l'on construisit une voie de dérivation qui franchit la rivière, à un kilomètre en aval, sur un pont de chevalets.

Simultanément, un dépôt de vivres était constitué à Glen, en vue de la reprise du mouvement vers le Nord.

Vers la fin du mois de mars, lord Roberts fut informé de la présence de rassemblements ennemis autour de

---

(1) Voir la *Revue militaire des Armées étrangères*, septembre 1903, page 153.

(2) La plupart des détails donnés sur le combat de Karee-Siding sont empruntés au récit d'un officier français témoin oculaire du côté anglais.

Brandfort; il envoya à Glen, le 24 mars, la 3e brigade de cavalerie dont les patrouilles rencontrèrent des partis ennemis au Nord de la Modder (1).

Le 27 mars, le service des renseignements faisait connaître que les Boers dirigeaient de Brandfort vers le Sud un gros détachement. En conséquence, la 14e brigade d'infanterie, avec trois batteries montées, était acheminée le même jour sur Glen. Le lendemain, au reçu de la nouvelle que l'ennemi occupait Karee-Siding avec plus de 5,000 hommes (2), une brigade de cavalerie, une brigade d'infanterie montée et deux batteries à cheval venaient encore renforcer la garnison de Glen.

Dans le but de préparer son mouvement offensif vers le Nord et de déloger les Boers des positions qu'ils avaient audacieusement occupées si près de lui, lord Roberts donnait l'ordre d'attaquer le 29 mars. La conduite de l'opération était confiée au général Tucker, commandant de la 7e division, qui disposait des troupes suivantes :

7e division d'infanterie.	14e brigade (général Chermside). 15e brigade (général Wavel). 3 batteries montées.

(1) Le 23 mars, cinq officiers anglais parmi lesquels le colonel Crabbe, des Grenadiers Guards et le colonel Codrington, des Coldstream Guards, s'étant, au cours d'une promenade à cheval, éloignés du camp de Glen, rencontrèrent un parti de quelques Boers. Ceux-ci ne songeaient pas à les attaquer, lorsque l'idée vint au colonel Crabbe de donner la chasse à ces Boers et de les cerner. Les Boers mirent pied à terre, ouvrirent le feu sur ces officiers, en tuèrent un et blessèrent les quatre autres. Ils s'approchèrent ensuite des blessés, leur firent des excuses en déclarant qu'ils n'avaient tiré que pour se défendre et allèrent jusqu'au camp anglais chercher du secours. Cet incident, d'accord avec beaucoup d'autres, montrent quels sentiments antibelliqueux ont empêché les Boers de conduire la guerre avec toute la rigueur qu'elle comporte.

(2) Les Boers n'avaient pas, en réalité, plus de 2,500 hommes.

Division de cavalerie FRENCH.	1re brigade de cavalerie (général Porter). 3e brigade de cavalerie (général Gordon). 5 batteries à cheval.
Brigade d'infanterie montée LE GALLAIS.	2 bataillons de quatre compagnies d'infanterie montée régulière. 1 bataillon de quatre compagnies d'infanterie montée coloniale. 1 groupe de trois canons Vickers-Maxim.

Ces forces présentaient un total de : 6,000 fusils d'infanterie, 1600 fusils d'infanterie montée, 1600 sabres, 48 canons de campagne, 13 mitrailleuses ou canons de petit calibre.

Partie de Glen à 8 heures du matin, la 7e division arrivait à 11 heures devant les positions occupées par les Boers (1).

Celles-ci étaient formées, à l'Ouest de la voie ferrée, par une colline de forme allongée, au sommet aplati, qui domine de 35 mètres la plaine voisine. Les tirailleurs boers en garnissaient le rebord méridional.

A l'Est du chemin de fer, les hauteurs se sectionnent en trois lignes parallèles séparées par de larges ondulations. Au début du combat les Boers occupèrent la crête située le plus au Sud, et vinrent successivement appuyer leur défense aux crêtes en arrière, se repliant vers le Nord devant les progrès de l'attaque ou l'action de ses batteries. Des fluctuations se produisirent dans l'occupation de ces diverses lignes par les deux adversaires, si bien que l'on trouvait, le soir du combat, derrière les mêmes abris, une accumulation de cartouches Mauser et Lee-Metford.

A l'Ouest de la voie ferrée, la position des Boers était sans profondeur, et la décision ayant été amenée surtout par l'attaque de l'Est, le combat ne présenta pas les mêmes alternances.

---

(1) Voir le croquis ci-contre.

mars 1900).

Les dispositions arrêtées par le général Tucker furent les suivantes :

La 14e brigade d'infanterie devait attaquer les positions à l'Est de la voie ferrée, pendant que la 15e se porterait contre les hauteurs situées à l'Ouest. En raison de la disposition des crêtes occupées par l'ennemi, la 15e brigade devait régler son mouvement sur celui de la 14e, et attendre pour progresser que cette dernière eût gagné du terrain en avant. Au centre, les trois batteries montées de la division, placées à l'Ouest et près de la voie ferrée, devaient appuyer le mouvement de l'infanterie. La brigade d'infanterie montée devait déborder la gauche des positions ennemies par un mouvement à grande envergure vers l'Est, et la division de cavalerie French recevait une mission semblable sur l'aile opposée.

Attaque à l'Est de la voie ferrée. — L'action s'engage à midi 30. La 14e brigade se déploie à l'Est de la voie ferrée et se porte en avant, ayant trois bataillons en première ligne et un en réserve derrière sa gauche.

A 1 h. 15, la première ligne de hauteurs est occupée sans sérieux efforts. Mais les Boers, qui se sont retirés sur la deuxième crête, ouvrent un feu violent d'artillerie et d'infanterie qui éprouve plus particulièrement le bataillon de gauche de la brigade (Hampshire Regiment), et porte le trouble au milieu des soldats anglais. Ce bataillon se rejette en arrière, entraînant celui des King's Own Scottish Borderers qui marche derrière lui en réserve. Bientôt arrêté et remis en ordre, ce dernier est porté en première ligne, en remplacement des Hampshires.

Il est alors 2 h. 30. Le général Tucker, qui suit l'engagement d'une hauteur en arrière du centre, fait renforcer la 14e brigade par un bataillon de la 15e, et appelle une des batteries en position à l'Ouest du chemin de fer. Deux pièces sont hissées à grand'peine à

l'extrême droite de la 14e brigade sur un kopje inaccessible aux attelages ; elles ouvrent un feu de flanc contre la deuxième position des Boers à une distance de 1150 mètres. Le bataillon de renfort de la 15e brigade est porté au centre de la première ligne, tandis que le bataillon du Hampshire Regiment, reformé, se place en réserve derrière la droite.

Le feu des deux pièces de campagne qui flanquent la droite anglaise force, vers 3 h. 30, les Boers à abandonner leur deuxième ligne de défense et à venir occuper la troisième.

La 14e brigade occupe la crête que l'ennemi vient de quitter, mais ne peut la dépasser, ayant devant elle un espace découvert de 700 à 800 mètres battu par les feux croisés de la troisième position, dont le front affecte la forme d'un angle rentrant. Le commandant de la 14e brigade ne se décide pas à ordonner l'attaque contre la troisième crête, et les Boers ne l'évacueront que dans la soirée.

A l'extrême droite, la brigade d'infanterie montée, chargée de tourner le flanc gauche ennemi, s'était heurtée, après un détour de 5 kilomètres environ, à un petit détachement qui l'avait tenue en échec. Au lieu de lui opposer seulement quelques compagnies pied à terre, et d'accentuer son mouvement pour gagner les derrières de l'ennemi, la brigade s'arrêtait jusqu'à la fin de la journée, sans réussir à repousser les quelques Boers qui lui faisaient face.

Attaque à l'Ouest de la voie ferrée. — Pour attendre les effets du mouvement de la 14e brigade, l'action n'est engagée à la gauche anglaise qu'à 3 h. 15 du soir. Un bataillon de la 15e brigade s'avance alors à l'Ouest du chemin de fer, les deux autres sont maintenus en réserve, trop loin, dans une ferme en arrière. Le bataillon de tête, en butte au feu violent de l'artillerie ennemie, cherche abri dans un ravin d'où il ne peut

plus déboucher. Les bataillons de réserve sont appelés à son secours; suivant d'abord la voie ferrée, ils se dirigent ensuite vers le bord oriental des hauteurs occupées par la droite ennemie. Ils traversent le ravin où s'est abrité le bataillon de première ligne, dépassent celui-ci sans l'entraîner, et continuent de progresser grâce à l'appui du feu de l'artillerie. Depuis le commencement de l'action, en effet, deux batteries du groupe divisionnaire sont en position à un kilomètre au Sud de la station du chemin de fer et dirigent leur tir contre la droite ennemie, qui paraît plus faible que la gauche. Grâce à cet appui, l'infanterie anglaise ne rencontre plus une grande résistance et vers 4 heures les Boers commencent à se retirer. A 4 h. 30, la 15e brigade occupe les hauteurs à l'Ouest du chemin de fer : les deux batteries montées font un bond de 2,000 mètres en avant et viennent s'établir sur une croupe d'où elles ont des vues sur la sortie Nord du défilé traversé par la voie ferrée. Mais il est trop tard pour recueillir de sérieux avantages de ce changement de position, car, depuis près d'une heure, la retraite des Boers est commencée.

Pendant tout le combat, la division de cavalerie French, chargée de déborder la droite ennemie, n'avait pas donné signe de vie. A 4 heures du soir, seulement, on entendit le canon de ses batteries à cheval. Elle s'était portée à 4 kilomètres à l'Ouest de la 15e brigade et resta inactive pendant toute la durée de l'engagement. Les Boers se retirèrent lentement avec leurs convois et leurs canons à travers la plaine absolument découverte qui s'étend jusqu'à Brandfort. Pour couvrir leur flanc vers l'Ouest, ils envoyèrent un petit détachement qui mit pied à terre et ouvrit le feu sur la cavalerie et l'artillerie du général French. Celui-ci, avec quinze escadrons et cinq batteries à cheval, ne se décida pas à tenter une attaque contre les Boers en

retraite, malgré les circonstances si favorables qui s'offraient à lui.

Diverses raisons ont été données pour expliquer cette inaction. Les uns l'attribuent à la menace du détachement de flanc de l'ennemi, d'autres invoquent la présence problématique de clôtures de fil de fer entravant les mouvements de la cavalerie.

Il semble résulter de l'étude des faits que le général French hésita à engager une action qui eût été probablement décisive, et se borna à menacer l'ennemi.

Les Anglais avaient perdu dans cette affaire 217 officiers ou soldats, tués ou blessés, dont 117 de la 14e brigade et 100 de la 15e (1).

D'après le commandant Runck (2), les pertes des Boers n'auraient été que de 3 hommes tués et 18 blessés.

La consommation en munitions d'infanterie dans la 14e brigade fut de 18,000 cartouches.

Fidèles à leur tactique habituelle, les Boers occupèrent successivement, au cours de la journée, les mouvements de terrain qui leur permettaient d'utiliser leurs qualités défensives et la puissance de leurs feux. Leur artillerie (3), habile à se défiler aux coups des canons ennemis, sut intervenir utilement contre l'infanterie.

Du côté anglais, le plan d'engagement, *arrêté d'avance*, porta l'attaque principale sur la partie du front ennemi la plus forte et la mieux disposée pour une résistance pied à pied, sans la faire appuyer par l'action

---

(1) Officier français témoin oculaire. Le rapport officiel de lord Roberts (voir l'appendice n° 29) donne pour les *opérations près de Glen et de Karee-Siding* des chiffres dont le total est sensiblement le même (216).

(2) Ouvrage cité.

(3) Nous ignorons de combien de pièces ils disposaient. Cependant, il est certain que le nombre en était très faible.

de l'artillerie. La 14e brigade, qui eut en effet la tâche la plus difficile, fut soutenue tardivement par une seule batterie dont deux pièces seulement trouvèrent à s'employer efficacement.

La phase de l'engagement d'avant-garde, qui aurait permis de reconnaître plus complètement les dispositions de l'ennemi, n'a pas existé. Chaque brigade reçut dès le début son champ d'action, et le général Tucker s'est enlevé la possibilité d'agir sur le développement du combat en ne gardant aucune réserve à sa disposition.

L'infanterie anglaise inaugurait, ce jour-là, des formations nouvelles, fruit des pénibles expériences de la première partie de la campagne. Elle renonçait pour la marche d'approche à la colonne serrée employée dans les premiers combats. Chaque bataillon, déployé dès qu'il entrait dans la zone correspondant à l'extrême portée de l'artillerie, constituait immédiatement la chaîne au moyen de deux compagnies sur un rang de tirailleurs largement espacés. Lorsque les effets de la mousqueterie ennemie devenaient sensibles, cette chaîne progressait par bonds individuels de 5 à 10 mètres, exécutés homme par homme dans chaque groupe, mais sur tout le front à la fois, les autres tirailleurs couchés protégeant ce mouvement par leurs feux.

Les six compagnies de soutien ou de réserve suivaient la chaîne à une distance variable (1), déployées elles-mêmes sur trois lignes de deux compagnies, formées sur un rang, les hommes à un pas d'intervalle, les lignes séparées par une distance de 200 mètres environ.

Ce dispositif, pris très loin de l'ennemi, en vue d'échapper à la fois aux effets des feux d'artillerie et de mousqueterie, n'entravait pas sensiblement la marche

(1) De 200 à 1500 mètres.

sur un terrain de parcours facile et complètement découvert. Mais il en serait autrement dans les régions moyennement accidentées et couvertes qu'on trouve habituellement en Europe. La formation anglaise présente un manque de souplesse qui rendrait la direction difficile et ne permettrait guère l'utilisation des cheminements défilés du terrain, condition qui, seule, soustrairait l'infanterie au tir méthodique de l'artillerie, lorsque celle-ci ne peut être réduite au silence par les canons adverses.

§ 4. — *Opérations à l'Est de Blœmfontein. — Surprise des Réservoirs* (31 mars 1900.)

Le 18 mars, lord Roberts avait envoyé dans la direction de Thabanchu un détachement commandé par le général Broadwood et composé de (1) ;

Deux régiments de cavalerie.	10e hussards (160 sabres). Régiment de Household Cavalry (Garde) (160 sabres).

Régiments d'infanterie montée du colonel Alderson (800 fusils).
Batteries à cheval Q et U.

Sa mission était de pacifier la région orientale de l'État libre, en montrant des forces anglaises dans les deux centres de Thabanchu et de Ladybrand, éloignés respectivement de 70 et de 130 kilomètres de Blœmfontein ; il devait en outre recueillir des vivres et particulièrement des céréales dans cette région relativement fertile. On a dit aussi que l'envoi vers l'Est de cette colonne avait pour objet de couper la retraite des commandos de Grobler et d'Olivier, qui cherchaient à gagner Kroonstad à travers les plaines orientales de l'État

(1) Rapport du général Broadwood (voir l'appendice n° 30).

libre. De fait, le général Broadwood aurait été en situation d'agir ainsi, s'il avait disposé de forces plus importantes. Mais l'attitude qu'il prit dès qu'il se heurta à l'ennemi n'indique pas qu'il ait reçu une semblable mission ; elle prouve au contraire qu'il avait l'ordre de ne point s'engager sérieusement.

Arrivé le 22 à Thabanchu, il envoyait des colonnes volantes dans diverses directions pour réunir des approvisionnements et désarmer les populations.

Le colonel Pilcher, commandant le plus important de ces partis (400 hommes environ), entrait à Ladybrand le 26, ayant laissé une fraction de ses troupes en repli sur la Leeuw-River. Après s'être emparé du maire, comme otage, il était obligé de se retirer devant l'attitude hostile des habitants.

Le 30 mars, le général Broadwood a rappelé ses détachements ; il est informé par ses patrouilles de la présence de l'ennemi à l'Est et au Nord de Thabanchu (1). Il se décide alors à se rapprocher de Blœmfontein, en se dirigeant sur Sannah's Post, où une garnison de deux compagnies d'infanterie montée protège les Réservoirs qui alimentent la capitale de l'État libre.

Vers 3 heures du soir, l'ennemi commençant à se montrer, le général Broadwood fait partir son convoi, escorté d'un détachement d'infanterie montée sous les ordres du colonel Pilcher.

Celui-ci arrive à Sannah's Post vers 11 heures du soir et installe ses bivouacs sur la rive gauche de la Modder. Cinq petits postes à 500 yards (450 mètres) du parc des voitures, un sixième envoyé au gué que l'on vient de traverser, constituent les seules mesures de sûreté prises par le colonel (2). La garnison de Sannah's

---

(1) Rapport du général Broadwood (voir l'appendice n° 30).
(2) Rapport du colonel Pilcher (voir l'appendice n° 30).

Post, sur laquelle on a compté sans doute, n'a point pris de dispositions plus sérieuses. Elle n'a pas le moindre poste sur les collines qui bordent la rive droite.

Jusqu'à 9 heures du soir, le général Broadwood s'est maintenu sur les hauteurs, à 6 milles à l'Ouest de Thabanchu, tiraillant contre les partis ennemis qui cherchent à le déborder par le Nord. A ce moment il entame son mouvement de retraite, sans être poursuivi, et atteint Sannah's Post à 3 h. 30 du matin. Son détachement s'installe au bivouac près du convoi, sans prendre de nouvelles mesures de sûreté.

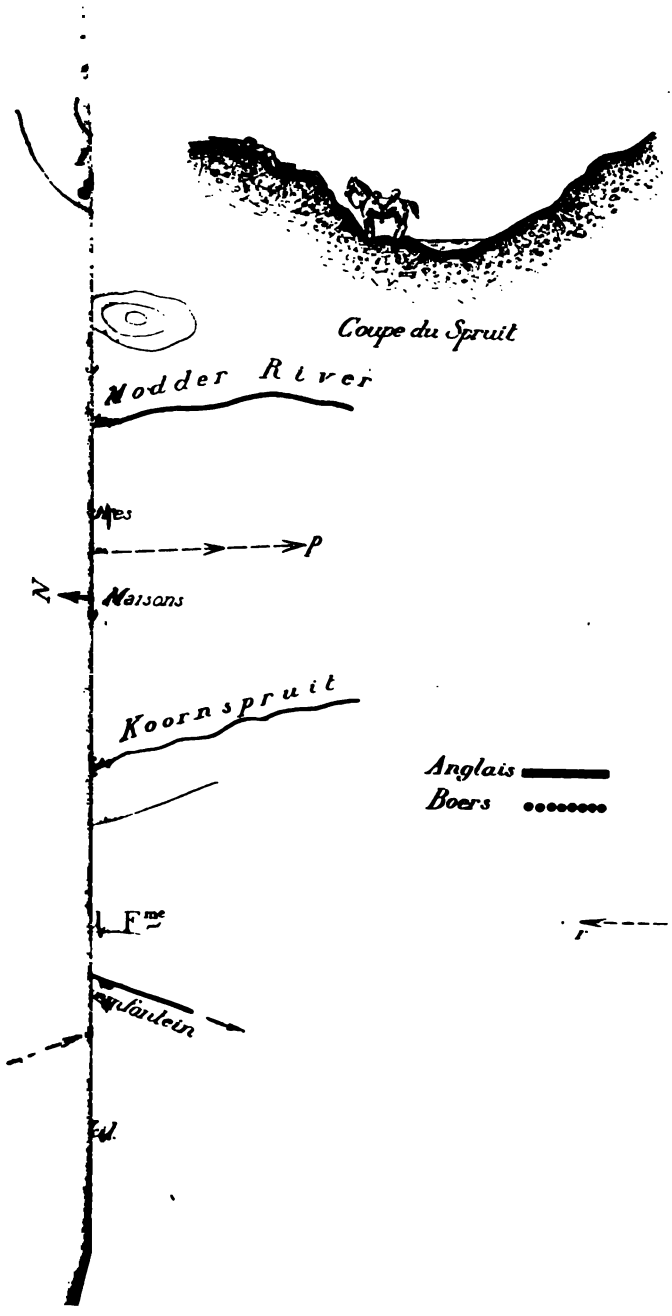
Cependant, dans l'après-midi du 30, l'état-major anglais, inquiet des mouvements ennemis signalés à l'Est de Blœmfontein et informé par télégraphe de la retraite du détachement Broadwood, avait fait partir, pour lui servir de repli, la brigade d'infanterie montée du colonel Martyr. Celle-ci atteignait, le 30 au soir, Boesman's Kop, à 7 kilomètres à l'Ouest de Sannah's Post. En même temps la 9e division recevait l'ordre de se mettre en marche le 31 au matin dans la même direction. Nous reviendrons ultérieurement sur son mouvement.

Mouvements des Boers. — Nous avons dit qu'au conseil de guerre du 28 mars, les chefs boers avaient décidé de reprendre les opérations. Pendant qu'un détachement de 2,500 hommes était dirigé vers le Sud et livrait, le lendemain, le combat de Karee-Siding; De Wet quittait Brandfort le soir même (1).

---

(1) La plupart des détails qui suivent sont empruntés au récit d'un officier français qui accompagna De Wet et assista à l'affaire de Sannah's Post. On a eu outre utilisé le récit de De Wet lui-même et celui de l'attaché militaire américain près des Boers, également présent à l'engagement. Ces documents ont permis de contrôler et de compléter les données des rapports officiels anglais publiés et traduits *in extenso* à l'appendice n° 30.

mars 1900).


Coupe du Spruit
Modder River
P
Maisons
Koornspruit
Anglais
Boers
F^me

Les forces dont il dispose comprennent le commando de Kroonstad avec 3 canons Krupp, 1 Maxim-Nordenfelt et 1 mitrailleuse Maxim, le commando de Winburg avec 2 canons Krupp et 1 Maxim-Nordenfelt, ceux de Senekal et de Bethléem, au total 1500 hommes environ. De Wet s'est efforcé de réduire le nombre des voitures que les Burghers traînent avec eux; il n'a qu'imparfaitement réussi. La colonne est encore encombrée de nombreux véhicules, caissons ou chariots à bœufs pour les munitions (1), voitures légères pour les bagages. De nombreux boys avec des chevaux de main accompagnent leurs maîtres. Aucun service de l'intendance ne fonctionnant dans les rangs boers, « chaque commando a « son troupeau de bœufs ou de moutons qui suit à peu « près, et on tue chaque jour ce qu'il faut pour renou- « veler les provisions de *bell-tong* (2) ». On n'emporte pas de fourrages; les animaux se contenteront de la maigre pâture du veldt.

La colonne se déplace pendant la nuit et se repose le jour, sous la protection d'un certain nombre de petits postes.

L'intention initiale de De Wet est d'attaquer la petite garnison anglaise chargée de la protection des Réservoirs de Sannah's Post et de couper les conduites d'eau qui alimentent Blœmfontein (3). Il a envoyé à l'avance les commandants Froneman et Fourie avec quelques éclaireurs, qui le renseignent complètement sur la force et les dispositions du poste anglais (4). Pour éviter toute indiscrétion, il cache soigneusement ses projets et met

---

(1) L'artillerie du commando de Kroonstad avait environ 300 coups par pièce, portés soit par des caissons (il y a en général un caisson pour deux pièces), soit en caisses sur des chariots.

(2) Viande séchée. (Officier français, témoin oculaire.)

(3) Général Christian De Wet, ouvrage cité, page 77.

(4) *Ibid.*

sa colonne en marche vers le Nord-Est, dans la direction de Winburg, au grand étonnement de ses subordonnés. Puis obliquant vers le Sud, il atteint, le 29 au matin, Grobler sur la route de Winburg à Blœmfontein, et s'y arrête pendant la journée.

La marche est reprise vers 6 heures du soir dans la direction du Sud-Est. Les Boers suivent pêle-mêle leur chef, chacun marchant au gré de sa fantaisie. Cavaliers, artillerie, chariots, chevaux de main, se succèdent dans un chaos inexprimable sans aucun ordre ni fractionnement de marche. « L'allure générale est le *tribbler*, « sorte de traquenard assez rapide auquel sont habitués « presque tous les chevaux du pays (1). »

Après cinq heures de marche, on s'arrête. La colonne se trouve à environ 25 kilomètres au Nord-Ouest de Thabanchu. Elle reste en place toute la journée sous la protection de ses *brandwachten* (2). De Wet, frappé des difficultés de la marche, réunit un conseil de guerre et fait décider, non sans peine, l'abandon de toutes les voitures qui ne portent pas de munitions (3).

L'on se remet en marche vers 5 h. 30 du soir. La colonne, guidée par De Wet lui-même et précédée d'un certain nombre d'éclaireurs, atteint, après mille détours, la vallée de la Modder. Ses coureurs lui ont signalé, dans la journée, la présence du général Broadwood à Thabanchu.

Orienté par eux, il va tendre l'embuscade dans laquelle les Anglais se laisseront prendre comme en une souricière. « Le moment d'agir était venu, dit-il dans « son livre. Il s'agissait pour nous de placer Sannah's

---

(1) Officier français témoin oculaire.

(2) Grand'gardes.

(3) Il se voit forcé de prendre des mesures de rigueur contre un de ses subordonnés, le commandant Vilonel, qui refuse d'exécuter ses ordres.

« Post entre deux feux. J'envoyai donc 1150 burghers « sous les ordres des généraux Cronje, Piet de Wet, « Froneman et Wessels, à l'Est de la Modder, en face de « la garnison anglaise. Cette troupe était suffisante, au « besoin pour résister aux renforts que pourrait amener « le général Broadwood. Ils devaient, dès le lever du « jour, ouvrir contre la garnison de Sannah's Post un « feu soutenu qui l'obligeât à reculer. Je me charge- « rais alors de la recevoir à Koornspruit, avec les com- « mandants P. Fourie et C. Nel et 350 hommes que je « m'étais réservés. J'ignorais à ce moment que le général « Broadwood, après la tombée de la nuit, était parti de « Thabanchu pour aller aux Réservoirs (1). » Toute l'artillerie accompagne la colonne de l'Est.

Surprise du camp anglais. — Au point du jour, vers 5 h. 30, les Boers, tapis dans le ravin du Koornspruit, aperçoivent, près des Réservoirs, à moins de 2,000 mètres d'eux, le camp anglais avec un important parc de voitures. Le terrain entre la Modder et le Koornspruit est absolument plat. Ce dernier ravin présente une coupure très nette, qui n'est franchissable qu'en de rares endroits à cause de l'escarpement des rives.

Vers 6 h. 30 (2) du matin, l'éveil est donné au camp anglais par le tir de trois pièces mises en batterie sur les hauteurs de la rive droite (3). En même temps, les tirailleurs boers viennent border le cours de la Modder et ouvrent le feu sur le bivouac anglais. C'est la colonne de l'Est qui prononce son attaque (4).

---

(1) Général Christian De Wet, ouvrage cité, page 79.

(2) Officier français témoin oculaire. L'attaché militaire américain près des Boers, qui assistait également à cette affaire, dit que le premier coup de canon fut tiré à 7 heures.

(3) Voir le croquis p. 228.

(4) Le général Broadwood, dans son rapport, dit que, « à l'aube, le « commandant de la garnison de Sannah's Post lui fit connaître qu'une

Il règne au bout de quelques secondes dans le camp anglais, un tumulte indescriptible. L'on s'empresse d'atteler les voitures du convoi et l'artillerie qui reçoivent l'ordre de prendre immédiatement la direction de Bloemfontein, pendant que l'on jette quelques hommes pied à terre au Nord et à l'Est du camp pour tenir tête aux Boers. Le général Broadwood s'efforce de soustraire son détachement aux effets de l'artillerie ennemie, en le rassemblant vers les maisons (g) (1). Il dirige en même temps sur Waterval-Drift une compagnie d'infanterie montée, dans le but sans doute de se couvrir vers le Nord.

Vers 7 h. 30, au moment où les premières voitures qui suivent en file la route de Bloemfontein atteignent le gué du Koornspruit, elles sont saisies par les hommes de De Wet qui n'ont pas encore dévoilé leur présence. Elles sont entraînées sans arrêt et parquées près de la ferme de Klip-Kraal. Les plus lourdes ne traversent pas le cours et sont arrêtées sur la rive droite au Sud et près de la route. Ce sont d'abord des voitures portant des familles entières d'Anglais ou d'anglophiles qui regagnent Bloemfontein sous la protection de la brigade Broadwood. Puis viennent les voitures du convoi accompagnées de quelques cavaliers qui sont aussitôt désarmés.

Jusqu'à ce moment, les Boers de De Wet n'ont pas encore tiré un coup de fusil.

« Un peu avant 8 heures, peut-être vers 7 h. 45, « raconte l'attaché militaire américain, un détachement « de cavaliers s'approche au galop, s'arrête et met pied

« de ses patrouilles dirigée vers Waterval-Drift ne signalait rien du « côté du Nord, mais que celles envoyées vers l'Est avaient reçu des « coups de fusil des hauteurs à l'Est de la Modder ». Cette affirmation est en contradiction avec le récit des témoins oculaires d'après lesquels les Boers purent arriver jusqu'à la Modder sans être aperçus.

(1) Voir le croquis, p. 228.

« à terre, fusil à la main, à 50 pas de nous. Quelques « Boers se lèvent et leur crient de s'approcher; un cer- « tain nombre des soldats anglais jettent leurs armes et « se rendent. Sur ces entrefaites, d'après ce que nous « dit notre guide qui servit d'interprète au général De « Wet, celui-ci avait appelé le chef du détachement « anglais et, lui représentant que toute résistance était « inutile, le sommait de se rendre. L'officier remontant « à cheval et prescrivant le même mouvement à ses « hommes, commençait à se replier, lorsque De Wet « lui-même abat sa monture d'un coup de fusil. » C'est le signal d'une fusillade intense frappant à coup sûr dans la masse grouillante d'hommes, de chevaux et de voitures qui s'entassent sur le bord du ravin. L'artillerie qui marche dans la colonne, cherche à se dégager.

« Les attelages des canons tombent sous les balles et « beaucoup d'hommes et d'officiers se rendent; cinq « des douze pièces réussissent cependant à se retirer et « se mettent en batterie près des trois maisons (1). (Vers « *em* — croquis, p. 228.)

A 8 heures, les restes des batteries anglaises prennent à partie, avec la moitié de leurs canons, le ravin dans la portion *cd* et la hauteur où se trouve la ferme de Klip-Kraal, par l'autre moitié la portion *ab* du Koornspruit et le terrain en arrière. L'infanterie montée a mis pied à terre vers les maisons *g*, et, disséminée par petits groupes, engage le combat avec les Boers. La cavalerie s'est massée derrière les maisons *g* (2).

L'artillerie boer qui était en *e* s'est rapprochée en *e'*, et prend de flanc les pièces anglaises, mais elle est trop loin et son tir a peu d'efficacité. De ce côté les Boers sont engagés contre les tirailleurs que les Anglais ont envoyé en *v*.

---

(1) Attaché militaire américain.

(2) Officier français témoin oculaire.

L'artillerie anglaise tire assez lentement, un coup par minute environ, et son tir, soit sur le ravin, soit sur les collines en arrière, est très bien réglé, comme portée et comme hauteur d'éclatement des coups fusants. Cependant il ne produit aucun effet, parce qu'il n'y a personne sur les hauteurs, et que, dans le ravin, les Boers peu nombreux savent se garantir contre chaque coup qui arrive (1).

Pendant ce temps la cavalerie du général Broadwood gagne du terrain dans la direction du Sud, cherchant un point de passage en amont du gué de Koornspruit. D'autre part des groupes de cavaliers anglais apparaissent dans le lointain, vers l'Ouest, du côté de Blœmfontein. Ce sont des patrouilles appartenant à la brigade d'infanterie montée du colonel Martyr. Celui-ci assistait des hauteurs de Boesman's Kop, à moins de 8 kilomètres, au combat qui se déroulait sur les bords du Koornspruit, sans chercher à apporter dans la lutte l'appoint de ses fusils (2). De Wet se couvre, en envoyant dans la direction de l'Ouest un détachement d'une centaine d'hommes.

Vers 9 h. 30, la fusillade éclate dans une nouvelle direction, vers le point *d*. Une partie de la colonne de l'Est, arrêtée par les tirailleurs anglais au passage de la Modder, a remonté le cours de la rivière à la recherche d'un autre gué. Elle entre à son tour en action en prenant les Anglais à revers. C'est pour ceux-ci le signal de la retraite définitive.

On voit les troupes du général Broadwood se dérober rapidement vers le Sud; puis, derrière elles, 300 ou 400 Boers, ayant franchi la Modder, entament la pour-

---

(1) Officier français témoin oculaire.

(2) Nous reviendrons ultérieurement sur les opérations de la brigade Martyr et de la division Colvile au cours de cette journée.

suite qu'ils changent bientôt en déroute. Un certain nombre de Burghers tirent à cheval ; c'est une véritable chasse devant laquelle fuient éperdus les cavaliers anglais. Cette poursuite se prolonge sur une distance de 3 à 4 milles (1).

Vers 11 heures, l'action est complètement terminée.

Les pertes des Anglais, avaient été les suivantes (2) :

	Officiers.	Hommes.
Tués	3	16
Blessés	16	122
Prisonniers ou disparus	18	407
TOTAUX	37	545

En outre, 7 pièces de canon et 97 voitures restaient aux mains de l'ennemi.

Les Boers n'avaient eu que 4 hommes tués et 11 blessés (3).

Il ne restait plus à De Wet qu'à se retirer rapidement avec sa capture. Mais s'il avait eu assez d'autorité sur ses hommes pour les dominer pendant le combat, il lui était impossible de les retenir après le succès. « Comme tou-« jours, dit-il dans son livre, il était aussi difficile de « profiter de la victoire que de l'organiser..... Après « la bataille, il eût été plus facile d'endiguer un torrent

(1) Officier français témoin oculaire. L'attaché militaire américain dit également : « Vers 10 h. 30 toutes les forces anglaises pouvaient être vues en pleine fuite, galopant vers le Sud, vivement poursuivies par les Boers à cheval. »

(2) D'après les tableaux des pertes publiés par le War Office. Le tableau annexé au rapport de lord Roberts donne des chiffres un peu différents (voir l'appendice n° 29).

(3) Dans le détachement commandé personnellement par De Wet, il n'y eut que 2 hommes blessés (Général Christian De Wet, ouvrage cité). En outre, le lieutenant Nix, attaché militaire hollandais près des Boers, fut mortellement blessé.

« que de refréner l'indiscipline des Burghers. » Malgré la menace des renforts anglais signalés sur Boesman's Kop, il lui fallut encore plusieurs heures pour arracher les Boers au pillage du convoi, et évacuer celui-ci à l'Est de la Modder. Nous verrons que l'attitude indécise du général Colvile lui laissa tout le temps de se retirer. Dans l'après-midi, des groupes maintenus en arrière-garde sur la Modder et aux Réservoirs essuyaient la canonnade lointaine de l'artillerie de la 9e division, mais le convoi avait franchi la rivière et De Wet établissait son camp sur les hauteurs à 5 milles à l'Est du champ de bataille (1).

Mouvements de la brigade d'infanterie montée Martyr et de la 9e division. — Nous avons dit que la brigade d'infanterie montée Martyr avait été dirigée, dans l'après-midi du 30 mars, de Blœmfontein sur Boesman's Kop, afin d'être en mesure de recueillir le général Broadwood dans sa retraite de Thabanchu. Le même jour, le général Colvile recevait de lord Roberts l'ordre de préparer son mouvement dans la même direction (2).

---

(1) Attaché militaire américain.

(2) « L'après-midi du 30 mars, lord Roberts me fit appeler au quartier général et me dit que Broadwood, avec la 2e brigade de cavalerie, était pressé par l'ennemi près de Thabanchu; qu'il se retirait sur les Réservoirs de la Modder; que je devais me porter le lendemain de grand matin, avec ma division, à sa rencontre et attaquer l'ennemi. Il ajouta que la brigade Broadwood était mise sous mes ordres et me conseilla de l'utiliser à déborder le flanc de l'ennemi pendant que mon infanterie l'occuperait sur son front. Il désirait qu'on n'engageât pas l'infanterie et qu'on se tînt seulement à longue portée de mousqueterie.

« En outre, le chef d'état-major me donna des ordres écrits, me prescrivant de me mettre en marche le 31, à l'aube, sur Waterval-Drift et d'emporter quatre jours de vivres. Les ordres indiquaient que je trouverais à Boesman's Kop l'infanterie montée du colonel Martyr; mais ils ne parlaient pas de la brigade Broadwood et ne disaient rien des opérations que lord Roberts m'avaient esquissées » (Général Colvile, ouvrage cité, page 68).

Il se mettait en route le 31 à 5 heures du matin. Un peu avant d'atteindre Springfield, où se trouvait l'ancien campement de la 2e brigade de cavalerie, Colvile entend le canon. Il apprend de l'officier qui commande le détachement de chevaux éclopés ou malades laissés par cette brigade, que « la cavalerie était fortement engagée « entre Boesman's Kop et les Réservoirs; quelques « minutes plus tard un rapport du colonel Martyr faisait « connaître que Broadwood avait été coupé de sa ligne « de retraite et avait perdu quelques canons (1) ». Le général, qui n'a pas d'escadron divisionnaire, requiert les quelques cavaliers et chevaux valides qu'il peut trouver à Springfield. Il porte son artillerie en avant sous la protection de cette maigre escorte (2). A 11 h. 15 il atteint de sa personne le sommet de Boesman's Kop ou il rencontre le colonel Martyr. La plaine s'étend à ses pieds comme une carte, et un gros nuage de poussière au milieu duquel grouillent confusément cavaliers et voitures marque l'emplacement du combat, éloigné de 7 à 8 kilomètres (3).

---

(1) Général Colvile, ouvrage cité, page 69.

(2) Bien que le général Colvile dise formellement dans son livre que l'artillerie devança la colonne, il n'indique pas à quelle heure elle parvint à Boesman's Kop. Elle ne dut pas précéder de beaucoup l'infanterie. Le général Colvile atteignit de sa personne Boesman's Kop à 11 h. 15, et la tête de l'infanterie y arriva à 11 h. 40.

(3) « En arrivant au sommet (de Boesman's Kop), je vis de suite « que Martyr avait raison, et que la plaine s'étendait devant nous « comme une carte. Il m'expliqua toute la situation. A nos pieds « s'étendait une plaine sans arbres, traversée par trois ruisseaux, se « réunissant à quelques milles à notre gauche. Entre le second et le « troisième, et au delà de ce dernier, qui n'était autre que la Modder, « planait un épais nuage de poussière, au milieu duquel on percevait « des mouvements confus. A droite de ce nuage on distinguait la « grande cheminée des Réservoirs » (Général Colvile, ouvrage cité, page 72).

Depuis 7 heures du matin le colonel Martyr suit les phases de l'action, sans chercher à intervenir. Pour exécuter l'ordre qu'il a reçu de faire occuper Waterval-Drift, il a envoyé un de ses régiments à ce gué de la Modder, situé à quelques kilomètres en aval des Réservoirs. Ce corps arrive à temps pour recueillir une compagnie d'infanterie montée dirigée sur le même point par le général Broadwood dans la matinée.

Au moment où le général Colvile atteignait Boesman's Kop de sa personne, la brigade Broadwood avait réussi à franchir la Modder. « Cachée par quelque pli de « terrain, elle n'était plus visible; mais, ajoute le « général Colvile dans son livre, Martyr me dit qu'elle « s'était retirée et reformée à 2 milles plus loin, après « avoir perdu son convoi et sept canons. »

A 11 h. 40 la tête de la 9e division arrive; elle a parcouru 14 milles (22 kilom. 500); 7 à 8 kilomètres la séparent encore du théâtre de l'engagement où les Boers vainqueurs sont occupés à piller le convoi. Ils y séjourneront encore plus d'une heure avant de commencer à l'évacuer. Il semble qu'aucune hésitation n'est permise. Une action immédiate et directe paraît imposée, et peut-être est-il encore temps d'arracher à l'ennemi sa proie. Loin de prendre une décision rapide, de porter en avant, au galop, l'infanterie montée du colonel Martyr trop longtemps inactive, de la faire suivre sans arrêt par la 9e division, le général Colvile appelle ses brigadiers et confère avec eux sur la situation. Des considérations topographiques, peut-être aussi le souvenir des instructions de lord Roberts qui « désirait qu'on n'engageât « pas l'infanterie et qu'on se tînt seulement à longue « portée de mousqueterie », font écarter la solution la plus simple et la plus naturelle (1). « Je me décidai,

(1) Cependant « Macdonald (un des brigadiers) est d'avis de donner

« dit le général dans son livre (1), à marcher sur « Waterval-Drift, à y traverser la rivière, et *à prendre* « *une position* d'où la cavalerie pourrait couper la ligne « de retraite de l'ennemi.

« Ayant arrêté cette détermination, je donnai l'ordre « à Martyr de tenir un mouvement de terrain au Nord « de notre ligne de marche, pour couvrir notre flanc « gauche (2). »

Sur ces entrefaites le général Colvile avait envoyé un officier de son état-major au général Broadwood, afin de le prier de se rendre auprès de lui pour recevoir ses instructions. Le capitaine Ruggles Brise, chargé de cette mission, rapportait « un mot du général, disant « qu'il se trouvait trop fatigué pour venir. N'ayant pu « tirer aucun renseignement de lui, il avait questionné « quelques officiers et s'était porté jusqu'à la ligne des « avant-postes qu'il trouva faisant face aux Réservoirs « sans être attaqués. Il avait pu voir les Boers en « retraite. Il rendait compte que la brigade était com- « plètement épuisée et incapable d'un nouvel effort le « jour même (3). » Après la surprise et la poursuite dont elles avaient été victimes, les troupes du général Broadwood devaient avoir, en effet, perdu toute force morale, et leur chef lui-même était dans un état d'abattement qui seul peut expliquer son étrange réponse à la convocation du général Colvile et la résolution, non moins étrange, qu'il prenait un peu plus tard. Vers 2 heures de l'après-midi, apprenant que la 9e division

---

« directement la chasse à l'ennemi sur les Réservoirs, on voyait encore « celui-ci avec sa capture » (Général Colvile, ouvrage cité, page 80).

(1) *Ibid.*, page 77.

(2) On ne s'explique guère l'emploi de la totalité de l'infanterie montée sur le flanc gauche, lorsque l'ennemi est *en vue* sur le flanc droit.

(3) Général Colvile, ouvrage cité, page 81.

se portait sur Waterval-Drift, il se retirait définitivement sur Blœmfontein et regagnait son camp de Springfield (1).

Cependant la 9e division était rassemblée à Boesman's Kop vers midi. Son chef prescrivait une halte d'une heure pour faire manger les hommes et abreuver les chevaux. Le mouvement sur Waterval-Drift est entamé à 1 heure de l'après-midi (2). Un détachement de quatre compagnies est laissé à Boesman's Kop.

Vers 2 h. 1/2, l'artillerie entre en action contre les tirailleurs boers qui bordent encore la Modder et prennent ensuite pour objectif deux canons qui ouvrent le feu des hauteurs à l'Est de la rivière.

Vers 3 h. 1/2, en approchant de Waterval-Drift, on constate que l'infanterie montée du colonel Henry a abandonné ce gué qui a été occupé par un détachement ennemi. La brigade écossaise, qui marche en tête, en s'approchant davantage, tombe sous un feu très vif. Un mouvement de terrain, bordant la rivière à 2 milles environ au Nord du passage, est également occupé par les Boers.

« Ayant évité de faire une attaque de front, dit le « général Colvile (3), je ne voulais pas me laisser « entraîner à en faire une autre, même contre un seul « cours d'eau au lieu de trois. Je donnai l'ordre à « Macdonald (3e brigade) d'appuyer sur la gauche en

---

(1) Pour expliquer sa détermination, il invoque, dans son rapport officiel, la raison suivante : « Ayant perdu tous mes bagages, il m'était « impossible de bivouaquer là où nous étions » (Voir l'appendice n° 30.)

(2) Avant le départ, le général Colvile reçoit de lord Roberts un télégramme lui prescrivant de se porter en avant et de faire tous ses efforts pour venir en aide au général Broadwood. (Voir l'appendice n° 30. Documents publiés par le général Colvile.)

(3) *Ibid.*, page 83.

« marchant lentement et à Smith Dorrien (19e brigade), « qui était en réserve, de déployer sa brigade vers la « gauche pour chasser l'ennemi du promontoire, en « opérant en liaison avec l'infanterie montée. En même « temps, j'envoyai l'ordre de se hâter aux batteries, « restées en arrière après l'engagement avec l'artillerie « ennemie..... Bientôt les Cornwalls, à la gauche de « Smith Dorrien, avaient traversé la rivière au delà du « promontoire, que les Boers évacuaient en toute hâte, « traversant devant notre front à bonne portée d'artil- « lerie. » Les batteries leur envoyaient quelques coups de canon.

A 5 h. 1/2 toute la division a traversé la Modder et s'établit au bivouac sur la rive droite. Son convoi, qui la suit immédiatement, n'a fini de passer qu'à minuit.

Au cours de la journée, la 9e division n'a eu que 6 hommes blessés.

Dans l'après-midi, un télégramme de lord Roberts annonçait l'envoi de deux brigades de cavalerie sous les ordres du général French. Mais une communication de ce dernier, parvenue dans la soirée au général Colvile, l'informait qu'il s'était arrêté pour la nuit à Boesman's Kop et qu'il ne rejoindrait la 9e division que le lendemain vers 6 heures du matin..... Il n'avait avec lui qu'une brigade, l'autre s'était arrêtée à Springfield (1).

Pendant la nuit, a lieu, entre lord Roberts et le

(1) Ces deux brigades (1re et 3e) avaient pris part, ainsi que nous l'avons exposé, à l'affaire de Karee-Siding (29 mars). Le 30 mars elles avaient regagné leurs camps, la 1re à Wessels-Farm, à 4 milles 1/2 (7 kilom. 200) à l'Ouest de Blœmfontein, la 3e à Rustfontein, à 2 milles 1/2 (4 kilomètres) au Nord de la ville, le 12e lanciers (1re brigade) et une batterie à cheval à Bloemspruit, à 3 milles (4 kilom. 800) à l'Est de Blœmfontein. C'est à 10 h. 1/2 du matin, le 31 mars, que ces troupes reçurent l'ordre de se porter au secours du général Broadwood et de se rassembler à Boesman's Kop. Le général French quitte Blœmfontein à midi. La 1re brigade gagne Boesman's Kop, où elle

général Colvile, un échange de télégrammes (1), où s'affirme de part et d'autre une véritable inquiétude sur la situation et un sentiment de prudence exagérée. Le général en chef conseille, « si l'ennemi est aussi fort qu'on le suppose », de rétrograder sur Boesman's Kop.

Le lendemain matin, French ne rejoint la 9e division qu'à 10 h. 30, avec une seule brigade. La seconde venue de Springfield avec une batterie à cheval est maintenue à la ferme de Klip-Kraal, près du ravin de Koornspruit, « pour recueillir les blessés de Broadwood » (2).

Après examen des hauteurs sur lesquelles « on voit encore quatre laagers » (3) et qu'il estimait, la veille, « être occupées par dix mille Boers » (4), le général Colvile n'a pas estimé ses forces suffisantes pour une attaque. Cependant, l'apparition de la cavalerie de French, dénoncée dès 9 heures du matin par un gros nuage de poussière à l'horizon, paraît avoir donné aux Boers le signal d'un départ précipité (5). Ils décampent rapidement.

« A 10 h. 30, French arrive, devançant sa colonne

---

bivouaque. La 3e brigade et le 12e lanciers s'arrêtent à Springfield. Dans la journée du lendemain ces troupes ne dépasseront pas Krantz-Kraal, à l'Est de Boesman's Kop (C. S. Goldmann, *With General French and Cavalry in South-Africa*, page 197.) Il semble que les deux brigades du général French auraient pu rejoindre dès le 31 au soir la division Colvile, sans imposer aux chevaux une fatigue excessive.

(1) Voir l'appendice n° 30, documents publiés par le général Colvile.

(2) Général Colvile, ouvrage cité, page 74. Nous voulons croire que cette brigade de cavalerie ne fut pas laissée à Klip-Kraal pour cette seule et étrange mission de brancardiers, mais qu'elle avait ordre de surveiller les Réservoirs, encore occupés par quelques Boers.

(3) Télégramme du général Colvile au chef d'état-major, 1er avril, 7 h. 45 (voir l'appendice n° 30).

(4) Télégramme du général Colvile au chef d'état-major, 31 mars, 4 h. 10 soir (voir l'appendice n° 30).

(5) Général Colvile, ouvrage cité, page 88.

« qu'il a laissée à 2 milles en arrière de l'autre côté « de la Modder. Après examen du terrain avec le « général Colvile, il décide qu'une poursuite ne servi- « rait qu'à fatiguer les chevaux, que le mieux est « d'établir la brigade écossaise au gué pour couvrir « le passage du convoi, de se porter avec la brigade « Smith Dorrien sur Klip-Kraal, tandis qu'il (French) « fera dans l'après-midi une démonstration vers les « hauteurs (1). »

Le but est de reprendre les Réservoirs, « si cela est « possible sans combat sérieux » (2). En arrivant à Klip-Kraal, les patrouilles de la brigade de cavalerie, laissée en arrière d'une façon si inopportune, lui signalent que les Réservoirs sont encore occupés par les Boers. En conséquence, le général renonce à son intention et se retire sur Boesman's Kop, où la division se retrouve concentrée entre 8 heures et 9 heures du soir. « Le len- « demain matin, tout le détachement, y compris la « cavalerie de French, recevait du commandant en chef « l'ordre de regagner Blœmfontein » (3), où il arrivait le 3 avril, après avoir fait étape à Springfield.

La surprise des Réservoirs fait le plus grand honneur au général De Wet et à ses troupes. « Il a cherché le « renseignement, et il l'a obtenu, aussi exact et aussi « opportun qu'on pouvait le souhaiter ; sa décision, « nette et énergique, a suivi immédiatement l'obtention « de ce renseignement. Les mesures qu'il a prises sur « le Koornspruit, le secret qu'il a su leur assurer, la « façon dont il a tenu ses hommes en main, en les empê- « chant de tirer, témoignent d'une réelle habileté et

(1) Général Colvile, ouvrage cité, page 88.

(2) Général Colvile, ouvrage cité, page 90. Le général ajoute : « Je n'estimais pas qu'ils valussent la perte d'un grand nombre d'hommes. »

(3) *Ibid.*, page 92.

« d'une grande autorité. Enfin le général a fait preuve « d'un moral élevé en méprisant les menaces de l'infan- « terie montée anglaise qui se montrait sur ses flancs et « sur ses derrières pendant le combat. On peut repro- « cher à l'artillerie de la colonne de l'Est d'avoir été « trop timide : cette artillerie a pris deux positions, « l'une à plus de 5,000 mètres du camp anglais, l'autre « à 4 kilomètres environ. Dans ces conditions, elle ne « pouvait faire grand mal à l'adversaire (1). »

Quant aux Anglais ils ont payé cher l'oubli des plus élémentaires précautions de sûreté. Dans leurs rapports officiels (2), en désaccord sur bien des points avec les récits de témoins oculaires dignes de foi, lord Roberts et le général Broadwood invoquent les circonstances atténuantes. Le premier indique que des mesures de sûreté furent prises par le détachement de Sannah's Post : « En outre du poste de garde du camp, une « patrouille d'officier avait été envoyée avant le jour à « 10 milles vers l'Est, dans la direction de Thabanchu. « En même temps deux petites patrouilles avaient poussé « au Nord et au Sud du camp, et la veille, au coucher « du soleil, une patrouille de quatre hommes avait « été dirigée par le chemin de Blœmfontein, sur Boes- « man's Kop, où un détachement d'infanterie montée « bivouaquait. Elle avait ordre de rentrer le lendemain « entre 3 et 5 heures du matin. Le 31, cette patrouille « ne put revenir à Sannah's Post, les Boers ayant « occupé le ravin du Koornspruit pendant la nuit (3). » Toute la responsabilité de la surprise incomberait d'après lord Roberts, à la maladresse de cette patrouille, qui ne sut pas donner l'alarme au détachement Broadwood.

---

(1) Officier français, témoin oculaire.

(2) Donnés *in extenso* à l'appendice n° 30.

(3) Rapport de lord Roberts (voir l'appendice n° 30.)

Il n'est pas possible de mettre en doute les affirmations de lord Roberts, bien que l'attaché militaire américain, témoin désintéressé, ait cru pouvoir écrire dans son rapport, la phrase suivante : « Le désastre anglais « fut dû à la négligence des précautions les plus « simples; des patrouilles envoyées sur la route au jour « auraient découvert les Boers sur la Modder et sur le « Koornspruit. Le convoi marchait sans plus de précau- « tions que s'il se fût trouvé dans la plaine d'Aldershot. « Depuis, j'ai lu dans les rapports anglais que les « patrouilles de pointe traversèrent le Koornspruit près « des Boers sans les voir, et dans les journaux, toutes « sortes d'insanités sur l'invisibilité de ceux-ci. *La vérité « toute simple est qu'il n'y avait pas le moindre éclai- « reur.* » Bornons-nous à constater que quelques patrouilles ne constituent pas un service de sûreté suffisant pour une troupe en station. C'est en occupant par des postes *fixes*, susceptibles d'opposer une résistance de quelque durée, les points d'où l'ennemi peut canonner les cantonnements ou bivouacs qu'une troupe se met à l'abri d'une surprise tactique. Or les Boers purent fusiller les Anglais des bords de la Modder, sans avoir été aperçus, et le ravin de Koornspruit où s'embusqua le détachement de De Wet est situé à moins de 2,000 mètres de l'emplacement du camp du général Broadwood. Une grande part de responsabilité dans la surprise incombe sans doute au commandant de la garnison permanente des Réservoirs qui, en station depuis plusieurs jours, aurait dû prendre des dispositions sérieuses de sûreté. Il n'en est pas moins vrai que le colonel Pilcher et le général Broadwood, malgré l'arrivée tardive de leurs détachements à Sannah's Post, avaient le devoir de s'assurer que de telles mesures étaient prises et de les prescrire dans le cas contraire.

Un point a certainement retenu l'attention du lecteur, c'est l'attitude indécise et timide des troupes envoyées

de Blœmfontein au secours du détachement Broadwood. La conduite de la brigade Martyr assistant des hauteurs de Boesman's Kop à l'engagement de Sannah's Post, sans intervenir ; celle du général Colvile imaginant une manœuvre savante sur les lignes de communication de l'ennemi, au lieu de tomber rapidement avec toutes ses forces sur les Boers en train de piller le convoi; les ordres de lord Roberts, recommandant de ne pas engager l'infanterie ; l'attitude du général French lui-même, prêtent à de vives et faciles critiques. Mais la question est plus haute. Les chefs anglais, vigoureux et d'une incontestable bravoure, ne peuvent être accusés de timidité. Ils furent bridés par la notion fausse de la guerre qui leur fut imposée dans la deuxième partie de la campagne et que caractérisent les errements suivants :

Recherche de résultats tactiques par des manœuvres sans combat, conviction que l'attaque de front doit être éludée à tout prix, souci exagéré d'éviter les pertes au détriment même du but à atteindre, faire la guerre, en un mot, « avec le moins de casse possible », suivant l'expression du colonel de Villebois-Mareuil.

C'est à ces véritables erreurs de doctrine qu'il faut attribuer l'attitude des chefs anglais. C'est à elles aussi qu'est due l'extraordinaire durée de la campagne. Leur influence sur les événements n'est pas un des moindres enseignements à tirer de cette étude.

(*A suivre.*) (160)

APPENDICE N° 30.

Le maréchal lord Roberts au Ministre de la guerre.

Quartier général de l'armée, Prétoria, 19 juin 1900.

My Lord,

J'ai l'honneur de vous adresser un rapport du 20 avril 1900, du brigadier général R. G. Broadwood, commandant la 2e brigade de cavalerie, sur sa retraite de Thabanchu et l'engagement de Sannah's Post, les 30 et 31 mars 1900.

L'échec éprouvé en cette circonstance ayant entraîné de fortes pertes, la prise par l'ennemi de sept canons de 12 livres, du personnel complet d'une batterie à cheval, du convoi et des approvisionnements de la colonne, est très malheureux ; il paraît nécessaire d'en examiner soigneusement les causes.

Remarquons que dès que le général Broadwood se trouva sérieusement menacé à Thabanchu, il dirigea son convoi sur Sannah's Post, distant de 24 milles environ ; après s'être heureusement couvert contre les attaques de l'ennemi au col même, il battit en retraite et atteignit Sannah's Post à 3 h. 30 du matin. Pendant la nuit, un détachement boer réussit à s'établir, sans être éventé, dans le lit d'un torrent à sec appelé Koornspruit, à 2,000 yards à l'Ouest de Sannah's Post, au point où le chemin de Blœmfontein le traverse. C'est là que se produisit le désastre.

J'ai jugé utile d'inviter le lieutenant-colonel Pilcher, commandant le 3e régiment d'infanterie montée, chargé d'escorter le convoi de Thabanchu à Sannah's Post, à faire un rapport sur les mesures prises pour la sûreté de son bivouac à son arrivée. Ce rapport est annexé au présent. En raison de ce fait, qu'il trouva les Waterworks déjà occupés par un détachement de nos troupes, d'un effectif égal à celles qu'il commandait, j'estime qu'il n'avait pas à prendre lui-même des dispositions spéciales pour la protection de son camp, en dehors de celles qu'il pouvait raisonnablement supposer avoir été prises avant son arrivée. En outre du poste de garde du camp, une patrouille d'officier avait été envoyée avant le jour, à 10 milles vers l'Est, dans la direction de Thabanchu. En même temps, deux petites patrouilles avaient poussé au Nord et au Sud du camp, et une troisième composée de quatre hommes avait été dirigée la veille, au coucher du soleil, sur Boesman's

Kop, hauteur à quelque distance de Sannah's Post, sur le chemin de Blœmfontein, où un détachement d'infanterie montée bivouaquait. Elle avait ordre de rentrer le lendemain matin entre 3 et 5 heures du matin. Le 31, les Boers ayant occupé le ravin du Koornspruit pendant la nuit, cette patrouille ne put revenir à Sannah's Post, et il ne semble pas que les hommes qui la composaient aient essayé de donner l'alarme en faisant feu ou par tout autre procédé, quand ils découvrirent la présence des Boers en embuscade.

Après s'être battu la veille pendant dix heures, avoir fait une marche de nuit de vingt-quatre milles et n'avoir eu que deux heures et demie de repos, le général Broadwood se trouva le 31 mars, dès l'aube, en butte au feu de l'artillerie ennemie tirant des hauteurs à l'Est de Sannah's Post, à une distance à laquelle son artillerie à cheval était incapable de riposter. Cependant, il prit très judicieusement des dispositions pour soustraire ses troupes aux effets de ce tir. En théorie, il est hors de doute qu'il aurait dû différer le départ de son convoi jusqu'à ce qu'il l'eût fait précéder d'une avant-garde convenable, ou qu'il ait eu jeté des éclaireurs en avant et sur les flancs de la colonne, mais mon expérience me porte à croire qu'il lui fut impossible de retenir les conducteurs et que le convoi se précipita comme un torrent dès qu'il se trouva surpris par les obus ennemis.

C'est là précisément ce qui arriva. Les fuyards et les premières voitures se hâtèrent tellement qu'ils dépassèrent les éclaireurs de l'avant-garde. Ils avaient atteint le ravin et les Boers les avaient laissés traverser, avant que l'infanterie montée ait pu gagner la tête de la colonne et prendre sa place.

Dans mon télégramme du 31 mars 1900, je disais que les Boers étaient si bien cachés que nos éclaireurs de pointe avaient traversé le ravin sans les voir. L'enquête ultérieure a prouvé qu'il n'en fut pas ainsi et que les faits se sont passés comme je l'indique plus haut.

En ce qui concerne le point visé au paragraphe 9 du rapport ci-joint, j'estime que le général sir Colvile aurait mieux fait, en arrivant avec la 9e division à Boesman's Kop, de se porter immédiatement sur le théâtre du combat, et de juger personnellement la situation, avant de se décider à un mouvement de flanc sur Waterval-Drift.

Après examen sérieux des circonstances, j'estime que le désastre est dû surtout à la patrouille de Boesman's Kop qui n'avertit pas ses camarades de l'embuscade préparée par l'ennemi pendant la nuit, et qu'aucun blâme n'est mérité par le général commandant le détachement.

Je juge, en outre, que celui-ci a montré beaucoup de présence d'esprit et de bravoure en essayant de réparer le désastre et d'en tirer ses troupes. Par l'exemple qu'il donna à ses camarades dans cette circonstance particulièrement difficile, il a soutenu la bonne réputation acquise

au Soudan. Cette réputation a été encore accrue dans la suite par la façon brillante dont il exerça son commandement pendant la marche de Blœmfontein sur Prétoria.

L'envoi du présent rapport a été fortement retardé, en raison de la nécessité de faire sur les faits une enquête personnelle auprès des principaux acteurs de l'événement. La cavalerie ayant été fréquemment employée à des détachements, je n'ai pu les réunir avant l'arrivée à Prétoria.

Comme conclusion, je suis heureux de constater que dans cette circonstance, comme toujours, les troupes se sont comportées très vaillamment et j'appuie chaleureusement les propositions du général Broadwood en faveur des officiers et hommes de troupe de son détachement.

J'ai l'honneur, etc.

ROBERTS, *maréchal,*
Commandant en chef dans l'Afrique du Sud.

Le général Broadwood au Chef de cabinet du Maréchal commandant en chef dans l'Afrique du Sud.

Blœmspruit, 20 avril 1900.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser le présent rapport sur la retraite de Thabanchu et le combat de Sannah's Post les 30 et 31 mars 1900.

Le 30 mars 1900, à 11 heures du matin, j'étais campé à Thabanchu avec le détachement dont la composition est indiquée en note (1), lorsque je fus informé par mes avant-postes qu'un gros parti boer s'avançait rapidement sur la ville par la route de Ladybrand. Je renforçai les avant-postes dans cette direction au moyen d'un escadron de cavalerie et de 300 hommes d'infanterie montée; aussitôt après, des rapports d'indigènes m'apprirent qu'un autre détachement ennemi tournait mon flanc gauche (Nord). J'occupai une position dans cette direction avec trois escadrons, et je télégraphiai au chef d'état-major que, si ces derniers renseignements étaient confirmés, je me verrais forcé de me retirer vers Sannah's Post, sur un terrain découvert et à portée d'être soutenu de Blœmfontein. J'informai le commandant des

---

(1) Batteries à cheval S et U; régiment de cavalerie de la Garde, 160 sabres; 10e hussards, 160 sabres; infanterie montée d'Alderson, 800 fusils.

deux compagnies d'infanterie montée de Sannah's Post que j'allais probablement me replier sur lui, et que je désirais qu'il fît reconnaître la direction du Nord.

A 3 heures du soir, l'ennemi attaqua le col à 6 milles à l'Est de la ville. Je donnai l'ordre au lieutenant-colonel Alderson de faire escorter le convoi jusqu'à Israel's Poort, distant de 3 milles environ et où j'avais l'intention de bivouaquer. Peu après, des renseignements me confirmèrent le mouvement ennemi autour de ma gauche. Je donnai alors l'ordre au convoi de continuer sa retraite sur Sannah's Post, à 24 milles du point où mes avant-postes étaient engagés. Je rendis compte par télégraphe au chef d'état-major que je me retirais sur le même point.

A la nuit l'ennemi cessait son attaque sur le col, et à 9 heures du soir, j'avais évacué les positions et me dirigeais sur Sannah's Post où j'arrivais à 3 h. 30 du matin. Le convoi avait atteint le même point la veille à 11 heures du soir. Mon intention était d'attendre des ordres ou des renforts en ce point qui commande les Réservoirs.

Le 31 mars, à l'aube, le commandant du détachement de Sannah's Post me fit connaître qu'une de ses patrouilles dirigée vers Waterval-Drift ne signalait rien sur le flanc Nord, mais que celles envoyées vers l'Est avaient reçu des coups de fusil des hauteurs à l'Est de la Modder. Presque aussitôt après, un violent feu d'artillerie était ouvert de cette direction sur nos bivouacs, à une portée telle que mes batteries à cheval ne pouvaient riposter. En même temps, on me rendait compte qu'on voyait 300 Boers environ galoper sur la rive Nord de la Modder dans la direction de Boesman's Kop, hauteur escarpée sur la route de Blœmfontein, par où j'attendais des renforts, et sur laquelle un détachement d'infanterie montée était posté. Je donnai des ordres pour mettre le détachement hors de portée du feu de l'artillerie ennemie, et prescrivis aux Robert's Horse et à la batterie à cheval U d'aller renforcer le poste de Boesman's Kop, sur lequel je me proposais de me replier.

Je désignai un régiment d'infanterie montée pour former l'arrière-garde, et donnai l'ordre à une compagnie d'infanterie montée de renforcer la patrouille dirigée précédemment par le commandant de Sannah's Post vers Waterval-Drift.

Le régiment d'infanterie montée (Robert's Horse) dirigé sur Boesman's Kop et la batterie U marchaient de part et d'autre du convoi, qui se mettait rapidement hors de portée du feu ennemi. Avant d'avoir achevé de dégager le terrain, la tête de celui-ci atteignait un profond ravin à 2,000 yards à l'Ouest du bivouac.

Un détachement ennemi de 600 hommes environ occupait cette coupure, et s'empara du convoi et de cinq pièces de la batterie, ouvrant un feu violent sur les Robert's Horse et sur le gros de la cavalerie qui suivait. Ces derniers durent se retirer hors de portée de la fusillade.

La batterie S, éprouvée pendant cette retraite, dut se mettre en position à 1200 yards du Spruit et la compagnie d'infanterie montée de Durham Light Infantry, faisant fonction de flanc-garde de droite dans ce mouvement, occupa rapidement une position de part et d'autre de la batterie. Cela arrêta toute idée de l'ennemi de déboucher du ravin.

J'étais resté à l'arrière-garde, que je jugeais être le point le plus menacé. M'avançant jusqu'au théâtre du désastre, je vis que l'ennemi était déployé le long du ravin, sur la berge Ouest de celui-ci. Je donnai l'ordre à la cavalerie de la Garde d'occuper un point en amont et d'agir en descendant, à une compagnie d'infanterie montée d'agir le long de la berge à la gauche de la cavalerie de la Garde, au 10e hussards de s'étendre au delà de la gauche de cette compagnie et d'agir contre les derrières de l'ennemi embusqué dans le ravin. Aussitôt que l'exécution de ces mouvements fut entamée, je fis relever la cavalerie de la Garde par deux compagnies de l'infanterie montée de Birmanie, afin de lui permettre de se joindre au 10e hussards.

Je ne jugeai pas qu'il fut possible au major Hornby de mouvoir sa batterie sous le feu, mais je lui donnai l'ordre, dès que celui-ci aurait été ralenti par l'effet du mouvement tournant de la cavalerie, d'amener les avant-trains, et de se retirer sur Boesman's Kop, par un mouvement autour du pivot constitué par l'infanterie montée. Le lieutenant-colonel Alderson, avec le reste de sa brigade, tenant tête à l'ennemi du côté de la Modder, devait couvrir et suivre ensuite ces mouvements de retraite. Ces dispositions furent exécutées avec un calme parfait.

La conduite de la batterie S, de la compagnie de Durham Light Infantry et du régiment d'infanterie montée du lieutenant-colonel Pilcher fut particulièrement remarquable. A 11 h. 15, tout le détachement était dégagé, ayant perdu sept canons et la totalité du convoi. Deux pièces de la batterie S avaient dû être abandonnées faute d'attelages.

Sur ces entrefaites, la brigade d'infanterie montée du lieutenant-colonel Martyr était arrivée à Boesman's Kop. Un régiment (lieutenant-colonel Henry) s'était porté sur Waterval-Drift, où il avait tiré d'embarras la compagnie d'infanterie montée qui avait été dirigée de ce côté le matin. L'autre régiment (major Dobell) reçut l'ordre de s'avancer vers le ravin pour voir s'il était possible de reprendre quelques-uns des canons perdus ou quelques voitures du convoi. Il tomba sous un feu très vif, et vint rendre compte que l'ennemi avait été renforcé à un effectif de 1500 hommes.

Vers midi, un officier d'état-major me fut envoyé pour me prévenir de l'arrivée de la 9e division à Boesman's Kop. J'émis l'avis que le meilleur appui qui pût m'être fourni, était de marcher directement sur le ravin. Vers 2 heures du soir, j'appris que la 9e division s'était

portée sur Waterval-Drift. Perdant alors tout espoir de reprendre mes pièces, je dirigeai mes troupes sur leurs camps, l'infanterie montée et l'artillerie sur Blœmfontein, la cavalerie à Springfield ; ayant perdu tous mes bagages, il m'était impossible de bivouaquer là où nous étions.

. . . . . .

J'ai l'honneur, etc.....

R.-G. Broadwood,
Brigadier général commandant la 2e brigade de cavalerie.

Rapport du lieutenant-colonel Pilcher, commandant le 3e régiment d'infanterie montée, chargé d'escorter le convoi le 30 mars 1900.

Prétoria, 17 juin 1900.

Le 30 mars, vers midi, à Thabanchu, le lieutenant-colonel Alderson me donna l'ordre d'escorter le convoi pendant la journée. Ce fut le seul ordre que je reçus, avec l'indication que nous nous arrêterions probablement au col à 3 milles environ à l'Ouest du point où nous étions bivouaqués. Avant d'atteindre ce col, je reçus avis que le détachement devait retraverser la Modder. Tant qu'il fit jour, je pris des positions successives, couvrant le flanc droit de notre ligne de retraite, et envoyais des reconnaissances vers le Nord ; mais je ne vis aucune force ennemie, à l'exception de quelques éclaireurs. Après le coucher du soleil, je marchai sur la route. Tout le convoi fut parqué sur la rive Ouest de la Modder et mon régiment était établi au bivouac avant minuit.

Je n'avais reçu aucun ordre pour assurer la sécurité du bivouac ; néanmoins je plaçai cinq postes tout autour, à une distance de 500 yards environ sur la rive sur laquelle nous nous trouvions. Il n'y avait pas de clair de lune, et je ne pus prendre d'autres dispositions dans l'obscurité. J'avais en outre un petit poste au gué. Tout le détachement suivait le convoi et se trouvait à quelques milles à l'Est du gué au moment où j'y arrivais. En outre, trois compagnies d'infanterie montée, représentant un effectif égal à celui de mon régiment, occupaient les Réservoirs et avaient dû probablement prendre des précautions de sûreté à l'Ouest de la Modder.

Ainsi que je l'ai déjà dit, je ne reçus aucun ordre concernant l'installation d'avant-postes, et je me bornai à prendre des précautions pour la sûreté de mon bivouac jusqu'à l'arrivée du reste du détachement.

Documents publiés par le général Colvile dans son livre : *The Work of the ninth Division*, relativement à l'affaire de Sannah's Post.

Tableau de marche de la 9e division le jour de l'affaire de Sannah's Post (31 mars 1900).

Départ de Blœmfontein à 5 h. 30 matin.

Arrivée du général Colvile à Boesman's Kop avec son état-major à 11 h. 15 matin.

Arrivée du général Macdonald avec la brigade écossaise tête de colonne de la 9e division au pied de Boesman's Kop à 11 h. 40.

Les derniers éléments de la division ne furent pas rassemblés à Boesman's Kop avant midi.

Compte rendu envoyé par le général Colvile au Chef d'état-major à 11 h. 35 matin.

Broadwood a été attaqué la nuit dernière aux Waterworks et a battu en retraite ce matin en éprouvant de grosses pertes. On me rend compte que tout son convoi et quelques pièces sont tombés aux mains de l'ennemi. Mon infanterie sera ici dans peu de temps, et je me porterai en avant, en laissant un détachement pour tenir la position. Je ferai un rapport complémentaire après avoir vu Broadwood. L'ennemi est maître des Waterworks.

Télégramme du Chef d'état-major au général Colvile envoyé à 12 h. 15 matin.

Poussez en avant votre infanterie montée et votre artillerie et faites votre possible pour aider Broadwood, et chasser l'ennemi de la rive Ouest de Spruit-Kop (Koorn-pruit?).

A 12 h. 40 soir, le général Colvile donnait les ordres pour le mouvement tournant sur Waterval-Drift, et à 1 heure du soir, la division se mettait en mouvement.

A 3 h. 25 soir, la brigade écossaise était fortement engagée.

Télégramme de Lord Roberts au lieutenant général Colvile, reçu à 3 h. 28 soir.

L'ennemi essayera de vous retarder au passage du ravin pour avoir le

temps d'évacuer les canons capturés. Il serait bon, en conséquence, que vous fassiez, si possible, un mouvement tournant qui vous permette d'agir sur sa ligne de retraite. La brigade de cavalerie de French, qui vous rejoindra sous peu, vous aidera dans ce mouvement.

Accusez réception.

Télégramme du général Colvile au Chef d'état-major, envoyé à 4 h. 10 du soir.

Je fais un mouvement tournant par un point au Nord de Waterval-Drift. J'ai trouvé de la résistance à ce gué et j'ai dû en conséquence étendre mon mouvement tournant. Il y a environ 10,000 Boers à Likat-Long (?).

Le général Colvile arrive à Waterval-Drift à 6 heures du soir.

Télégramme envoyé alors au Chef d'état-major.

Suis arrivé à Waterval-Drift, d'où j'essayerai de couper la retraite de l'ennemi; mais je n'ai pas de cavalerie; Broadwood est incapable d'aucun mouvement. Il a perdu 8 canons. L'ennemi avec de l'artillerie tient le cours d'eau entre Waterval et les Waterworks.

Pendant la nuit tout le convoi de la 9e division traverse la Modder à Waterval-Drift.

Télégramme reçu du général French de Boesman's Kop pendant la nuit.

Au général Colvile.

Je vous rejoindrai demain matin à 6 heures.

Télégramme envoyé aussitôt après par le général Colvile au Chef d'état-major.

French s'est arrêté pour la nuit à Boesman's Kop; dois-je attendre son arrivée demain matin pour m'avancer davantage? J'ai environ 6 hommes blessés. Broadwood m'informe qu'il vous a envoyé directement son compte rendu. La vallée et les kopjes jusqu'à 4 milles au

Nord sont évacués par l'ennemi, qui occupe maintenant Maliko (?) en force.

On voit trois très gros laagers.

Télégramme du Chef d'état-major au général Colvile, reçu par l'intermédiaire du général French, envoyé par estafette à 6 h. 15 soir, parvenu à 7 h. 30 soir.

A. 640. — Si l'ennemi à Likat-Long est aussi fort que vous le pensez, il vaudrait mieux que vous vous retiriez avec toute votre division sur Boesman's Kop, autrement il pourrait vous couper de Blœmfontein en tournant votre flanc droit.

Communiquez le présent télégramme à French et accusez réception. Le détachement auquel Broadwood a eu à faire est commandé par De Wet et venait de Brandfort. Il a traversé la Modder à Krantz-Kraal et s'est porté sur ses derrières pendant la nuit. Il tentera probablement le même coup avec vous et vous prendra probablement entre deux feux.

Accusez réception.

Réponse du général Colvile au Chef d'état-major.

Je viens de recevoir votre communication A. 640. Je ne puis faire traverser mon convoi par le gué, dans l'obscurité. Je me propose de tourner la droite de De Wet, mais j'examinerai soigneusement la situation au jour. Si De Wet essaye de tourner mon flanc droit, il se trouvera sur un terrain favorable à l'action de French qui pourra l'atteindre. Au pis aller, je ne pense pas qu'il puisse m'empêcher de me replier sur Tucker (7e division) (1). J'ai laissé quatre compagnies à Boesman's Kop.

COLVILE (minuit).

Au Chef d'état-major.

1er avril.

L'ennemi a été renforcé pendant la nuit. On voit maintenant quatre laagers. Il ne paraît pas disposé à se mettre en mouvement, il attend probablement afin de voir ce que je vais faire. Ma division est à peine de la force d'une grosse brigade, et je n'ai pas assez de monde pour l'occuper de front et faire un mouvement de flanc, menaçant sérieuse-

---

(1) Le général Tucker occupait Glen au Nord de Blœmfontein.

ment ses communications. Je reconnaîtrai soigneusement sa position aujourd'hui, mais à moins de le trouver plus faible que je ne pense, ou de recevoir des ordres contraires, je me propose de faire repasser mon convoi par le gué à la soirée et de me retirer sur Boesman's Kop. French qui devait être ici ce matin, à 6 heures, n'est pas arrivé et je n'ai aucune nouvelle de lui.

COLVILE (7 h. 45 matin).

Le général French arriva à 10 h. 30 matin le 1er avril à Waterval-Drift.

Télégramme du Chef de cabinet.

1er avril, 12 h. 15 soir (n° 787).

Réponse à votre télégramme de ce jour au chef d'état-major. Votre proposition est approuvée. Ne vous engagez pas contre l'ennemi, car vous n'êtes pas assez fort pour le faire avec avantage. Comme vous le proposez, faites passer votre convoi à la nuit et retirez-vous sur Boesman's Kop. Informez Knox de vos mouvements.

Au Général commandant la 9e division.

Quartier général de l'armée, Blœmfontein, 25 avril 1900.

Je vous adresse l'extrait ci-dessous d'un rapport du général Broadwood, commandant de la 2e brigade de cavalerie, daté du 20 avril 1900, sur l'affaire de Sannah's Post (31 mars 1900), afin que vous puissiez faire à ce sujet les observations que vous croirez devoir présenter, en particulier sur les motifs qui vous ont décidé à ne pas vous porter de Boesman's Kop à l'aide de la brigade de cavalerie.

Par ordre :

H.-V. COWAN,

Lieutenant-colonel chef de cabinet,

Extrait.

Vers midi, un officier d'état-major me fut envoyé pour me prévenir de l'arrivée de la 9e division à Boesman's Kop. J'émis l'avis que le meilleur appui qui pût m'être fourni était de marcher directement

sur le ravin. Vers 2 heures du soir, j'appris que la 9e division s'était portée sur Waterval-Drift. Perdant alors tout espoir de reprendre mes pièces, je dirigeai mes troupes sur leurs camps, l'infanterie montée et l'artillerie sur Blœmfontein, la cavalerie sur Springfield. Ayant perdu tous mes bagages, il m'était impossible de bivouaquer là où nous étions.

Au Chef de cabinet.

Winburg, 16 mai 1900.

Les affirmations contenues dans l'extrait du rapport du général Broadwood du 20 avril 1900, communiqué par votre lettre du 25 avril 1900, ne concordent pas avec la réalité des faits tels qu'ils sont à ma connaissance.

En apprenant, à Springfield, le désastre éprouvé par la brigade du général Broadwood entre les Réservoirs et Boesman's Kop, je donnai l'ordre au lieutenant-colonel Flint de devancer la colonne avec son groupe d'artillerie. Je me hâtai moi-même vers Boesman's Kop, où je trouvai le lieutenant-colonel Martyr. Celui-ci m'apprit que la brigade du général Broadwood se rassemblait alors à 2 milles vers l'Est. J'envoyai immédiatement au général Broadwood un officier de mon état-major, le capitaine Ruggles Brise, pour le prier de venir me rejoindre.

Le général Broadwood me fit répondre qu'il était trop fatigué pour pouvoir venir. Dans des circonstances normales, je n'aurais pas laissé passer une telle réponse, mais le capitaine Ruggles Brise m'ayant dit que le général Broadwood paraissait complètement abattu et incapable de me prêter la moindre coopération, je jugeai préférable de ne pas insister. Je n'ai nullement connaissance qu'il ait exprimé à ce moment l'avis qu' « une marche directe sur le Spruit était le meilleur moyen « de lui porter secours » ; mais aurais-je reçu un pareil avis, que cela n'aurait pas modifié ma décision, à moins qu'on ne m'eût apporté en même temps des renseignements nouveaux, susceptibles de l'influencer.

La situation était alors la suivante : La brigade de cavalerie était concentrée et en sûreté, à 2 milles de Boesman's Kop ; son convoi et sept canons étaient tombés aux mains de l'ennemi à l'Est de Klip-Kraal, ferme près de laquelle la carte indique un affluent de la Modder, en même temps qu'un second, moins important, situé entre cette même ferme et Boesman's Kop. Une heure avant l'arrivée de mon infanterie, la présence d'un nuage de poussière entre Klip-Kraal et les Réservoirs, indiquait que l'ennemi était occupé, probablement à

évacuer les canons et le convoi, en commençant vraisemblablement par les premiers. Une partie de l'infanterie montée du lieutenant-colonel Martyr occupait le gué de Waterval, où elle était canonnée par deux pièces ennemies.

Bien que je n'aie reçu du général Broadwood aucun conseil de cette nature, l'idée de marcher directement sur Klip-Kraal se présenta naturellement à moi. Si la brigade de cavalerie avait été encore engagée, il eût été impérieusement indiqué de la renforcer par le chemin le plus court; mais comme elle était en sûreté, le seul problème qui se posait était de reprendre les canons. Sachant par expérience que les pièces des Boers ont une portée supérieure aux nôtres, ayant devant moi une plaine découverte, coupée par des ruisseaux tels qu'ils en avaient maintes fois utilisé pour résister à des forces supérieures et estimant qu'ils avaient eu tout le temps d'emmener les canons qu'ils avaient pris, au moins jusqu'au gué de Sannah's Post, j'en conclus qu'une attaque directe occasionnerait certainement de fortes pertes, que l'ennemi pourrait facilement me retarder jusqu'à ce qu'il ait évacué les canons à l'Est de la Modder, d'où il prenait sans obstacle sa ligne de retraite sur Thabanchu.

En conséquence, sachant le gué de Waterval en notre possession, je me décidais à aller y passer la Modder, espérant parvenir, avec l'aide de l'infanterie du lieutenant-colonel Martyr, à couper la retraite de l'ennemi, tandis que je l'occuperais de front au Nord de Mamena (?) avec l'infanterie. Je donnai l'ordre au lieutenant-colonel Martyr de tenir les hauteurs au Nord de notre ligne de marche, pendant que la division et l'artillerie se portaient sur Waterval-Drift. J'envoyai une seconde communication au général Broadwood, pour lui faire connaître mes intentions et lui demander d'y coopérer dans la mesure où l'état de ses chevaux le permettrait.

Ainsi que je l'ai indiqué dans mon rapport sur ces opérations, je constatai, en approchant, que l'infanterie montée avait dû abandonner Waterval-Drift, et que l'ennemi l'occupait ainsi qu'un éperon situé plus au Nord sur la rive Est de la Modder. Cela rendait nécessaire une extension du mouvement tournant, exigeant un temps considérable; de sorte qu'il faisait presque nuit quand nous pûmes traverser le gué.

Une partie des troupes avait déjà parcouru 22 milles (35 kil. 200). Je ne pouvais donc songer à engager un combat le soir même, en admettant que mon effectif m'eût permis — je n'avais guère que 4.000 hommes — d'occuper de front les forces considérables de l'ennemi qui tenait les hauteurs au-dessus des Réservoirs et de détacher assez de monde pour lui couper la retraite.

Au moment où nous avions rencontré l'ennemi à l'Ouest de

Waterval-Drift, j'avais reçu du Maréchal commmandant en chef le télégramme suivant :

(Télégramme annonçant l'envoi de la cavalerie de French, donné déjà ci-dessus, reçu à 3 h. 28 du soir.)

La nouvelle de l'arrivée de la cavalerie compensait le désappointement que me causait l'abandon du gué par l'infanterie montée, et j'avais encore espoir de réussir à couper la retraite de l'ennemi. Mais les heures se succédaient et le général French ne parut que le lendemain à 10 h. 30 du matin. A ce moment, j'estimais avec lui qu'il était trop tard pour poursuivre.

Je dois faire remarquer que le télégramme ci-dessus du Maréchal commandant en chef me parut approuver ma ligne de conduite ; c'est pour cela que, dans mon rapport, je n'ai pas cru nécessaire de la justifier.

J'ajouterai aussi que d'après les instructions verbales que me donna le Maréchal commandant en chef avant mon départ de Blœmfontein, le général Broadwood et sa brigade étaient placés sous mes ordres. Si celui-ci m'avait fait connaître son intention de rentrer à Springfield, je lui aurais formellement interdit de la mettre à exécution ; et je trouve que les critiques qu'il s'est permis d'exprimer sur mes dispositions sont tout à fait déplacées.

J'ai exposé les raisons qui me firent adopter ces dispositions ; la connaissance plus complète que j'ai eu plus tard du terrain et des mouvements de l'ennemi, ne m'a pas conduit à modifier mon opinion. Cependant mon jugement peut se trouver en défaut, et j'attends respectueusement le verdict du Maréchal commandant en chef.

H. Colvile,
Lieutenant général commandant la 9e division.

Au lieutenant général Sir H. Colvile.

1er juillet 1900.

Le Maréchal commandant en chef me prie de vous adresser la copie ci-jointe de son rapport du 21 mai. L'original vous fut envoyé à cette dernière date (1).

Par ordre :
H.-V. Cowan,
Lieutenant-colonel chef de cabinet.

---

(1) Il ne parvint pas à destination (note du général Colvile).

Au lieutenant général Sir H. Colvile, commandant la 9e division.

Quartier général de l'armée dans l'Afrique du Sud, Kroonstad, 21 mai 1900.

Après examen du rapport établi sur les faits, j'estime qu'en arrivant à Boesman's Kop le 31 mars, vers midi, le général sir H. Colvile a eu tort de convoquer le général Broadwood, dont le détachement avait été fortement engagé et qui était rassemblé à 2 milles vers l'Est. Si le général Colvile s'était porté lui-même auprès du général Broadwood, il aurait pu se rendre compte exactement de la situation, ainsi que des meilleures mesures à prendre pour prêter secours aux troupes qu'il avait mission de soutenir, et pour reprendre les canons et le convoi tombés aux mains des Boers.

J'estime en outre que le général Broadwood, qui avait eu à combattre depuis l'aube et dont les troupes se trouvaient encore à distance rapprochée de l'ennemi aurait eu tort de quitter son commandement pour se rendre auprès du général Colvile. Il n'est pas surprenant qu'il se soit trouvé fatigué et peut-être un peu abattu par le désastre qu'il venait de subir. Il était donc indispensable que le général Colvile se rendit compte personnellement et sans retard de la situation, en prenant l'initiative de se déplacer.

Même si le général Broadwood s'était rendu à la convocation du général Colvile, il n'en serait pas moins résulté un sérieux retard, l'officier d'état-major ayant à chercher le général Broadwood, et celui-ci à parcourir un double itinéraire pour se rendre auprès du général Colvile et rejoindre ensuite ses troupes.

En s'arrêtant pendant un certain temps à Boesman's Kop, et marchant ensuite sur Waterval-Drift, le général Colvile permit à l'ennemi d'emmener les canons et le convoi sans difficulté. Celui-ci ne tarda pas à profiter de cet avantage, et quand la cavalerie du général French arriva, l'idée de tourner son flanc et de lui couper la retraite dut être abandonnée, car il avait gagné rapidement du terrain vers l'Est pendant la nuit.

ROBERTS, *Maréchal,*
Commandant en chef dans l'Afrique du Sud.

Rapport du général Colvile adressé au Chef de cabinet du Ministre de la guerre à Londres, après réception du rapport ci-dessus.

Après lecture du rapport ci-joint du maréchal lord Roberts, je dois faire remarquer que du haut de Boesman's Kop on avait une vue étendue sur tous les environs et sur l'ennemi, ce qui n'était pas le cas

de l'emplacement où le général Broadwood s'était arrêté. Je maintiens donc qu'on pouvait se rendre mieux compte de la situation du premier point que du second.

Le général Broadwood se trouvait à 4 milles au moins de l'ennemi, qui commençait à se retirer quand j'arrivais, et à 2 milles de Boesman's Kop.

L'officier d'état-major qui fut envoyé au général Broadwood revint à Boesman's Kop, avant l'arrivée de l'infanterie de la 9e division; si le général l'avait accompagné, il serait venu dans les mêmes conditions, sans que cela eût entraîné aucun retard dans les opérations.

D'après les déclarations du major Burnham, l'éclaireur qui fut fait prisonnier à Klip-Kraal, le dernier des canons pris au général Broadwood avait traversé la Modder, près des Réservoirs, à midi (1), et la retraite de l'ennemi se continua jusqu'à 4 heures du soir, heure à laquelle il s'établit au bivouac pour la nuit. Comme je ne suis pas arrivé à Boesman's Kop avant 11 h. 15, que la division n'y parvint qu'une demi-heure plus tard, l'ennemi avait sur moi une avance de 8 milles, qu'il n'y avait guère de chance de voir diminuer, à moins qu'il ne s'arrêtât.

Si la cavalerie du général French était arrivée à l'heure que lord Roberts m'avait indiquée dans son télégramme, elle aurait pu atteindre les bivouacs de l'ennemi. Ma division qui avait déjà parcouru 21 milles, n'aurait pu pousser jusque-là, mais elle eût été capable de s'avancer encore de quelques milles en soutien de la cavalerie.

Nous ne fûmes pas inactifs à Boesman's Kop, nous fîmes une halte indispensable après une marche de 13 milles.

H.-E. Colvile,
Major général.

---

(1) Cette affirmation est en contradiction avec les récits des témoins oculaires auxquels nous avons fait de larges emprunts dans notre narration, ainsi qu'avec la version donnée par le général De Wet lui-même dans son livre.

NOUVELLES MILITAIRES

ANGLETERRE.

DÉFENSE IMPÉRIALE BRITANNIQUE ET SERVICE DIPLOMATIQUE ET CONSULAIRE. — Un papier parlementaire, publié le 18 septembre 1903, donne les indications suivantes sur la dépense totale en livres sterling de la défense de l'Empire britannique, y compris l'Inde et les colonies de la Couronne, ainsi que sur les dépenses du service diplomatique et consulaire.

I. — *Royaume-Uni.*

Total net des dépenses de l'armée (1903-1904)...	34,245,000
Total net des dépenses des établissements de l'artillerie	255,000
Total net des dépenses de la marine.....	34,457,500
TOTAL.....	68,957,500

II. — *Inde.*

Total net des dépenses militaires prévues pour 1903-1904.....	17,782,000
Total net des dépenses navales pour l'Inde (en 1903-1904).....	393,200
TOTAL.....	18,175,200

III. — *Colonies de la Couronne.*

Les colonies payent les contributions suivantes pour l'armée :

Ceylan.....	130,000
Maurice.....	26,200
Hong-Kong.....	76,400
Straits Settlements.....	117,500
Malte.....	5,000
TOTAL.....	355,100

Total des Ier, IIe et IIIe paragraphes : 87,487,800 livres sterling, soit, en monnaie française : 2,187,195,000 francs.

Dépenses diplomatiques et consulaires.

Année 1903-1904	534,780
Dépenses pour constructions, pensions, etc.	139,494
TOTAL	674,274

Nota. — Les colonies anglaises ayant un Parlement ne se trouvent pas comprises dans les tableaux ci-dessus.

AUTRICHE-HONGRIE.

CRÉATION D'UN BATAILLON DE CHASSEURS DE BOSNIE-HERZÉGOVINE. — Le *Verordnungsblatt für das K. u. K. Heer* du 19 août publie les mesures d'exécution relatives à la constitution d'un bataillon de chasseurs de Bosnie-Herzégovine. La création de cette nouvelle unité avait été annoncée dès le printemps de 1902 (1); elle aura lieu à la date du 1er octobre 1903.

Le bataillon comptera quatre compagnies et un cadre de compagnie de dépôt : la portion principale tiendra garnison à Vienne; le dépôt à Sarajewo.

EMPIRE ALLEMAND.

LE NOUVEAU MINISTRE DE LA GUERRE PRUSSIEN. — Par ordre du Cabinet, en date du 14 août 1903, le général-lieutenant von Einem (dit von Rothmaler) est nommé Ministre de la guerre en remplacement du général von Gossler, retraité.

Le nouveau Ministre de la guerre prussien est âgé de 50 ans.

L'ÉTUDE DES LANGUES ÉTRANGÈRES DANS L'ARMÉE. — Un ordre du Cabinet, du 27 juin 1903, a remplacé une ancienne instruction, portant la date du 25 avril 1892, relative à l'étude des langues étrangères dans l'armée allemande.

Le but à atteindre, dit l'ordre de Cabinet, serait de pouvoir disposer dans tous les corps d'armée d'un grand nombre d'officiers et de quelques employés de l'administration militaire capables de servir

(1) Voir *Revue militaire*, n° de mai 1902.

d'interprètes pour une langue étrangère. L'étude du russe et du polonais est particulièrement recommandée pour le personnel des corps d'armée situés à l'Est de l'Elbe, celle du français pour les corps d'armée à l'Ouest de ce fleuve. L'anglais et l'italien peuvent également être étudiés suivant le goût et les aptitudes de chacun.

Des crédits spéciaux sont mis à la disposition des commandants de corps d'armée; ils sont réservés aux lieutenants et capitaines en deuxième de l'armée active, aux officiers des réserves et enfin à quelques jeunes employés de l'administration militaire que leurs fonctions appelleraient à l'armée en cas de mobilisation. Ces crédits servent à payer les émoluments des professeurs et à procurer aux intéressés les moyens matériels nécessaires aux études. (Ceux-ci doivent être restitués si l'officier ou l'employé cesse ses études.)

La connaissance des diverses langues est constatée au moyen d'*examens pour interprètes* (Dolmetscher-Prüfungen); ils sont facultatifs, mais ne peuvent être passés que par les catégories d'officiers ou d'employés indiqués plus haut. Les examens ont lieu tous les ans, dans toutes les langues, pour les officiers détachés à l'Académie de guerre, à l'Académie technique militaire ou à l'École mixte de l'artillerie et du génie; ils ont lieu également tous les ans pour les autres officiers ou employés en ce qui concerne les langues russe et polonaise, mais tout les trois ans seulement pour les autres langues.

L'examen comporte deux parties, l'une écrite et l'autre orale, pour les candidats qui ont subi la première avec succès. L'examen écrit a lieu pour toute l'armée vers le milieu d'avril au jour fixé par le chef du grand état-major; les sujets comprennent un thème et une version proposés par l'Académie de guerre à l'approbation du chef du grand état-major; les candidats peuvent se servir d'un lexique de campagne. La correction des compositions est faite par les soins de l'Académie de guerre. L'examen oral a pour but de connaître à quel point les candidats possèdent l'usage courant de la langue étrangère qu'ils ont étudiée.

Les feuillets de personnel des officiers indiquent le résultat de l'examen pour les officiers qui le subissent avec succès; enfin, en cas de mobilisation, les commandants de corps d'armée emportent une liste des interprètes.

Les officiers et employés interprètes doivent, sous peine de subir de nouveau toutes les épreuves, prouver par un examen oral passé au minimum tous les cinq ans, qu'ils ont toujours une connaissance suffisante des langues étrangères; les capitaines en premier sont définitivement rayés des listes d'interprètes.

Des voyages à l'étranger peuvent être accomplis soit par les candidats interprètes sur les crédits signalés plus haut, soit par les officiers

interprètes sur des fonds spéciaux alloués par le ministère de la guerre sur la proposition du chef du grand état-major. Ces officiers doivent, à l'issue de leur voyage, rendre compte par la voie hiérarchique des diverses circonstances de leur séjour à l'étranger (lieux de séjour, durée, emploi des fonds mis à leur disposition). Le ministère de la guerre peut prendre des mesures analogues pour les employés de l'administration militaire.

Officiers détachés a l'Académie de guerre. — La promotion d'entrée à l'Académie de guerre de Berlin, en octobre 1903, comprend 135 officiers, dont 128 de l'armée prussienne, 5 Saxons, 1 Wurtembergeois et 1 officier d'infanterie de marine. On sait que la Bavière possède une académie spéciale à Munich.) De ces 135 officiers, 37 sont lieutenants en premier et 98 lieutenants.

Les différentes armes sont représentées dans les proportions suivantes :

Infanterie	89
Cavalerie	8
Artillerie de campagne	21
Artillerie à pied	7
Pionniers et ingénieurs	10

Les troupes de communications et le train sont les seules armes ne détachant aucun officier.

Le nombre des officiers détachés est très différent, suivant les corps d'armée : le XIe corps (Cassel) en fournit le plus grand nombre, soit 14 officiers; puis vient la Garde avec 11; par contre, le XIIIe corps (wurtembergeois, Stuttgard) n'envoie à Berlin qu'un lieutenant.

ITALIE.

Mariage des hommes de troupe. — Un décret royal du 31 mai 1903 vient de codifier les différentes dispositions réglementaires sur le mariage des hommes de troupe en Italie, auxquelles il ajoute quelques dispositions nouvelles.

Les sous-officiers, caporaux et soldats en activité de service ne peuvent se marier que s'ils y sont autorisés par le Ministre de la guerre ou, par délégation, par le commandant du corps d'armée pour les troupes et détachements stationnés sur son territoire ou par le commandant général des carabiniers royaux pour les militaires appartenant à cette arme.

L'autorisation n'est accordée que dans les cas prévus par le règlement

et selon les exigences du service ; le militaire qui demande à se marier doit d'ailleurs satisfaire à toutes les conditions requises par les lois de l'État sur le mariage.

Le sous-officier ne peut être autorisé à se marier que s'il a accompli huit ans de service ; les chefs de fanfare de cavalerie, les sous-officiers musiciens, les chefs armuriers et les mécaniciens de la brigade des chemins de fer ne sont pas soumis à cette condition.

Le sous-officier doit prouver qu'il possède un titre de rente nominatif sur l'État d'au moins 300 lires, avec inscription d'une hypothèque en faveur de la future épouse et des enfants à naître du mariage ; ce titre peut être apporté en dot par la future dans le contrat de mariage.

Les sous-officiers qui jouissent d'un supplément de solde de 365 lires ou de 419 lires 75 sont dispensés de constituer la rente. Cette faveur n'existe pas pour les maréchaux et aucun sous-officier marié ou veuf avec enfant ne peut être promu au grade de maréchal que s'il justifie de la possession du revenu de 300 lires dont il est question ci-dessus.

Les musiciens qui ne sont pas sous-officiers et les caporaux-maréchaux peuvent se marier, quelle que soit la durée de leurs services, sans être soumis à l'obligation de posséder la rente réglementaire, mais ils doivent en prouver la propriété pour pouvoir être nommés à l'emploi de sous-officier s'ils sont mariés ou veufs avec enfant.

Pendant la durée du mariage, le sous-officier a le droit de toucher les intérêts de son titre de rente ; en cas de séparation, on applique les dispositions prévues par le Code civil.

La dot réglementaire, même dans le cas où elle serait constituée par la dot de la femme, ne peut être aliénée en totalité ou en partie ; elle devient cependant disponible dans les cas suivants : quand le sous-officier est admis au supplément de solde de 365 lires ; quand il passe au corps des invalides et des vétérans ; quand il meurt ; quand l'épouse meurt sans laisser d'enfant mineur. Le caporal, caporal-major ou sous-officier qui se marie sans autorisation de l'autorité militaire est cassé de son grade, sans préjudice des autres sanctions disciplinaires prévues par le règlement.

L'homme de troupe qui ne contracte que le mariage religieux n'est libéré que lorsqu'il a terminé le temps de service exigé par la loi.

En cas de danger de mort, le militaire père d'un ou de plusieurs enfants naturels vivants qu'il désirerait légitimer peut se marier sans en avoir obtenu l'autorisation, si, toutefois, il n'existe pas de cas d'empêchement prévus par le Code civil.

Cependant, le mari préalablement jugé *in extremis* peut survivre, ou bien la femme peut mourir en laissant des fils mineurs ou des filles mineures non mariées. Dans l'un ou l'autre de ces cas, le militaire qui s'est marié sans autorisation doit se conformer aux prescriptions géné-

rales du décret dans un délai de six mois à partir de la célébration du mariage, sinon il ne serait libéré qu'après avoir accompli intégralement le temps de service exigé par la loi.

Enfin, aucun sous-officier marié ou veuf avec enfant ne peut être promu au grade de sous-lieutenant que s'il satisfait aux conditions requises pour le mariage des officiers.

PORTUGAL.

Réorganisation de l'armement de l'infanterie et de l'artillerie portugaises. — Une loi, promulguée le 30 juin 1903, a décidé l'achat de 100,000 fusils d'infanterie, de 36 batteries d'artillerie de campagne et des munitions correspondantes.

Dans ce but, le gouvernement est autorisé à contracter un emprunt de 4,500,000 $ 000 réis (1), réparti sur une période de cinq années.

RUSSIE.

Effectif du 2e bataillon de sapeurs de la Sibérie orientale. — En vertu d'un prikaze n° 401 du 12 novembre 1902, le 2e bataillon de sapeurs de la Sibérie orientale aura, en temps de paix, l'effectif de guerre qui est le suivant :

Officiers, 26; fonctionnaires classés, 4. Hommes de troupe : combattants, 958, plus 3 volontaires d'un an; non-combattants, 227 (total : troupe, 1188 hommes). Chevaux de selle, 33; de trait, 461.

(L'effectif de paix serait de 22 officiers, de 2 fonctionnaires classés et de 562 hommes de troupe, dont 78 non-combattants).

Ce bataillon est actuellement à Khabarovsk.

Solde des médecins militaires. — Le prikaze n° 133 du 6 avril 1902 a modifié les tarifs de solde et d'indemnité de table des médecins militaires russes et établi de nouvelles fixations, d'après les fonctions remplies par ces médecins, de manière à améliorer leur situation, comme cela avait été fait en 1899 pour les officiers. (*Revue*, juin 1900, p. 434.)

---

(1) Environ 45 millions de francs, comme valeur nominale, mais ne représentant au change qu'une vingtaine de millions de francs.

Il serait trop long de donner ici la liste complète de ces diverses fonctions; nous nous bornerons à indiquer en face des nouvelles indemnités (en roubles à 2 fr. 66) les principales fonctions qui y donnent droit. (Les allocations renforcées sont accordées en temps de paix aux médecins en résidence dans certaines contrées éloignées, etc., d'après les mêmes règles que pour les officiers.)

FONCTIONS.	ALLOCATIONS NORMALES.		ALLOCATIONS RENFORCÉES.	
	SOLDE.	INDEMNITÉ de table.	SOLDE.	INDEMNITÉ de table.
Médecin inspecteur de circonscription militaire	2,250	2,250	2,475	2,475
Médecin de corps d'armée	1,700	1,700	1,870	1,870
Médecins chefs des hôpitaux de 3e et 4e classe	1,400	1,400	1,540	1,540
Médecins des divisions d'infanterie, de cavalerie, etc. / Médecins chefs des hôpitaux de 1re et 2e classe	1,200	1,050	1,536	1,050
Médecins des académies et médecins chefs de certains hôpitaux importants, etc.	1,680	920	1,344	920
Médecins traitants d'hôpitaux, etc. / Médecins majors des régiments de toutes armes, etc.	1,080	420	1,344	420
Médecins des sections médicales du Kouban et du Terek	900	360	1,080	360
Médecins aide-majors dans tous les emplois — après 8 ans de service	900	360	1,080	360
Médecins aide-majors dans tous les emplois — après 4 ans de service	900	96	1,080	96
Médecins aide-majors dans tous les emplois — dans les quatre premières années de service	720	96	876	96

Ces nouvelles allocations remplacent les allocations similaires indiquées dans la *Revue* (juin 1873, p. 407), qui étaient établies d'après d'autres bases.

Les médecins ont droit en outre au logement ou à une indemnité représentative correspondante, variable avec le rang et la garnison, comme pour les officiers.

Nouveau tarif des indemnités de logement, etc. — Deux prikaxes, n° 264 du 7 juillet 1902 et n° 40 du 4 février 1903, ont modifié les indemnités relatives au logement, au chauffage et à l'éclairage des

officiers et des hommes de troupe (1). Les nouveaux tarifs, comme les anciens, ne s'appliquent ni à la Pologne, ni à la Finlande, ni au Caucase, ni au Turkestan. Les tarifs spéciaux appliqués dans ces contrées ne sont pas modifiés.

Officiers. — Lorsque les officiers russes ne touchaient pas en nature le logement, le chauffage et l'éclairage, ils recevaient une indemnité particulière unique de logement, qui venait s'ajouter à la solde brute et à l'indemnité de table, pour former la solde totale. (Voir *Revue*, juin 1900, p. 436.)

Dorénavant, il y aura trois indemnités particulières distinctes : une indemnité de logement proprement dite et deux indemnités nouvelles, l'une pour la location d'écuries et l'autre pour le chauffage et l'éclairage. Les indemnités concernant le logement et les écuries sont variables suivant le grade de l'officier et la garnison. Les villes sont divisées à ce point de vue en neuf catégories (au lieu de huit). La première catégorie comprend : Vladivostok, Moscou, Odessa, Saint-Pétersbourg et les places du Kvantoun.

Le tableau suivant donne les nouveaux tarifs par grade et par catégorie de ces deux indemnités, en roubles à 2 fr. 66. (L'allocation distincte relative aux écuries est inscrite au-dessous de l'indemnité de logement.)

GRADES.	Nos DE CATÉGORIE DES VILLES.									NOMBRE de chevaux logés.
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	
Généraux de l'infanterie, cavalerie, etc.	1,692	1,392	1,284	1,044	996	750	690	534	426	8
	138	102	78	66	60	48	42	42	36	
Généraux-lieutenants	1,512	1,296	1,146	972	906	660	612	444	396	6
	102	78	60	48	42	36	36	30	30	
Généraux-majors	1,332	1,128	984	792	642	612	552	426	348	5
	84	66	48	42	36	30	30	24	24	
Officiers supérieurs commandant un régiment ou une unité formant corps	906	732	684	522	498	426	372	306	264	5
	84	66	48	42	36	30	30	24	24	
Autres officiers supérieurs	594	498	462	360	324	276	246	198	168	2
	36	30	24	18	18	12	12	12	6	
Officiers subalternes commandant les unités	426	348	300	252	216	180	168	132	114	1
	18	18	12	12	12	6	6	6	6	
Autres officiers subalternes	246	216	204	180	144	132	114	102	72	»
	»	»	»	»	»	»	»	»	»	

L'indemnité concernant l'éclairage et le chauffage varie également suivant le grade et la ville (huit catégories) et est fixée comme suit (roubles) :

(1) Voir les anciens tarifs. *Revue*, septembre 1898, p. 329.

GRADES.	N°s DE CATÉGORIE DES VILLES.							
	1	2	3	4	5	6	7	8
Généraux de l'infanterie, cavalerie, etc...	500 00	437 50	375	312 50	250 00	218 75	187 50	125 00
Généraux-lieutenants.....	375 00	337 50	300	250 00	200 00	162 50	125 00	100 00
Généraux-majors.....	250 00	225 00	200	162,50	125 00	112 50	100 00	75 00
Officiers supérieurs commandant un régiment ou une unité formant corps.....	200 00	162 50	125	112 50	100 00	93 75	87 50	62 50
Autres officiers supérieurs...	150 00	125 00	100	93 75	81 25	68 75	50 00	37 50
Officiers subalternes commandant les unités.....	100 00	87 50	75	68 75	56 25	50 00	37 50	25 00
Autres officiers subalternes..	62 50	56 25	50	45 00	37 50	31 25	25 00	17 50

Le nombre de chambres attribuées à chacune des sept classes d'officiers mentionnées ci-dessus est respectivement de huit, sept et six (plus deux chambres d'ordonnances) pour les trois classes d'officiers généraux, et de cinq, trois, deux et une pour les autres officiers indiqués.

Si l'on compare l'ensemble des trois indemnités ci-dessus : logement, écuries, éclairage et chauffage à l'indemnité précédente unique indiquée dans la *Revue* (septembre 1898), on constate une augmentation générale variant, pour les villes de la première catégorie, de 330 roubles à 58 roubles 50 kopecks.

Hommes de troupe. — Les sous-officiers et hommes de troupe reçoivent deux indemnités distinctes : l'une pour le logement et l'autre pour l'éclairage, le chauffage et la cuisson des aliments. Ces indemnités ne varient pas avec le grade, mais seulement avec la garnison.

Pour l'indemnité de logement, le nouveau tarif classe les localités en seize catégories (au lieu de dix-sept), et le taux par homme et par an varie de 2 roubles 50 à 10 roubles (au lieu de 12).

Les prescriptions antérieures relatives au chauffage, à l'éclairage et à la cuisson des aliments restent en vigueur jusqu'à nouvel ordre (onze catégories de villes, avec taux individuel variable de 1 à 4 roubles par an).

Formation de quatre bataillons de chemins de fer transamouriens. — Un prikaze n° 240, du 25 juin 1903, prescrit la formation d'une brigade de quatre bataillons de chemins de fer transamouriens à six compagnies, et d'une chancellerie auprès du chef du chemin de fer de l'Est chinois qui supportera tous les frais résultant de la création et de l'entretien de ces nouvelles formations.

La chancellerie comprend : 2 officiers et 3 hommes de troupe ; l'état-

major de la brigade se compose de : 1 général-major commandant, 4 officiers adjoints et 11 hommes de troupe.

Chaque bataillon comprend : 36 officiers, 2 fonctionnaires, 1944 combattants et 25 non-combattants hommes de troupe (total : 1969).

Autant que possible, les officiers sont fournis par les troupes du génie.

SUISSE.

Nouvel armement de l'artillerie de campagne. — A la date du 23 juin 1903, l'Assemblée fédérale, sur le vu du message du Conseil fédéral du 1er mai 1903, a décidé l'adoption, pour les batteries de campagne, d'un nouvel armement dénommé « matériel d'artillerie de campagne de 1903 », dont le modèle a été proposé par la commission de réarmement de l'artillerie (système Krupp).

Il est ouvert, dans ce but, au Conseil fédéral, un crédit maximum de 21,700,000 francs.

BIBLIOGRAPHIE.

Pierre Lehautcourt. — Le premier déploiement stratégique des allemands en 1870. — Paris et Nancy, Berger-Levrault et Ce, 1903, in-8°, 35 p., 4 croquis.

Alfred Duquet. — Encore la retraite a Sedan. Réplique à la « Retraite sur Mézières », par un officier supérieur. — Paris et Nancy, Berger-Levrault et Ce, 1903, in-8°, 115 p.

Lieutenant-colonel Viollier. — Le soldat suisse. — Genève, librairie A. Jullien, 1903, in-12, 16 p., 0 fr. 30.

Inspirées par un patriotisme très élevé, les quelques pages du lieutenant-colonel Viollier font ressortir combien sont indispensables, dans une armée de milices, une discipline rigoureuse, une instruction militaire solide et un dévouement absolu. Cet ouvrage est un excellent manuel du soldat-citoyen, qui ne peut être que très utile à l'éducation morale de la jeunesse.

Lieutenant-colonel John Morrison, de l'armée belge. — Tactique. Formations et feux de l'infanterie. Considérations sur les officiers et troupes. — Péruwelz, Rodolphe Delmée, 1903, in-8°, 80 p., croquis.

Dans cet ouvrage, l'auteur expose, sous une forme claire et concise,

ses idées sur la *marche tactique* de l'infanterie de première ligne en terrain découvert, sur le tir et sur les qualités militaires de l'officier et du soldat.

Des citations appropriées de personnalités militaires en vue et des comparaisons fréquentes entre les règlements français et allemands viennent très heureusement compléter les observations personnelles de l'auteur sur les sujets traités dans cette intéressante étude.

STUDIE UBER DEN ANGRIFF, von F.-S. — Vienne, Seidel und Sohn.

Après avoir rappelé les récentes discussions, nées de la guerre Sud-africaine, au sujet de l'attaque d'un ennemi en position, et cité à ce sujet les opinions du colonel von Lindenau, des généraux de Négrier, von Scherff, Otto, l'auteur reprend à son tour la question et arrive aux conclusions suivantes : Importance croissante du feu et, par suite, de la valeur individuelle du soldat et des gradés subalternes ; supériorité de la défense en terrain découvert ; nécessité pour l'attaque d'étendre son front en réduisant l'échelonnement en profondeur ; nécessité d'exercer dès le temps de paix les troupes à manœuvrer sur de grands fronts, en lignes minces ; de développer l'instruction du tir, l'initiative des hommes et des cadres inférieurs : le succès de l'attaque résulte bien de l'action de la masse, mais cette action n'est elle-même que la résultante d'un ensemble d'efforts individuels ; le rôle du commandement consiste en temps de paix à préparer, en temps de guerre à coordonner ces derniers.

P. DRVINGOV. — OT PLOVDIV I SOFIA AM TSARIGRED I SKOPIE. PARALLEL NA VOENNITI SILI. (De Philippopoli et de Sofia à Constantinople et à Uskub. Parallèle des forces militaires.) — Sofia, 1903, 132 pages, 1 lev.

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et Cie, 2, rue Christine.

REVUE MILITAIRE

DES

ARMÉES ÉTRANGÈRES

N° 912 **Novembre** **1903**

SOMMAIRE

Le nouveau règlement italien sur l'instruction individuelle dans la cavalerie. — Réorganisation de l'état-major général russe. — Organisation provisoire de l'armée espagnole. — Études sur la guerre sud-africaine (1899-1900) (suite). — *Nouvelles militaires. — Bibliographie.*

LE

NOUVEAU RÈGLEMENT ITALIEN

SUR

L'INSTRUCTION INDIVIDUELLE DANS LA CAVALERIE

Le Ministre de la guerre italien a approuvé, le 20 octobre 1901, un nouveau règlement sur l'instruction individuelle dans la cavalerie et a prescrit sa mise en pratique, à titre d'essai, en remplacement du tome Ier du règlement de 1896.

S'il n'apporte à la nature même des exercices antérieurement en vigueur aucune modification radicale, car on ne saurait qualifier ainsi la suppression de quel-

ques mouvements et l'adjonction de quelques instructions nouvelles, le règlement de 1901 fait du moins subir à la progression tracée par le règlement de 1896, une transformation très sensible et, par un groupement plus logique des procédés d'instruction adoptés jusqu'ici, obtient une méthode mieux adaptée aux conditions imposées aujourd'hui à l'instruction de la cavalerie par la durée limitée du temps de service actif. Le progrès réalisé dans cette voie traduit très clairement l'effort tenté par les chefs de la cavalerie italienne pour résoudre le problème à données contradictoires qui s'impose actuellement à toutes les cavaleries européennes « obtenir du cavalier dans un minimum de temps un maximum d'instruction ». C'est à ce titre que le règlement de 1901 mérite l'attention.

Il est incontestable qu'aujourd'hui l'instruction du cavalier exerce sur le rendement de l'arme tout entière, sur l'ampleur et la diversité des services qu'on peut en attendre, une influence prépondérante. Outre que l'aptitude manœuvrière d'une troupe de cavalerie résulte, tout au moins partiellement, de l'aptitude cavalière de chacun des hommes qui la composent, les exigences de la tactique moderne, en donnant au service d'exploration et de sûreté à grande distance une ampleur considérable, en développant à l'extrême le service de patrouilleurs et d'éclaireurs, imposent à la cavalerie l'obligation absolue de compter dans ses rangs des individualités assez instruites pour pouvoir sans autre aide que leur propre valeur, leur propre expérience, mener à bien la mission qui leur a été confiée. Enfin, le dressage perfectionné des chevaux, tel que l'impose la nécessité d'une instruction rapide des jeunes soldats (1) ne peut s'ob-

(1) Le dressage des chevaux exerce sur l'instruction des recrues une influence immédiate et décisive. De même que les vieux chiens forment

tenir qu'avec le concours de cavaliers adroits et fins que peut seule procurer une instruction individuelle parfaitement conduite.

Or, par suite de la tendance générale vers une réduction du service actif, par suite de l'obligation qui en résulte pour les cavaleries européennes de hâter l'instruction de la dernière classe appelée pour la faire entrer dès le printemps dans les rangs de leurs escadrons mobilisés, l'instruction individuelle, à mesure qu'elle acquiert en principe une plus légitime importance, voit en réalité se réduire la place qui lui est réservée dans l'ensemble du programme d'instruction. S'ils veulent conserver au cavalier une valeur réelle, valeur qui dépend des trois facteurs suivants, durée du service, qualités intrinsèques de l'homme et du cheval, procédés d'instruction et de dressage, les éducateurs de l'arme, sans action sur les deux premiers facteurs dont l'un va sans cesse diminuant et dont l'autre ne subit que de lentes modifications, doivent logiquement s'efforcer de transformer le troisième, le seul sur lequel puisse s'exercer leur influence. Ce perfectionnement des procédés d'instruction, les auteurs du nouveau règlement italien l'ont demandé non à des innovations parfois dangereuses, mais à un groupement plus logique, à une plus juste adaptation des moyens existants au but cherché ; nous allons examiner dans quelle mesure leur effort a été couronné de succès.

Un règlement d'instruction ne saurait se borner à l'énumération sèche des exercices à exécuter : il doit

---

les jeunes chasseurs, les vieux chevaux bien dressés forment les jeunes cavaliers et les forment rapidement. C'est à la condition de faire exécuter sans effort à leurs chevaux les exercices démontrés, à la condition de ne rencontrer chez leurs montures ni résistance ni défense, et à cette condition seule, que les recrues acquièrent presque instantanément la confiance sans laquelle il n'est pas de cavalier.

avant tout, s'il veut servir de guide à l'instructeur chargé de l'appliquer, mettre en lumière le but à atteindre, éviter de confondre ce but avec les moyens d'y parvenir et exposer avec netteté la méthode suivant laquelle sera conduite l'instruction : c'est à l'ampleur, à la portée pratique et morale de ce programme que se mesure sa valeur didactique.

Le règlement de 1896 présentait à ce point de vue une regrettable lacune. « Le tome Ier, disait-il dans une courte préface, donne le moyen d'apprendre aux cavaliers à exécuter les exercices individuels à pied et à cheval. » Et sans autre préambule que quelques prescriptions de détail relatives à l'intonation, il présentait à l'instructeur la série des exercices composant le chapitre Ier de la Ire partie.

Les auteurs du règlement de 1901 ont jugé, non sans raison, que cette introduction constituait pour l'instructeur un viatique insuffisant, et qu'elle commettait par surcroît une erreur en considérant les exercices de l'école du cavalier comme le *but* de l'instruction alors qu'ils n'en sont que les *moyens*. Ils ont comblé cette lacune en substituant à la préface insuffisante de 1896 une introduction de quelques pages dans laquelle, en une forme très claire et sous l'inspiration d'idées très conformes aux conditions d'existence actuelle de l'arme, ils fixent le but général de l'instruction, mettent en valeur l'importance considérable de l'instruction des recrues et donnent aux instructeurs quelques conseils d'un caractère essentiellement pratique.

« La valeur d'une troupe de cavalerie, déclarent-ils, « dépend de l'instruction de chacun des cavaliers et du « degré de dressage de chacun des chevaux qui la com- « posent. Le présent volume qui traite de l'instruction « individuelle a pour but de donner aux hommes et aux « chevaux *l'aptitude aussi complète que possible au* « *service de guerre*..... Tout exercice qui n'a point d'ap-

« plication pratique en campagne sera donc exclus de « l'enseignement.

« L'instruction des jeunes soldats et le dressage des « jeunes chevaux devront être conduits avec le plus « grand soin : en raison de la brièveté du séjour sous « les drapeaux et de la multiplicité des services à « assurer, le soldat dont l'instruction a été négligée au « début arrive difficilement à s'instruire par la suite ; « quant au jeune cheval il n'oublie jamais les mau- « vaises habitudes contractées au début du dressage.

« En même temps qu'on instruit l'homme il faut « éveiller et développer chez lui les qualités morales et « lui inspirer l'esprit cavalier. Cet esprit naît de la « confiance qu'il a en son cheval et du sentiment de sa « propre valeur : il se traduit par l'habitude de prendre « rapidement une décision et d'exécuter sans délai la « décision adoptée. »

Puis après avoir démontré que le cavalier appelé fréquemment à agir isolément doit compter avant tout sur son expérience, après avoir insisté sur l'importance d'une instruction rationnelle excluant tout effort de mémoire et tout exercice qui n'a pour but que de flatter l'œil, ils posent en principe « que l'instruction à cheval et le dres- « sage, en raison de leur importance, ne doivent être « généralement confiés qu'à des officiers, mais que tous « les gradés appelés à participer à l'instruction.... doi- « vent, en proportion de leurs grades, posséder les con- « naissances nécessaires à l'accomplissement de leur « tâche ».

Ils tracent enfin l'attitude morale, l'état d'esprit et les règles dont l'instructeur ne doit jamais se départir : ces règles peuvent se résumer ainsi :

a) Inculquer à l'homme le goût du service et l'amour du cheval ;

c) Ne pas exiger trop, mais tenir compte de l'intelligence et de la vigueur de chaque homme ; une instruc-

tion précipitée retarde les progrès au lieu de les accélérer ;

e) User de patience, car les fautes se commettent le plus souvent par ignorance : faire des observations individuelles en s'abstenant de tout acte, de tout propos outrageant ;

g) Exploiter largement le sentiment de l'amour-propre qui, habilement stimulé, pousse l'homme à affronter les difficultés et éveille chez lui une noble émulation : un compliment sur le front de la troupe, une marque de bienveillance, une preuve de confiance..... constituent les meilleurs moyens de développer l'émulation ;

i) Se rappeler en un mot que la troupe obéit comme elle est commandée et qu'un détachement reflète par sa tenue et ses qualités les qualités de l'instructeur.

Telle est, dans ses lignes principales, l'introduction du règlement de 1901 qui constitue la première modification apportée au règlement de 1896 : il sera intéressant de rechercher si le sens pratique et l'esprit cavalier qui l'inspirent dépassent les limites d'une préface et se traduisent dans l'œuvre elle-même par des réformes opportunes.

DIVISION ADOPTÉE PAR LE NOUVEAU RÈGLEMENT ET Ire PARTIE.

Le règlement de 1896 était divisé en deux parties, la première réservée à l'instruction à pied, la deuxième à l'instruction à cheval proprement dite et au travail de perfectionnement à l'usage des gradés. Cette division, très simple en apparence, avait le grave inconvénient d'alourdir à l'excès la partie réservée à l'instruction à cheval et d'embrasser sous une rubrique commune des exercices d'ordres très divers et de portée très différente. Les rédacteurs du règlement de 1901 y ont

remédié en divisant l'ensemble des enseignements relatifs à l'instruction individuelle en quatre parties distinctes ayant respectivement trait à *l'instruction à pied*, à *l'instruction à cheval*, au *dressage des jeunes chevaux* et à *l'instruction équestre complémentaire*.

Cette étude n'ayant pas pour but la critique du règlement italien, mais l'examen des modifications qu'il vient de subir, il semble superflu de s'arrêter à la Ire partie, instruction à pied : elle correspond exactement à la Ire partie de l'ancien règlement sans aucune modification appréciable. La progression en reste la même, très lourde, très encombrée de mouvements de maniement d'armes ; tout au plus l'a-t-on débarrassée d'un mouvement de maniement de la lance et de la nomenclature des armes blanches qui y figurait précédemment et qui trouve mieux sa place dans une annexe que dans un règlement d'armes.

IIe PARTIE.

INSTRUCTION A CHEVAL.

La IIe partie du règlement de 1896 réservée à l'instruction à cheval comprenait trois chapitres dont le Ier concernait spécialement l'instruction des recrues. Ce chapitre, en raison de l'importance de son sujet, des indications qu'il fournit sur les tendances nouvelles de la cavalerie italienne en matière d'instruction, mérite une attention particulière.

a) *Instruction des recrues.* — Le règlement de 1896 donnait à l'instructeur un délai de quatre mois, à compter du jour de l'incorporation, pour transformer les jeunes soldats en cavaliers « capables de prendre place dans le rang ». Il partageait cet espace de temps en quatre périodes consacrées : la 1re, *au travail en couverte et en filet* d'une durée de 15 jours ; la 2e, *au travail en selle et*

en filet d'une durée de un mois; la 3e, *au travail en selle et en bride* d'une durée de un mois et demi; la 4e, *au travail en armes* d'une durée de un mois. « La durée de chacune de ces périodes, disait le règlement de 1896, n'a rien d'absolu. » Il n'en est pas moins évident que l'instructeur, se trouvant en présence d'un tableau de travail arrêté jusque dans ses moindres détails, n'avait plus qu'à l'appliquer, en se conformant, d'autre part, aux minutieuses prescriptions de détail qui servaient d'introduction au chapitre Ier.

Ce qui caractérisait l'enseignement adopté par le règlement de 1896, c'était tout d'abord l'importance accordée au travail en reprise et la faveur dont semblait jouir ce procédé d'instruction : qu'il s'agît d'assouplir les hommes, de les familiariser avec les allures ou de les initier aux premiers principes de conduite, l'instruction se donnait en plaçant les recrues en reprise derrière un cavalier instruit; c'est seulement vers la fin de la 2e période, c'est-à-dire au bout d'un mois et demi d'instruction, que l'on jugeait le cavalier assez en selle, assez débrouillé pour lui faire répéter isolément les exercices précédemment exécutés en reprise.

C'était ensuite la répugnance manifeste à se servir de l'étrier. Pendant la période du travail en couverte l'étrier était chose inconnue : puis quinze jours après le début de l'instruction, lorsque commençait le travail en selle, on enseignait aux hommes à se servir de l'étrier pour monter à cheval et mettre pied à terre, mais le règlement recommandait de limiter l'usage de l'étrier à ce qui était strictement nécessaire pour que l'homme sût l'utiliser au besoin.

Une autre note particulière à la progression de 1896, c'était l'extrême développement donné au travail en bride et le caractère de difficulté et de finesse des exercices qui y étaient enseignés. Alors qu'on avait jugé nécessaire de préparer l'homme pendant deux mois à se

servir du mors de bride, on n'hésitait pas, quelques jours après le lui avoir mis en mains, à lui enseigner la théorie du rassemblé et du placé, à lui faire exécuter les départs au galop en partant du pas et de l'arrêt; bien plus, avant d'avoir initié le cavalier à la cadence des allures réglementaires par leur emploi à l'extérieur, on lui faisait exécuter au manège un travail serré aux allures ralenties (pas, trot, galop rassemblés).

Enfin le travail à l'extérieur ne semblait avoir aux yeux des auteurs de l'ancien règlement qu'une importance très contestable. Les trois premières périodes de l'instruction se déroulaient dans le manège ou sur le carré; ce n'est qu'à la fin de la 3e période, soit après trois mois d'instruction que le règlement faisait allusion à l'opportunité d'un travail de plein air : le trot enlevé ne trouvait place dans la progression qu'à la fin du travail en bride, et c'est à ce moment seulement que l'instructeur était officiellement invité par le règlement à monter lui-même à cheval et à promener sa reprise sur les routes ou à travers champs.

La méthode d'instruction de 1896 était, en résumé, une méthode d'un autre âge : la rigidité de sa progression, la lenteur de ses procédés, le développement qu'elle accordait au travail en reprise au détriment du travail individuel, et au travail de manège au détriment du travail à l'extérieur, auraient pu se justifier à une époque déjà loin de nous où la dernière classe appelée n'était mobilisable que dix mois après son incorporation : cette méthode était déjà vieillie en 1896, elle n'a pas rajeuni depuis.

Moderniser cette méthode en en modifiant la progression, sans apporter de changement trop radical aux exercices en usage, dont la plupart, pour n'être pas à leur véritable place, n'en sont pas moins en eux-mêmes d'un emploi judicieux, telle a été la tâche que se sont imposée les rédacteurs du nouveau règlement.

Aux termes du règlement de 1901 « l'instruction à cheval a pour but de faire du soldat de cavalerie un habile combattant à cheval et un cavalier apte à la guerre ». Cette instruction fait l'objet de la IIe partie du tome Ier et se compose de deux chapitres, dont l'un est consacré à *l'instruction des recrues* et l'autre à *l'instruction des anciens*.

Le but de l'instruction des recrues est de rendre les jeunes soldats capables d'entrer dans le rang après quatre mois, non de service, mais d'instruction effective. L'instruction se divise en deux périodes : *travail en filet*, *travail en bride*, à chacune desquelles il n'est assigné aucune durée réglementaire ; le passage des hommes de l'une à l'autre dépend des résultats déjà obtenus et s'effectue en tenant compte du degré d'instruction de chaque cavalier considéré individuellement, sans que l'on soit obligé d'attendre qu'ils aient tous atteint le même niveau.

Autant la division adoptée par le règlement de 1896 était arbitraire et compliquée, autant celle-ci est simple et logique. Le mors de bride est un instrument dangereux dans la main généralement dure du cavalier, dangereux pour le cheval qui le supporte d'autant plus impatiemment qu'il a plus de sang et d'énergie ; il est donc naturel de n'enseigner, au cavalier, l'emploi du mors de bride que quand on le juge assez solide en selle, assez familiarisé avec les allures et assez calme pour ne se servir des rênes de bride qu'avec discernement comme une aide momentanée des rênes de filet, mais jamais comme moyen de tenue. Cette division logique de la progression n'apporte d'ailleurs aucun retard à l'instruction du cavalier, car rien n'empêche au cours du travail en bridon de donner au cavalier la presque totalité des enseignements qui doivent le rendre mobilisable ; elle permet, par contre, à l'instructeur de ménager la bouche des chevaux et d'éviter du même coup la rétiveté que

provoque parfois chez certains chevaux nerveux l'emploi maladroit de la bride par un cavalier encore novice.

Le travail en filet se compose d'abord d'exercices préparatoires correspondant à ceux enseignés dans la période du travail en couverte du règlement de 1896 et destinés à apprendre à l'homme à sauter à cheval, à tenir ses rênes, à tourner, à exécuter divers mouvements simples au pas et au trot, à l'initier à l'allure du galop par allongement d'allure et à l'assouplir. Comme dans l'ancien règlement, ces exercices s'exécutent en reprise derrière un cavalier instruit; mais ce qui, sous l'empire du règlement de 1901, distingue cette phase de l'instruction, c'est qu'elle s'exécute en selle et que l'homme est initié dès le premier jour à l'emploi de l'étrier; les premiers mouvements de la progression sont en effet intitulés : monter et sauter à cheval, pied à terre et sauter à terre, ajuster les étriers; d'autre part, le règlement ne prescrit pas que les étriers seront exceptionnellement donnés au cavalier: il autorise au contraire l'instructeur à faire relever de temps en temps les étriers et semble par cette remarque en préconiser l'emploi.

Le travail en reprise derrière un ancien soldat se justifie fort bien au début de l'instruction, mais dès que l'homme a acquis une solidité et une confiance suffisantes il faut l'exercer à travailler comme s'il était isolé : tel est le but des exercices individuels qui constituent le deuxième degré de la progression du travail en filet. Au cours de cette nouvelle phase on exerce les hommes répartis à grande distance dans le manège à exécuter sans s'occuper les uns des autres, les mouvements déjà enseignés précédemment; on les initie ensuite à l'usage du trot enlevé de manière à les préparer au travail à l'extérieur et on leur fait passer et sauter la barre.

A ce moment l'homme peut et doit être conduit à l'ex-

térieur : il sait se tenir en selle, dirige à peu près son cheval et a pratiqué au manège les trois allures. Il faut lui faire acquérir du calme, lui donner de l'entrain, le familiariser avec la cadence des allures réglementaires et lui apprendre à ménager son cheval (1) ; tel est le but du travail à l'extérieur qui termine l'instruction du travail en bridon. Le travail à l'extérieur s'exécute soit sur le terrain de manœuvre, soit à travers champs : les hommes y sont progressivement exercés à marcher par groupes ou isolément en se dirigeant sur des points éloignés, à gravir et à descendre des rampes et à franchir de légers obstacles naturels.

Sous l'empire de l'ancien règlement le cavalier aurait terminé à ce moment la deuxième période de l'instruction des recrues : il aurait déjà passé un mois et demi dans la poussière du manège derrière un guide et il serait hors d'état de traverser seul le terrain de manœuvres ; à la même époque, la progression de 1901 fait du même homme de recrue un cavalier presque mobilisable.

Pour l'être tout à fait, l'homme doit encore apprendre à se servir de la bride et des armes et c'est au cours du travail en bride qu'il reçoit cette instruction.

Le travail en bride, tel qu'il était enseigné dans le règlement de 1896, comprenait non seulement ce qui est nécessaire au cavalier pour entrer dans le rang, mais toute une série d'enseignements équestres d'une exécution difficile en raison du peu d'expérience et du peu de tact du jeune cavalier. Le règlement de 1901, fidèle au principe d'exclure de l'instruction « tout mouvement n'ayant pas une portée pratique », a justement considéré

(1) Les allures fixées par le règlement de 1901 sont : pas, 100 mètres à la minute ; trot, 200 mètres à la minute ; galop, 350 mètres à la minute (au lieu de 333, règlement de 1896) ; galop allongé, 450 mètres à la minute.

que la théorie du rassemblé, l'usage des allures cadencées, les départs au galop de pied ferme seraient mieux à leur place dans un cours complémentaire d'équitation ; il les a donc éliminés du programme d'instruction des recrues et a limité l'instruction en bride au manège à la tenue des rênes, à la répétition en bride des mouvements du travail en bridon et, à quelques mouvements d'équitation, tels que le demi-tour sur place et le départ au galop en partant du pas. A partir de ce moment, l'homme de recrue quitte définitivement le manège où il n'était d'ailleurs revenu que pour recevoir l'instruction de l'emploi de la bride. C'est à l'extérieur qu'il achèvera de se familiariser avec ce moyen de conduite, tout en se confirmant dans la cadence des allures et en se préparant, par la pratique du galop allongé et de la charge à l'emploi des armes qui constitue la dernière phase de son instruction. Cet enseignement très rationnellement et très succinctement exposé dans le règlement de 1896 n'a pas été modifié ; toutefois, le règlement de 1901, soucieux de gagner du temps et de ne pas s'écarter du but pratique qu'il s'est assigné, prescrit qu'à ce point de l'instruction et sans interrompre les exercices relatifs à l'emploi des armes « les recrues seront exercées à l'alignement de pied ferme, aux ruptures et aux mouvements de la colonne, tels qu'ils sont indiqués à l'école de peloton (tome II) ».

De cet examen rapide il ressort que le règlement de 1901, en ce qui concerne l'instruction des recrues, se distingue de son prédécesseur par le caractère pratique de sa méthode et par son allure cavalière, due à un emploi judicieux du travail à l'extérieur ; les mêmes qualités caractérisent le chapitre II consacré à l'instruction des anciens.

b) *Instruction des anciens.* — L'instruction des anciens, minutieusement fixée par le règlement de 1896, devait commencer après le départ de la classe : elle se con-

tinuait régulièrement durant toute l'année pour les moins bons cavaliers restant sous les drapeaux, tandis que les cavaliers les plus adroits interrompaient leur travail à l'arrivée des recrues, laissaient à celles-ci les chevaux nécessaires à leur instruction et s'occupaient du dressage des jeunes chevaux. La progression de cette instruction était forcément très chargée puisque, en raison même de la division adoptée par le règlement, le dressage faisait partie intégrante de l'instruction à cheval ; cette progression devait donc prévoir non seulement le perfectionnement de l'instruction antérieurement acquise et certains enseignements destinés à préparer le cavalier à son service de guerre, mais encore un travail de manège serré trouvant plus tard son application dans le dressage, et toutes les prescriptions relatives à « l'apprivoisement » du cheval de troupe et à son dressage complet.

Cet ensemble d'enseignements était réparti sous les rubriques suivantes :

1° Exercices de manège, comprenant la répétition des exercices déjà pratiqués, la leçon des allures latérales (mouvements de hanches et d'épaules) et le travail individuel au galop ;

2° Exercices à l'extérieur, comprenant le réglage des allures et le perfectionnement de l'emploi des armes par l'application d'exercices de combat ;

3° Exercices complémentaires, comprenant l'application des principes relatifs aux marches, à l'entraînement du cheval de troupe, au passage des rivières et au service d'estafette ;

4° Dressage du cheval de troupe.

Le règlement de 1901 laisse aux chefs d'unité le soin de déterminer les conditions dans lesquelles doit s'exécuter l'instruction des anciens et, sans intervenir dans les détails, se borne à leur en fixer le but. « Les recrues, déclare-t-il, n'ont appris au cours de leur instruction

hâtée, que ce qui était nécessaire à leur passage dans le rang ; il convient, pour les rendre aptes à participer aux manœuvres d'été, de développer leur instruction..... de manière à les préparer au travail d'ensemble..... et, par un perfectionnement ininterrompu, d'en faire de vigoureux combattants et des dresseurs de chevaux expérimentés. »

L'instruction à cheval ne pouvant avoir logiquement pour objet de dresser des chevaux, mais de préparer des cavaliers aptes à cette tâche, les prescriptions relatives au dressage sont éliminées de cette progression et font l'objet d'une partie spéciale du règlement (IIIe partie). En outre, comme le dressage doit être fait, soit par des gradés, soit par des cavaliers de choix, le règlement de 1901 n'a conservé au chapitre relatif à l'instruction des anciens que les mouvements d'équitation les plus simples et il a classé les autres à la IVe partie consacrée au cours complémentaire d'équitation, et dont le but est justement de pousser au plus haut degré l'instruction équestre de certains sujets présentant des dispositions spéciales.

La progression ainsi simplifiée, comprend des exercices individuels et des exercices complémentaires. *Les exercices individuels* comportent la répétition du travail antérieur avec développements donnés par l'instructeur sur l'emploi des aides artificielles (appel de langue, cravache), l'exécution d'un travail individuel au galop avec changement de pied, le réglage des allures individuellement et par groupe, l'exécution des exercices de charge et le perfectionnement de l'emploi des armes par des exercices de combat. Ont été exclus de cette progression et reportés à la IVe partie, l'enseignement des allures latérales (mouvements de hanches et d'épaules) plus spécialement réservé aux cavaliers de choix. *Les exercices complémentaires* sont les mêmes que ceux qui figurent dans le règlement de 1896 : exercices de marches, de

natation, applications au service d'estafette ; ils pourraient être supprimés de la progression de l'instruction à cheval et prendraient logiquement place dans une instruction sur le service du cavalier en campagne.

En résumé les deux règlements par un procédé commun : division de l'instruction en deux périodes, se proposent le même but « faire en quatre mois un cavalier mobilisable dont on perfectionnera plus tard l'instruction ». Mais tandis que le règlement de 1896 méthodique à l'excès, alourdi par une progression surchargée et irrationnelle risque de fatiguer et de dégoûter le cavalier par la lenteur et la minutie de ses procédés, le règlement de 1901, débarrassé des enseignements inutiles et sans portée pratique, s'efforce par une large part faite aux exercices individuels et au travail à l'extérieur de développer chez le cavalier la confiance en soi, le goût du cheval et la connaissance pratique des services qu'il peut rendre.

IIIe PARTIE.

DRESSAGE DES JEUNES CHEVAUX.

Le règlement de 1896 semblait considérer le dressage des jeunes chevaux bien moins comme un travail d'ordre particulier que comme le complément de l'instruction des anciens cavaliers. C'est à la fin de la progression de cette instruction que figuraient, en effet, sans être précédées d'aucun commentaire spécial, les prescriptions relatives au dressage.

La progression du dressage se divisait en quatre périodes :

La première, *dite d'apprivoisement*, d'une durée de deux mois, avait pour objet de familiariser le cheval avec le harnachement, le poids du cavalier, le bruit et l'opération du ferrage.

La deuxième, *travail en filet*, d'une durée de quatre mois avait pour objet d'initier les chevaux à l'action des rênes et des jambes, « de modifier leur équilibre et de vaincre la résistance de leurs articulations pour les rendre obéissants à la volonté du cavalier » et de les habituer au port des armes. Elle comportait l'exécution de mouvements très simples aux diverses allures et se terminait par la leçon du galop par allongement d'allure, du reculer et du saut d'obstacles.

La troisième, *travail en bride*, d'une durée de six mois, avait pour objet de familiariser le cheval avec l'emploi du mors et comportait la répétition des exercices déjà exécutés antérieurement.

Le dressage parvenu à ce point subissait une interruption de trois mois, correspondant à la période hivernale, interruption durant laquelle les jeunes chevaux étaient remis au manège et y reprenaient en détail, l'instruction déjà donnée. Ce ralentissement dans le travail semblait se justifier par l'obligation de ménager des animaux encore trop peu formés pour recevoir l'instruction complémentaire.

Enfin au mois de mars, le dressage entrait dans sa quatrième période, dite de perfectionnement, au cours de laquelle les chevaux étaient familiarisés avec tous les exercices que comporte l'emploi du cheval à la guerre et qui correspondait à la dernière phase de l'instruction des anciens cavaliers (galop allongé, charges, exercices de combat, marches, etc.....).

Le règlement de 1901, considérant que le dressage poursuit un but absolument distinct de celui que vise l'instruction à cheval proprement dite, a jugé nécessaire de consacrer à cette instruction une partie spéciale et, avant d'aborder les détails d'exécution, de donner en tête de cette partie spéciale quelques indications générales sur la méthode qu'il convient d'appliquer.

« Le cheval militaire, dit-il judicieusement, doit être

docile et résistant ; il doit être habitué à travailler isolément, à conserver la cadence des allures, à passer ou à franchir les obstacles avec sûreté : *prétendre à plus est inutile sinon dangereux*.

« On atteint facilement ce résultat, même avec des chevaux médiocrement conformés, par un dressage raisonné et un travail progressif en tenant compte de la structure et du tempérament de l'animal.

« Le travail à l'extérieur modéré et bien dirigé, alternant judicieusement avec le travail de manège donne de meilleurs résultats que l'emploi exclusif de ce dernier genre de travail : si, en effet, le cheval est plus attentif au manège et plus facile à corriger, le travail à l'extérieur permet seul de développer ses moyens naturels, ses qualités vives et de lui donner par une gymnastique hygiénique, des muscles et des poumons. »

Le dressage du cheval se poursuit sans interruption et se divise en trois périodes : *période d'apprivoisement*, d'une durée de deux mois, *période de travail en filet* et *période de travail en bride*, d'une durée respective de cinq mois. Le règlement de 1901 réduit donc à douze mois la durée du dressage proprement dit, mais il n'apporte à la série des exercices du règlement de 1896 que des modifications peu considérables. Ces modifications ont trait, d'une part, au développement accordé au travail du jeune cheval à l'extérieur, d'autre part, à la suppression de quelques exercices, tel que le rassemblé de pied ferme, les allures rallenties, les mouvements de hanches et d'épaules que le règlement de 1896 avait prématurément fait figurer dans la période du travail en filet, et dont le règlement de 1901, fidèle à son principe d'adaptation des moyens au but, juge préférable de renvoyer l'exécution à une date ultérieure.

Le jeune cheval mis en dressage au mois de décembre et ayant parcouru en un an la même série d'exercices que celle qui constitue la progression de l'instruction du

jeune soldat, peut être considéré comme dressé au mois de décembre qui suit son incorporation. Toutefois, en raison de son développement encore incomplet à cette époque, il serait imprudent de l'assimiler complètement aux chevaux d'âge et de lui imposer le même travail qu'à ceux-ci. Il convient au contraire de le traiter encore pendant six mois avec des ménagements particuliers et de lui éviter des fatigues exagérées ; le règlement de 1901, au lieu d'interrompre le travail de dressage pendant un temps déterminé comme le faisait le règlement de 1896, croit pouvoir laisser les capitaines commandants juges du travail à imposer au jeune cheval et se borne à attirer leur attention sur la sollicitude dont il doit être l'objet jusqu'au mois de mai; à partir de ce moment, le jeune cheval en pleine force peut désormais, sans inconvénient, à la faveur du printemps, pratiquer les exercices de galop allongé et de charge, et entreprendre les marches d'entraînement avec paquetage; il est apte au service de guerre.

IVe PARTIE.

INSTRUCTION COMPLÉMENTAIRE D'ÉQUITATION.

Le chapitre III de l'instruction à cheval de 1896 avait pour objet de développer chez les gradés et chez certains cavaliers les connaissances déjà acquises en équitation de manière à donner aux premiers les aptitudes nécessaires à la direction de l'instruction et du dressage et à transformer les autres en cavaliers d'élite.

Cet enseignement était donné soit en totalité, soit en partie, aux gradés de troupe, aux élèves caporaux et aux élèves sergents ; les sous-officiers, les élèves caporaux et les élèves sergents formaient trois cours spéciaux pour l'ensemble du régiment ; les caporaux et caporaux-majors suivaient un cours spécial dans l'escadron ; la

portée de l'enseignement était proportionnée au grade des élèves ; c'est ainsi que les sous-officiers recevaient intégralement l'instruction théorique et pratique prescrite au chapitre III, tandis que les élèves caporaux n'étaient initiés qu'à la partie pratique de cet enseignement.

La progression de l'instruction des gradés comportait *un travail de perfectionnement au manège et à l'extérieur ; l'étude des moyens de correction à appliquer aux chevaux vicieux ; la leçon de la longe.*

Le programme du travail de manège était très developpé : il comprenait une théorie du placé et du rassemblé, l'exécution perfectionnée des allures latérales déjà enseignées au cours de l'instruction des anciens, le galop à faux, le changement de pied et le travail de serpentine au galop.

Le programme du travail à l'extérieur n'était qu'esquissé : il prévoyait l'application d'exercices tels que les courses de fond, la chasse aux petits papiers et la course au clocher, destinés à développer le goût du sport équestre, mais ne donnait aucune indication relative à la mise en condition des chevaux pour un travail de ce genre, aucun conseil sur la méthode d'équitation à appliquer en ces diverses circonstances.

Le traitement des chevaux vicieux et la leçon de la longe étaient l'objet de développements importants.

Considéré à un point de vue théorique, ce programme peut paraître séduisant ; il est certain qu'un régiment dont tous les gradés seraient capables de l'exécuter, même partiellement, posséderait une valeur toute particulière. Malheureusement le développement d'une instruction aussi perfectionnée rencontre dans la pratique des difficultés considérables. Si les gradés, déjà détournés de la vie de l'escadron par les exigences du service journalier, sont encore éloignés de la tâche qui leur est propre par les exigences de cours spéciaux, quand pourront-ils s'occuper des hommes et des che-

vaux dont ils ont la responsabilité ? L'exécution du programme tracé par le règlement de 1896 n'exige-t-il pas d'ailleurs des aptitudes spéciales que la généralité des gradés ne saurait posséder ? Est-il vraisemblable d'admettre qu'un corps de troupe sera assez heureusement favorisé par le recrutement pour pouvoir faire d'une centaine de gradés des écuyers de haute école et des professionnels de l'équitation de course ?

En réalité, les enseignements donnés au chapitre III, sous le titre d'instruction des gradés, conviennent à une élite, aux officiers d'abord, puis à quelques sujets de choix gradés ou non, que des aptitudes spéciales disposent à les recevoir. Telle a été la manière de voir des auteurs du règlement de 1901 : ils considèrent cette instruction complémentaire non comme un enseignement susceptible d'être donné à tous les gradés, mais comme un travail de perfectionnement équestre que les officiers acquièrent à l'école de cavalerie et communiquent ensuite aux gradés directement placés sous leurs ordres, en tenant compte de leurs aptitudes spéciales ; pour bien marquer cette nuance, le règlement de 1901 a fait de cet enseignement l'objet spécial de la IVe partie de l'instruction à cheval et l'a intitulé, non pas *Instruction des gradés*, mais : *Instruction complémentaire d'équitation*.

La progression de cette instruction se compose comme par le passé, d'un travail de perfectionnement au manège et à l'extérieur, du dressage des chevaux vicieux et de la leçon de la longe. Mais si les enseignements contenus dans les deux dernières parties de cette progression ne sont que la reproduction des prescriptions du règlement de 1896 sur le même sujet, si le travail de perfectionnement au manège n'a été que légèrement modifié par la suppression de la leçon du galop à faux et de la serpentine au galop, le développement considérable apporté au perfectionnement du travail à l'exté-

rieur et le soin apporté à la rédaction des prescriptions que comporte son exécution donnent à la IVe partie du nouveau règlement un aspect de nouveauté et un cachet tout particuliers.

Les exercices appliqués d'équitation à l'extérieur ont pour but de développer l'intrépidité du cavalier, son goût pour l'équitation, et de lui faire mieux connaître la puissance d'efforts dont le cheval est capable. Le règlement de 1901 comprend, sous cette rubrique, l'exécution de marches de longue résistance sur un parcours de 100 kilomètres, la participation du cavalier aux chasses à courre ou aux simulacres de chasses à courre tels que paperhunt, drag, courses au clocher et le saut d'obstacles de grandes dimensions.

Ces exercices, aux termes du règlement de 1901, ne sauraient, d'ailleurs, être exécutés que par des cavaliers éprouvés et par des chevaux d'une classe supérieure à celle du cheval de troupe et il convient d'y préparer chevaux et cavaliers par un entraînement judicieux. Il serait impossible, sans sortir du cadre de cette étude, d'examiner dans leurs détails les recommandations du règlement de 1901, relatives au choix du cheval destiné à la pratique de ces exercices, à la durée et aux conditions de son entraînement, à la manière dont il convient de le nourrir et de le monter ; mais il semble nécessaire d'appeler l'attention sur le développement considérable donné aux prescriptions concernant l'emploi du cheval de guerre, soit à la chasse, soit sur les champs de course ; le soin avec lequel elles ont été étudiées et rédigées, l'importance que leur accordent les auteurs du nouveau règlement, coïncidant avec les efforts réalisés depuis quelques années pour remonter les officiers de cavalerie en chevaux irlandais et avec la création de cours pratiques d'équitation d'extérieur, indiquent nettement la voie nouvelle dans laquelle les éducateurs de la cavalerie italienne l'engagent actuellement.

*
* *

Cette étude comparative des deux règlements permet de conclure que le règlement de 1901, qu'on le considère au point de vue de sa valeur didactique proprement dite ou de sa valeur technique, réalise sur le règlement de 1896, un progrès considérable.

Le règlement de 1896, enserré dans les cadres étroits d'une réglementation minutieuse, privé, d'autre part, de toutes considérations d'ordre général, donne l'impression d'un manuel d'instruction à l'usage de sous-officiers ; il ne possède pas la hauteur de vues, les qualités pour ainsi dire morales qui font d'un règlement le guide, le conseiller de l'officier. Il affecte même parfois, à l'égard du corps d'officiers auquel il s'adresse, une méfiance pénible à constater : c'est ainsi que dans la courte préface par laquelle s'ouvre le tome Ier, ce règlement conseille aux capitaines commandants de choisir, pour en faire des instructeurs, des officiers expérimentés, comme si tout officier, digne de ce titre, ne devait pas être capable de forger en temps de paix, l'outil qu'il emploiera en temps de guerre.

Le règlement de 1901 possède une tout autre valeur didactique : sa division est logique et convient bien au but poursuivi ; ses progressions soigneusement étudiées laissent pourtant à l'instructeur toute initiative ; chaque série d'exercices nouveaux est précédée d'une introduction très nette indiquant le but qui leur est assigné et la méthode la plus pratique à suivre en vue de leur bonne exécution. L'officier peut, en lisant ce règlement, exercer son jugement ; il n'exerçait que sa mémoire en lisant le règlement de 1896.

Le progrès réalisé au point de vue technique n'est pas moins considérable. Le règlement de 1896 se pro-

posait bien de former rapidement des cavaliers, mais par une singulière méconnaissance des procédés pratiques, il employait pour l'atteindre des moyens surannés, appliqués jadis à l'époque du long séjour de l'homme sous les drapeaux : pendant des mois l'instruction, perpétuelle répétition d'exercices déjà pratiqués, se traînait sur les pistes des manèges ou des carrières ; le travail à l'extérieur semblait être la conclusion de l'instruction à cheval, et non ce qu'il est en réalité, l'un des procédés les plus efficaces de cette instruction.

Le règlement de 1901, sans modification radicale et par une simple, mais très heureuse transposition des exercices en vigueur, donne à l'instruction un caractère vraiment pratique et par l'usage du travail à l'extérieur, il lui insuffle la vie, l'entrain, l'hygiène morale et militaire qui manquaient à son prédécesseur. On peut lui reprocher de n'avoir pas réduit le programme très lourd de l'instruction à pied, d'avoir conservé dans la progression de l'instruction à cheval quelques théories délicates à appliquer et sans utilité immédiate dans l'équitation militaire. Il ne lui en reste pas moins le mérite d'avoir compris les conditions imposées à l'éducation du cavalier moderne et d'y avoir conformé sa méthode : par l'emploi immédiat de l'étrier, par la place importante qu'il réserve aux exercices individuels et au travail à l'extérieur, il rompt avec les habitudes routinières, et marque une nouvelle et heureuse victoire des modernes dans leur lutte éternelle contre les anciens.

(166)

RÉORGANISATION

DE

L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL RUSSE

Un prikase n° 133 du 11 avril 1903 vient de promulguer un nouveau règlement d'ensemble relatif au rôle et à la composition de l'État-major général de l'armée russe qui ont fait l'objet d'une étude dans la *Revue*, en avril 1888 (p. 477).

La présente note a pour but d'exposer sommairement le nouveau règlement.

Rappelons que le Ministère de la guerre comprend les organes suivants (1) :

Le Cabinet du Ministre ;

La Maison militaire de l'Empereur ;

Le Conseil supérieur de la guerre ;

La Cour suprême de justice militaire ;

La Chancellerie du Ministère de la guerre ;

L'État-major général ;

Les sept directions générales de l'intendance, de l'artillerie, du génie, du service de santé, des écoles militaires, des Cosaques et de la justice militaire ;

La Direction de l'inspecteur de la cavalerie ;

La Direction de l'inspecteur des remontes ;

---

(1) Voir *Revue militaire* d'avril 1888, p. 472.

La Direction de l'inspection du tir ;

La Direction de l'aumônerie orthodoxe de terre et de mer ;

Le Comité Alexandre pour les blessés.

C'est l'État-major général seulement qui est visé dans la présente note.

D'après la nouvelle organisation, le chef de l'État-major général dispose immédiatement de deux officiers d'ordonnance, trois fonctionnaires civils classés et dix fonctionnaires non rétribués. En dehors des officiers qui précèdent et de ceux qui sont employés dans les différentes directions, l'État-major général compte deux officiers généraux et deux officiers supérieurs d'état-major dont l'emploi n'est pas défini.

L'État-major général traite toutes les questions relatives au recrutement, à l'organisation, à l'instruction, à la répartition et au mouvement des troupes, à leur inspection et à leur administration, à la mobilisation, la concentration et à la préparation des troupes à la guerre ; il rassemble les documents relatifs aux armées étrangères. Il est chargé de l'instruction des officiers d'état-major et dirige leurs travaux d'étude.

Placé sous la direction immédiate du chef d'État-major général, il comprend cinq directions (*oupravlenie*) dont les trois premières ont actuellement pour chefs les deux anciens adjoints du chef d'État-major général et l'ancien quartier-maître général (poste créé en 1900).

Ces directions sont appelées :

1° Direction du premier quartier-maître général ;

2° Direction du deuxième quartier-maître général ;

3° Direction du général de jour ;

4° Direction des communications militaires ;

5° Direction topographique militaire.

Ces directions comprennent généralement des divisions (*otdiel*), celles-ci des sections (*otdielenie*), et ces dernières des bureaux (*stol*).

Outre les directions mentionnées ci-dessus, l'État-major général comprend :

1° Le Comité d'état-major ;

2° Le Comité de mobilisation ;

3° La Commission spéciale du transport des troupes et du matériel ;

4° Le Comité de l'économat ;

5° La typographie militaire avec la librairie cartographique des publications de l'État-major général.

Sont de plus rattachés à l'État-major général :

1° L'Académie d'État-major Nicolas ;

2° Le corps des officiers d'État-major ;

3° Le corps des topographes militaires ;

4° Le corps des courriers de campagne ;

L'organisation et l'administration de ces derniers éléments font l'objet de règlements particuliers.

La composition et les attributions des directions de l'État-major général sont les suivantes :

La *Direction du premier quartier maître général* comprend cinq sections :

1re section : *Organisation des troupes :* 1 chef de section, 2 chefs de bureau, 3 officiers subalternes adjoints ;

2e section : *Service général et instruction :* 1 chef de section, 4 chefs de bureau, 3 officiers adjoints, 1 dessinateur, plus 2 officiers chargés de la publication des règlements relatifs à l'instruction des troupes ;

3e section : *Service et instruction des officiers d'état-major :* 1 chef de section, 2 chefs de bureau, 1 adjoint ;

Les 4e et 5e sections forment la *Division d'Asie :*

4e section : *Caucase et Turkestan :* 1 chef de section, 3 chefs de bureau, 1 adjoint.

5e section : *Sibérie, Amour et Kvantoun :* 1 chef de section, 2 chefs de bureau, 1 adjoint.

La Direction du deuxième quartier-maître général comprend six sections :

Les 6e, 7e et 8e sections forment une division de statistique militaire placée sous les ordres d'un général-major.

6e section : *Statistique militaire de la Russie :* 1 chef de section, 2 chefs de bureau, 1 adjoint;

7e section : *Statistique militaire des puissances étrangères :* 1 chef de section, 8 chefs de bureau, 8 adjoints ;

8e section : *Archives historiques :* 1 chef de section, 3 chefs de bureau, 3 adjoints ;

9e section : *Opérations militaires* (relève directement du deuxième quartier-maître général) : 1 chef de section, 5 chefs de bureau, 4 adjoints.

Les 10e et 11e sections forment une seconde division (dite de mobilisation) placée sous les ordres d'un général-major ;

10e section : *Dénombrement et complètement de l'armée, de la réserve et de la milice :* 1 chef de section, 6 chefs de bureau, 3 adjoints ;

11e section : *Appel des réserves et mise de l'armée sur le pied de guerre :* 1 chef de section, 6 chefs de bureau, 1 adjoint.

La Direction du général de jour traite, en général, les affaires de service courant;

Les 12e, 13e, 14e, 15e et 16e sections forment une première division de cette direction.

12e section : *Personnel des hommes de troupe* (tirage au sort, engagements, rengagements, secours et pensions) : 1 chef de section, 3 chefs de bureau, 3 adjoints;

13e section : *Personnel des officiers* (promotions, tenue des contrôles et des états de service des officiers et fonctionnaires classés) : 1 chef de section, 3 chefs de bureau, 9 adjoints ;

14e section : *Affectation des officiers* (mutations, feuilles de note) : 1 chef de section, 2 chefs de bureau, 2 adjoints ;

15e section : *Récompenses et secours* (décorations,

bourses des enfants de militaires) : 1 chef de section, 3 chefs de bureau, 4 adjoints.

16e section : *Justice militaire* (affaires disciplinaires et de justice militaire, prisons) : 1 chef de section, 2 chefs de bureau.

Les 17e et 18e sections forment une deuxième division placée sous les ordres d'un général-major :

17e section : *Retraites et pensions* : 1 chef de section, 3 chefs de bureau, 5 adjoints.

18e section : *Section économique* (allocations pécuniaires et administration des troupes, cercles d'officiers, etc.) : 1 chef de section, 5 chefs de bureau, 4 adjoints.

Archives générales (relèvent du chef de la 2e division) : 1 chef des archives ayant sous ses ordres :

La *section de Saint-Pétersbourg :* 2 chefs de bureau, 1 adjoint ;

La *section de Moscou :* 1 adjoint du chef des archives gérant de la section, 1 chef de bureau, 2 adjoints.

La *Chancellerie de l'État-major général* (subordonnée directement au général de jour), administre tout le personnel de l'État-major général et les organes qui lui sont rattachés, établit le rapport annuel sur les travaux de l'État-major général ainsi que la comptabilité de ce service, assure l'expédition des affaires soulevées dans les rapports du Comité Alexandre concernant les blessés et est chargée de la correspondance secrète : 1 directeur de la chancellerie, 17 employés civils dont 2 chefs de bureau.

Sont également subordonnés au général de jour :

1° Le cadre du personnel hors rang, 4 officiers ou fonctionnaires ;

2° La topographie militaire avec le magasin de librairie et la cartographie qui lui est rattachée (le fonctionnement et l'administration de celle-ci fait l'objet d'un règlement particulier) ;

3° Un bureau spécial, composé de 2 employés, qui

examine les requêtes adressées par des particuliers au Ministère de la guerre ;

4° Le corps des courriers de campagne qui fait l'objet d'un règlement particulier.

La Direction des communications militaires placée sous les ordres d'un général-lieutenant d'état-major comprend six sections dont les trois premières forment une division dite administrative et d'organisation, les trois dernières constituent une division dite de mobilisation.

La *première division* s'occupe du personnel militaire en service sur les voies ferrées, des mouvements de troupes par voies de terre, de fer ou d'eau, des bataillons de chemins de fer, de la flotille de l'Amou-Daria, de l'examen des projets de voies ferrées et des expériences : 1 chef de division (général-major), 3 chefs de section, 5 chefs de bureau, 4 adjoints.

La *seconde division* traite de l'établissement des plans de transport, des stations-halte repas, de l'organisation du service des étapes, et des services télégraphiques et téléphoniques en temps de guerre, de l'évacuation des blessés, etc., et réunit les renseignements relatifs aux voies ferrées étrangères : 1 chef de division (général-major), 3 chefs de section, 5 chefs de bureau, 6 adjoints, 2 dessinateurs.

En outre, un ingénieur est à la disposition du chef de la Direction des communications militaires qui a, de plus, sous ses ordres un certain nombre d'officiers d'état-major chargés de surveiller les mouvements des troupes et du matériel sur les chemins de fer et les voies navigables.

Le personnel hommes de troupe affecté aux éléments qui précèdent comprend 264 secrétaires, 5 sous-officiers ou infirmiers.

La Direction de la topographie militaire placée sous

les ordres d'un général-lieutenant, qui est en même temps chef du corps des topographes militaires, comprend une chancellerie, la section de géodésie et l'établissement de cartographie.

La *Chancellerie* dispose de 1 chef et de 4 officiers ou employés.

La *section de géodésie* (avec le cabinet des instruments et l'atelier mécanique) s'occupe des travaux astronomiques, géodésiques et topographiques et de la construction des instruments : 1 chef de section, 17 officiers ou employés.

L'*Établissement cartographique* (1 chef, 1 adjoint et 1 surveillant) comprend :

Un *atelier de dessin :* 1 officier supérieur et 10 employés (enlumineurs, relieurs, colleurs) ; un *atelier de gravure :* 1 chef, 8 graveurs de première classe, 16 de seconde classe et 30 non classés ; un *atelier de lithographie et d'impression :* 1 chef, 2 adjoints, 31 employés ; un *atelier de photographie et de galvanoplastie :* 1 chef, 18 employés ; *un dépôt topographique militaire :* 4 employés.

La Direction de la topographie militaire dispose en outre de 1 feldwebel et de 21 secrétaires ; de plus, une École militaire topographique qui fait l'objet d'un règlement spécial est installée auprès de la Direction topographique militaire.

Organes rattachés à l'État-major général.

Le Comité de l'État-major général a pour but d'étudier les mesures destinées à développer la bonne organisation, l'éducation et l'instruction des troupes, de diriger les travaux de l'État-major et du corps des topographes militaires, de donner son avis sur les récompenses ou secours à accorder pour la rédaction ou la publication de certains travaux, ainsi que sur les questions où il est jugé utile de le consulter.

Il est présidé par le chef de l'État-major général et comprend en outre 16 membres : les deux quartiers-maîtres généraux, le général de jour, le chef de la Direction des communications militaires, le chef de la Direction de topographie, le commandant de l'Académie d'état-major et dix autres membres désignés par l'Empereur. D'autres personnes (militaires ou autres), peuvent y siéger dans des cas spéciaux.

Le *Comité de mobilisation* est chargé de réunir toutes les données relatives à la préparation à la guerre. Il est présidé par le chef de l'État-major général et comprend en outre les 11 membres suivants : les deux quartiers-maîtres généraux, le général de jour, le chef de la Direction des communications militaires, l'adjoint du chef de la chancellerie du ministère de la guerre, un adjoint de chacun des chefs des directions de l'intendance, de l'artillerie, du génie, de santé et des troupes cosaques, les chefs des divisions de statistique militaire et de mobilisation, et un représentant du Comité général de santé militaire.

D'autres personnes peuvent y siéger dans des cas spéciaux.

L'expédition des affaires est assurée par les sections intéressées de l'État-major général.

L'*Imprimerie militaire* (avec le magasin de librairie et de cartographie) également rattachée à l'État-major général, imprime tous les documents nécessaires au Département de la guerre. Elle comporte un personnel de direction qui est civil et comprend deux sections, l'une pour les travaux ordinaires, l'autre pour les travaux secrets.

La première comprend 9 employés classés (y compris le chef de l'imprimerie), 2 sous-officiers, 90 ouvriers de première et deuxième classe et 7 employés non classés.

La deuxième section, créée en 1901, comprend 2 employés classés et 18 ouvriers.

La Commission spéciale du transport des troupes et du matériel a pour but d'étudier les questions relatives au développement et à l'amélioration du réseau stratégique des voies ferrées, des routes stratégiques et des communications par eau, au point de vue militaire, et tous les travaux qu'il sera jugé utile d'étudier de concert avec des représentants du Ministère des voies de communication, ou avec d'autres personnes spéciales.

Elle est présidée par le chef de l'État-major général et comprend, comme membres permanents, le chef de la Direction des communications militaires et les deux chefs de division de cette direction, les deux quartiers-maîtres généraux, le général de jour, les chefs des sections de statistique militaire et de mobilisation et deux représentants du Ministère de la marine et du Ministère des voies de communication.

L'expédition des affaires est assurée par les sections intéressées de l'État-major général.

Le Comité de l'économat administre les bâtiments de l'État-major général et est subordonné directement au chef de l'État-major général.

Il comprend cinq membres désignés par le chef de l'État-major général et remplissant en même temps d'autres fonctions. Le personnel de l'économat proprement dit comprend un officier supérieur et son adjoint, un architecte, un prêtre, un psalmiste et deux secrétaires.

La rédaction de la revue militaire russe le *Voennyi Sbornik* et du journal l'*Invalide russe* est confiée à un personnel rattaché à l'État-major général qui comprend un rédacteur en chef (général-major), un adjoint (officier supérieur) et trois secrétaires civils.

Des commissions temporaires peuvent enfin être formées par le chef de l'État-major général avec des officiers de l'État-major général et d'autres personnes militaires ou civiles des divers ministères, après entente

préalable, pour l'étude des questions qui exigent des connaissances particulières.

Nous aurons terminé l'énumération des divers services relevant de l'État-major général quand nous aurons indiqué la composition du corps des *courriers de campagne* (Feld-Jäger) qui remplissent les fonctions de courrier de cabinet. Les officiers de ce corps sont employés dans la capitale, à l'intérieur de l'Empire et à l'Étranger pour le transport des dépêches importantes.

Il est placé sous les ordres du général de jour et a à sa tête un colonel.

Réorganisé par un prikaze n° 317 du 5 décembre 1891, ce corps a en temps de paix la composition suivante : 1 colonel, 1 lieutenant-colonel adjoint, 2 officiers supérieurs, 18 capitaines, 18 lieutenants et sous-lieutenants, 10 courriers de 1re classe, 10 courriers de 2e classe, 1 secrétaire ; au total, 40 officiers et 21 hommes de troupe.

Il ne peut être renforcé que par une décision spéciale de l'Empereur, suivant les cas particuliers.

En résumé, si l'on compare la nouvelle organisation avec l'ancienne, on constate que les attributions peu définies des anciens adjoints du chef de l'État-major général et du général de jour (emploi créé en 1900 au moment des événements de Chine) ont été nettement précisées de manière à donner, en somme :

Au premier quartier-maître général, l'organisation et l'instruction ;

Au deuxième quartier-maître général, l'étude des opérations militaires ;

Au général de jour, le service courant.

Les anciens bureaux qui s'occupaient de ces questions ont été répartis en sections groupées d'une autre façon.

Les directions des communications militaires et de la topographie militaire remplissent le même rôle que les éléments similaires anciens.

Le Comité d'état-major remplace dans la plus grande partie de ses attributions l'ancien Comité des sciences militaires.

L'effectif de l'État-major général proprement dit, c'est-à-dire du personnel affecté au chef de l'État-major général et aux quatre premières directions (des deux quartiers-maîtres généraux, du général de jour et des communications militaires) atteint le chiffre de 14 officiers généraux, 116 autres officiers, 105 fonctionnaires classés et 273 fonctionnaires non classés ou hommes de troupe.

(170)

ORGANISATION PROVISOIRE

DE

L'ARMÉE ESPAGNOLE

De nouvelles lois militaires sur les cadres, les effectifs, le recrutement et le remplacement sont à l'étude en Espagne ; ces projets tendent à l'augmentation des effectifs des corps de troupe pendant certaines périodes de l'année. En attendant la réalisation de ces réformes dans l'organisation militaire du royaume, le général Linarès, prédécesseur du général Martitegui au Ministère de la guerre, a signé, le 29 janvier 1903, une circulaire qui prescrit une nouvelle répartition des effectifs dans les corps de troupe. Le but visé est de disposer en tout temps d'unités tactiques prêtes à marcher, et aussi de permettre le renforcement des garnisons africaines de Ceuta et de Melilla.

Les principales dispositions adoptées par le général Linarès sont les suivantes :

Infanterie.

Tous les anciens et jeunes soldats de chacun des 56 régiments d'infanterie de la Péninsule seront encadrés dans le 1er bataillon. Le 2e bataillon ne sera com-

posé que de son cadre d'officiers, gradés, clairons et ordonnances d'officiers ; il sera chargé d'instruire les recrues qui, leur instruction terminée, passeront au bataillon.

Cavalerie.

Les régiments de cavalerie réuniront leurs cavaliers et leurs chevaux dans les trois premiers escadrons. Les officiers, gradés, trompettes et ordonnances d'officiers, ainsi que leurs chevaux, resteront seuls au 4e escadron et en constitueront le cadre. Ce 4e escadron recevra les recrues, les montera en empruntant des chevaux aux autres escadrons et assurera leur instruction. Celle-ci terminée, les recrues passeront aux trois premiers escadrons.

En raison de leur effectif renforcé, les quatre régiments de la division de cavalerie stationnée à Madrid conserveront leurs quatre escadrons complets.

Artillerie.

Chacun des 13 régiments d'artillerie montés formera deux groupes ; le premier, dans 12 régiments, sera de 3 batteries de pièces à tir rapide et dans un régiment (le 8e) de 3 batteries de 9 centimètres ; le second groupe sera dans tous les régiments de 2 batteries montées de 9 centimètres ou de 2 batteries à cheval de 8 centimètres Sotomayor.

Le matériel des régiments d'artillerie de campagne sera réparti ainsi qu'il suit :

RÉGIMENTS.	GARNISONS.	PREMIER GROUPE.	DEUXIÈME GROUPE.
1er monté.....	Séville.....	3 batteries canons acier de 7c,5 à tir rapide, Saint-Chamond.	2 batteries canons bronze de 9 centimètres.
2e —	Madrid.....	3 batteries canons acier de 7c,5 à tir rapide, Krupp.	2 batteries canons acier de 9 centimètres.
3e —	Burgos.....	3 batteries canons acier de 7c,5 à tir rapide, Saint-Chamond.	2 batteries canons acier de 9 centimètres.
4e léger (1).....	Madrid.....	3 batteries canons acier de 7c,5 à tir rapide, Schneider.	2 batteries canons acier de 8 centimètres, Sotomayor.
5e monté.....	Madrid.....	3 batteries canons acier de 7c,5 à tir rapide, Krupp.	2 batteries canons acier de 9 centimètres.
6e monté (1).....	Valladolid.....	3 batteries canons acier de 7c,5 à tir rapide, Schneider.	2 batteries canons acier de 9 centimètres.
7e —	Saragosse.....	3 batteries canons acier de 7c,5 à tir rapide, Saint-Chamond.	2 batteries canons bronze de 9 centimètres.
8e —	Valence.....	3 batteries canons bronze de 9 centimètres.	2 batteries canons bronze de 9 centimètres.
9e —	Barcelone.....	3 batteries canons acier de 7c,5 à tir rapide, Saint-Chamond.	2 batteries canons bronze de 9 centimètres.
10e —	Madrid.....	3 batteries canons acier de 7c,5 à tir rapide, Saint-Chamond.	2 batteries canons acier de 9 centimètres.
11e —	Valence.....	3 batteries canons acier de 7c,5 à tir rapide, Saint-Chamond.	2 batteries canons bronze de 9 centimètres.
12e —	Grenade.....	3 batteries canons acier de 7c,5 à tir rapide, Saint-Chamond.	2 batteries canons bronze de 9 centimètres.
13e —	Burgos.....	3 batteries canons acier de 7c,5 à tir rapide, Saint-Chamond.	2 batteries canons acier de 9 centimètres.

(1) Les 4e et 6e régiments d'artillerie montés conserveront provisoirement l'ancien matériel en attendant le nouveau que livrera prochainement l'usine Schneider du Creusot.

Le matériel de la batterie à tir rapide se composera de 4 pièces avec caissons de munitions à 6 chevaux et de 2 caissons de batterie à 4 chevaux ; en dehors de ces attelages, la batterie disposera de 3 paires de chevaux de rechange. La dotation des munitions sera de 134 coups par pièce.

Le parc d'artillerie de la garnison aura de plus en réserve 268 coups et un caisson de munitions attelé par pièce.

La batterie du second groupe comprendra 4 canons Krupp de 9 centimètres ou Sotomayor et 2 caissons de munitions ; le parc de la garnison aura de plus en réserve pour chaque batterie 2 caissons de munitions et 2 de batterie ainsi que les attelages nécessaires.

Le 1er groupe du 8e régiment, de pièces de 9 centimètres, aura ses batteries organisées comme celles à tir rapide, en attendant qu'il soit doté du nouveau matériel.

Le 1er groupe de chaque régiment devra être organisé par les trois premières batteries ; le 2e groupe ne comprendra que le cadre de deux batteries ; il sera chargé de recevoir les recrues et de les instruire avant de les passer au 1er groupe.

Service des unités-cadres.

Après l'instruction des recrues, le personnel des unités-cadres alternera pour tout le service avec celui des unités complètes. Mais lorsque ces dernières seront appelées à des opérations de campagne ou devront se tenir prêtes à partir, elle ne seront constituées qu'avec leurs officiers ou gradés.

Les officiers des unités-cadres seront employés par les chefs de corps à des reconnaissances, à des levées d'itinéraires et à d'autres exercices ou études se rattachant à la spécialité de leur arme.

En vue de maintenir à son maximum l'effectif présent sous les armes, on réduira autant que possible le nombre des employés dans les corps et dans les garnisons. Les tambours, clairons, trompettes et musiciens ne devront pas dépasser l'effectif réglementaire et les unités complètes ne pourront compter qu'un seul élève ouvrier.

Brigades de chasseurs.

18 bataillons de chasseurs de la Péninsule seront groupés en trois brigades de six bataillons destinés à être stationnés en Nouvelle-Castille, en Catalogne et au camp de Gibraltar.

Les 2e et 3e bataillons continueront à être affectés comme troupes de montagne dans le Nord et en Aragon.

Les six bataillons de la Nouvelle-Castille formeront la 2e brigade de la 3e division ; les six de Catalogne, la 2e brigade de la 9e.

Les six bataillons de Catalogne n° 1, Tarifa n° 5, 2e de montagne, Ciudad-Rodrigo n° 7, Ségovie n° 12 et 4e de montagne formeront la brigade du camp de Gibraltar qui sera divisée en deux demi-brigades à trois bataillons.

Cette brigade détachera à Ceuta un bataillon qui sera relevé tous les ans; l'escadron détaché à Algésiras lui sera affecté ainsi que deux batteries de montagne qui seront désignées ultérieurement par le Ministre de la guerre.

Les bataillons de chasseurs faisant partie des trois brigades seront dotés de leurs outils, de leurs munitions et des moyens de transport nécessaires. Chacun d'eux sera pourvu d'une section de mulets de bât et d'une ambulance.

*
* *

Ces modifications dans l'organisation actuelle sont basées sur l'effectif budgétaire de 80,000 hommes.

En comparant les tableaux d'effectif jusqu'ici en vigueur aux indications des tableaux annexés à la circulaire du général Linarès et publiés dans le *Diario official del Ministerio de la guerra* du 30 janvier 1903, on constate que :

1° Des réductions ont été apportées aux corps du génie et aux troupes spéciales d'administration et du service de santé ;

2° Dans l'infanterie, les quatre régiments stationnés en Afrique à Ceuta et Mélilla sont portés à 1100 hommes au lieu de 982 ;

Les cinquante-six régiments d'infanterie de la Péninsule sont organisés en deux bataillons (1 bataillon de 500 hommes et 1 cadre de bataillon) ;

Les deux régiments des Baléares passent à l'effectif de 874 hommes au lieu de 800 ;

L'effectif des bataillons de chasseurs de la Péninsule et de ceux de montagne est porté de 319 hommes à 412 ;

3° Dans la cavalerie, les quatre régiments de la Nouvelle-Castille sont portés à 477 cavaliers et 400 chevaux, mais les vingt-quatre autres régiments n'en comprennent plus que 374 et 303 (au lieu de 384 et 349) répartis dans 3 escadrons et 1 cadre d'escadron ;

4° Dans les treize régiments d'artillerie de campagne l'effectif en hommes et en chevaux varie suivant l'armement dont est doté le corps. Les premiers groupes des trois batteries seront prochainement armés entièrement en pièces à tir rapide, sauf le 8e régiment qui conservera provisoirement le matériel de 9 centimètres. Les seconds groupes sont réduits à un cadre de groupe à trois batteries.

La nouvelle répartition des forces de l'armée espagnole (officiers non compris) est résumée dans le tableau suivant :

	HOMMES de troupe.	CHEVAUX d'officiers.	CHEVAUX de troupe.	CHEVAUX et mulets de trait et de bât.	TOTAL des chevaux et mulets.
TROUPES DE LA MAISON ROYALE.					
Corps royal des hallebardiers	225	2	»	»	2
Escadron de l'escorte royale	180	17	112	»	129
TOTAL	405	19	112	»	131
INFANTERIE.					
56 régiments de ligne de la Péninsule	28,000	336	»	112	448
2 régiments de ligne des Baléares	1,748	12	»	4	16
2 régiments de ligne des Canaries	1,600	12	»	4	16
4 régiments de ligne de Ceuta et Melilla	4,400	24	»	8	32
20 bataillons (15 de chasseurs et 5 de montagne)	8,240	65	»	20	85
2 bataillons (1 de chasseurs des Canaries et 1 de disciplinaires de Melilla	800	6	»	2	8
65 zones de recrutement	461	»	»	»	»
Cadre de 56 régiments de réserve et de 16 bataillons de réserve (8 aux Baléares et 8 aux Canaries)	456	»	»	»	»
TOTAL	45,705	455	»	150	605
CAVALERIE.					
28 régiments (4 à quatre escadrons complets et 24 à trois)	10,884	1,008	8,872	»	9,880
3 escadrons de chasseurs (Majorque, Canaries, Melilla)	390	32	334	»	366
3 établissements de remonte, 4 dépôts et 2 sections d'étalons	892	384	90	»	474
Cadres de 14 régiments de réserve	84	»	»	»	»
TOTAL	12,250	1,424	9,296	»	10,720
ARTILLERIE.					
13 régiments montés de campagne	5,107	410	745	2,418	3,573
1 régiment de siège	402	34	12	110	156
3 régiments de montagne à quatre batteries	1,668	87	69	504	660
6 bataillons de place (28 compagnies)	2,847	18	»	6	24
4 compagnies d'ouvriers et cadres de 9 dépôts de réserve	248	»	»	»	»
Ecole centrale de tir. Commission de remonte. Musée	118	33	10	10	53
1 bataillon de place à Ceuta	500	3	»	1	4

	HOMMES de troupe.	CHEVAUX d'officiers.	CHEVAUX de troupe.	CHEVAUX et mulets de trait et de bât.	TOTAL des chevaux et mulets.
1 bataillon de place et 1 batterie mixte à Melilla	612	8	12	59	79
1 bataillon de place à trois compagnies et cadre d'un bataillon de montagne et réserve, à Majorque	329	3	»	1	4
1 bataillon de place à quatre compagnies et 1 batterie de montagne, à Minorque	568	9	5	37	51
1 bataillon de place à cinq compagnies et 2 batteries de montagne, aux Canaries	743	13	10	73	96
TOTAL	13,142	618	863	3,219	4,700
GÉNIE.					
4 régiments de sapeurs-mineurs	2,167	24	»	24	48
5 compagnies de sapeurs-mineurs (une à Ceuta, une à Melilla, une aux Baléares, deux aux Canaries)	438	»	»	»	»
1 régiment de pontonniers	400	29	24	114	167
1 régiment de télégraphistes (quatre compagnies dans la Péninsule, une aux Baléares, une aux Canaries)	680	35	15	68	118
1 bataillon de chemins de fer	397	3	»	4	7
1 compagnie d'aérostiers	100	7	»	30	37
1 brigade topographique	80	2	»	»	2
1 compagnie d'ouvriers	110	»	»	»	»
Cadres de 8 dépôts de réserve	32	»	»	»	»
TOTAL	4,404	100	39	240	379
ADMINISTRATION MILITAIRE.					
2 brigades	1,315	16	13	340	369
4 sections de montagne (une à Ceuta, une à Melilla, une aux Baléares, une aux Canaries)	145	1	2	60	63
TOTAL	1,460	17	15	400	432
Brigade de troupes de santé	881	8	12	136	156
Brigade d'ouvriers et topographes d'état-major	386	»	»	»	»
Milice volontaire de Ceuta (une compagnie de marins, une compagnie de tirailleurs maures, un escadron de chasseurs)	178	7	59	»	66

	HOMMES de troupe.	CHEVAUX d'officiers.	CHEVAUX de troupe.	CHEVAUX et mulets de trait et de bât.	TOTAL des chevaux et mulets.
Compagnie de marins de Melilla....	90	»	»	»	»
Ecole supérieure de guerre.....	15	9	60	»	69
5 académies (une d'infanterie, une de cavalerie, une d'artillerie, une du génie, une d'administration)...	462	21	297	26	344
Ecole d'équitation militaire.....	91	7	97	»	104
Section d'ordonnances du ministère de la guerre.....	319	»	»	1	1
Collège d'orphelins Marie-Christine..	52	»	»	2	2
Pénitencier militaire de Mahon.....	120	»	»	»	»
TOTAL GÉNÉRAL.....	80,000	2,685	10,850	4,174	17,709

(172)

ÉTUDES

SUR LA

GUERRE SUD-AFRICAINE[1]

(1899-1900)

XVI. — Arrêt de lord Roberts à Blœmfontein. Les Boers reprennent courage.

§ 5. — *Mouvements des détachements Cléments et Gatacre dans l'Etat libre. — Surprise de Reddersburg.*

En retraçant les événements militaires qui eurent pour théâtre la région septentrionale de la colonie du Cap, nous avons dit que vers le milieu du mois de mars 1900, au moment même où lord Roberts atteignait Blœmfontein, les détachements des généraux Cléments, Gatacre et Brabant parvenaient à franchir l'Orange. Les commandos de Grobler, Lemmer et Olivier avaient opéré, le 13 mars, leur jonction entre Smithfield et Springfontein et commencé aussitôt leur retraite vers le Nord-Est. « Laissant Smithfield sur la droite, les « colonnes gagnèrent Wepener, qu'une partie des com- « mandos traversait le 15 mars, tandis que le reste « passait plus à l'Ouest..... Avec les Burghers du

(1) Voir la *Revue militaire des Armées étrangères*, octobre 1903, p. 218.

« général Olivier qui, de Bethulie avaient rejoint le « gros à Modderpoort par Smithfield et formaient l'ar- « rière-garde, elles comptaient 5,500 hommes avec « 800 chariots ou canons, 10000 têtes de bétail et « environ 1,000 Cafres, occupant une profondeur de « 24 milles (39 kilomètres). Leur flanc gauche était « couvert par de petites flanc-gardes, qui signalèrent « parfois l'approche de quelques patrouilles de cava- « lerie ennemie. Cependant la marche continuait sans « interruption (1). » Longeant la frontière du Basuto-land, les commandos se dirigèrent vers Ladybrand. Ils étaient parvenus au Nord de cette ville le 19 mars (2).

Maîtres des passages de l'Orange, les détachements anglais recevaient l'ordre de rallier le gros des forces vers Blœmfontein. Cléments, qui avait passé le fleuve, le 15 mars, près de Norval's Pont, se mettait en marche le 18, par Philippolis, Fauresmith, et Koffyfontein. Dans le but d'achever la pacification de la région située à l'Ouest du chemin de fer, il partageait ses troupes en trois colonnes parallèles. Celle du centre, suivant l'itinéraire indiqué plus haut, atteignait Fauresmith le 27 mars et le détachement tout entier se trouvait de nouveau réuni à Blœmfontein le 4 avril. Il n'avait rencontré aucune résistance pendant sa marche.

Le général Gatacre avait également traversé l'Orange le 15 mars et s'était porté sur Springfontein, où il marquait un temps d'arrêt jusqu'au 3 avril. De là, il envoyait vers l'Est une petite colonne forte de trois compagnies d'infanterie et deux d'infanterie montée, qui devait successivement occuper Smithfield, Dewetsdorp, Reddersburg et regagner le chemin de fer à Bethulie.

Ce détachement avait atteint sans encombre Dewet-

---

(1) Commandant R. Runck, ouvrage cité, p. 202 et 203.
(2) *Ibid.*, p. 204.

sdorp le 1er avril, lorsque la présence de l'ennemi lui était signalée vers le Nord.

En effet, le soir même de l'affaire de Sannah's Post, De Wet, laissant ses commandos sur la Modder, était parti en reconnaissance à Dewetsdorp, son pays natal. Tout en cherchant l'occasion d'un nouveau coup de main, il voulait par sa présence rappeler sous les armes les Burghers de la région qui avaient regagné leurs fermes et fait leur soumission au vainqueur. Il apprend l'arrivée du détachement anglais à Dewetsdorp et envoie aussitôt l'ordre à ses commandos de le rejoindre (1). Avec quelques Burghers, recrutés dans les fermes des environs, il continue de surveiller les mouvements de l'ennemi. Il l'accompagne le lendemain dans sa marche sur Reddersburg.

Le 2 avril les Anglais s'établissent au bivouac au Nord de cette localité. De Wet, accompagné seulement d'une centaine d'hommes assez mal armés, envoie chercher ses commandos qui ont pris la direction de Dewetsdorp (2).

400 hommes seulement, sans artillerie, peuvent le rejoindre le 3 avril au matin. Néanmoins il se décide à attaquer. Il fait occuper les hauteurs de Mostershoeck et

---

(1) « Je me trouvais alors à une distance de 30 milles de nos com-
« mandos; je n'hésitai point pourtant, et je demandai 1500 hommes
« avec trois canons, que les généraux J.-B. Wessels, C.-C. Froneman
« et de Villiers devaient m'amener à Dewetsdorp. En attendant ces
« troupes, je faisais recruter, dans les fermes environnantes, les Bur-
« ghers qui nous avaient quittés après la prise de Blœmfontein. »
(Général Ch. De Wet, ouvrage cité, p. 85.)

(2) « Ceux-ci avaient déjà pris, selon mes instructions, la direction de
« Dewetsdorp. Mon estafette ne put atteindre que les généraux Froneman
« et de Villiers qui avaient sous leurs ordres 700 hommes et trois canons.
« Le général Wessels continua donc sa route sur Dewetsdorp. Quant à
« Froneman, il arriva vers moi, sans desseller; en sorte que la plupart
« de nos chevaux se trouvaient très fatigués. Mais, comme j'avais donné

commence le combat, qui se prolonge pendant toute la journée, amenant l'investissement du détachement anglais. Informé de la présence de renforts ennemis à Bethulie, De Wet se fait couvrir dans cette direction par un parti qui occupe Reddersburg. Le lendemain, dès l'aube, le combat recommence.

Les forces des Boers sont doublées par l'arrivée des commandos retardataires et appuyées par le feu des trois canons.

Pendant toute la matinée, les lignes anglaises sont bombardées. Enfin, vers 11 heures, on y voit paraître le drapeau blanc et le détachement tout entier capitule (1).

Cependant l'état-major anglais, à Blœmfontein, avait été informé, le 3 avril au soir, de la situation critique de la petite colonne de Reddersburg (2).

Le général Gatacre se trouvait encore ce jour-là à Springfontein. A 10 heures du soir un télégramme de lord Roberts le renseignait sur le sort de son détachement et lui prescrivait de se porter d'urgence à son secours. Le général, avec son état-major et une centaine d'hommes d'infanterie montée, se rend immédiatement par chemin de fer à Bethulie, station la plus rapprochée du théâtre de l'incident.

En cours de route, il reçoit avis qu'un bataillon d'infanterie est envoyé de Blœmfontein sur le même point. Le 4 au matin, dès son arrivée à Bethulie, il dirige

---

« l'ordre qu'on abandonnât les chevaux malades, il obéit, et laissant ceux « qui ne pouvaient suivre, me rejoignit. Le général Froneman arriva le « le 3 avril à Schans-Kopjes, sur la Kaffir river. Il avait fourni, avec ses « cavaliers, trente-six heures de galop presque ininterrompu. » (Général Ch. De Wet, ouvrage cité, p. 86.)

(1) Général Ch. De Wet, ouvrage cité, p. 89.

(2) Cette partie du récit est partiellement empruntée à une monographie parue dans l'*United Service Magazine*, décembre 1901, et intitulée : *The Reddersburg Affair by Nostin*. Les rapports officiels anglais n'ont donné aucun détail sur l'affaire de Reddersburg.

vers le lieu du combat 40 hommes des Montmorency's Scouts, trois compagnies d'infanterie montée et une batterie montée (1), qui arrivent en vue de Reddersburg à 8 h. 30 du matin. Au lieu d'intervenir vigoureusement dans le combat, ces troupes se contentent d'occuper une crête élevée à l'Ouest du village. Elles sont rejointes, vers 10 heures du matin, par le bataillon d'infanterie envoyé de Blœmfontein et débarqué à Bethulie. Malgré ce sérieux appoint, les troupes anglaises conservent la même attitude de prudente expectative et n'interviennent pas dans la lutte qui se décide si près d'eux. Les récits anglais s'accordent avec celui de De Wet pour constater l'inaction des renforts venus de Bethulie. Ils tentent d'expliquer leur conduite en affirmant que lorsqu'ils arrivèrent devant Reddersburg, la capitulation était un fait accompli et qu'il était inutile de songer à poursuivre l'ennemi. Cette affirmation est en contradiction avec la version du chef boer.

Les pertes des Anglais à Reddersburg avaient été de (2) : 2 officiers et 10 hommes tués ; 2 officiers et 33 hommes blessés ; 8 officiers et 397 hommes prisonniers.

10 p. 100 seulement de l'effectif du détachement avait été mis hors de combat avant la reddition.

Le fait que cette proportion relativement peu élevée de pertes éprouvées ait suffi à déterminer la capitulation en rase campagne d'une troupe composée d'excellents éléments de l'armée régulière anglaise, malgré la proxi-

---

(1) Ces troupes se trouvaient sans doute à Bethulie où elles constituaient un poste de protection pour la voie ferrée.

(2) Tableaux des pertes publiés par le War Office.

Le tableau annexé au rapport de lord Roberts (voir l'appendice n° 29) donne des chiffres notablement différents en ce qui concerne le nombre des prisonniers : 2 officiers et 8 hommes tués; 2 officiers et 33 hommes blessés ; 8 officiers et *538* prisonniers.

mité de renforts sur l'intervention desquels elle était en droit de compter, est un légitime sujet d'étonnement.

Lord Roberts ne pardonna pas au général Gatacre de s'être exposé à un échec, dont les conséquences morales pouvaient être considérables, et de n'avoir pas su secourir à temps un détachement qu'il avait aventuré beaucoup trop loin. Il lui intima l'ordre de remettre son commandement au général Chermside et de rentrer en Angleterre.

§ 6. — *Mouvements des Boers dans la région Sud-orientale de l'État libre. — Investissement de Wepener.*

Ainsi, dans les premiers jours du mois d'avril, la situation des Boers s'était très sensiblement améliorée. Les succès remportés par De Wet avaient relevé leur moral et ramené sous les drapeaux nombre de ceux qui avaient fait défection après la prise de Blœmfontein.

Le noyau des troupes rassemblées autour de Brandfort s'était accru jusqu'à un effectif d'environ 5,000 hommes sous les généraux Botha, Delarey, Kolb et Smuts. Ces forces avaient pour mission de surveiller la direction de Blœmfontein.

Les commandos de Lemmer, Grobler et Olivier présentant à peu près le même effectif tenaient la campagne à l'Est de Blœmfontein dans la région de la haute Modder. Leur présence avait permis à De Wet de se porter vers le Sud après l'affaire des Réservoirs.

Le succès de Reddersburg assurait à celui-ci le champ libre dans la région de Dewetsdorp et le plaçait à portée de détruire le chemin de fer qui constituait la ligne de communications assez précaire des Anglais, Mais, au lieu de diriger ses efforts de ce côté, De Wet va se tourner contre un nouveau détachement isolé qui lui est signalé à Wepener. Renforcé par les commandos d'Olivier, il laisse une partie de ses forces à Dewetsdorp pour se

couvrir vers le Nord-Ouest, il envoie un détachement de 500 hommes attaquer Smithfield et se porte lui-même sur Wepener pour investir l'avant-garde de la division coloniale Brabant.

Sa situation aventurée sur les derrières de l'ennemi, dans le cul-de-sac formé par le cours de l'Orange et la frontière du Basutoland, n'est pas sans présenter quelque danger. Mais il compte, à bon droit, sur la mobilité de ses commandos et sur sa parfaite connaissance du pays pour se tirer à temps du piège où les Anglais pourraient chercher à l'enfermer.

La division coloniale avait atteint le fleuve Orange, le 11 mars, à Aliwal-North et recevait la mission de parcourir la région Sud-orientale de l'État libre. Brabant poussait aussitôt une avant-garde sur Rouxville, à 50 kilomètres environ, au Nord du fleuve. Un détachement de 200 hommes occupait Zastron le 21 mars, et le 26, 2 escadrons du 1er régiment de Brabant's Horse (capitaine Goddard) partaient d'Aliwal-North pour Wepener. Parvenu le 29 à Bushman's-Kop et renseigné par ses patrouilles sur l'attitude hostile de la population, le capitaine Goddard demandait des renforts à Rouxville, il recevait le même jour une compagnie d'infanterie montée et occupait Wepener dans la soirée ; il s'empressait de rétablir les communications télégraphiques avec Mafeteng (Basutoland).

Cependant les mouvements ennemis signalés au Sud-Est de Blœmfontein rendaient précaire la situation de ce petit détachement aventuré à plus de 100 kilomètres de son corps principal. L'arrivée de renforts, le 4 avril, sous le commandement du colonel Dalgety, porta la garnison de Wepener à l'effectif de 1900 hommes environ (1), avec six canons de modèles divers.

---

(1) Voir l'appendice n° 31.

Située sur la rive gauche du Caledon, la petite ville est dominée au Nord par les hauteurs du Jammersberg. Le colonel Dalgety s'installa sur un mouvement de terrain de la rive droite couvrant vers l'Ouest le pont du Caledon.

Les mouvements de De Weet vers le Sud-Est et l'envoi sur Smithfield d'un commando avaient eu pour résultat immédiat de faire reculer précipitamment les détachements de la division Brabant jusqu'à l'Orange. Le colonel Dalgety se trouvait donc complètement isolé à partir du 6. Il persistait néanmoins à se maintenir à Wepener et commençait à se retrancher sur ses positions, dans les journées des 7 et 8 avril. Le 9, il était attaqué simultanément par De Wet, venu de Dewetsdorp et par le détachement rappelé de Smithfield, au total 2,300 hommes. Ce combat, au cours duquel furent subies la plupart des pertes éprouvées par les Anglais (1) pendant le siège, aboutit à un investissement incomplet du détachement du colonel Dalgety.

Adossé à la frontière du Basutoland, celui-ci put, en effet, rester constamment en liaison télégraphique avec le quartier général anglais par la ligne de Mafeteng et évacuer ses blessés et ses malades sur cette localité où le commissaire-résident anglais, avec le concours des missionnaires, avait pris des dispositions pour les hospitaliser.

L'attaque, renouvelée dans la nuit du 10 au 11, échoua complètement, et De Wet dut se résoudre à faire le blocus des positions ennemies. Celui-ci fut maintenu jusqu'au 25, sans qu'on ait à signaler pendant cette période que des escarmouches sans importance et un bombardement sans méthode. Les Anglais, de leur

---

(1) Les pertes pendant le siège furent de 33 tués et 133 blessés. (Voir l'appendice n° 31.)

côté, ne font aucun effort pour rompre l'étreinte d'un ennemi qui ne leur est cependant pas très supérieur en nombre.

A cette époque, le centre de gravité des forces boers s'est peu à peu déplacé vers le sud. Tandis que De Wet, avec 2,300 hommes environ, est immobilisé devant Wepener, son frère, Piet De Wet et Olivier, avec 3,000 hommes environ couvrent ses opérations en occupant Dewetsdorp. Plus au Nord, les généraux Lemmer et Grobler n'ont plus avec eux sur la Modder que 1500 hommes. Ils occupent les Réservoirs. Mais Delarey, avec 1200 hommes environ, a quitté Brandfort le 23 avril pour venir les renforcer et Botha, avec 1500 hommes environ, s'est porté à l'Est de Karee-Siding, se rapprochant de Blœmfontein. Le général Smuts reste encore à Brandfort et dispose de près de 2,000 hommes. Presque toutes les forces des Boers ont donc été progressivement entraînées vers le Sud à la suite de De Wet.

L'exposé des dispositions prises par lord Roberts pour secourir la garnison de Wepener montrera combien cette situation était périlleuse. De Wet la jugea telle et se décida, le 25 au soir, à lever le siège pour se retirer vers le Nord.

A Wepener comme à Ladysmith, à Kimberley et à Mafeking, les Boers avaient montré une fois de plus leur impuissance à enlever de vive force les positions retranchées.

§ 7. — *Mouvement des colonnes de secours anglaises.*

Dès que la nouvelle de la capitulation de Reddersburg (4 avril) parvint à Blœmfontein, l'état-major anglais prit des dispositions pour protéger vers le Sud la capitale de l'état libre et la voie ferrée contre les attaques

possibles des Boers (1). La 9e division d'infanterie avec la brigade de cavalerie Porter fut envoyée en reconnaissance par Rietfontein et Kareefontein sur Leuwkop, où des rassemblements ennemis avaient été signalés. Ne trouvant sur ce point que des partis sans importance, le général Colvile rétrogradait sur Blœmfontein. En même temps, la 18e brigade d'infanterie avait été portée à Springfield et la brigade de la Garde arrivait le 7 avril à la station de Kaffir-River.

Ces dispositions présentaient surtout un caractère défensif. L'investissement du détachement Dalgety à Wepener rendit nécessaires de nouvelles mesures.

Le chef d'état-major, lord Kitchener, se transportait le 10 avril à Springfontein, où venait d'arriver la 8e division, (général Rundle) (2), et le 11, à Aliwal-North et à Burghersdorp, pour se mettre en relation avec le général Brabant. Il arrêtait les dispositions suivantes :

Le reste de la division coloniale, renforcée par la 5e brigade d'infanterie (Hart), venue du Natal (3), devait marcher directement d'Aliwal-North sur Wepener. Le détachement Chermside (ancien détachement Gatacre) et la 8e division, avec la brigade d'Yeomanry réunis vers Reddersburg, avaient ordre de se porter sur Dewetsdorp et d'aborder Wepener par l'Ouest.

Enfin une troisième colonne partant de Blœmfontein et formée par la 11e division d'infanterie et la cavalerie du général French, sous le commandement de ce

---

(1) Au Nord et au Nord-Est, cette protection était assurée par la 7e division qui occupait Karee-Siding (15e brigade) et Krantz-Kraal (14e brigade).

(2) Cette division venait d'Angleterre.

(3) La 5e brigade avait été embarquée le 9 avril à Durban en même temps que le reste de la 10e division (général Hunter). Elle avait été débarquée le 12 à East-London et transportée par chemin de fer jusqu'à Burghersdorp.

dernier, devait marcher également sur Dewetsdorp et Wepener, tandis que la 9e division, avec trois corps d'infanterie montée, se portait sur Thabanchu et Ladybrand, points de passage obligés des colonnes ennemies dans leur retraite vers le Nord.

Pour pouvoir démêler les intentions du commandement anglais et mettre le lecteur à même de porter un jugement sur les opérations qui amenèrent, à la fin du mois d'avril, lord Roberts à déployer presque toutes ses forces face au Sud-Est, sur un vaste demi-cercle ayant Wepener pour centre, il est nécessaire d'étudier avec quelques détails la marche de chacune de ces colonnes en insistant sur les conditions de temps et de distance qui relièrent leurs mouvements.

Colonne Brabant. — La division coloniale Brabant (1) ne se reporta en avant que lorsqu'elle reçut l'appui de la 5e brigade d'infanterie, débarquée à Burghersdorp. Celle-ci entamait sa marche le 14, et, réunie aux coloniaux, la continuait sur Rouxville et Wepener. Elle parvenait le 24 devant cette dernière localité, après un petit engagement, le 23, à Bushman's kop, contre un commando que De Wet avait détaché en couverture vers le Sud. La colonne avait parcouru environ 180 kilomètres en 11 jours.

Colonne Rundle. — A partir du 10 avril, les Anglais disposaient des troupes suivantes sur leur ligne de communication entre Blœmfontein et l'Orange.

A Bethulie, le détachement Chermside (5 bataillons d'infanterie, 2 batteries montées, infanterie montée), auquel se joignait la brigade d'Yeomanry Brabazon (4e et 7e Imperial Yeomanry), arrivée récemment d'Angleterre.

A Springfontein, la 8e division d'infanterie (8 batail-

(1) Il lui restait environ 1000 hommes d'infanterie montée.

lons d'infanterie, 3 batteries montées, compagnie du génie).

Transportée par chemin de fer, à partir du 14 avril, jusqu'à Edenburg, la 8e division devait rejoindre le détachement Chermside à l'Est de Reddersburg. Celui-ci se mettait en marche, le 17, de Bethulie sur Dewetsdorp par Reddersburg. Le général Rundle prenait le commandement de l'ensemble des forces dont la répartition à la date du 19 avril était la suivante (1) :

Le gros de la colonne (9 bataillons, 4 batteries montées, brigade d'Yeomanry) avait gagné du terrain vers l'Est et se trouvait à Oorlogs' Poort, à 20 kilomètres à l'Ouest de Dewetsdorp.

La brigade Campbell, avec une batterie montée, était encore en arrière, deux bataillons et la batterie vers

---

(1) Voici la composition détaillée de la colonne Rundle :

Infanterie montée.	Brigade Brabazon (4e et 7e Imperial Yeomanry). Compagnies d'infanterie montée du 1er bataillon du Berkshire Regiment et du 2e bataillon des Northumberland Fusiliers. 60 hommes des Montmorency's Scouts (capitaine Mac Neil).
Brigade Campbell.	2e bataillon des Scots Guards. 2e et 3e bataillons des Grenadier Guards. 2e bataillon d'East Yorkshire Regiment.
Brigade Boye.....	1er bataillon de Worcestershire Regiment. 2e — de West Kent Regiment. 1er — de South Staffordshire Regiment. 2e — de Manchester Regiment.
Brigade Allen....	1er bataillon de Berkshire Regiment. 1er — d'Highland Light Infantry. 3e — de Buffs Regiment. 2e — des Northumberland Fusiliers. 1er — de Royal Scots.
Artillerie.....	38e, 69e, 74e, 77e et 79e batteries montées.

Rosendal, deux bataillons à l'Ouest de Reddersburg, forçant la marche pour rejoindre le gros.

Dans la journée du 20, le général Rundle se heurte à l'ennemi qui occupe les hauteurs de Constantia-Farm, à 5 kilomètres à l'Ouest de Dewetsdorp. Désireux de régler son mouvement sur celui de la colonne French qui vient de Blœmfontein, et attendant l'arrivée de la brigade Campbell (1), il ne se décide pas à attaquer ce jour-là.

La journée du 21 se passe en escarmouches. Les 22 et 23, l'infanterie montée avec quelques pièces de canon, dirige des reconnaissances sur les flancs de l'ennemi, mais aucune action sérieuse n'est entreprise.

Il est visible que des ordres de Blœmfontein ont recommandé la plus extrême prudence et prescrit d'attendre la coopération de la colonne French. Pendant ce temps, s'il faut en croire le récit du correspondant du *Morning Post*, les Anglais se gardent fort mal, et les avant-postes protègent insuffisamment les bivouacs au milieu desquels tombent quelques projectiles ennemis.

Le 24, les brigades Boye et Campbell, avec trois batteries, se portent vers la droite (Sud) des positions boers pour exécuter une démonstration. Mais après avoir parcouru un mille et demi, elles s'arrêtent pendant toute la journée sans engager le combat.

Le lendemain matin (25), le silence le plus complet règne sur les positions ennemies. Un officier, envoyé en reconnaissance, constate que les Boers les ont complètement évacuées depuis la veille au soir.

Quelques heures après, le général Rundle entrait à Dewetsdorp et opérait sa jonction avec le général French.

Ainsi, pendant cinq jours, 13 bataillons d'infanterie, 1 brigade d'infanterie montée et 5 batteries de cam-

---

(1) Cette brigade le rejoignit le 21.

pagne avaient été arrêtés, sans oser engager le combat, devant un détachement qui n'excédait pas quelques milliers d'hommes (1).

Colonne French. — La colonne French formée par la 11e division d'infanterie à laquelle se joignirent les 3e et 4e brigades de cavalerie, fut mise en route le 22 avril des environs de Blœmfontein dans la direction de Dewetsdorp. La brigade de la Garde partait de Ferreira-Siding, où elle avait été transportée en chemin de fer depuis la station de Kaffir-River, et la 18e brigade de Springfield, où elle se trouvait depuis le 4 avril.

La réunion de ces éléments se fit dans la soirée du 22 sur la ligne Leeuwkop-Paardekraal, après une escarmouche à Leeuwkop.

Le 23 au soir, la 11e division et la cavalerie bivouaquaient à Tweedegeluk. Le 24, après un petit combat de la cavalerie contre des partis ennemis à Roodekop, la division s'arrêtait à Slangfontein et Damfontein, à 18 kilomètres au Nord-Ouest de Dewetsdorp.

Enfin le 25, à 3 heures 30 de l'après-midi, la cavalerie entrait à Dewetsdorp en même temps que la tête de la colonne Rundle (2).

Dans la soirée, toutes les troupes bivouaquaient autour de cette ville, et le général French prenait le commandement de l'ensemble des deux colonnes. Une brigade de cavalerie et la Yeomanry du général Brabazon étaient immédiatement dirigées sur Wepener, mais on apprenait avant la nuit, que les Boers avaient levé le siège et que le colonel Dalgety était délivré. De Wet se retirait sur Thabanchu. Les commandos de Piet de Wet qui avaient

---

(1) Piet de Wet disposait à Dewetsdorp de 3,000 hommes environ, mais il en avait détaché une partie au-devant de la colonne French pour ralentir la marche de ce général.

(2) Les deux colonnes étaient en relation par la télégraphie optique depuis la veille.

quitté Dewetsdorp le 24 au soir avaient également pris la même direction de retraite.

Le 26 au matin, la cavalerie anglaise entamait la poursuite et arrivait à Thabanchu le 27 à midi. Elle s'y rencontrait avec la colonne Jan Hamilton venue directement de Blœmfontein. La cavalerie French était suivie des troupes du général Rundle. Quant à la 11e division, elle recevait l'ordre de regagner Blœmfontein. Le général Chermside était provisoirement maintenu à Dewetsdorp.

Colonne Jan Hamilton. — La colonne Jan Hamilton n'avait quitté Blœmfontein que le 23 avril. Ce jour-là, la 19e brigade d'infanterie (9e division) et trois corps d'infanterie montée s'étaient portés de Springfield sur les Réservoirs (25 kilomètres), faiblement occupés par l'ennemi. Comme il était tard (3 heures 30 de l'après-midi), on ne se décide pas à attaquer le soir même et les troupes viennent bivouaquer à 5 kilomètres à l'Ouest des Réservoirs. Le lendemain matin, après avoir échangé quelques coups de feu, les Boers se retirent sans détruire les machines d'alimentation des Réservoirs.

Les Anglais occupent les deux rives de la Modder, mais sans pousser jusqu'à Thabanchu. Le même jour, Jan Hamilton est renforcé par la 3e brigade d'infanterie et dispose alors de toute la 9e division et de trois corps d'infanterie montée. Il atteint Thabanchu le 26, n'ayant rencontré dans sa marche que des partis ennemis sans consistance.

Cette localité se trouvait donc, par ce concours de circonstances, le point de concentration de la plupart des forces qui avaient opéré au Sud-Ouest de Blœmfontein. La division coloniale avait également reçu l'ordre de s'y rendre. Après la délivrance du colonel Dalgety, elle se trouvait de nouveau réunie, et son chef s'occupait de réparer les pertes en chevaux causées par les fortes marches de la quinzaine précédente, en utilisant

un lot de 600 ponies basutos et en réquisitionnant les montures qu'il pouvait trouver dans le pays. Trois jours après son entrée à Wepener, il était en mesure de se reporter en avant et avait reconstitué un convoi de 135 voitures. Le 29, il prenait la route de Thabanchu, tandis que la brigade Hart, qui l'avait accompagné jusque-là, rentrait à Smithfield, pour contribuer à la protection de la ligne de communications.

Après deux jours de marche, le 1er mai, Brabant arrivait à 30 kilomètres au Sud de Thabanchu et se heurtait à un détachement ennemi interceptant la route directe. Il pouvait néanmoins se mettre en relation avec le général Rundle au moyen de signaux optiques. Il recevait l'ordre d'éviter tout engagement et de gagner Thabanchu en faisant un long détour par Dewetsdorp. Retardé par la lourdeur de son convoi, il n'arrivait à destination que le 7 mai.

Le raid audacieux de De Wet jusqu'aux confins Sud orientaux de l'État libre avait donc amené de la part des Anglais un déploiement de forces considérables et imposé à celles-ci des marches longues et fatigantes, sans leur donner l'occasion du moindre succès tactique.

Sans doute il importait de secourir au plus vite le colonel Dalgety et de lui épargner une capitulation qui, s'ajoutant aux désastres des Réservoirs et de Reddersburg, aurait eu le plus fâcheux effet sur le moral de l'armée, sur l'opinion publique en Angleterre et aurait augmenté encore la confiance et l'audace des Boers. D'autre part, il était tentant de profiter de la situation dangereuse de De Wet, aventuré au fond de l'État libre pour l'acculer à la frontière du Basutoland et lui faire subir le sort de Cronje à Paardeberg.

Mais il fallait surtout se mettre en mesure de reprendre aussitôt que possible la marche sur Prétoria. L'arrêt à Blœmfontein n'avait que trop duré et toute

opération entraînant le gros des forces vers le Sud l'écartait du but principal qui s'imposait à lord Roberts.

Or, il ressort de l'étude des opérations dans la période du 14 au 25 avril, que l'état-major anglais s'est exagéré l'importance des forces boers opérant au Sud de la ligne Blœmfontein-Ladybrand, puisqu'il a été conduit à mettre en mouvement le majeure partie des troupes disponibles, soit plus de quatre divisions d'infanterie, sans compter l'infanterie montée et la cavalerie (1) contre un ennemi qui ne disposait que de 6,000 à 7,000 hommes.

Bien que chacune des colonnes de secours possédât un effectif égal ou supérieur à celui de l'ennemi, l'état-major anglais n'en a pas moins conçu de l'inquiétude au sujet de leur isolement pendant leur marche concentrique. Il pouvait redouter que les Boers ne cherchassent à accabler l'une d'elles, avant qu'elle n'ait pu être secourue par les voisines.

C'est à ces craintes qu'il faut attribuer en partie la lenteur de la marche des colonnes et la timidité de leurs opérations.

Lord Roberts eut-il réellement l'intention de couper la retraite de De Wet vers Thabanchu et Ladybrand ? La direction donnée à la colonne Jan Hamilton paraît répondre à cette pensée. Cependant, si l'on remarque que la colonne ne quitta Blœmfontein que le 23 avril, qu'elle marcha avec une lenteur extrême, lenteur qui paraît voulue, on est autorisé à émettre des doutes sur ce point et à penser que lord Roberts ne fut peut-être pas fâché de laisser les Boers se retirer vers le Nord, dans l'espoir que leur départ assurerait la pacification définitive de la région méridionale de l'État libre et la sécurité des lignes de communications.

---

(1) Il ne restait plus, dans les environs de Blœmfontein, que les 6e et 7e divisions d'infanterie et quelques unités diverses.

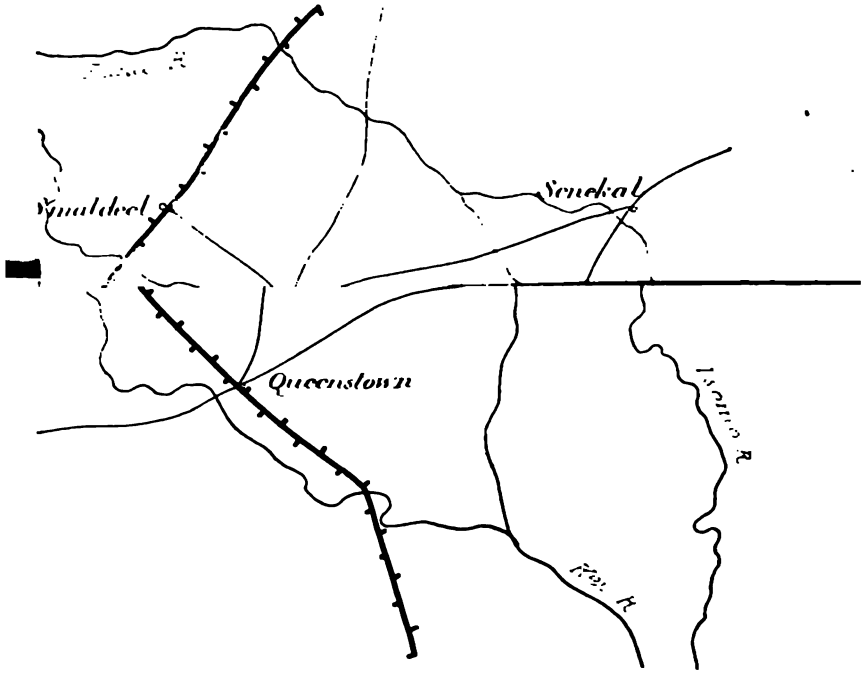
Quoi qu'il en soit, en admettant même que l'absence de renseignements ait conduit à exagérer l'importance des forces ennemies auxquelles on avait à faire, il semble que les troupes de Rundle et de Chermside, celles de Brabant et de Hart, constituaient, *si elles avaient été réunies*, une masse suffisante pour dégager le colonel Dalgety. Or, on pouvait facilement les concentrer, à l'Ouest de Wepener, que l'on eut ainsi abordé avec près de 20,000 hommes réunis.

Confiant à ce corps placé sous une impulsion unique le soin de couvrir la ligne de communications, et de poursuivre énergiquement les détachements importants de l'ennemi sur son flanc droit, se reposant d'autre part sur un système de protection rapprochée de la voie ferrée contre les tentatives des partis boers de faible effectif, lord Roberts pouvait songer à reprendre immédiatement la marche vers le Nord avec le gros de ses forces dans la direction de Prétoria. Il avait les plus grandes chances d'attirer à lui les rassemblements principaux de l'ennemi et de dégager en conséquence l'État libre d'Orange.

L'incursion de De Wet eut pour résultat principal de retarder son mouvement de quinze jours.

(*A suivre.*) (160)

RE D'ORANGE



APPENDICE N° 31.

Le maréchal Lord Roberts au Ministre de la guerre.

Quartier général de l'armée, camp de Smaaldeel, 8 mai 1900.

My Lord,

J'ai l'honneur de vous adresser un rapport, en date du 29 avril 1900, du lieutenant-colonel E.-H. Dalgety, commandant des Cape mounted Rifles, sur les opérations autour de Wepener, du 2 au 25 avril. Au cours de celles-ci, le détachement sous ses ordres, d'un effectif de 1600 hommes environ, avec six canons (deux de 15 livres, deux de 12 livres, deux de 7 livres) et un Hotchkiss, fut attaqué par des forces boers évaluées à 6,000 hommes et 10 canons.

Ce rapport est incomplet, et pour le rendre plus facilement intelligible, j'ajouterai que le détachement du lieutenant-colonel Dalgety entra dans Wepener le 4 avril par le Sud.

Le Caledon coule du Nord-Est vers le Sud-Ouest, à 3 milles à l'Ouest de la ville; le pont de Jammersberg, de 200 yards de long, traverse le cours d'eau à l'Ouest de Wepener.

L'ennemi venant du Nord occupa la ville, tandis qu'un autre commando se présentait également de la direction de Smithfield.

La position occupée par le lieutenant-colonel Dalgety, le 5 avril, comprenait un groupe de hauteurs de forme ovale, commandant le pont à l'Ouest, et comprenant une étendue de terrain de 6 milles de tour.

Le 9, l'ennemi attaque à 6 h. 30 du matin.

La plupart des pertes subies furent éprouvées au cours de cette journée et de celle du lendemain, l'organisation défensive n'ayant pu être terminée avant le 11 au matin.

L'investissement dura jusqu'au 24 au soir.

Les Boers se retirèrent vers le Nord le 25 de grand matin. Ils étaient chassés par les mouvements sur Wepener de la 5e brigade d'infanterie (général Hart) et des troupes coloniales du général Brabant venant d'Aliwal-North, par celui de la 8e division (général Rundle), d'Edenburg sur Dewetsdorp, appuyée par la 3e division (général Chermside).

Le général Brabant entra à Wepener le 25 avril à 4 heures du soir.

Les munitions consommées pendant le siège furent les suivantes :

	Nombre de cartouches possédées.	Nombre de cartouches dépensées.
	—	—
Fusils	500	250
Pièces de 15 livres	850	750
— de 12 livres	250	200
— de 7 livres	250	100
— Hotchkiss	350	342

La composition et les effectifs du détachement du lieutenant-colonel Dalgety sont indiqués ci-dessous :

	Officiers.	Hommes de troupe
	—	—
Génie	1	10
Infanterie montée des Royal Scots	3	78
Cape mounted Rifles	18	409
1er Brabant's Horse	25	320
2e Brabant's Horse	29	430
Kaffrarian Rifles	23	370
Driscoll's Scouts	3	53
Colonial Artillery (C. M. R. Artillery)	3	90
Royal Army Medical Corps	6	27
TOTAL	111	1787

J'estime que la résistance obstinée et couronnée de succès du lieutenant-colonel Dalgety et de ses troupes contre un ennemi très supérieur en nombre leur fait le plus grand honneur. Les fatigues du siège furent accrues par les pluies violentes et par l'impossibilité de relever les hommes dans les retranchements pendant 16 jours, en raison de la ligne étendue qu'il fallait garder avec un petit détachement.

. . . . . .

J'ai l'honneur, etc...

ROBERTS, *Maréchal*,
Commandant en chef dans l'Afrique du Sud.

Le lieutenant-colonel E.-H. Dalgety, commandant des Cape mounted Rifles, au Général commandant la division coloniale.

Pont de Jammersberg, 29 avril 1900.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte, qu'en exécution de vos instructions, je quittai Aliwal-North le 2 avril au matin et pris le comman-

dement d'une colonne composée des Cape Mounted Rifles, du 2e Brabant's Horse et d'un détachement de Kaffrarian Rifles avec de l'artillerie. J'avais ordre de marcher sur Wepener et de tenir le pont du Caledon près du gué de Jammersberg. J'arrivai à Wepener le 4 au soir. Le 5, dès l'aube, je me portai au delà du pont et occupai une position qui le commande et qu'avait choisie le major Maxwell, du génie.

Les forces dont je disposais comprenaient une compagnie d'infanterie montée des Royal Scots, une partie des Cape mounted Rifles, les 1er et 2e Brabant's Horse, les Kaffrarian Rifles, quelques Driscoll's Scouts, au total, 1600 hommes environ. J'avais en outre une douzaine de sapeurs et les artilleurs des Cape mounted Rifles avec deux canons de 15 livres, deux pièces de marine, deux canons de 2 p. 5 et un Hotchkiss.

La position occupée formait, sur la rive Nord du Caledon, un ensemble circulaire de 6 milles de circonférence, et de 3 milles de diamètre. Au moment où elle fut choisie on ne supposait pas qu'elle dût être attaquée par derrière; c'est là, en effet, qu'était son point faible.

Le 6 au soir, des télégrammes m'apprirent que la garnison de Smithfield avait dû se retirer sur Rouxville, et, que les troupes de Rouxville étaient refoulées sur Aliwal-North. Je compris alors que mes communications étaient coupées, et je dus me préparer à résister à une attaque par derrière. Le major Maxwell avait déjà fait réquisitionner des vivres à Wepener; en outre, je trouvai une quantité considérable de farine au moulin de Robertson.

Nous employâmes les journées des 7 et 8, à organiser des tranchées tout le long de la position. Mais comme il y avait à peine un pied de terre, nous dûmes avoir recours dans une importante mesure à des épaulements en pierre sèche.

Le 9, à 6 h. 30 du matin, l'ennemi commença à bombarder la position. Elle était occupée de la façon suivante : la partie droite du front, par le 2e Brabant's Horse, la partie gauche, par le 1er Brabant's Horse et une fraction des Kaffrarian Rifles ; les derrières de la gauche par les Royal Scots, les Cape mounted Rifles et les Driscoll's Scouts, et les derrières de la droite par les Kaffrarian Rifles; l'artillerie était postée, suivant les besoins, là où on le jugeait utile. Le point faible de la position était le derrière de l'extrême gauche, occupé par les Cape mounted Rifles. C'est là que nous éprouvâmes les plus fortes pertes; les Cape mounted Rifles perdirent 21 tués et 75 blessés sur un total général de 33 tués et 133 blessés.

Le 9, l'ennemi nous attaqua en force pendant tout le jour; il fit une nouvelle et sérieuse attaque dans la nuit du 10 contre les positions des Cape mounted Rifles, s'avançant à 40 yards des retranchements, les débordant et les fusillant par derrière. Au cours de ces deux combats

nos pertes furent élevées. Une autre attaque, exécutée dans la nuit du 12 contre le front, échoua également. L'ennemi se contenta désormais de bombarder nos positions plus ou moins violemment, pendant que ses tirailleurs harassaient nos hommes nuit et jour, en se portant en avant, tuant et blessant beaucoup d'entre eux.

Il était impossible de resserrer nos lignes ou d'abandonner aucune partie de la position, en sorte que je ne pouvais constituer aucune réserve ou détachement de relève. Pendant 16 jours et un même nombre de nuits, la totalité du détachement séjourna constamment dans les tranchées. Les Royal Scots, les Cape mounted Rifles et les Scouts n'eurent que des vivres froids et de l'eau pendant tout le temps. En outre, les tranchées furent inondées par la pluie pendant trois jours.

Les munitions d'artillerie et d'infanterie furent ménagées avec le plus grand soin ; le tir soumis à une surveillance constante. Le capitaine Lukin, commandant l'artillerie, ne tirait plus à la fin, qu'un coup tous les quarts d'heure, tandis que l'ennemi tirait en moyenne 200 ou 300 projectiles par jour.

. . . . . .

J'ai l'honneur, etc...

E.-H. Dalgety,

Lieutenant-colonel, commandant des Cape mounted Riflemen.

(*A suivre.*)

NOUVELLES MILITAIRES

AUTRICHE-HONGRIE.

Maintien sous les drapeaux des hommes libérables. — On sait qu'en Autriche-Hongrie, depuis l'expiration du décennium de 1888-1898, l'appel du contingent doit faire chaque année l'objet d'une loi votée par les Parlements de Cisleithanie et de Transleithanie, loi qui détermine l'effectif du contingent à incorporer. Généralement, le vote a lieu assez tôt pour que la loi puisse être promulguée dans les premiers mois de l'année, de telle sorte que les conseils de revision commencent leurs opérations en mars ou avril. L'incorporation des recrues a lieu habituellement le 1er octobre; la libération de la classe un peu avant, à l'issue des manœuvres d'automne. Mais il faut remarquer que c'est là une mesure anticipée, un simple envoi en congé, et non la libération réelle : celle-ci n'a lieu qu'au 31 décembre, la loi prescrivant que le service exigible expire à cette date, quelle qu'ait été celle de l'incorporation.

L'administration militaire avait prévu pour l'année 1903 une augmentation notable du contingent à incorporer, tant dans l'armée commune que dans les deux landwehrs. Dès le mois de février, le Parlement autrichien accordait l'effectif demandé (1). La loi ainsi votée devenait immédiatement exécutoire en ce qui concernait la landwehr autrichienne; mais, pour qu'elle pût être appliquée aux recrues destinées à l'armée commune, le vote du Parlement hongrois était encore nécessaire : une clause spéciale, insérée dans la loi sur la proposition du député Chiari, avait en effet subordonné son entrée en vigueur à l'adoption de mesures analogues en Transleithanie.

Or, des difficultés politiques très sérieuses ont jusqu'ici empêché le vote de la loi militaire par les Chambres hongroises : non seulement celles-ci ont refusé l'augmentation du contingent, mais même elles se sont séparées sans avoir voté le contingent normal. Il s'ensuit qu'en Hongrie les opérations des conseils de revision n'ont pas encore commencé. En Autriche, où elles étaient terminées, on dut tout d'abord différer l'envoi des ordres de convocation aux hommes affectés à l'armée commune.

Dans ces conditions, l'incorporation des recrues à la date du

---

(1) Voir *Revue militaire* de juin 1903, p. 505.

[illegible] possible, elle ne se pas affaiblir l'armée commune d'un tiers de son effectif pour une période indéterminée, l'administration militaire se résolut à conserver sous les drapeaux les hommes libérables. Une circulaire du Ministre commun de la guerre aux commandants de corps d'armée ordonna le maintien au corps des classes libérables, à l'exception des engagés volontaires (ceux d'un an compris) et des hommes retenus par punition et parvenus au terme de leur peine (1).

Cette mesure provoqua une émotion considérable dans toute la monarchie, mais surtout dans la partie cisleithane, où l'on faisait remarquer l'anomalie qu'il y avait à faire supporter par des sujets autrichiens, soldats libérables, les conséquences de circonstances politiques particulières à la Hongrie. En présence de cette agitation, le gouvernement autrichien se décida à convoquer le Reichsrath (septembre) pour obtenir, avec la modification de la loi de février, l'autorisation d'appeler le contingent destiné à l'armée commune, mais seulement le contingent normal, c'est-à-dire un effectif égal à celui des années antérieures. Cette autorisation obtenue, la classe libérable fut aussitôt renvoyée dans ses foyers (27 septembre) et les recrues convoquées pour le 12 octobre. Les hommes libérables en eut donc été quittes pour une quinzaine de jours de service au delà du terme habituel; il a été décidé que cette prolongation de service leur tiendrait lieu de la première période d'exercices qu'ils doivent comme réservistes. En Cisleithanie on se trouve donc actuellement dans la même situation que les années précédentes, sauf en ce qui concerne la landwehr, dont l'augmentation décidée par la loi de février reste ajournée.

En Transleithanie au contraire, où la levée du contingent n'est toujours pas votée, le maintien sous les drapeaux des hommes libérables se prolonge. Cet état de choses peut durer jusqu'au 31 décembre. Si à cette date le Parlement hongrois n'a pas encore autorisé la levée du contingent de 1902, la classe libérable n'en devra pas moins être renvoyée dans ses foyers. Mais l'administration militaire trouvera dans la loi organique de 1888 les moyens de maintenir l'effectif de l'armée commune; cette loi autorise en effet, « lorsque des circonstances spéciales l'exigent » et « sur l'ordre de l'Empereur », la convocation de la plus jeune classe de réservistes et des trois plus jeunes classes d'ersatz-réservistes.

---

(1) Les soldats des régiments bosno-herzégoviniens, soumis à une loi militaire spéciale, étaient également exclus de cette mesure. Elle s'étendait, par contre, aux équipages de la flotte, puisque ceux-ci sont alimentés par le contingent de l'armée commune.

Essais de mitrailleuses. — La presse militaire austro-hongroise signale des essais qui se poursuivent en vue de l'introduction des mitrailleuses dans l'armée commune. Les essais entrepris actuellement ont pour objet l'étude de la mitrailleuse comme arme auxiliaire de la cavalerie.

Deux détachements de cavalerie, servant chacun deux mitrailleuses, ont été réunis à Vienne pour y apprendre le maniement de l'engin nouveau. Ils seront ensuite affectés respectivement aux 11e (Lemberg) et 15e (Sarajewo) corps d'armée, avec lesquels ils prendront part aux grandes manœuvres prochaines.

BULGARIE.

Appel du contingent en 1903. — Un ukase princier du 19 septembre/2 octobre 1903 a fixé à 24,000 le nombre des jeunes gens qui doivent être appelés, cette année, sous les drapeaux. L'incorporation des recrues a été prévue pour le 25 septembre/8 octobre 1903.

Le contingent appelé présente sur celui de l'année dernière une augmentation de 5,820 hommes et la date de son incorporation se se trouve avancée de plus de trois mois sur la date normale.

Recrutement des sous-lieutenants de réserve d'artillerie de forteresse. — Un décret du 23 mai/5 juin 1903 a créé, dans le bataillon de forteresse de Sofia, un peloton spécial d'instruction ayant pour but de former des sous-lieutenants de réserve d'artillerie de forteresse.

Ce peloton reçoit chaque année de 20 à 30 élèves, pris parmi les appelés qui possèdent une instruction moyenne et qui se destinent à l'École des sous-lieutenants de réserve (1). La désignation des élèves est faite par une commission qui fonctionne dans cette école.

La durée du service dans le peloton d'instruction est de deux ans pleins comme dans l'infanterie, mais les jeunes gens qui ne satisfont pas à l'examen de sortie et qui appartiennent aux armes spéciales, servent trois ans comme celles-ci.

L'enseignement comprend des cours théoriques, du 15 septembre au 15 avril, et des exercices pratiques, en été. Le programme des cours théoriques comporte des notions élémentaires sur les matières suivantes : tactique (en particulier celle de l'artillerie), fortification passa-

---

(1) Voir la *Revue*, 2e semestre 1901, p. 277.

gère et permanente, attaque et défense des places, guerre de mines, artillerie, topographie, règlements de service, règlements de manœuvres de l'artillerie de campagne et de forteresse. Les exercices pratiques sont ceux du bataillon de forteresse et s'exécutent avec les autres soldats du bataillon ; pendant la deuxième année, les élèves y remplissent les fonctions de lieutenant ; ils sont en outre tenus d'assister chaque année aux écoles à feu.

A leur sortie, les élèves sont classés en trois catégories. Ceux de la première catégorie sont promus sous-lieutenants de réserve, ceux de la deuxième passent aspirants sous-lieutenants de réserve, enfin ceux de la troisième, s'ils ont une bonne conduite, sont nommés sous-officiers de seconde classe, ou dans le cas contraire, quittent le peloton comme simples soldats.

Les aspirants ne sont proposés pour le grade de sous-lieutenant de réserve que s'ils ont accompli, après leur passage dans la réserve, une troisième période d'écoles à feu dans un bataillon de forteresse.

EMPIRE ALLEMAND.

Modification au règlement sur le service en campagne. — Le règlement du 1er janvier 1900 sur le service en campagne a reçu, par un ordre de Cabinet du 28 septembre 1903, une modification relative à la place à attribuer à l'artillerie lourde dans les colonnes.

Aux termes du § 343 de ce règlement, l'artillerie lourde devait marcher à la suite des troupes de combat, dans certaines circonstances derrière le premier échelon des trains ; lorsqu'on pouvait prévoir qu'on aurait à l'employer, elle prenait place au gros. Dorénavant, l'artillerie lourde marchera, en principe, à la suite de l'infanterie du gros ; lorsqu'on s'attendra, d'une manière certaine à l'attaque de positions fortifiées, on la disposera assez en avant dans la colonne pour être assuré de pouvoir l'engager en temps opportun, et, dès le début de la marche, les voitures-observatoires accompagneront l'avant-garde. Les officiers chargés des reconnaissances seront de bonne heure lancés en avant.

Enfin, le règlement prévoyait que, dans les chemins difficiles, un bataillon d'infanterie pourrait être affecté comme auxiliaire à chaque bataillon d'artillerie à pied ; lorsqu'il serait adjoint à un bataillon de mortiers, il contribuerait à la construction des batteries. D'après les nouvelles prescriptions, les bataillons de mortiers disposeront seuls, en principe, d'un bataillon d'infanterie destiné à leur venir en aide dans les mauvais chemins et à établir des couverts pour les pièces.

Les aumoniers militaires. — Deux règlements, approuvés par un ordre de Cabinet en date du 17 octobre 1902, sont venus régler le service des aumôniers militaires des cultes évangélique et catholique.

On y remarque notamment que les aumôniers de corps d'armée (*Militär Oberpfarrer*) ne seront plus rattachés à une division ou à un gouvernement, mais feront désormais partie de l'état-major d'un corps d'armée sur les bases suivantes :

1° Un aumônier de corps d'armée du culte évangélique dans chaque corps d'armée ;

2° Un nombre plus restreint d'aumôniers de corps d'armée du culte catholique, ainsi répartis en 1902, en ce qui concerne la Prusse :

1 pour la Garde et le IIIe corps, résidence Berlin.
1 pour les Ier, IIe et XVIIe corps, résidence Danzig.
1 pour les IVe, XIe et XVIIIe corps, résidence Francfort-sur-le-Main.
1 pour les Ve et VIe corps, résidence Breslau.
1 pour les VIIe, IXe et X^e corps, résidence Hanovre.
1 pour le VIIIe corps, résidence Coblentz.
1 pour le XIVe corps, résidence Karlsruhe.
1 pour les XVe et XVIe corps, résidence Strasbourg.

Rappelons que la hiérarchie des aumôniers militaires est la suivante :

1° Un aumônier en chef (*Feldprobst der Armee*) pour chacun des deux cultes ;

2° Des aumôniers de corps d'armée des deux cultes (*Militär-Oberpfarrer*) ;

Les titulaires de ces deux premières catégories sont nommés par l'Empereur ;

3° Également pour les deux cultes, des aumôniers de division et de garnison et les aumôniers des écoles de cadets, ainsi que de divers établissements militaires.

Les aumôniers de division et de garnison sont nommés par les aumôniers en chef de chaque culte, après approbation des Ministres de la guerre et des cultes, (sauf pour l'aumônier de la garnison de Berlin, dont la nomination est réservée à l'Empereur). Les aumôniers des écoles de cadets sont choisis parmi les aumôniers de division et de garnison ; ils sont nommés ou déplacés après entente entre le commandant du corps des cadets et l'aumônier en chef du culte intéressé ; dans tous les cas, la mutation doit être ratifiée par le Ministre de la guerre.

Les aumôniers militaires sont des employés militaires supérieurs ayant rang d'officier ; ils relèvent de leurs supérieurs hiérarchiques du même culte, et, d'autre part, des autorités militaires du ressort,

(général commandant le corps d'armée, général de division, gouverneur ou commandant de place).

Les nouveaux règlements déterminent tous les détails relatifs à l'exercice de leurs fonctions, à leur uniforme, au mariage des pasteurs évangéliques, à leur solde et à leurs pensions de retraite.

Ils peuvent quitter l'armée avec ou sans pension et ont d'ailleurs toute liberté pour rentrer dans la vie civile par un simple avis de leur décision donné à leurs supérieurs hiérarchiques et militaires.

Dans les petites places, où ne se trouvent pas d'aumôniers militaires, ces fonctions sont remplies, moyennant indemnité, par des prêtres civils. Ces derniers peuvent également être employés dans des places plus importantes, pourvues d'un aumônier militaire dont le service est trop chargé.

Les aumôniers sont aidés dans l'exercice de leurs fonctions par des sacristains militaires dont le nombre est déterminé par voie budgétaire et à défaut desquels peuvent être employés des sacristains civils.

Le tableau ci-dessous indique l'effectif budgétaire des aumôniers pour l'année 1902.

	PRUSSE.	SAXE.	WURTEMBERG.	BAVIÈRE.	TOTAUX généraux.
a) CULTE PROTESTANT.					
Aumônier en chef	1	»	»	»	1
Aumôniers de corps d'armée	17	2	»	»	19
Aumôniers de division et de garnison	76	6	»	»	82
Sacristains	82	4	»	»	86
TOTAUX	176	12	»	»	188
b) CULTE CATHOLIQUE.					
Aumônier en chef	1	»	»	»	1
Aumôniers de corps d'armée	8	»	»	»	8
Aumôniers de division et de garnison	46	2	»	»	48
Sacristains	48	2	»	»	50
TOTAUX	103	4	»	»	107

En Wurtemberg et en Bavière il n'existe pas d'aumôniers militaires en temps de paix, le service religieux est assuré par les ministres des divers cultes qui touchent, à cet effet, des indemnités spéciales.

Modifications dans l'organisation du service vétérinaire. — Un ordre de Cabinet, en date du 27 août dernier, complété par une décision ministérielle du 29 du même mois, a apporté à l'organisation du service vétérinaire de l'armée allemande diverses modifications dont les principales sont les suivantes :

La hiérarchie des vétérinaires militaires comprendra dorénavant les grades de vétérinaire principal (*Korpsstabsveterinär*), vétérinaire-major (*Stabsveterinär*), vétérinaire en 1er (*Oberveterinär*), vétérinaire en 2e (*Unterveterinär*) (1).

L'École vétérinaire militaire (*Militär-Rossarztschule*) prend le nom d'Académie vétérinaire militaire (*Militär-Veterinär-Akademie*); provisoirement, rien n est changé dans le service particulier ni dans les relations de cet établissement avec les différentes autorités. Toutefois, pour seconder l'inspecteur du service vétérinaire militaire dans ses fonctions de directeur de l'Académie, les surveillants disposeront, à partir du 1er octobre 1903, de quatre surveillants adjoints, du grade de vétérinaire en 1er; ces derniers devront être célibataires et seront, en principe, logés à l'Académie.

Les élèves (*Eleven*) de l'Académie porteront à l'avenir le nom d'étudiants (*Studierende*).

L'ordre de Cabinet autorise l'incorporation, en qualité d'aspirants vétérinaires (*Veterinär aspiranten*), dans la cavalerie, l'artillerie de campagne et le train, non seulement d'engagés volontaires de deux et trois ans, mais aussi d'engagés volontaires d'un an, remplissant les conditions d'aptitudes requises.

Après six mois de service dans la troupe, les aspirants vétérinaires, qui semblent susceptibles de suivre la carrière de vétérinaire militaire, sont détachés pour six mois à l'École militaire de maréchalerie de Berlin. Ils y subissent un examen technique et, à la date du 1er octobre, ils passent à l'Académie vétérinaire militaire, en même temps qu'ils sont promus au grade de sous-officier en sus de l'effectif budgétaire. Pendant leur présence dans la troupe, ils auront dû être instruits à la forge de leur corps de manière à être en mesure de poser un fer et de parer un pied, sans cependant avoir à passer d'examen à ce sujet.

A leur sortie de l'Académie, les étudiants subissent un dernier examen, après lequel ils sont affectés à un corps de troupe comme vétérinaires en 2e, puis détachés à l'École de maréchalerie et à la clinique de Berlin pour y suivre un cours d'instruction de six mois, au lieu de

---

(1) Ces nouveaux termes remplacent respectivement ceux de *Korpsrossarzt*, *Oberrossarzt*, *Rossarzt*, *Unterrossarzt*.

celui de quatre semaines qui était fait jusqu'alors aux vétérinaires de cette catégorie.

L'ordre de Cabinet semble enfin annoncer la création prochaine d'un corps d'officiers constitué par les vétérinaires militaires de l'armée active et des réserves.

ITALIE.

Attributions de l'Inspecteur de cavalerie. — Un décret royal du 1er septembre 1903 réglemente les attributions de l'Inspecteur général de la cavalerie qui étaient précédemment définies par le décret du 16 novembre 1902 abrogé.

Cet officier général (du grade de lieutenant général) réside à Rome ; il est placé directement sous les ordres du Ministre de la guerre et il lui est attaché un lieutenant-colonel ou major et deux capitaines appartenant à l'arme de la cavalerie.

Ses fonctions consistent essentiellement à exercer la haute direction et la surveillance :

a) Sur tout ce qui se rapporte à l'instruction et au service technique de l'arme ;

b) Sur les cours professés à l'École de cavalerie de Pignerol ;

c) Sur le fonctionnement technique et administratif des dépôts d'élevage et sur les questions agricoles concernant ces dépôts.

A cet effet, il procède à des inspections en portant particulièrement son attention sur l'observation des règlements spéciaux à l'arme, sur l'instruction, sur l'aptitude du personnel aux différents services, enfin sur l'état des chevaux et de l'équipement. Dans l'inspection des dépôts d'élevage, il se rend compte, en outre, de l'état des cultures et examine le fonctionnement de l'administration ; il peut être accompagné et secondé, dans la visite de ces derniers établissements, par un agronome ou autre spécialiste.

L'inspecteur étudie et soumet au Ministre les propositions relatives à l'affectation des officiers dans les différents services de l'arme, aux changements à apporter à l'équipement, aux modifications à introduire dans les règlements d'instruction de la cavalerie, enfin au service des dépôts d'élevage. Il établit les projets en vue des voyages d'instruction, manœuvres avec cadres et grandes manœuvres de cavalerie.

La haute direction des remontes est dévolue à l'inspecteur.

Les commandants des brigades, de l'École de Pignerol et des régiments dépendent directement des autorités territoriales en matière de discipline et de service territorial ; il en est de même des directeurs des dépôts d'élevage. Toutefois, il est rendu compte à l'inspecteur, à titre

de renseignement, des faits disciplinaires graves et des mesures qui auraient été prises en conséquence.

PORTUGAL.

Les colombiers militaires. — D'après le règlement du 1er juillet 1903, huit colombiers militaires fonctionnent actuellement au Portugal, savoir : à Lisbonne, Porto, Coimbra, Vizeu, Portalègre, Elvas, Tancos et Mafra ; celui de Lisbonne est considéré comme colombier central et est chargé d'assurer la conservation et l'amélioration de la race et la livraison de reproducteurs aux autres colombiers.

L'effectif budgétaire actuel des pigeons est le suivant :

Lisbonne, 400 ; Porto, 160 ; Elvas, 100 ; Coimbra, Vizeu et Tancos, 80 ; Portalègre, 60 ; Mafra, 40.

Le service de la colombophilie relève de l'inspection des télégraphes militaires.

ROUMANIE.

Modification a l'organisation des commandements. — Jusqu'à présent, l'armée roumaine, sur le pied de paix, formait quatre corps d'armée et une division indépendante, dite « active », affectée à l'occupation de la Dobroudja.

Le corps d'armée comprenait normalement : *deux divisions d'infanterie* à deux brigades, un ou deux bataillons de chasseurs, une brigade de hussards noirs (calarasi), un régiment de hussards rouges (rosiori), une brigade d'artillerie, des troupes du génie et des troupes et services auxiliaires.

Une loi promulguée le 10 avril 1903, modifiant l'organisation des commandements, dispose que dorénavant l'armée sera répartie en quatre corps d'armée, composés chacun de *deux ou plusieurs divisions*, de troupes du génie et de troupes et services auxiliaires, chaque division comprenant, outre les deux brigades d'infanterie, des bataillons de chasseurs, une brigade de cavalerie et une brigade d'artillerie.

Pour se rapprocher de cette nouvelle organisation autant que le permet l'état actuel de l'armée, le Ministre, par un décret en date du 24 mai 1903, a prescrit les dispositions suivantes :

La dénomination de « division d'infanterie » est supprimée ;

La « division active » prend la dénomination de « 9e division » et fait partie du IIe corps d'armée.

La répartition des troupes entre les quatre corps d'armée est réglée par le tableau ci-après et entrera en vigueur le 1er juillet 1903.

Constitu

CORPS D'ARMÉE.	DIVISIONS.	BRIGADES D'INFANTERIE.	RÉGIMENTS D'INFANTERIE.	BRIGADES DE CAVALERIE.	RÉGI CAVALERIE
Ier (Craiova).	Ier (Turnu-Severin).	1re (Turnu-Severin).	17e et 18e	1re (Craiova).	5e ros. verin
		2e (Craiova).....	1er et 31e		
	2e (Craiova).	3e (Craiova).....	2e et 26e		1er cal.
		4e (Slatina).....	3e et 19e		2e cal.
IIe (Bucarest)	3e (Târgoviste).	5e (Pitesci).....	4e et 30e	2e (?)	4e cal. gure
		6e (Târgoviste)...	22e et 28e		10e cal.
	4e (Bucarest).	7e (Giurgiu).....	5e et 20e	5e (Bucarest).	3e cal.
		8e (Bucarest).....	6e et 21e		3e ros.
	9e (Constantza).	17e (Constantza)..	33e et 34e	»	9e cal.
IIIe (Galatz).	5e (Buzeu).	9e (Ploesci).....	7e et 32e	3e (Galatz).	6e cal.
		10e (Buzeu).....	8e et 23e		11e cal.
	6e (Focsani).	11e (Focsani)....	9e et 10e		5e cal.
		12e (Galatz).....	14e et 24e		
IVe (Jassy).	7e (Roman).	13e (Berlad).....	12e et 25e	4e (Jassy).	8e cal.
		14e (Roman).....	13e et 14e		
	8e (Botosani).	15e (Bacau).....	15e et 27e		7e cal.
		16e (Falticeni)...	16e et 29e		

d'armée.

ES	RÉGIMENTS de ROSIORI non endivisionnés.	BRIGADES D'ARTILLERIE.	RÉGIMENTS D'ARTILLERIE ou batteries endivisionnés.	RÉGIMENTS D'ARTILLERIE non endivisionnés.	TROUPES RESTANTES. BATAILLONS de chasseurs.	TROUPES et services auxiliaires.
	»	1re (Craiova).	5e (Tergu-Jiu). 9e (Craiova).	1er (Craiova).	1	Troupes et services auxiliaires.
	»	2e (Bucarest).	6e (Pitesci). 10e (Bucarest).	2e (Bucarest).	2	Id.
			2 bat. d'obusiers (Cerna-Voda).		2	Id.
iu).	1er (Galatz). 6e (Tecuciu).	3e (Galatz).	7e (Buzeu). 11e (Focsani).	3e (Braila).	1	Id.
d).	2e (Berlad). 4e (Berlad).	4e (Jassy).	8e (Roman). 12e (Bacau).	4e (Roman).	2	Id.

Les 1re et 2e brigades de rosiori forment, lorsqu'elles sont réunies, une division de cavalerie commandée par l'inspecteur général de la cavalerie.

On voit par le tableau précité que dès à présent les généraux commandants de division auront, en temps de paix, en permanence sous leurs ordres, outre leurs deux brigades d'infanterie, une certaine proportion de cavalerie et d'artillerie, ce qui leur permettra de préparer les troupes relevant de leur commandement à l'action combinée des trois armes qui est la manière d'opérer du temps de guerre.

RUSSIE.

Suppression du corps des cadets de Finlande. — Un prikaze du 11 juillet 1903 ordonne la suppression du corps des cadets de Finlande. Les familles des cadets renvoyés chez eux recevront un secours annuel pour leur permettre d'achever leur instruction.

Sont supprimés les cours spéciaux pour volontaires, organisés particulièrement pour former des enseignes de réserve pour les troupes spéciales finlandaises qui, comme on sait, furent récemment supprimées elles-mêmes.

Le bataillon finnois de la garde instruira lui-même les volontaires dont il a besoin.

Création d'une lieutenance impériale en Extrême-Orient. — Un ukase impérial du 30 juillet 1903 ordonne la création, en Extrême-Orient, d'*une lieutenance impériale* spéciale qui concentrera entre les mains d'un lieutenant impérial tous les pouvoirs civils, militaires et maritimes en Extrême-Orient, c'est-à-dire dans les territoires de l'Amour (provinces du Transbaïkal, de l'Amour et province maritime) et du Kvantoun, et sera également chargé du maintien de l'ordre et de la sécurité dans la zone du chemin de fer de l'Est chinois.

Le lieutenant impérial est l'intermédiaire obligé de la correspondance de toutes les administrations de ces régions qui sont affranchies de la juridiction des ministères; ses pouvoirs sont réglés, jusqu'à nouvel ordre, par le rescrit impérial du 30 janvier 1845, relatif à l'institution d'une lieutenance au Caucase.

Il concentre le service des relations diplomatiques de ces territoires avec les états voisins et commande les forces navales dans le Pacifique ainsi que toutes les troupes cantonnées dans le pays soumis à sa juridiction.

relève d'un comité spécial présidé par l'Empereur.

L'amiral Alexéiev, qui commandait les forces navales du Pacifique et le territoire du Kvantoun, est nommé par le même ukase lieutenant impérial d'Extrême-Orient. Il résidera probablement à Vladivostok.

Le territoire soumis à son autorité a environ 2,200 kilomètres de l'Ouest à l'Est (du Baïkal à Vladivostok) et 5,200 kilomètres du Sud au Nord (de la pointe Sud du Kvantoun au détroit de Behring).

Abstraction faite de la Mandchourie proprement dite, la population et la superficie des territoires soumis directement à l'autorité russe sont les suivantes :

	Population.	Verstes carrées (1).
Province de l'Amour	118,570	394,984
— du Transbaïkal	664,071	540,000
— maritime (2).....	220,557	1,660,000
Kvantoun.....	264,141	2,784
TOTAUX.....	1,267,339	2,597,768

Ce territoire, dont une grande partie est d'ailleurs déserte, est près de cinq fois grand comme la France continentale.

Un ukase du 30 septembre 1903 règle, en outre, la composition et les attributions générales du comité spécial prévu dans l'ukase du 30 juillet. Ce comité, présidé par l'Empereur, comprend les ministres de l'intérieur, des finances, des affaires étrangères et de la guerre et les autres personnes que l'Empereur jugera utile d'y appeler. Le lieutenant en Extrême-Orient est, d'après ses fonctions, membre du comité et prend part aux séances quand il se trouve à Saint-Pétersbourg.

Le comité d'Extrême-Orient n'a par lui-même aucun pouvoir exécutif. L'exécution des décisions prises par le comité est assurée par le lieutenant en Extrême-Orient ou par les ministres intéressés.

BIBLIOGRAPHIE.

Lieutenant-colonel F. TRENCH, de l'artillerie anglaise. — MANŒUVRES ORDERS, NOTES ON WRITING ORDERS AT FIELD DAYS, STAFF RIDES, WAR

---

(1) La verste est égale à 1 kilom. 066.

(2) La province maritime sera prochainement divisée en deux provinces : province maritime au Sud, province du Kamtchatka au Nord allant du district d'Oudsk au Kamtchatka.

GAMES AND EXAMINATIONS (Ordres de manœuvres, notes sur l'établissement des ordres en campagne, en voyages d'état-major, au jeu de la guerre ou aux examens). — Londres, W. Clowes and Sons, 1903, in-32, VI-90 p., 5e édition.

Le lieutenant-colonel Trench a fait partie de l'état-major du général Kitchener pendant la guerre Sud-Africaine. Le petit livre dont il est l'auteur renferme, sous la forme la plus concise, tout ce qui est utile pour l'établissement des ordres en campagne. De nombreux exemples, bien choisis, permettent de se rendre compte des idées maîtresses de ce véritable manuel d'état-major.

Ernesto OVIDI. — ROMA E I ROMANI NELLE CAMPAGNE DEL 1848-1849 PER L'INDIPENDENZA ITALIANA (Rome et les Romains dans les campagnes de 1848-1849 pour l'indépendance italienne). — Rome-Turin, Roux et Viarengo, 1903, in-8, 552 p., 7 lires.

A l'occasion du congrès historique international réuni à Rome cette année, M. Ernesto Ovidi a publié une relation très complète de la campagne de 1848-1849 qui ouvre la série des guerres de l'Indépendance italienne. L'ouvrage est divisé en trois parties. La première comprend la période constitutionnelle du 14 mars 1848 au 8 février 1849 et présente les récits des opérations de l'armée piémontaise en Vénétie et de la défense de Bologne; la deuxième embrasse la période républicaine du 9 février au 5 juillet 1849, date du rétablissement du pouvoir pontifical; on y trouve la relation de la chute de Bologne, l'exposé de la répression du mouvement réactionnaire dans l'Asculanum et l'historique des défenses des places d'Ancône et de Rome; la troisième se compose de la reproduction de 176 documents, la plupart inédits, provenant des journaux de marche des corps civiques et volontaires italiens ou recueillis dans les archives de l'État et dans les dossiers du Saint-Siège.

Les événements un peu confus qui se déroulèrent dans la péninsule italienne en 1848-1849 sont exposés avec une grande clarté par M. Ernesto Ovidi; des documents officiels appuient son récit intéressant. Le livre a sa place marquée dans les bibliothèques historiques et militaires.

FILATOV. — ZAPISKI PO TEORII STRIELBY (Notes sur la théorie du tir. Cours de l'École de tir). — Pétersbourg, 1903, 372 p.

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et Ce, 2, rue Christine.

BIBLIOTHEEK
2e REGT VELDARTIL

REVUE MILITAIRE

DES

ARMÉES ÉTRANGÈRES

N° 913 **Décembre** **1903**

SOMMAIRE

L'armée allemande à la fin de 1903. — Le nouveau mode de remonte de la cavalerie et de l'artillerie russes. — Les manœuvres impériales allemandes en 1903. — Études sur la guerre sud-africaine (1899-1900) (suite). — *Nouvelles militaires. — Bibliographie. — Table analytique des matières.*

L'ARMÉE ALLEMANDE

A LA FIN DE 1903

La loi de quinquennat, promulguée le 25 mars 1899, prendra fin le 30 mars 1904 : l'autorité allemande se trouve ainsi dans l'obligation de présenter très prochainement au Reichstag nouvellement élu un projet de loi militaire, à moins, comme l'annonce une partie de la presse, qu'elle ne demande le maintien de la situation actuelle pendant un an, transformant ainsi en un sexennat le quinquennat voté en 1899.

Il a paru intéressant de résumer la situation de l'armée allemande, au moment où cette question va être soumise au Reichstag, de manière à offrir un point de

départ ferme aux lecteurs de la *Revue* curieux d'en suivre la discussion. Ce résumé, établi au moyen de la « répartition des troupes de l'armée allemande » (*Einteilung und Standorte des deutschen Heeres*) du 1er octobre 1903, ne comprendra guère que des chiffres : ceux-ci permettent seuls, en effet, de présenter un tableau complet en un espace restreint ; ils ont, d'ailleurs, parfois plus d'éloquence que de longs discours. Avant d'examiner successivement les différentes armes, nous dirons un mot des grandes unités.

Grandes unités. — L'armée allemande comprend actuellement *23 corps d'armée*, dont 17 prussiens, 1 wurtembergeois, 2 saxons et 3 bavarois.

Le corps d'armée est en général à deux divisions, sauf les Ier (Königsberg) et XIVe corps (Karlsruhe) qui ont chacun trois divisions ; enfin la Garde possède une division de cavalerie, la seule qui soit constituée en Allemagne dès le temps de paix.

Chaque division comprend : 2 ou 3 brigades d'infanterie, 1 brigade de cavalerie, 1 brigade d'artillerie.

Les éléments non endivisionnés comprennent la plupart des bataillons de chasseurs, les régiments d'artillerie à pied, les bataillons de pionniers, les bataillons du train, ces deux derniers répartis en général à raison d'un par corps d'armée.

Les 23 corps de l'armée allemande se subdivisent en 48 divisions (plus une division de cavalerie), 106 brigades d'infanterie, 46 brigades de cavalerie, 46 brigades d'artillerie de campagne.

Les effectifs budgétaires s'élèvent à 24,358 officiers (non compris les médecins et fonctionnaires militaires assimilables aux officiers), 81,097 sous-officiers, 495,500 hommes de troupe (non compris environ 11,000 engagés volontaires d'un an), 105,642 chevaux de troupe (non compris 20,000 chevaux d'officiers et environ 6,500 chevaux de corvée ou chevaux de volontaires d'un an).

Infanterie. — L'infanterie allemande comprend :

a) 216 régiments, dont 175 à 3 bataillons, 41 à 2 bataillons.

b) 18 bataillons de chasseurs. Soit au total 625 bataillons.

c) 15 détachements de mitrailleuses.

Ce nouvel élément a été introduit dans l'armée allemande en 1901 ; les détachements, rattachés soit à des bataillons d'infanterie, soit à des bataillons de chasseurs, sont répartis de façon fort inégale dans les divers corps d'armée. Actuellement le Ier corps en compte trois, trois corps d'armée en possèdent deux, six en comprennent chacun un.

L'effectif budgétaire de l'infanterie est de 12,521 officiers, 45,707 sous-officiers, 334,302 hommes de troupe, 810 chevaux de troupe, non compris les éléments déjà cités plus haut.

Cavalerie. — La cavalerie allemande comprend :

a) 93 régiments à 5 escadrons, dont 14 de cavalerie lourde (cuirassiers, reîtres saxons), 25 de uhlans, 28 de dragons, 26 de cavalerie légère (hussards ou chevau-légers bavarois. Soit 465 escadrons;

b) 17 escadrons de chasseurs à cheval.

Ces escadrons, créés successivement à partir de 1895, semblèrent d'abord destinés, sous le nom de *Meldereiter*, à remplir un rôle spécial d'estafettes et de cavaliers d'escorte ; peu à peu l'autorité militaire tendit à les grouper et à leur donner la même instruction qu'aux autres escadrons de cavalerie.

Actuellement cinq de ces escadrons constituent un régiment dit « combiné » qui forme brigade avec un régiment de uhlans; six autres sont réunis, deux par deux, pour former des détachements sous les ordres d'un major; les six derniers sont rattachés à des régiments appartenant à différents corps d'armée.

L'effectif budgétaire de la cavalerie est de 2,440 offi-

ciers, 9,688 sous-officiers, 57,255 hommes de troupe, 65,937 chevaux de troupe, non compris le personnel et les chevaux cités plus haut.

Artillerie de campagne. — L'artillerie de campagne, réorganisée complètement par la loi du 25 mars 1899, comprend 95 régiments (1), à 2 ou 3 groupes chacun, ce qui donne au total 202 groupes.

Les groupes possèdent eux-mêmes 2 ou 3 batteries, montées (de canons ou d'obusiers) ou à cheval.

Le nombre des batteries s'élève au total à 583, dont 541 montées et 42 à cheval.

Dans les batteries montées comptent 66 batteries d'obusiers de campagne ; cette pièce, du calibre de 105 millimètres, a été introduite dans l'armée allemande il y a quatre ans ; chaque corps d'armée en possède un groupe de 3 batteries, seuls les groupes bavarois ne sont qu'à 2 batteries.

Parmi les 42 batteries à cheval, 22 sont réunies deux par deux en 11 groupes de 2 batteries qui sont rattachés, comme troisième groupe, à certains régiments : elles permettraient de doter d'artillerie les divisions de cavalerie constituées au moment de la mobilisation.

L'effectif budgétaire de l'artillerie de campagne est de 3,062 officiers, 11,909 sous-officiers, 53,301 hommes de troupe, 33,624 chevaux de troupe, sans tenir compte du personnel et des chevaux indiqués au commencement de cet exposé.

Artillerie à pied. — L'artillerie à pied comprend :

a) 18 régiments, dont 2 à 3 bataillons et 16 à 2 bataillons ;

b) 1 bataillon d'instruction de l'École de tir de l'artillerie à pied. Soit, au total, 39 bataillons.

---

(1) Dont le régiment d'instruction de l'École d'artillerie de campagne, qui compte trois groupes.

Les bataillons sont en général à 4 compagnies; cependant certains bataillons en ont 3, 5 ou 6 : au total, le nombre des compagnies est de 167;

c) 10 groupes d'attelages.

Ces groupes d'attelages, successivement créés par voie budgétaire depuis 1892, afin de « permettre à l'artillerie à pied d'être employée conjointement avec les troupes de campagne », sont fournis et encadrés par le train; ils ont été rattachés à cette arme jusqu'en 1902, à cette date une décision impériale les a fait compter dans l'artillerie à pied; ils sont affectés à certains régiments à raison d'un par régiment.

La répartition des troupes d'artillerie à pied entre les corps d'armée est variable; les corps du centre de l'Empire n'en possèdent pas, ceux voisins des frontières orientale ou occidentale comprennent chacun un ou deux régiments : on se fera une idée générale de la répartition de l'artillerie à pied en remarquant que huit régiments stationnent dans des garnisons à l'Est de l'Elbe, et dix régiments dans des places à l'Ouest de ce fleuve.

L'effectif budgétaire de l'artillerie à pied est de 946 officiers, 3,893 sous-officiers, 20,403 hommes de troupe, 556 chevaux de troupe, en tenant compte toujours des restrictions déjà mentionnées.

Pionniers. — Les troupes de pionniers comprennent 26 bataillons, dont 25 à 4 compagnies, 1 (en Bavière) à 2 compagnies, soit au total 102 compagnies.

Il existe un bataillon de pionniers par corps d'armée et un deuxième bataillon dans les Ier (Königsberg), XVe (Strasbourg) et XVIe corps d'armée (Metz). Dans ces corps d'armée les deux bataillons sont groupés sous le commandement d'un chef unique, du rang de colonel.

L'effectif budgétaire des pionniers et de 598 officiers, 2,404 sous-officiers, 13,033 hommes de troupe.

Troupes de communications. — Les troupes comprises

sous cette dénomination depuis la loi de 1899, comprennent actuellement :

a) Chemin de fer : 3 régiments prussiens à 2 bataillons, 1 bataillon en Bavière;

b) Télégraphie : 3 bataillons prussiens, 1 compagnie bavaroise.

c) Aérostiers : 1 bataillon prussien, 1 détachement bavarois. Soit au total la valeur d'environ 11 bataillons.

Chacun des bataillons de télégraphie dispose d'un groupe d'attelages constitué par le train et qui est resté attaché à cette arme. Le bataillon d'aérostiers possède également un groupe d'attelages qui lui a été affecté spécialement par la décision de mars 1902.

L'effectif budgétaire des troupes de communications est le suivant :

	Chemins de fer.	Télégraphie.	Aérostiers.
Officiers	185	50	17
Sous-officiers	723	173	54
Hommes de troupe	3,778	1,353	343
Chevaux	»	»	58

Train. — Les bataillons du train sont au nombre de 23, à raison d'un par corps d'armée. Ils sont tous à 3 compagnies, sauf l'un des bataillons bavarois qui n'a que 2 compagnies.

Nous avons vu plus haut qu'en plus de leurs compagnies normales, certains bataillons avaient dû, depuis 1892, constituer des groupes d'attelages destinés soit à l'artillerie à pied, soit au bataillon d'aérostiers, soit aux bataillons de télégraphie : sauf ces derniers, tous les groupes d'attelages sont rattachés, depuis 1902, aux troupes dont elles assurent le service.

L'effectif budgétaire du train est de 332 officiers, 1814 sous-officiers, 6,491 hommes de troupe, 4,657 chevaux de troupe.

*
* *

Quelles modifications la prochaine loi militaire apportera-t-elle à l'organisation dont les traits principaux viennent de passer sous les yeux du lecteur, et aux effectifs qui en sont la conséquence?

Comme nul document de source officielle n'a jusqu'ici fourni de renseignement à ce sujet, on en est réduit aux conjectures; mais, si l'on juge de l'importance d'un projet de loi d'après les commentaires qu'il provoque, avant son apparition, dans la presse ou dans les publications spéciales, la future loi militaire risque fort de ne pas amener de profonds changements dans l'armée allemande. C'est à peine si de rares journaux lui ont consacré quelques articles : les uns pour exprimer des *desiderata;* d'autres pour démentir des nouvelles trop tendancieuses.

Nous examinerons rapidement ces différents points sans attacher aux arguments présentés plus d'importance qu'il ne convient, puisqu'ils manquent tous d'une base ferme : le texte même du projet de loi.

Création de nouveaux corps d'armée. — Un député, M. Sieg, avait annoncé qu'un nouveau corps d'armée serait créé sur la frontière orientale, par dédoublement du Ier corps (Königsberg). Sans démentir absolument ce bruit, un journal officieux (la *Post* du 16 avril 1903) disait que le dédoublement du Ier corps pouvait répondre aux désirs de l'autorité militaire, mais qu'il y avait encore de la marge — *ein weiter Weg* — entre ce désir et son expression dans l'établissement d'un projet de loi.

Un autre journal (les *Berliner Neueste Nachrichten* du 9 mai) attribuait au Cabinet militaire de l'Empereur l'intention de demander le dédoublement des deux

corps d'armée actuellement à trois divisions; quelques semaines après, le même journal démentait cette information et annonçait que les demandes du projet de loi seraient « relativement modestes ».

De son côté, un journal de Metz, généralement bien informé, la *Metzer Zeitung* du 2 août, disait qu'avant de créer de nouvelles grandes unités, il était beaucoup plus important de compléter celles qui existent déjà et de combler les vides qui se sont produits dans les différentes armes.

Cette opinion semble fournir la note juste : actuellement, l'Allemagne posséderait bien l'infanterie nécessaire pour constituer de nouvelles divisions, mais il faudrait doter celles-ci d'artillerie et de cavalerie; or, deux des divisions existantes n'ont qu'un régiment d'artillerie et pas de cavalerie : avant de créer de nouvelles divisions, il est à présumer que l'autorité allemande mettra ses soins à pourvoir de tous leurs éléments les unités déjà existantes.

Création de nouveaux bataillons d'infanterie. — On a vu plus haut que, sur les 216 régiments de l'infanterie allemande, 41 ne possèdent que deux bataillons, au lieu du chiffre normal trois. Il est naturel que la future loi militaire fasse disparaître, en partie, cette anomalie, si l'on ajoute surtout que l'autorité militaire n'a pas réclamé au Reichstag les 7,000 hommes accordés implicitement par la loi de 1899 et destinés à l'infanterie.

Aussi la presse est-elle unanime à annoncer la création de nouveaux bataillons d'infanterie; mais, pour compléter tous les « petits régiments », il faudrait constituer 41 bataillons, ce qui entraînerait, pour l'infanterie seule, une augmentation de 25,000 à 30,000 hommes.

Ce chiffre est considérable; ou bien la mesure, adoptée en principe, ne sera appliquée que successivement au cours du prochain quinquennat, ou bien l'on se contentera de compléter à trois bataillons certains régiments

stationnés dans les régions frontières (*Allgemeine Zeitung* et *Berliner Tageblatt* du 8 mai). Cette dernière solution est préconisée par la plupart des journaux allemands. Une correspondance de Berlin, adressée à diverses feuilles de province (*Express* de Mulhouse, *Neueste Nachrichten* de Dresde) et reproduite en partie par la presse française (1), cite même les régiments qui recevraient un troisième bataillon (37e division [Allenstein] du Ier corps, 86e brigade [Metz] du XVIe corps). On constituerait également une troisième brigade d'infanterie pour la 37e division, ce qui entraînerait au total la création de 12 bataillons d'infanterie.

De plus, 4 bataillons de chasseurs ou d'infanterie de ligne recevraient chacun un détachement de mitrailleuses, ce qui porterait à 19 le nombre de bataillons dotés de ce matériel.

Augmentation de la cavalerie. — Le général von Pelet-Narbonne, qui fait autorité en Allemagne en matière de cavalerie, a déjà préparé l'opinion à une augmentation de cette arme par la publication d'une brochure portant le titre : *Une plus grande quantité de cavalerie*. Se basant sur des comparaisons entre les cavaleries des puissances faisant partie de la Triplice ou de la Double-Alliance, il montre que l'Allemagne aurait besoin de 27 nouveaux régiments de cavalerie : le chiffre est considérable ; aussi le général avoue ne parler qu'en militaire et reconnaît que l'exécution immédiate d'un pareil plan rencontrerait de grosses difficultés matérielles et financières ; il ne s'agirait que d'un objectif à atteindre au bout de plusieurs années, par étapes successives.

Les demandes formulées dans la presse sont plus modestes ; certains expriment seulement le désir que chaque corps d'armée soit doté d'un escadron de chas-

---

(1) *Journal des Débats*, du 25 juin 1903.

seurs à cheval, ce qui n'entraînerait que la création de six escadrons. Une nouvelle opinion tend à se faire jour, qui semble corroborée par les tentatives faites depuis quelques années pour grouper en « détachements » ou en « régiments combinés » les escadrons de chasseurs à cheval actuellement existants. On renoncerait à faire jouer à ces escadrons un rôle spécial; ils constitueraient simplement dans la cavalerie une subdivision d'arme nouvelle et serviraient à former les brigades de cavalerie, qui font défaut à certaines divisions. C'est ainsi que les « détachements » de Langensalza et de Chemnitz, portés à cinq escadrons, serviraient de noyaux à la cavalerie des 38e et 40e divisions; il resterait encore à pourvoir la 39e division (Colmar). Ces mesures entraîneraient seulement la création d'une dizaine d'escadrons, si l'on utilisait les escadrons déjà existants.

En résumé, création de quelques bataillons, augmentation de la cavalerie : telles seraient les dispositions principales introduites dans le projet de loi militaire; elles seraient complétées par quelques augmentations d'effectifs dans l'artillerie et les armes spéciales.

La prochaine loi ne présenterait donc pas de mesure saillante et caractéristique, telle que l'introduction du service de deux ans comme en 1893, ou la réorganisation de l'artillerie de campagne comme en 1899; elle compléterait simplement l'organisation actuelle, sans y apporter de changements notables.

Si l'on en croit des informations récentes (*Berliner Neueste Nachrichten* du 28 octobre, *Kölnische Zeitung* du 5 novembre 1903), ces demandes relativement modestes seraient même ajournées à l'année prochaine pour des motifs politiques et financiers. On voudrait laisser se calmer l'effervescence que des procès récents et de nombreux cas de mauvais traitements ont provoquée dans le public, effervescence qui trouverait sans

aucun doute un écho dans la première session d'un Parlement nouveau ; la situation financière entrerait aussi en ligne de compte. L'autorité militaire se bornerait à réclamer la refonte du tarif des pensions et le vote de diverses mesures destinées à améliorer la situation des sous-officiers et aussi à faciliter le recrutement et l'avancement des officiers d'infanterie.

L'opinion de la presse, il est vrai, n'est pas unanime, et l'*Allgemeine Zeitung* (numéro du 7 novembre), qui représente à Munich les idées de Berlin, espère encore que l'autorité militaire ne capitulera pas devant le nouveau Reichstag et le placera « en face d'une sérieuse responsabilité en lui présentant une loi militaire ».

Il est donc nécessaire de faire des réserves sur la date à laquelle les modifications signalées au cours de cet article pourront être introduites dans l'armée allemande, et il est prudent, avant de se prononcer, d'attendre la convocation du Parlement. Notons toutefois que les mesures prévues tendront encore à augmenter la puissance et la cohésion de l'armée allemande, et cela malgré la situation financière de l'Empire, plutôt désavantageuse, malgré les tendances évidemment pacifiques de tous les gouvernements européens.

(142)

LE

NOUVEAU MODE DE REMONTE

DE

LA CAVALERIE ET DE L'ARTILLERIE RUSSES

Le 1er janvier 1901 a marqué le commencement d'un régime nouveau pour la remonte de la cavalerie de l'armée russe. C'est ce jour-là qu'a été mis en application le règlement temporaire du 3 mars 1900 (prikaz n° 72) qui remplace le règlement de 1868 et modifie radicalement les conditions dans lesquelles se faisait jusqu'alors l'achat des chevaux de remonte. Un autre prikaz n° 277 du 28 juin 1903 a étendu à l'artillerie le mode de remonte adopté pour la cavalerie.

Nous nous proposons dans cette étude :

1° D'analyser sommairement les principes du règlement de 1868, d'indiquer les défauts du mode de remonte adopté alors et les tentatives faites pour y remédier ;

2° D'exposer les grandes lignes du nouveau règlement en le comparant à l'ancien ;

3° De signaler certaines mesures, prises en 1900, pour améliorer la remonte des troupes cosaques et l'élevage des chevaux dans les steppes du Don ;

4° D'indiquer sommairement les dispositions du nouveau prikaz du 28 juin 1903 relatif à la remonte de l'artillerie.

I

MODE DE REMONTE EMPLOYÉ JUSQU'EN 1900.

Les bases du règlement de 1868 étaient les suivantes :

L'achat des chevaux de remonte était confié à des *officiers-remonteurs* dont le nombre correspondait à celui des cadres de cavalerie de dépôt (1). Ces officiers étaient, avec leur consentement, choisis par les commandants des brigades de cavalerie de dépôt. C'est d'eux qu'ils recevaient les instructions pour leur service et les fonds pour leurs achats.

Chaque remonteur avait un petit dépôt de remonte qu'il régissait et où il réunissait, en attendant l'époque de leur livraison, les chevaux qu'il avait achetés.

Tous les chevaux de la même catégorie étaient payés le même prix au remonteur. Ces prix furent successivement relevés, suivant la progression du cours commercial ; le dernier tarif était celui-ci :

Garde....	Cuirassiers (depuis 1873).....	300 roubles.
	Légère.....	203 —
	Hussards de Grodno	207 —
Dragons (2) (depuis 1897).....		137 —

(1) Les *cadres de cavalerie de dépôt* étaient destinés, en temps de paix, à dresser les chevaux de remonte pour les régiments de cavalerie. Chaque cadre comprenait un certain nombre de *sections-cadres* correspondant chacune à un régiment de cavalerie régulière (garde ou dragons). Depuis 1901, les *sections-cadres* ont été transformées en *escadrons de dépôt* groupés en *brigades de cavalerie de dépôt* (comme cela avait lieu pour les anciens cadres). Chaque escadron de dépôt correspond à un régiment actif (garde ou dragons).

(2) On sait que les chevaux des Cosaques sont fournis et éventuellement remplacés, soit directement par les Cosaques, soit par les autorités territoriales du Voïsko.

Le Trésor payait en outre au remonteur toute une série d'indemnités destinées à subvenir à l'entretien de son dépôt de remonte, à la nourriture, au logement et aux frais de conduite des chevaux, depuis le moment de l'achat jusqu'à celui de la livraison. Il recevait des avances correspondant généralement aux dépenses prévues pour l'année suivante. Ce qui lui était dû étant calculé comme il est dit ci-dessus, le remonteur n'était tenu à aucune comptabilité ; pratiquement, il n'était, non plus, soumis à aucun contrôle. Il lui suffisait de présenter au cadre de cavalerie de dépôt, à l'époque fixée, le nombre voulu de chevaux, bons pour le service et remplissant les conditions réglementaires d'âge et de taille.

Ces conditions étaient les suivantes :

Age.....	De 3 ans 1/2 à 7 ans.
Taille....	De $1^m,51$ à $1^m,64$ pour la Garde. De $1^m,49$ à $1^m,55$ pour les dragons.

Les chevaux étaient reçus par des commissions siégeant aux cadres de cavalerie de dépôt.

Le remonteur devait supporter les pertes provenant soit du refus, par la commission, d'une partie des chevaux, soit de la mort accidentelle de ceux-ci avant leur livraison. Toutefois l'État remboursait les pertes provenant d'un cas de force majeure (épizootie, incendie, etc.).

La mise en application de ces règles montra bientôt les défauts du système adopté.

1° Le remonteur était un véritable commerçant, un fournisseur officiel qui, par le fait même, était porté à rechercher les bénéfices, fût-ce même aux dépens de la qualité des chevaux livrés. Toujours éloigné des régiments, il ne voyait pas les résultats de ses opérations; il n'avait plus, du reste, aucune responsabilité dès que les

chevaux étaient acceptés, souvent à la suite d'un savant maquignonnage. Enfin, dans la pratique, et bien que cela fût sévèrement défendu, les remonteurs traitaient généralement avec des intermédiaires plutôt que de s'adresser directement aux éleveurs (1);

2° Les enquêtes faites par les commissions d'études, dont nous dirons quelques mots ci-après, ont prouvé que 54 p. 100 seulement des sommes affectées par l'État au service de la remonte parvenaient entre les mains des éleveurs; le reste était retenu en route par les remonteurs, leurs intermédiaires, etc. Dans ces conditions, les prix d'achat n'étaient plus rémunérateurs pour les éleveurs et la production du cheval de selle en souffrait beaucoup;

3° Enfin le système était onéreux pour l'État. Au prix d'achat apparent du cheval, variant de 137 à 300 roubles, il fallait ajouter : les diverses indemnités allouées aux remonteurs, le remboursement des pertes par cas de force majeure et, assez souvent, les pertes provenant de ce que certains remonteurs, après avoir reçu leurs avances, étaient dans l'impossibilité de livrer le nombre de chevaux convenu.

En somme le procédé de remonte réglementé en 1868 avait pour inconvénients :

1° De ne pas assurer la qualité des chevaux de remonte;

2° D'être défavorable aux éleveurs et, par suite, de nuire à la production du cheval de selle;

3° D'être onéreux pour l'État.

Dès 1872, une commission fut chargée d'étudier la question de l'achat de tous les chevaux de cavalerie et d'artillerie par des commissions de remonte, suivant un système analogue à celui employé dans les États de

---

(1) *Invalide russe* et *Voennyi Sbornik* de 1900.

l'Europe occidentale. On proposait la formation de trois commissions de remonte seulement : une pour les chevaux de selle de la Garde, une pour les chevaux de selle de l'armée, une pour les chevaux de trait de l'artillerie. La majorité de la commission d'études se prononça pour le maintien du mode d'achat en usage.

En 1882, la commission réunie pour étudier la réorganisation de la cavalerie de l'armée (1) émit, en se séparant, l'avis que le mode d'achat des chevaux était défectueux.

A la suite de cet avis, une commission fut, en 1883, réunie au grand état-major pour étudier la question de la remonte. Elle conclut à la nécessité de changer le règlement de 1868, parce que le système employé était nuisible à la production du cheval de selle et trop coûteux pour l'État. Elle proposa :

a) Pour les chevaux de l'*armée :* achat direct à l'éleveur par des commissions de remonte, soumises à un contrôle effectif et tenant une comptabilité régulière ;

b) Pour les chevaux de la *Garde :* achat par des remonteurs, comme précédemment, car on a besoin de chevaux de choix qu'il faut aller prendre sur tout le territoire de l'Empire ; les remonteurs seront tenus d'assurer leurs chevaux contre les épidémies, les incendies, etc.

La commission estimait en outre qu'il serait bon d'élever le prix d'achat des chevaux des diverses catégories et, pour ceux de l'armée, de fixer des prix variables suivant la contrée de provenance des animaux.

L'inspecteur général de la cavalerie ne se rallia pas à ces propositions, qui furent rejetées.

Huit ans se passèrent dans le *statu quo*, puis une

---

(1) Transformation de tous les régiments de cavalerie régulière de l'armée en régiments de dragons d'un type uniforme.

autre commission d'études fut réunie, mais son président mourut bientôt et elle fut dissoute après avoir émis un seul vœu, celui de faire acheter les chevaux à l'âge d'un an et demi et de les élever ensuite dans des établissements spéciaux.

L'année suivante (1892), une nouvelle commission fut constituée. Elle se prononça nettement pour le mode d'achat *par commissions*. Elle déclara que l'achat des chevaux de un an et demi ne répondait pas au but que l'on se proposait : l'amélioration de la production du cheval de selle.

Néanmoins, comme, à cette époque, on ne trouvait pas de chevaux plus âgés, la commission proposa d'acheter des chevaux de deux ans et demi que l'on garderait pendant un an dans des dépôts de remonte, avant de les livrer aux cadres de dépôt; cette mesure, considérée comme temporaire, serait rapportée dès que l'état des ressources permettrait de rétablir la limite d'âge de trois ans et demi.

La commission avait élaboré un projet d'instruction, mais il ne fut pas accepté par tous les membres, et la minorité émit l'avis de conserver le règlement de 1868 avec quelques améliorations :

a) Création du poste d'inspecteur des remontes, dont le titulaire devait servir d'intermédiaire entre le Ministre de la guerre, les remonteurs et les éleveurs ;

b) Allocation aux remonteurs d'une indemnité pour couvrir les frais d'assurance de leurs chevaux;

c) Modification de l'instruction des remonteurs, en ce qui concerne le choix des chevaux ;

d) Abandon du principe d'après lequel tous les chevaux d'un même régiment devaient être de même robe, etc.

Le Ministre de la guerre se rangea à l'avis de la majorité et décida, avec la sanction impériale, de faire, au printemps de 1893, un essai d'achat par une commission

de remonte et d'ouvrir, à l'automne de la même année, encore à titre d'essai, un dépôt de remonte. C'était le premier pas fait, pratiquement, vers la solution de la question.

En outre une « inspection des remontes de la cavalerie et des brigades de cavalerie de dépôt » fut créée en février 1893 (1).

Les essais d'achat, par une commission, de chevaux de deux ans et demi que l'on conservait pendant un an dans un dépôt de remonte furent continués pendant cinq années. Les expériences faites pendant les trois premières campagnes étaient très satisfaisantes et permettaient de conclure que l'adoption de ce système serait favorable à la remonte en général et que le prix moyen de revient d'un cheval à l'État serait diminué. Mais les essais des deux dernières années donnèrent des résultats beaucoup moins décisifs. C'est que les conditions économiques avaient changé; après plusieurs années mauvaises pour l'agriculture, il en était venu de meilleures; l'élevage étant placé dans de meilleures conditions, l'État n'était plus obligé d'acheter les chevaux à deux ans et demi. On se demanda alors si, au lieu d'adopter les conclusions de la commission d'études de 1892, il n'y aurait pas intérêt à reprendre les propositions de la commission de 1883, qui conduisaient à un système de remonte plus simple et mieux en rapport avec les conditions nouvelles de l'élevage.

Dans l'intervalle, et sur la proposition du directeur général des haras, on avait, en 1895, 1896 et 1897, fait des essais en vue de confier aux agents de la direction des haras l'achat des chevaux de remonte. Cette direction espérait ainsi favoriser l'élevage du cheval de selle;

---

(1) Voir la *Revue militaire de l'Étranger*, 2e semestre 1893, p. 77. Dès lors ce fut l'inspecteur des remontes qui désigna les remonteurs, leur donna des instructions et leur fit distribuer les fonds nécessaires.

elle comptait se procurer de bons chevaux de quatre ans, mieux soignés que ceux du steppe, au prix moyen de 300 roubles. Ces essais échouèrent complètement; l'insuccès provenait, sans doute en partie, d'un défaut d'organisation du système d'achat : les agents des haras achetaient suivant le mode des remonteurs.

Cependant l'inspecteur général de la cavalerie avait, en 1895, confié à une grande commission, présidée par l'inspecteur des remontes, l'étude d'un projet basé sur l'achat par des commissions de remonte. Cette première commission d'études ne s'occupait que des achats à faire dans les zones d'élevage rationnel (pays cultivés); une autre, fonctionnant simultanément et parallèlement, traitait la même question pour le territoire des steppes du Don (élevage libre, en troupeaux). Cette seconde commission avait achevé ses travaux en 1896; la première ne les termina qu'au commencement de 1897.

L'état-major de l'inspection générale de la cavalerie fut ensuite chargé d'élaborer un projet général de règlement pour l'achat des chevaux par des commissions de remonte. Ce projet était basé sur les conclusions adoptées par les commissions d'études de 1895; il émettait, en outre, deux principes nouveaux :

1° Celui de l'achat direct d'une partie des chevaux par les régiments de cavalerie, aux alentours de leur garnison;

2° Celui de l'emploi de commissions de remonte temporaires, devant opérer dans les régions où la production chevaline est faible et chargées de fournir le complément d'animaux nécessaire dans le cas où l'emploi des deux autres moyens aurait laissé des incomplets.

Ce projet est devenu le règlement temporaire du 7 décembre 1899, promulgué le 3 mars 1900 (1) et exé-

(1) Prikaz n° 72, de 1900.

cutoire dans tout l'Empire depuis 1901. Un ordre du 26 mai 1900 (1) a réglé les conditions d'application du règlement : prix moyens d'achat, nombre et emplacement des commissions, indemnités pour frais généraux.

(*A suivre.*) (137)

(1) Prikaz n° 185, de 1900.

LES

MANŒUVRES IMPÉRIALES ALLEMANDES

EN 1903

Quatre corps d'armée, les 4e, 11e, 12e et 19e, ont pris part, en 1903, aux manœuvres impériales.

En y comprenant les deux divisions de cavalerie habituelles, l'effectif s'est ainsi élevé à : 96 bataillons, 104 escadrons, 102 batteries.

C'est le plus fort qui ait été réalisé depuis 1897 (1).

L'importance des effectifs mis en mouvement, dès qu'ils atteignent ces proportions, ne présente d'ailleurs qu'un intérêt secondaire ; les difficultés et les enseignements sont assez comparables, que chaque parti comprenne trois ou quatre divisions. Mais, pour la première fois les corps saxons ont manœuvré devant l'Empereur ; celui-ci a pris, le 11 septembre, le commandement d'une armée saxo-prussienne. L'occasion a ainsi été offerte au roi de Saxe de remercier le « chef suprême de l'armée » de l'honneur fait à ses troupes, à l'Empereur de déclarer celles-ci « égales aux meilleures ».

La presse en a profité pour rappeler les gloires com-

			Bataillons.	Escadrons.	Batteries.
(1)	1897.	8e, 11e, 1er et 2e bavarois..	143	105	111
	1898.	7e, 10e.....	89	60	69
	1899.	13e, 14e, 15e.....	91	92	67
	1900.	Garde, 2e.....	83	80	81
	1901.	1er, 17e.....	89	74	88
	1902.	3e, 5e.....	79	90	78

munes et la confraternité d'armes qui unissent Prussiens et Saxons.

A un autre point de vue, les manœuvres de 1903 ont montré, une fois de plus et mieux encore que les années précédentes, le but poursuivi en Allemagne dans ces manœuvres d'ensemble. Les cinq journées de manœuvre sont des jours de bataille ; aucune période d'exploration à grande distance ; tout le temps est consacré au maniement des masses sur le champ de bataille.

Au total, les manœuvres de 1903 ont donc présenté un réel intérêt.

L'étude suivante, bien que faite uniquement à l'aide des renseignements fournis par la presse allemande, cherchera à le faire ressortir.

I

ORGANISATION DES MANŒUVRES.

Le *parti bleu* aux ordres du général von Treitschke, commandant le 19e corps, est formé par les 12e et 19e corps, auxquels est rattachée, au début du moins, la division de cavalerie B.

Les 4e et 11e corps, avec la division de cavalerie A, constituent le *parti rouge*, sous les ordres du général von Wittich, commandant du 11e corps.

Les corps d'armée conservent leur composition normale (1). Les régiments à deux bataillons sont, comme

---

(1) 12e corps... { 23e division. 32e —
19e corps... { 24e division. 40e —
4e corps... { 7e division. 8e —
11e corps... { 22e division. 38e —

d'habitude, formés à trois bataillons au moyen de réservistes. Chaque division dispose d'un régiment de cavalerie, comme cavalerie divisionnaire ; les autres régiments entrent dans la composition des divisions de cavalerie.

La division de cavalerie A est formée au moyen des 1er et 3e uhlans (de la Garde), des 2e dragons et 6e cuirassiers (du 3e corps), des 7e cuirassiers et 16e uhlans (du 4e corps), de deux batteries à cheval et de deux détachements de mitrailleuses de la Garde ; elle est aux ordres du général-major von Langermann und Erlencamp, inspecteur de la 1re inspection de cavalerie, à Königsberg.

La division B comprend le régiment de carabiniers saxons (du 19e corps), le 17e uhlans saxons (du 12e corps), les 9e et 11e brigades (1) de cavalerie prussiennes, cédées par les 5e et 6e corps, ainsi que deux batteries à cheval saxonnes et le détachement de mitrailleuses du 12e corps.

Cette division réunie depuis le 20 août au camp de Zeithain est commandée par le général-major von Milkau, commandant la 1re brigade de cavalerie saxonne.

Les deux divisions sont pourvues du nouveau matériel de ponts, avec nacelles en tôle d'acier. La division A dispose seule d'un détachement de pionniers. La division B devra se suffire avec ses moyens propres.

Au total, le parti bleu comprend : 47 bataillons, 52 escadrons, 50 batteries, 1 détachement de mitrailleuses.

Le parti rouge : 49 bataillons, 52 escadrons, 52 batteries, 2 détachements de mitrailleuses.

Sur les 102 batteries prenant part aux manœuvres, 12 sont pourvues du nouveau matériel.

Trains, convois et services divers. — Les trains de

(1) Moins le 4e hussards, de la 11e brigade, qui compte normalement trois régiments.

combat sont, comme d'habitude, réduits au minimum. Des voitures d'eau de divers modèles transportent, à la suite des corps, une réserve d'un quart de litre à un litre par homme.

L'organisation des trains régimentaires et des convois est analogue à celle adoptée en 1902. Chaque division dispose de deux « colonnes de subsistances » (Proviant kolonnen) et de deux « colonnes de bivouac » (Bivaks kolonnen) portant les fournitures (paille et bois), nécessaires aux quatre cinquièmes de l'effectif. Ces colonnes, sauf une par corps d'armée, sont constituées au moyen de voitures de réquisition et encadrées chacune par 4 officiers, 8 sous-officiers, 1 trompette et 1 cycliste du train. Des colonnes de boulangerie de campagne sont également constituées ; chacune d'elles, composée de 12 fours roulants, peut produire 46,000 rations par jour.

Ainsi que le font observer très judicieusement plusieurs journaux, ces diverses mesures permettent d'agir de plus en plus « comme à la guerre » en donnant aux corps une complète liberté de manœuvre.

Les trains régimentaires sont divisés en deux échelons comprenant : le premier, « les équipages des états-majors, les voitures à vivres et à bagages des officiers et les chevaux de main ; le second, toutes les autres voitures, y compris celles des cantines et autres véhicules analogues. »

La Direction des manœuvres dispose, comme en 1902, d'un certain nombre de postes de télégraphie sans fil. Un poste est également affecté au parti rouge.

Les Saxons n'ont que des postes de télégraphie optique.

En outre, les corps d'armée sont pourvus de leurs sections télégraphiques.

Enfin, la « section d'automobiles » de la brigade des chemins de fer est mise sur pied comme l'année dernière. Elle met une vingtaine de voitures à la disposition

de la Direction des manœuvres. Quelques tracteurs pour poids lourds sont employés aux ravitaillements.

La Direction des manœuvres. — L'Empereur, nécessairement arbitre en chef, est remplacé, quand il prend lui-même un commandement, par le feld-maréchal prince Albrecht de Prusse.

Le personnel des arbitres est, comme toujours, très fortement constitué et ne compte pas moins de vingt généraux.

La direction des manœuvres proprement dite est exercée par le chef d'état-major général comte Schlieffen.

Les commandants de partis. — Chacun des partis est commandé, ainsi qu'on l'a dit plus haut, par le plus ancien des deux commandants de corps, qui semble avoir conservé en même temps le commandement de son corps d'armée.

Il n'est donc pas créé, ainsi qu'on l'avait fait en 1897, d'états-majors d'armée.

En réalité, un groupement de quatre divisions ne permettant de manœuvrer que par divisions, il semble logique de supprimer un des échelons du commandement.

Le chef du parti rouge, général de l'infanterie von Wittich, commande le 11e corps depuis onze ans; il a 67 ans. Sorti des cadets, il a passé sa carrière d'abord dans les écoles de cadets comme lieutenant instructeur, puis dans l'état-major. Nommé général-major à 49 ans, il a rempli auprès de l'Empereur les fonctions d'aide de camp. Il a été élevé, à l'issue des manœuvres, à la dignité de feld-maréchal.

Le commandant du 4e corps, général-lieutenant von Beneckendorf und von Hindenburg, a 56 ans. Sorti du corps des cadets et nommé second lieutenant en 1866 dans la Garde à pied, il prend part aux campagnes de 1866 et 1870. Premier lieutenant en 1872, il entre à

l'Académie de guerre, puis au grand état-major, et est nommé capitaine en 1878. En 1893, il prend le commandement du 91e d'infanterie. Général-major à 50 ans, il commande le 4e corps depuis le mois de janvier dernier.

Le commandant de l'armée saxonne (parti bleu), général de l'infanterie von Treitschke, a 63 ans. Il sort des cadets saxons et a combattu contre les Prussiens à Gitschin et à Sadowa. Nommé aide de camp du prince Albert de Saxe après la guerre de 1870, il fut ensuite détaché pendant trois ans au grand état-major prussien. Colonel à 47 ans et chef de l'état-major saxon de 1889 à 1891, il a été depuis aide de camp du Roi et placé, en 1899, à la tête du 19e corps.

Quant au commandant du 12e corps, le prince Frédéric-Auguste de Saxe, né en 1865, il a été nommé général-major en 1894, à 29 ans. Il est, depuis l'année dernière, général de l'infanterie et à la tête du 12e corps d'armée.

Le théâtre et le programme général des manœuvres. — Toutes les opérations se sont déroulées dans la vallée de la Saale, auprès de Weissenfels et de Naumburg. Cette région a vu naguère d'autres chocs plus fameux :

Rossbach, qui suffirait à la gloire de Frédéric et de Seydlitz;

Lützen, le champ de bataille prédestiné, où tombe Gustave-Adolphe, où Napoléon rentre en scène après son retour de Russie;

Weissenfels, où fut tué Bessières;

Kösen, où passa Davout, la veille d'Auerstædt.

Elle est véritablement un des champs clos de l'histoire.

Les opérations des deux premières journées (7 et 8 septembre) se sont déroulées au Nord de Weissenfels, sur le champ de bataille même de Rossbach, dans un carré d'environ 15 kilomètres de côté. Le terrain y est

ondulé, mais découvert; peu d'arbres; de gros villages, parfois très rapprochés, y constituent des masques importants; à l'époque des manœuvres, une épaisse poussière s'élevait du sol desséché dès qu'une troupe de quelque importance se mettait en mouvement.

Quant à la Saale, elle constitue partout un obstacle sérieux sur lequel les plateaux des deux rives viennent finir en pentes raides.

Au Sud de Naumburg, où eurent lieu les trois dernières actions, dans un rectangle de moins de 10 kilomètres sur 20, le terrain est très accidenté. Vallonnements, chemins creux, parcelles de bois, villages nombreux, offrent des cheminements variés; ils sont aussi parfois des obstacles aux mouvements des masses.

La Wethau, affluent de la Saale, qui a joué un rôle dans les actions du 9 et du 11, est un ruisseau sans importance; mais les bords de sa vallée sont escarpés; ils rappellent, a dit un journal, ceux du ravin de la Mance, près de Gravelotte.

On voit, par l'exiguité des zones dans lesquelles quatre corps et deux divisions de cavalerie sont appelés à évoluer, que c'est uniquement la bataille qu'on étudie. La période préparatoire de marches et de manœuvres peut être traitée dans les travaux sur la carte. Aux manœuvres, le temps, précieux, est entièrement consacré à l'acte final.

Dans ces conditions le thème n'intervient que pour la forme.

Celui qui sert de cadre aux opérations des quatre premières journées est le suivant :

« Une armée rouge qui s'est avancée par Eisenach, « Weimar, et par Naumburg, a été battue, le 6 sep- « tembre, à l'Est de Leipzig, par une armée bleue « venant de Dresde. Elle s'est repliée derrière la Saale « et se propose d'y faire tête à l'ennemi.

« L'armée victorieuse bleue s'est arrêtée sur l'Elster,

« vers Leipzig et au Sud. Elle se reporte en avant « le 7. »

Les masses principales de ces deux armées sont simplement « supposées ». Les corps qui manœuvrent en constituent, de part et d'autre, le 7 et le 8 septembre, l'aile Sud ; pendant les journées des 9 et 10, ils formeront, au Sud de la Saale et de l'Unstrutt, deux « détachements d'armée » chargés de missions spéciales, pendant que les gros seront supposés agir au Nord de ces deux rivières.

Le dernier jour, 11 septembre, l'Empereur prendra le commandement d'une armée saxo-prussienne formée des 4e, 11e et 12e corps, avec les deux divisions de cavalerie, et attaquera le plastron formé par le 19e corps, représentant deux corps d'armée.

En résumé, cinq jours de manœuvres, cinq batailles complètes.

II

OPÉRATIONS.

Les grandes parades ont lieu avec le cérémonial habituel :

Le 2 septembre, pour le 12e corps et la division de cavalerie B, au camp de Zeithain.

Le 3 septembre, pour le 11e corps, près d'Erfurth.

Le 4 septembre, pour le 4e corps et la division de cavalerie A, près de Merseburg.

Le 5 septembre, pour le 19e corps, près de Leipzig.

Et les corps sont mis en mouvement, en marches ordinaires, vers le théâtre des manœuvres.

Le 6 septembre, jour de repos, les deux partis occupent les emplacements ci-après :

Parti rouge. — 4e corps, au Nord-Ouest de Weissenfels, vers Posendorf ;

11e corps, au Nord-Ouest de Merseburg, vers Gr.-Gräfendorf ;

Division de cavalerie A, autour de Pettstädt, à l'Ouest de Weissenfels.

Les avant-postes tiennent les points de passage de l'Unstrutt et de la Saale, depuis Freyburg (7 kilomètres Nord-Ouest de Naumburg) jusqu'à Merseburg. Sauf trois escadrons de la division de cavalerie A, qui gardent les ponts de Freyburg, Henne et Löbitsch, ils sont fournis exclusivement par le 4e corps, savoir :

Une compagnie à chacun des ponts de Weissenfels, Dehlitz et Kriechau ;

Un bataillon et une compagnie de pionniers à Corbetha, un poste de même force à Dürrenberg ;

Un détachement mixte comprenant deux compagnies, un peloton de cavalerie et une section d'artillerie à Merseburg.

Aucune fraction n'est laissée à l'Est de la Saale. Seuls, trois escadrons de découverte franchiront cette rivière le lendemain à 4 heures, à Dürrenberg et Löbitsch.

Parti bleu. — Le 19e corps est installé à l'Ouest de Leipzig, vers *Gr.-Dölzig ;* le 12e entre *Knautnaundorf* et *Leipzig ;* la division de cavalerie B autour de *Pegau.*

Journée du 7 septembre.

Le 7 au matin, l'armée saxonne se porte sur la Saale en quatre colonnes.

La 40e division, à droite, marche par Schladebach sur Dürrenberg ;

La 24e par Œtsch sur Corbetha ;

La 23e par Lützen sur Dehlitz ;

La 32e par Gr.-Gorschen et Muschwitz sur Weissenfels.

A gauche, la division de cavalerie B se porte en trois colonne sur la Saale qu'elle doit franchir en amont de

Weissenfels, de manière à menacer le flanc droit de l'adversaire.

Les avant-gardes atteignent la Saale vers 8 heures du matin.

Au parti rouge, la 8e division a été rassemblée près de Tagewerben, la 7e au Nord du Janus-Hügel, vers Gr.-Kayna.

Le 11e corps est maintenu dans ses bivouacs de Gr.-Gräfendorf jusqu'à 9 heures du matin.

Le 4e corps aura donc à supporter seul l'attaque de l'armée saxonne.

Celle-ci aura d'ailleurs toutes facilités pour franchir la Saale. Les ponts de Weissenfels ainsi que ceux du chemin de fer à Dehlitz et à Dürrenberg sont supposés intacts. Les deux derniers, nécessairement inutilisables en temps de paix par suite du trafic de la voie ferrée, ont été doublés par des ponts de bateaux. Un autre pont sera jeté également à Corbetha pour le passage de la 24e division.

Dès 9 heures du matin, les troupes saxonnes prennent pied sur la rive gauche de la Saale. Pendant que les trois divisions de droite s'avancent de front, la 32e, s'élevant au Nord de Weissenfels, cherche à déborder le flanc droit du 4e corps.

A sa gauche, la division de cavalerie B a franchi la Saale aux environs de Löbitsch.

Malgré la proximité de cette masse d'escadrons, malgré sa propre cavalerie, il semble que la 32e division ait été mal renseignée sur la situation.

La 8e division, déployée à l'abri des hauteurs de Tagewerben, dans le flanc gauche de la 32e, accueille celle-ci à l'improviste par un feu violent d'artillerie et d'infanterie.

La 32e division, sans s'émouvoir, se déploie « avec correction ». La division de cavalerie s'engage, à sa gauche, pour arrêter la 8e division.

Les progrès des autres divisions permettent à la 32e de reprendre son mouvement en avant.

La 23e division, en particulier, a fait franchir très rapidement la Saale à son artillerie et attaque avec vigueur, à l'Ouest de Skortleben et de Kriechau.

Le 19e corps, malgré des retards dans la construction et le passage des ponts de Dürrenberg et de Corbetha, commence à menacer la gauche de la 7e division. Le 11e corps est encore hors de portée.

A 10 h. 30, la manœuvre est interrompue. Elle reprend à 11 h. 30.

L'armée rouge se replie tout entière sur la ligne Laucha, Mücheln, pendant que les Saxons s'établissent sur la Saale.

La presse allemande a loué la manière remarquable dont certaines troupes avaient supporté les fatigues de cette journée, où la chaleur était étouffante.

Le 102e régiment en particulier, parti de Leipzig vers 2 heures du matin, aurait parcouru dans la journée plus de 40 kilomètres, en ne laissant que deux éclopés.

Certains journaux laissent entrevoir que plusieurs avant-gardes saxonnes, croyant à une résistance sur la Saale, ont pris, de confiance, avant d'aborder la rivière, des dispositions d'attaque hors de proportion avec les faibles avant-postes du 4e corps.

L'observation la plus intéressante à faire sur les opérations de cette première journée est de constater que l'assaillant est surpris, précisément au point où il dispose de sa masse de cavalerie et que la division qui, dans la pensée du chef doit avoir un rôle décisif, se trouve au contraire compromise ; elle est dégagée heureusement par l'action menée sur les autres parties du front.

Après la manœuvre du 7, les deux divisions de cavalerie sont réunies à l'Ouest de Weissenfels, la division A vers Döbichau, la division B vers Eulau, formant, sous

les ordres de l'Empereur, un corps de cavalerie affecté au parti rouge.

Les corps d'armée sont installés au bivouac.

Le 4e corps : 8e division vers Mücheln, 8e division vers Branderoda.

Le 11e corps : à 10 ou 15 kilomètres plus au Nord, la 22e division tenant l'aile gauche. L'étendue du front du parti rouge est de près de 30 kilomètres.

L'armée bleue est établie dans la vallée de la Saale sur un front moitié moindre :

La 40e division à Dürrenberg et Keuschberg,

La 24e division à Corbetha,

La 23e division à Posendorf et Skortleben,

La 32e division à Tagewerben et Weissenfels.

Journée du 8 septembre.

D'après l'hypothèse, les forces principales (supposées) du parti bleu doivent franchir la Saale le 8, vers Halle (30 kilomètres Nord de Weissenfels).

Les 12e et 19e corps, poursuivant leur succès de la veille, chercheront à déborder et à prendre à revers l'aile droite ennemie.

L'armée rouge, dont le 11e corps n'a pu être engagé le 7, et renforcée, en outre, par une division de cavalerie, doit chercher à rejeter l'assaillant sur la Saale.

Les deux partis prennent donc l'offensive. Les quatre divisions rouges se portent en avant d'un mouvement concentrique :

La 8e, de Branderoda sur Storkau,

La 7e, de Crumpa sur le Pölzenberg,

La 38e, de Bischdorf sur Frankleben,

La 22e, de Knapendorf sur le Gard-Hügel.

A l'aile droite, le corps de cavalerie se portera de Döbichau sur Tagewerben, dans le flanc gauche de l'adversaire.

Du côté des Saxons, le 19e corps est établi entre Lünstädt et Kayna ; le 12e corps s'avance dans la direction générale du Schortauer-Hügel, la 23e division à droite, par Rossbach, la 32e à gauche, par Pettstädt.

D'après le *Berliner Tageblatt*, le général von Treitschke se proposait d'effectuer avec le 12e corps, autour du 19e formant pivot, un mouvement de conversion vers le Nord, de manière à déborder la droite du 4e corps ; mais, prêtant ainsi le flanc aux attaques du corps de cavalerie il devait conserver une de ses divisions en échelon à gauche.

Quoi qu'il en soit, les quatre divisions saxonnes sont étroitement concentrées ; leur front d'approche n'excède pas 8 kilomètres ; elles ne disposent que de leurs cavaleries divisionnaires ; aucun détachement d'aile ne couvre leurs flancs ; le mouvement enveloppant du parti rouge pourra s'effectuer sans difficulté.

L'action commence peu après 6 heures du matin. La 32e division, qui s'avance par Pettstädt, se trouve en face de la 8e, menacée en même temps sur son flanc gauche par le corps de cavalerie ; une partie de ses forces converse vers la gauche. Un intervalle se crée entre elle et la 23e division, et une action isolée se produit ainsi à la gauche du 12e corps, immobilisant l' « aile marchante » de l'armée saxonne.

Pendant ce temps, les 23e et 24e divisions se déploient progressivement, à l'Ouest et au Nord de Rossbach devant la 7e division qui débouche par Schortau et Bedra.

A la nouvelle, parvenue vers 7 heures du matin, que de fortes colonnes venant du Nord-Ouest marchent par Blösien et Gensa, la 40e division s'organise défensivement sur le Janus-Hügel, mais elle ne peut étendre suffisamment son aile droite pour parer à l'action débordante de la 22e division qui s'avance entre la voie ferrée et la grand'route de Merseburg.

Le mouvement en avant de l'armée saxonne se trouve ainsi paralysé à la fois par les deux ailes.

A gauche, l'attaque du parti rouge prend bientôt le caractère d'un événement. La 32e division, vigoureusement attaquée de front par la 8e, obligée de répondre à gauche à l'artillerie à cheval du corps de cavalerie, reçoit tout à coup dans son flanc et de revers la masse des escadrons conduits par l'Empereur.

Le corps de cavalerie, rassemblé de bonne heure vers Döbichau, s'est avancé d'abord vers le Nord, puis s'est infléchi à l'Est, passant au Nord de Markröhlitz.

Les deux divisions sont l'une derrière l'autre, la division B en tête.

Le corps de cavalerie arrive à hauteur de Markröhlitz au moment où l'artillerie de la 32e division vient de mettre en batterie à l'Est de Pettstädt, en face de la 8e division, débouchant par Ahnsdorf.

Les deux groupes de batteries à cheval et les détachements de mitrailleuses sont mis en action dans le flanc de l'artillerie saxonne, que quelques escadrons attaquent à l'arme blanche; le gros continue sa marche dans la direction d'Obschütz.

Après avoir dépassé Pettstädt, les deux divisions, conversant à gauche, se trouvent ainsi à la même hauteur. Les 1er et 7e cuirassiers sont gardés en réserve, en deuxième ligne. Dans cette formation, le corps de cavalerie gravit la hauteur à l'Est de Pettstädt, toujours à l'abri.

Son apparition sur la crête est saluée par un feu violent d'infanterie et d'artillerie. Cette entrée en scène ne peut être, en effet, une surprise. A défaut d'autres renseignements sur la marche d'approche du corps impérial, les Saxons ont pu suivre de loin les épaisses colonnes de poussière soulevées par les pieds des chevaux des deux divisions.

Quoi qu'il en soit, le village de Rossbach, premier

point de direction de l'attaque, est tenu, ainsi que ses abords, par tout un régiment d'infanterie. Une partie de l'artillerie de la 23e division fait également face à l'attaque. Celle-ci se déclanche dans la direction de Rossbach et s'infléchit ensuite à gauche, pour venir prendre à revers la ligne de bataille de la 23e division.

L'Empereur lance successivement trois « vagues » d'escadrons; la cavalerie divisionnaire de la 23e division tente une contre-attaque..... La poussière est telle qu'il est impossible de discerner aucun mouvement, et le signal de halte, donné vers 9 heures, vient à propos pour permettre de rétablir l'ordre.

Inutile de dire que la presse a renouvelé, à propos de cette grande attaque, ses critiques annuelles. On a entendu, une fois de plus, les grands mots d' « héroïsme inutile », de « sacrifice sanglant »..... Le vulgaire est toujours séduit par la valeur technique des armes, au point de croire à leur toute-puissance à la guerre. Il oublie les démentis que la bataille est venue apporter si souvent aux plus ingénieuses théories, écloses dans le fracas du polygone ou le silence du cabinet.

« Sacrifice sanglant! » à coup sûr. La guerre n'est faite que de cela; mais sacrifice souvent fécond.

« En ces moments-là, s'écrie Fr. Hönig à propos de « l'échec de la 38e brigade à Mars-la-Tour, il est abso- « lument indifférent que ces fantômes humains soient « armés d'un fusil à répétition, d'un fusil à pierre ou « d'une fourche à fumier. »

Peut-être l'Empereur a-t-il saisi un de « ces mo- ments-là ».

A l'aile droite des Saxons, vers 9 heures du matin, la situation était également critique. La 40e division, atta- quée de front par la 38e, était complètement débordée par la 22e.

Après une interruption d'environ deux heures, l'armée bleue se met en retraite, sur toute la ligne, dans

la direction de Weissenfels. Le mouvement s'effectue avec ordre et rapidité, mais par les deux ailes à la fois, de sorte que le centre, formé des 23e et 24e divisions, se trouve dans une situation difficile. De Bedra et Schortau surgissent de longues lignes de tirailleurs, d'abord claires, rapidement renforcées ; derrière elles, de nombreux soutiens, de très faible effectif, échelonnés en profondeur, paraissent et disparaissent aussitôt.

« L'attaque eût présenté vraiment l'image de la guerre, dit le *Berliner Tageblatt*, si l'on n'avait vu, habitude déplorable, le nombreux état-major d'un commandant de corps d'armée, avec le fanion bien en vue, se tenir sur la ligne des tirailleurs. »

En résumé l'armée saxonne, et en particulier le 19e corps, se dégage à grand'peine.

Le 19e corps se retire par Weissenfels, le 12e par Leissling sur Stössen.

L'armée rouge suit les Saxons jusqu'à l'Unstrutt et s'établit dans la soirée : le 4e corps à Freyburg et au Nord, le 11e échelonné entre Markröhlitz (38e division) et Rossbach (22e).

Journée du 9 septembre.

Les opérations du 9 se déroulent au Sud de la Saale, sur un théâtre complètement différent de celui des journées précédentes.

D'après l'hypothèse générale, l'armée principale bleue, qui a franchi la Saale vers Halle, a été victorieuse et entame, le 9, la poursuite vers l'Ouest. Son extrême aile gauche, bien que battue le 8, doit se conformer au mouvement général, au Sud de la Saale, et menacer la retraite de l'ennemi.

Le commandant du parti rouge doit parer au danger en portant un de ses corps par Naumburg sur Camburg, l'autre par Freyburg sur Sulza.

Le 11e corps part de Markröhlitz à 5 h. 30 ; le 4e quitte Freyburg à 6 h. 30.

Au parti bleu, les quatre divisions sont dirigées respectivement sur Wethau (24e), Mertendorf (40e), Wetterscheidt (23e), Wettaburg et Beuditz (32e); elles doivent aborder la Wethau à 8 heures du matin. Les divisions de cavalerie, fatiguées par les charges de la veille, restent au repos.

Au moment où la 24e division commence à déboucher sur Wethau, elle est accueillie par le feu de l'artillerie de la 38e division établie au Nord-Ouest du village.

Le 11e corps, en effet, a commencé à franchir la Saale vers 7 heures à Naumburg et s'est établi sur les hauteurs de la rive gauche de la Wethau, en arrière de Wethau et de Mertendorf.

L'artillerie du 19e corps vient mettre en batterie, à cheval sur la grande route de Weissenfels à Naumburg, entre Possenhayn et Grölitz.

Le 12e corps, pendant ce temps, franchit la Wethau ; la 32e division se porte sur Heiligenkreuz ; à sa droite, la 23e atteint le Buschholz.

Si l'on en croit la presse allemande, le bois qui commande les débouchés Sud de Naumburg n'avait pas été occupé par le 11e corps, et de son côté la 23e division ignorait la proximité de la 22e division, dont le bois seul la séparait. Il en résulta une série d'engagements « à bout portant ».

Un bataillon de la 22e division traverse le Buschholz et ouvre le feu à l'improviste sur la 23e division ; mais il est aussitôt assailli par des forces supérieures et chassé du bois dont les tirailleurs saxons viennent garnir les lisières Nord et Ouest. La fusillade éclate à moins de 200 mètres des troupes de la 22e division déjà en retraite sur Naumburg.

Un journal allemand compare l'irruption de la 23e di-

vision dans le flanc du 11e corps à l'arrivée de la Garde à Chlum et Rosberitz, le jour de Sadowa.

En réalité, l'artillerie du 11e corps éprouve de réelles difficultés à se retirer sur Naumburg, dans un terrain très coupé et encombré.

Seules, deux batteries à cheval réussissent à s'établir à environ 1000 mètres au Nord de Alt-Flemmingen et protègent la retraite du corps d'armée.

Le signal de halte, donné vers 10 h. 30, vient à propos pour faire cesser la mêlée.

Pendant ce temps, la 32e division en arrivant vers Heiligenkreuz, s'était trouvée aux prises avec le 4e corps. Ce corps d'armée, en débouchant de Freyburg avait dirigé une de ses divisions par Nieder-Möllern sur Kösen, pour déborder l'aile gauche ennemie par Löbschütz et Freiroda. Cette division commençait à prendre pied sur le plateau au Sud-Est de Kösen au moment où la 32e division arrivait vers Heiligenkreuz. Son artillerie est mise en batterie vers Kukulau et l'action vient de s'engager au moment où la manœuvre prend fin.

Malgré le succès remporté à l'aile droite de l'armée saxonne, on admet que l'action débordante du 4e corps a empêché cette armée d'inquiéter la retraite des forces principales ennemies.

Le 11e corps bivouaque à Rossbach (38e division) et Kösen (22e), à l'Ouest de la Saale que tiennent ses avant-postes. Le 4e corps a été maintenu sur la rive droite, la 7e division vers Cambourg, la 8e autour de Gr. Heringen, ses avant-postes de Krölpa à Pösewitz.

La division de cavalerie A est en avant de l'aile gauche au Nord et près de Weissenfels.

L'armée saxonne est installée sur la ligne générale de Naumburg, Alt-Flemmingen, Kl. Cestewitz, ses avant-postes au contact de ceux de l'ennemi.

La division de cavalerie B est à Osterfeld.

Journée du 10 septembre.

Le 10 septembre, les deux partis prennent l'offensive.

Le parti rouge, qu'on suppose renforcé, cherche à couper les Saxons de la Saale, en débouchant avec trois divisions par Pforta, Altenburg et Rossbach, en face de leur droite. La 7e division est laissée seule dans la région de Kösen. La division de cavalerie A doit agir par Weissenfels sur les derrières de l'ennemi.

Le parti bleu renouvelle ses tentatives de la veille. Comme son adversaire, le général von Treitschke dispose sa masse à son aile gauche.

La 24e division, établie vers le Buschholz, doit assurer l'aile droite en maîtrisant les débouchés de la Saale sur Naumburg, pendant que les trois autres divisions, partant du front Janisroda, Aue, se porteront droit vers l'Ouest sur Heringen. La division de cavalerie B se conformera au mouvement et agira contre le flanc droit du parti rouge. Mais ce jour-là, l'attaque des Prussiens devait réussir.

La 24e division est attaquée dès le début de l'engagement : de front par la 22e, débouchant d'Altenburg, de flanc et de revers, par la 38e qui s'est avancée par Rossbach et Naumburg.

D'après la *Post*, il y aurait eu surprise complète pour la 24e division. Il semble au contraire que l'attaque du 11e corps par Naumburg ait été prévue. Les passages de la Saale étaient, depuis la veille, au pouvoir du 19e corps. Si la 24e division a mis tant de complaisance à les évacuer, c'est vraisemblablement en vertu d'un ordre de la Direction des manœuvres.

La 24e division est donc refoulée sur Janisroda et Boblas. La 8e qui a marché par Kösen, vient déboucher à son tour, par Kukulau, dans son flanc gauche, et la rejette sur la 40e qui se trouve également compromise.

A gauche, le 12e corps a refoulé la 7e division dans la direction de Kreipitsch et de Heringen ; mais cet avantage ne peut compenser l'échec de l'aile droite. Les progrès du 12e corps seront en effet limités par la coupure de la Saale, tandis que les trois divisions prussiennes arrivées sur le plateau d'Alt-Flemmingen, peuvent exploiter complètement leur succès.

Au moment où la manœuvre prend fin, vers 10 h. 30, le parti rouge est considéré comme victorieux.

Quant aux divisions de cavalerie, elles n'ont pas paru sur le champ de bataille.

A l'issue de la manœuvre, l'ordre de bataille des deux partis est modifié en vue de la manœuvre du lendemain.

Les 4e, 11e et 12e corps, ainsi que les deux divisions de cavalerie deviennent l' « armée bleue », aux ordres de l'Empereur.

L'ennemi, « parti rouge », est constitué par le 19e corps dont chaque division figurera un corps d'armée (24e et 40e corps).

L'hypothèse nouvelle est la suivante :

« Une armée rouge en retraite de la région de Sulza sur Weissenfels, s'est arrêtée le 10 au soir derrière la Wethau, ses avant-postes au contact des avant-postes ennemis dont la droite tient Wettaburg. Cette armée doit résister le plus longtemps possible. »

Le 24e corps est à Leissling et Posenhayn, le 40e corps est autour de Prittitz ; leurs avant-postes bordent la Wethau, depuis son confluent avec la Saale jusqu'à Mertendorf.

L'armée bleue a atteint le 10 au soir avec le 12e corps, Neidschütz et Janisroda ; avec le 4e corps, Alt-Flemmingen et Kösen ; avec le 11e corps, Naumburg.

Le corps de cavalerie est entre Leislau et Alt-Löbnitz, le quartier général à Naumburg.

Journée du 11 septembre.

Le 11 au matin le général von Treitschke établit le 24e corps sur le front Schönburg, Mertendorf; une division du 40e en crochet défensif à gauche, depuis Mertendorf jusqu'à la hauteur au Nord d'Osterfeld, la dernière division est maintenue en réserve vers Stössen. Toutes les troupes sont, dès 5 heures du matin, établies sur leurs positions et s'y retranchent.

L'Empereur a donné à son armée les ordres suivants :

Le 11e corps, ne laissant qu'une flanc-garde en face de Wethau, devant le 24e corps, marchera sur Mertendorf par Bollas et Wetterscheidt.

A sa droite, le 4e corps se portera par Neidschütz sur Wettaburg.

Le 12e s'avancera de Aue par Utenbach de manière à aborder la gauche ennemie vers Löbnitz et Osterfeld.

Les deux corps de gauche (11e et 4e), le contact une fois pris avec l'adversaire, attendront pour s'engager à fond que le 12e corps soit prêt à attaquer.

Le corps de cavalerie, placé sous les ordres du général von der Planitz, passant au Sud d'Osterfeld, prendra à revers la gauche ennemie vers Pretsch et Stössen.

En résumé l'effort de toute l'armée impériale portera sur l'aile gauche du général von Treitschke.

Ces mouvements commencent dès 5 heures du matin. Grâce aux nombreux cheminements que présentent les pentes de la Wethau, les 11e et 4e peuvent effectuer leur approche complètement à couvert.

Le ravin de la Wethau est franchi, les troupes sont établies, presque sans coup férir, à pied d'œuvre, pendant que le 12e corps poursuit sa marche par Utenbach et Gr.-Cestewitz. Au moment où ses têtes de colonnes atteignent le ravin de Löbitsch, toute l'armée bleue se porte à l'attaque. L'artillerie des trois corps d'armée est

établie tout entière sur un arc de cercle d'environ 10 kilomètres, depuis les hauteurs à l'Ouest de Mertendorf jusque vers Osterfeld. A l'extrême droite, les quatre batteries à cheval et les mitrailleuses du corps de cavalerie sont établies au Nord de Pretsch.

Suivant la presse, la ligne de feu de l'assaillant, extrêmement dense dès le début, surgit soudainement sur tout le front, à 500 ou 600 mètres à peine du défenseur.

Celui-ci est fixé de lui-même sur une position où il attend passivement l'attaque : la bataille se présente donc sous la forme de son dernier acte, le coup de force donné avec une supériorité de moyens telle qu'il assure fatalement le succès.

L'irruption du corps de cavalerie, arrivé lui aussi à pied d'œuvre au Sud-Est de Stössen, eût complété brillamment l'effet de cette attaque d'armée. Son chef, le général von der Planitz, un des maîtres de la cavalerie allemande, voulait sans doute compléter à l'arme blanche les effets de son artillerie. Quelques escadrons furent seuls engagés au Sud de Stössen, et, à 9 h. 30, les manœuvres étaient terminées.

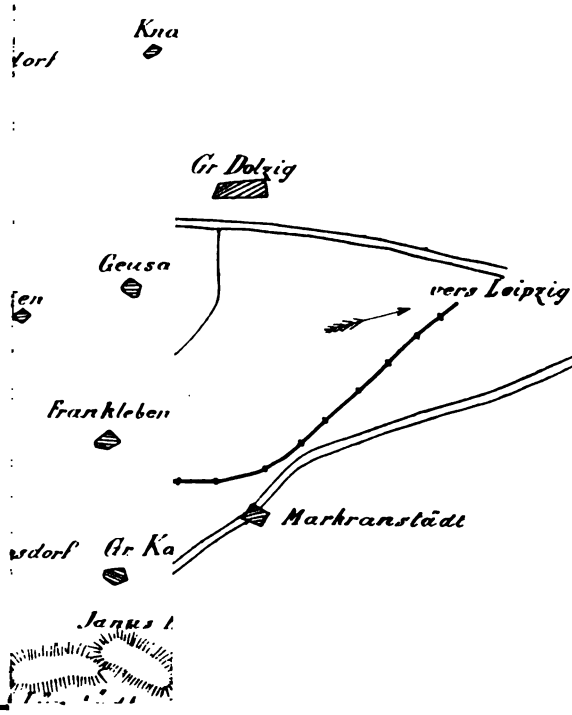
Les transports de dislocation commencèrent dès l'après-midi du 11, aux deux gares de Naumburg et de Freyburg, pour le 4e corps; à Kösen, Laucha, Karsdorf, pour le 11e; à Weissenfels et Prittitz pour le 12e; à Corbetha, Dürrenberg et Rippach-Poserna pour le 19e. Malgré le trafic considérable de la ligne Naumburg—Weissenfels, les quarante-huit trains nécessaires purent être enlevés, en huit heures environ, sans qu'aucune modification fût apportée au service des voyageurs.

Toute la dislocation s'effectua dans le plus grand ordre.

(*A suivre.*) (162)

ANŒUVI

Croquis n° 1.



1)

ÉTUDES

SUR LA

GUERRE SUD-AFRICAINE[1]

(1899-1900)

XVII. — Marche de lord Roberts sur Pretoria.

§ 1. — *Nouvelle répartition des forces anglaises.*

Avant de faire le récit de la marche sur Pretoria, entreprise immédiatement à la suite des opérations précédemment exposées, il n'est pas sans intérêt de présenter un tableau d'ensemble de la répartition des forces anglaises à ce moment de la guerre.

L'ordre de bataille avait dû être complètement remanié par suite de l'arrivée de renforts et du groupement nouveau des troupes sur le théâtre des opérations.

Les forces à la disposition immédiate de lord Roberts se trouvaient augmentées des détachements qui avaient opéré dans le Nord de la colonie du Cap (détachements Gatacre, Clements et Brabant), de la 8e division d'infanterie, dernière unité importante de toutes armes mobilisée en Angleterre, d'une brigade d'infanterie rappelée

---

(1) Voir la *Revue militaire des Armées étrangères*, novembre 1903, p. 317.

du Natal, et de quelques unités de la milice, de la yeomanry et des volontaires.

En outre, les troupes de l'armée régulière employées à la garde des voies de communications avaient été peu à peu relevées par des bataillons de la milice et appelées *au front*.

Enfin des détachements de renfort avaient ramené les effectifs sensiblement au pied de guerre.

Lord Roberts, arrivé le 13 mars à Blœmfontein avec trois divisions d'infanterie très éprouvées par la fatigue et les privations, disposait au commencement du mois de mai de sept divisions d'infanterie, une division de cavalerie et une division d'infanterie montée, au complet de guerre ; ces troupes avaient la composition suivante :

3e division d'infanterie, lieutenant général CHERSMIDE.	22e brigade (1) (major général Allen). 23e brigade (2) (major général Knox). Trois batteries montées.
6e division d'infanterie, lieutenant général KELLY KENNY.	12e brigade (major général Clements). 13e brigade (major général Wavell). Trois batteries montées. Une compagnie du génie.
7e division d'infanterie, lieutenant général TUCKER.	14e brigade (major général Maxwell). 15e brigade (major général C.-E. Knox). Trois batteries montées. Une compagnie du génie.
8e division d'infanterie, lieutenant général RUNDLE.	16e brigade (major général Campbell). 17e brigade (major général Boyes). Trois batteries montées. Une compagnie du génie.
9e division d'infanterie, lieutenant général COLVILE.	3e brigade (major général Macdonald). 19e brigade (major général Smith Dorrien). Trois batteries montées.

(1) Cette brigade était formée avec des bataillons de l'armée régulière précédemment employés sur les lignes de communication.

(2) *Ibid.*

10e division d'infanterie (1), lieutenant général HUNTER : 5e brigade (major général Hart).

11e division d'infanterie, lieutenant général POLE CAREW.	18e brigade (major général Stephenson). Brigade de la Garde (major général Jones). Trois batteries montées.

21e brigade d'infanterie (général Bruce Hamilton), non endivisionnée.

Division de cavalerie (2), lieutenant général FRENCH.	1re brigade (4 régiments), général Porter. 2e brigade (3 régiments), genéral Broadwood). 3e brigade (3 régiments), général Gordon. 4e brigade (3 régiments), général Dickson).
Division d'infanterie montée (3), major général JAN HAMILTON.	1re brigade (major général Hutton). 2e brigade (major général Ridley). Brigade d'Imperial Yeomanry (4e et 7e bataillons), major général Brabazon.
Artillerie de corps ...	Deux batteries montées d'obusiers de 5 pouces. Deux batteries à cheval. Quatre canons de 4 p. 7 de la marine. Une partie de l'équipage de siège.

Troupes et services divers.

L'ensemble de ces troupes présentait un effectif approximatif de 90,000 hommes.

En outre, dans le district de Kimberley, le général lord Methuen disposait des forces suivantes :

9e brigade d'infanterie (major général Douglas).
20e brigade d'infanterie (milice), (major général Paget).
6e brigade d'infanterie (major général Barton).

---

(1) Venue du Natal. La 5e brigade avait marché avec le général Brabant ; la 6e avait été transportée à Kimberley.

(2) Chaque brigade de cavalerie a une batterie à cheval et deux sections de canons Vickers-Maxim (Pom-Poms).

(3) Chaque brigade d'infanterie montée comprend quatre corps de sept compagnies chacun (quatre à cinq compagnies régulières et deux à trois coloniales, plus deux sections de canons Vickers-Maxim (Pom-Poms et quatre sections de mitrailleuses Maxim.)

Brigade d'Imperial Yeomanry (4 bataillons), (colonel lord Chesham).
Trois batteries montées.
Une batterie d'obusiers.

Ajoutons à cette énumération la garnison de Mafeking d'un effectif de 1500 hommes environ et le détachement de troupes spéciales levé par le colonel Plumer dans la Rhodesia et opérant sur la frontière Nord-Ouest du Transvaal.

En outre, les lignes de communications étaient gardées par 30 bataillons de milice répartis sur les voies ferrées reliant Blœmfontein et Kimberley à Cape-Town, Port-Élizabeth et East-London. A la même époque, 20 bataillons d'Impérial Yeomanry avaient été débarqués dans la colonie du Cap; 8 figurent dans les unités que nous avons énumérées ci-dessus, les autres étaient en voie d'organisation.

Le théâtre d'opérations du Natal, comptait encore des effectifs importants, et le départ de la 10e division l'avait à peine dégarni.

Buller disposait de trois divisions d'infanterie, une division de cavalerie et des troupes diverses. L'ensemble formait un corps d'environ 40,000 hommes ayant la composition suivante :

2e division d'infanterie, lieutenant général CLERY.	2e brigade (major général Hildyard). 4e brigade (colonel Cooper). Trois batteries montées. Une compagnie du génie.
4e division d'infanterie, lieutenant général LYTLETON.	7e brigade (brigadier général Kitchener). 8e brigade (major général Howard). Six batteries montées. Une compagnie du génie.
5e division d'infanterie, lieutenant général WARREN.	10e brigade (major général Coke). 11e brigade (major général Wynne). Trois batteries montées. Une compagnie du génie.

Troupes de corps.....	Trois bataillons d'infanterie. Une batterie d'obusiers. Une batterie de montagne. Canons de marine. Troupes et services divers.
Division de cavalerie ...	1re brigade (major général Mardoch). 2e brigade (major général Brocklhurst). 3e brigade (major général Dundonnald). Infanterie montée coloniale.

Telle était, à grands traits, la répartition des forces anglaises dans l'Afrique du Sud (1), qui présentaient, au commencement de mai 1900, un effectif total approximatif de *180,000* hommes.

A la reprise du mouvement vers le Nord, celles d'entre elles dont lord Roberts disposait immédiatement occupaient les emplacements suivants :

La 6e division d'infanterie gardait Blœmfontein où la 11e division venait également d'être rappelée. Ces troupes étaient couvertes vers le Nord par la 1re brigade d'infanterie montée (général Hutton) et par la 7e division d'infanterie dont une brigade (15e) occupait Karee-Siding et dont l'autre (14e) avait été détachée à Krantz-Kraal, sur la Modder. Le 29 avril, cette dernière avait été renforcée par l'artillerie de la 6e division.

L'ensemble des unités énumérées ci-dessus, moins la 6e division maintenue à Blœmfontein, allait recevoir l'ordre de se porter vers le Nord parallèlement à la voie ferrée.

D'autre part, les événements que nous avons relatés précédemment avaient entraîné une concentration importante de troupes anglaises vers Thabanchu. Les Boers

(1) Pour être complet, ajoutons qu'on préparait une expédition sous les ordres du général Carington, dont les troupes, au nombre de 3,000 hommes environ, devaient débarquer à Beïra et être transportées par chemin de fer dans la Rhodesia.

occupaient encore la région située au Nord et à l'Est de cette ville, s'y montraient menaçants et disposés à recommencer leurs audacieuses tentatives sur les communications de leurs ennemis.

Tandis que le général Jan Hamilton, avec la 19e brigade d'infanterie (9e division), la 21e brigade d'infanterie (non endivisionnée), la 2e brigade d'infanterie montée et la 2e brigade de cavalerie devait marcher depuis Thabanchu vers le Nord, dans la direction de Winburg, le reste de la cavalerie du général French, la 8e division d'infanterie et la 3e brigade d'infanterie (9e division), rejointes à partir du 7 mai par la division coloniale Brabant, étaient maintenues sur place afin de couvrir sur son flanc droit le mouvement de lord Roberts vers le Nord. La 3e division et la 5e brigade d'infanterie étaient provisoirement laissées au Sud de Blœmfontein, à la garde des lignes de communications.

L'armée anglaise allait traverser d'abord, dans sa marche sur Pretoria, les plaines de la région septentrionale du Free-State, jusqu'au Vaal qui sépare les deux républiques. Très découvertes et d'un parcours facile, elles offrent peu d'appui naturel à la défense. Les seules barrières que les Boers pouvaient utiliser contre le mouvement des Anglais sont formées par le cours des petits affluents de gauche du Vaal. Le Vet, le Zand, le Valsch, le Rhenoster, sans constituer par eux-mêmes des obstacles très sérieux, offrent cependant par les hauteurs qui accidentent leurs rives un terrain favorable à la tactique habituelle des Boers. Pour faire tomber, en la débordant, la résistance qu'il s'attendait à trouver devant ces cours d'eau, lord Roberts allait disposer systématiquement ses troupes sur un très large front. Ce procédé, qui eût présenté de réels dangers devant un ennemi manœuvrier, ne pouvait manquer de réussir en présence du petit nombre des Boers et de leur attitude absolument passive.

Le Vaal constituait un obstacle plus sérieux, devant lequel il fallait s'attendre à une résistance plus vive.

Le pays, entre ce cours d'eau et Pretoria, présente un caractère différent de celui des plaines de l'Orange. Plus accidenté, il est également plus couvert, surtout à partir de Johannesburg, où l'on rencontre la chaîne aurifère du Witwatersrand, orientée de l'Est vers l'Ouest.

Pretoria était entouré de quatre forts de construction récente. Mais le peu de matériel d'artillerie dont disposaient les deux républiques avait rendu nécessaire le désarmement de ces ouvrages pour les besoins de la guerre de campagne. Il était, en outre, à prévoir que les Boers montreraient une vive répugnance à s'enfermer dans une forteresse.

L'obstacle le plus sérieux à la marche de l'armée anglaise devait être la destruction des nombreux ouvrages d'art du chemin de fer de Blœmfontein à Pretoria. On verra que les retards imposés de ce fait furent notablement réduits, grâce à l'activité des troupes du génie chargées des réparations.

§ 2. — *Marche sur Brandfort* (1).

Les troupes entament le mouvement en avant le 1er mai. « A ce moment, dit lord Roberts dans son rap-
« port officiel, je tenais solidement tous les points stra-
« tégiques dans les districts Sud-orientaux, et je n'avais
« plus aucune inquiétude pour la sécurité du chemin de
« fer. L'état matériel des troupes à cheval s'était amélioré,
« et j'avais reçu un nombre considérable de chevaux de
« remonte ; des approvisionnements suffisants avaient

(1) Cette partie de la relation et les suivantes ont été écrites en tenant compte du rapport officiel de lord Roberts (voir l'appendice n° 29) et des récits d'officiers, témoins oculaires près des deux partis.

« été rassemblés à Blœmfontein et les dispositions pour « les convois étaient complètes. Dans ces circonstances, « je crus qu'il était opportun d'ordonner le mouvement « sur Kroonstad. »

A l'extrême gauche du front étendu qu'occupent les forces anglaises face au Nord, la 1re brigade d'infanterie montée bivouaque sur la rive droite de la Modder près de Pretorius-Drift (1); la 11e division d'infanterie, qui forme la gauche, est à Drift-Cart; la 15e brigade d'infanterie (7e division) occupe Karee-Siding.

A droite la 14e brigade d'infanterie (7e division), avec le groupe d'artillerie montée de la 6e division, se porte de Krantz-Kraal par Nels-Drift à Weltwreden.

Enfin le détachement Jan Hamilton, formant l'extrême droite, bivouaque sur la haute rivière de Vett, à 20 kilomètres au Nord de Thabanchu, vers Roodebult.

Le 2 mai, dans l'après-midi, le front fut sensiblement marqué par le ruisseau affluent de la Modder qui vient de Roodeheuvel. Les troupes, qui avaient gagné 12 kilomètres vers le Nord, étaient ainsi réparties :

1re brigade d'infanterie montée : Kalkfontein.

11e division d'infanterie : Wicksfield.

État-major de la 7e division et 15e brigade d'infanterie sur le plateau au Sud de Roodeheuvel.

14e brigade d'infanterie au Sud de Weltwreden.

Colonne de Jan Hamilton au Sud de Kafferskraal.

Le 3 mai, à 5 heures du matin, lord Roberts avec son état-major quittait Blœmfontein par chemin de fer et débarquait à 7 heures à Karee-Siding d'où il gagnait le front des troupes.

On s'attendait à ce que les Boers défendissent les abords de Brandfort. Au Sud de cette ville, la voie ferrée divise le terrain en deux parties d'aspect assez

---

(1) Voir le croquis p. 418.

différent. A l'Ouest, s'étend une plaine uniforme et découverte, sans autres accidents que deux faibles dépressions creusées par de petits affluents de la Modder, dont le cours est jalonné par des mimosas épineux. A l'Est, le terrain est accidenté par une série de rides orientées de l'Est vers l'Ouest, qui s'accusent un peu dans le voisinage même de la ville. Celle-ci est elle-même bâtie dans le défilé creusé par un ruisseau coupant une de ces rides.

Le général Delarey commandait les Boers rassemblés à Brandfort. Il avait avec lui le commando de Heidelberg (500 hommes environ), la brigade irlandaise, établis à l'Ouest et près de la ville, le commando de Wakkerstroom (800 hommes, deux canons du Creusot, un Maxim-Nordenfelt), établi au Sud-Est. Plus loin, dans la même direction, sur les hauteurs qui dominent la haute vallée de l'Ostspruit, était placé le commando d'Ermelo (600 hommes, un canon du Creusot, un Maxim-Nordenfelt). L'ensemble de ces forces présentait un effectif approximatif de 2,000 hommes.

Le pont du chemin de fer sur le ruisseau au Nord de Brandfort avait été détruit.

Dans la journée du 3 mai, les troupes anglaises se bornèrent à exécuter un lent mouvement convergent vers la ville, les diverses unités conservant les positions respectives qu'elles occupaient la veille, et s'avançant dans l'ordre suivant de la gauche à la droite : infanterie montée, 11e division d'infanterie, 13e brigade d'infanterie et artillerie de la 7e division, 14e brigade et artillerie de la 6e division.

Les trois batteries de la 7e division prenaient position sur une ligne de hauteurs à 2,000 mètres des canons du commando de Wakkerstroom, au Sud-Est de Brandfort. Une lutte entre ces deux artilleries se prolongeait de 9 h. 30 à 11 heures du matin, heure à laquelle les pièces boers se retiraient à la faveur d'un pli de terrain.

A midi le mouvement convergent de toutes les colonnes était très nettement dessiné. Elles étaient reliées entre elles et avec le commandant en chef par signaux héliographiques. L'armée anglaise (non compris le détachement de Jan Hamilton) occupait encore un front de 18 kilomètres. Bien qu'en relations optiques, ses unités étaient trop loin les unes des autres pour pouvoir se prêter un mutuel appui; en outre lord Roberts n'avait gardé aucune réserve. Mais il avait estimé avec raison que les Boers ne lui offriraient qu'une résistance passive, et l'étendue de son mouvement avait pour objet de faire tomber, en les débordant, les lignes de défense de l'ennemi.

A 1 heure après-midi, l'infanterie montée du général Hutton, appuyée par la 11e division, occupait les hauteurs à l'Ouest de Brandfort et déterminait la retraite du commando de Heidelberg vers le Nord. Ce mouvement était bientôt imité par les autres commandos et, à 3 heures, lord Roberts entrait à Brandfort sans coup férir.

La 11e division bivouaquait au Nord de la ville, la 7e sur les hauteurs à l'Est.

Le même jour, la colonne Hamilton atteignait Kaffers-Kraal, à 40 kilomètres environ à l'Est de Brandfort. Devant elle se retirait vers Winburg une partie des troupes de De Wet (1200 hommes environ), avec lesquelles elle avait eu un léger engagement vers Houtneck.

L'exploitation de la voie ferrée s'arrêtait au Sud de Brandfort par suite de la destruction du pont sur le ruisseau d'Enkeldoorn.

§ 3. — *De Brandfort à la rivière Vet.*

Les commandos avaient continué leur retraite jusqu'à la rivière Vet.

Le 4 mai, la 1re brigade d'infanterie montée fut poussée dans la direction de Smaaldeel, avec mission de saisir l'embranchement du chemin de fer de Winburg. Mais elle se heurta dans la matinée à quelques Boers postés le long de la voie ferrée, entre Onde-Aanleg et Constancia. Elle reçut l'ordre de s'arrêter et de bivouaquer près de la première de ces fermes.

Les 11e et 7e divisions furent maintenues sur place, tandis que la colonne Jan Hamilton repoussait l'arrière-garde ennemie à Welkom. La voie ferrée, rétablie jusqu'à Brandfort, apporta aux troupes des vivres et des effets de rechange.

Un pont de chemin de fer au Nord de la ville, que les Boers avaient également détruit, était réparé le 5 au matin, au moment où l'armée anglaise se reportait en avant.

La 1re brigade d'infanterie montée formant l'avant-garde quittait ses bivouacs à 5 h. 45 et se portait vers la rivière Vet.

La tête de la 11e division, suivant la voie ferrée, passait à 9 heures du matin à hauteur de Onde-Aanleg.

La 14e brigade d'infanterie suivait un itinéraire parallèle par Hamanskraal, Blaauwkranz, Kopjefontein, marchant à hauteur et à 7 ou 8 kilomètres sur la droite de la 11e division. Elle avait ordre de se maintenir en liaison avec la colonne Hamilton, qui continuait son mouvement sur Winburg, à l'extrême droite de l'armée anglaise.

La 15e brigade ne quittait Brandfort qu'à midi. Elle devait bivouaquer le soir à Onde-Aanleg.

Par suite de ces mouvements, lord Roberts allait aborder les positions dont la rivière Vet jalonne le front et sur lesquelles il pouvait craindre une résistance de la part des Boers, avec des forces dispersées à la fois dans le sens du front et dans celui de la profondeur.

En dehors de l'infanterie montée, qui conservait une certaine indépendance d'allure, lords Roberts ne disposait immédiatement sur le front, près du chemin de fer, que de la 11e division; il était exposé, en cas de rencontre avec l'ennemi, à engager l'action avec des forces insuffisantes ou à voir sa marche retardée par la nécessité d'attendre l'action lointaine du mouvement débordant de son extrême droite.

En fait, la présence d'un faible détachement ennemi suffit à le retenir toute la journée au Sud du Vet.

Le général Delarey, qui le commandait, avait réparti ses hommes de la façon suivante :

Les commandos de Wakkerstroom et d'Ermelo, dont l'effectif total était réduit à 800 hommes environ, occupaient les abords du pont du chemin de fer détruit et le gué voisin. Une partie des Burghers était établie sur les kopjes de la rive méridionale, les autres étaient embusqués dans les broussailles de la berge Nord. Deux canons de 75 millimètres du Creusot étaient en batterie sur les pentes au Nord de la rivière et à l'Ouest de la voie ferrée, tandis qu'une autre pièce du même modèle était placée à l'Ouest du chemin de fer. Le commando de Heidelberg surveillait le gué de Misgunsfontein, à 4 kilomètres en aval du pont. En outre, au cours de la journée, un détachement fut envoyé vers l'Est, en amont de la rivière, afin de s'opposer au mouvement enveloppant de la droite anglaise.

Vers midi, les éclaireurs de l'infanterie montée du général Hutton furent accueillis au Sud de la Vet par des coups de fusil et immobilisés à 1000 mètres environ des abris et broussailles garnis de tirailleurs boers. Ils apercevaient au loin, sur la rive opposée, un long convoi qui gagnait vers le Nord la direction de Smaldeel.

Le général recevait alors du commandant en chef l'ordre de ne laisser près du chemin de fer, sur la direction principale de la marche, qu'un corps d'infan-

terie montée (huit compagnies). Avec le reste (1), il se portait en aval, vers le gué de Misgunsfontein, pour y franchir la rivière et tenter une démonstration sur le flanc et les derrières de l'ennemi.

Pour déborder l'autre flanc, la 4e brigade devait s'efforcer de franchir le Vet, en amont de la voie ferrée. La 11e division était maintenue sur le front.

A 2 heures du soir, les premiers éléments de cette dernière unité atteignaient seulement Eensgewonden. Une heure plus tard, son artillerie (2) était portée en avant. Une batterie montée et les pièces de marine, établies près de la voie ferrée, ouvraient le feu, à 3 h. 30, sur les broussailles de la rive Sud du Vet, où étaient embusqués les Boers. Les deux autres batteries montées viennent bientôt les renforcer en prenant position à 2,000 mètres à l'Est de la première.

L'infanterie de la 11e division s'est laissée dépasser de 2,000 mètres par l'artillerie et ne regagne cette distance que très lentement. A aucun moment de l'action, ses éléments ne franchiront la ligne des pièces pour venir unir leur action à celle des batteries. La 18e brigade, qui marche en tête, s'avance en ordre dispersé, ses quatre bataillons placés l'un derrière l'autre, chacun d'eux sur quatre lignes de deux compagnies distantes de 25 pas. Les hommes sont sur un rang à un pas d'intervalle. Le terrain est ainsi saupoudré d'une véritable poussière humaine. Nous avons déjà eu l'occasion d'attirer l'attention sur les inconvénients d'un semblable dispositif qui n'échapperait pas aux effets du tir actuel de l'artillerie à tir rapide arrosant une zone profonde. Il convient d'ajouter qu'une telle formation de

---

(1) Trois corps d'infanterie montée, une batterie à cheval, deux sections de Vickers-Maxim, deux sections de mitrailleuses Maxim.

(2) Trois batteries montées, deux pièces de marine.

marche n'est praticable qu'en terrain absolument découvert.

La brigade de la Garde, marche à 2,000 mètres en arrière de la 18e. Le convoi de la division a pris place entre les deux brigades. Il va s'installer vers 4 heures au bivouac, près de Vessel's Farm, où il est rejoint bientôt par la brigade de la Garde. La présence des Boers, qui n'ont point quitté leurs positions, n'exerce aucune influence sur les préparatifs que la 11e division fait dès maintenant pour son stationnement.

Pendant ce temps, la brigade d'infanterie montée s'est heurtée aux Burghers qui défendent le gué de Misgunsfontein. Elle engage avec eux un combat lointain où l'artillerie joue presque le seul rôle. Le terrain très broussailleux favorise les Boers en les dissimulant complètement.

A 4 h. 15, Lord Roberts, en relation héliographique avec le général Hutton, lui envoie l'ordre d'accuser l'amplitude de son mouvement et de franchir le Vet.

La 14e brigade reçoit également des instructions pour un mouvement de même nature par l'autre flanc.

En réalité, le général Hutton seul franchit la rivière et occupe au Nord les positions que les Boers ont évacuées sans combat. La nuit qui tombe rapidement est complète à 5 h. 40 et force l'infanterie montée à bivouaquer à 3 kilomètres au Nord de Misgunsfontein.

Le quartier général de lord Roberts et la 11e division s'établissent près de Vessel's Farm : les avant-postes sont poussés jusqu'à 2,500 mètres de la rivière dont l'ennemi n'évacuera la berge méridionale que pendant la nuit.

Les pertes des Anglais au cours de cette journée, toutes supportées par l'infanterie montée, se réduisaient à 2 tués, et 3 blessés.

Mieux qu'aucun commentaire, leur faiblesse même indique le caractère exact de l'engagement et montre

avec quelle prudence est abordé, dans cette dernière partie de la campagne, un ennemi qui n'attend pas cependant d'être attaqué pour déguerpir.

Pendant la nuit et la journée du lendemain, les Boers se retirèrent sur Smaldeel sans être inquiétés. Aux commandos qui avaient pris part à la défense du Vet, se joignirent alors une foule de Burghers restés en arrière. Quelques renforts parvenus tardivement furent aussi entraînés dans le mouvement de retraite. C'est en vain que le général Delarey s'efforce d'arrêter le flot ininterrompu d'hommes, d'animaux, de voitures qui couvrent les pistes du veldt dans le plus complet désordre.

Les spectateurs (1) voient défiler avec étonnement 3,000 à 4,000 hommes dont à peine la moitié garnissaient la veille les positions de combat.

Le même jour, la colonne Jan Hamilton était entrée dans Winburg après un engagement à Bobiansberg.

§ 4. — *Marche sur Kroonstad.*

Les Boers, en se retirant, avaient incomplètement détruit les ponts du chemin de fer d'Onde-Aanleg et d'Eensgewonden, qui furent facilement réparés. Le viaduc sur lequel la voie ferrée traverse le Vet avait été rompu dès le 15 mars, au moment de la panique causée par l'entrée des Anglais à Blœmfontein. La nécessité de rétablir le passage, en construisant une dérivation et en utilisant les piles d'un ancien pont situé en aval, imposait un ralentissement dans la marche de lord Roberts. Les troupes qui disposaient au départ de Brandfort (3 mai) de cinq jours de vivres, n'avaient pas été ravitaillées depuis et il ne leur restait plus, le 6 au soir, que les rations nécessaires à la journée du lendemain.

---

(1) Officier français témoin oculaire.

En affectant la majeure partie des convois à la colonne Jan Hamilton et aux forces maintenues aux environs de Thabanchu, qui devaient opérer loin de la voie ferrée, on avait rivé le gros des troupes à celle-ci

Le 6 au matin, l'infanterie montée seule fut poussée jusqu'à Smaldeel. Les autres troupes consacrèrent la journée à franchir le Vet. Cette opération fut longue et pénible pour l'artillerie et les convois à cause de la nature escarpée des berges. La 11e division d'infanterie bivouaqua sur la rive Nord ; ses bataillons travaillèrent, sous la direction d'officiers du génie, à préparer la nouvelle voie et à améliorer les gués. A la 7e division, la 14e brigade et l'état-major s'avancèrent seuls, dans la soirée du 6, jusqu'à Smaldeel. La 15e brigade resta au Sud du Vet et la colonne Jan Hamilton, à Winburg.

Un temps d'arrêt de deux jours suivit l'occupation du cours du Vet.

Cependant, le 7, la 1re brigade d'infanterie avait été portée en avant jusqu'à Theron-Siding. Une forte reconnaissance (800 hommes, une batterie à cheval et deux sections de Vickers-Maxim) n'avait pu empêcher la destruction du pont sur le Zand, et se repliait sur Welgelegen, après un léger engagement contre l'arrière-garde ennemie. Le même jour, la colonne Jan Hamilton s'avançait à 12 kilomètres au Nord de Winburg.

Le 8, lord Roberts était rejoint par la division de cavalerie French (1re, 3e et 4e brigades), maintenue jusqu'alors aux environs de Thabanchu.

Pendant le temps d'arrêt marqué sur le Vet, les ravitaillements des troupes s'effectuèrent au terminus de la voie ferrée, qui atteignait déjà ce cours d'eau sans le franchir (1). Les approvisionnements étaient com-

---

(1) La voie ferrée ne franchit le Vet que le 17 mai. Elle n'atteignit le Zand (rive Sud) que le 18. Les travaux de réparation étaient cepen-

plétés à cinq jours de vivres (biscuit, petits vivres et avoine). Mais les difficultés rencontrées pour le transport de cette dernière denrée obligeaient déjà à réduire la ration des chevaux de cavalerie à moins de 3 kilogrammes (6 livres) et celle des chevaux de l'infanterie montée à 4 livres, tandis qu'à la colonne Jan Hamilton, la ration du soldat lui-même était diminuée.

L'état-major anglais s'attendait à rencontrer une nouvelle résistance au passage du Zand. Très encaissée, cette rivière est difficilement franchissable en dehors des gués. Elle coule entre deux lignes de hauteurs peu accentuées et complètement découvertes. La voie ferrée la traverse sur un pont métallique de plus de 100 mètres de long.

Le camp du général Delarey était situé sur la rive Nord et près du viaduc; il était gardé par quelques *brandwachten* postées sur les hauteurs au Sud du cours d'eau. Les forces qu'il avait réussi à arrêter sur le Zand appartenaient principalement aux commandos de Wakkerstroom, d'Ermelo et d'Heidelberg et comptaient 700 à 800 hommes. Un grand nombre de burghers avaient continué leur retraite sur Kroonstad.

La destruction du pont du chemin de fer, préparée antérieurement, était effectuée le 7 mai vers 4 h. 30 du soir, sous les yeux de la forte reconnaissance de cavalerie anglaise dont nous avons déjà signalé le mouvement. A ce moment, quelques Boers avaient traversé la rivière et engageaient un combat à grande distance contre les cavaliers, qui se contentaient d'ouvrir le feu avec l'artillerie à cheval et les Maxims. Bientôt même, ils se retiraient définitivement.

Dans la soirée, le général Delarey, jugeant l'empla-

---

dant poussés très activement; trois bataillons de milice travaillaient à la voie, en même temps que 1000 travailleurs indigènes.

cement de son camp défectueux, le transportait sur le Riet-Spruit, à mi-chemin entre le Zand et Ventersburg Road-Station.

Les mouvements exécutés par les Anglais dans la journée du 9 mai eurent pour but de préparer l'action du 10, au cours de laquelle on comptait franchir la rivière. Suivant sa tactique habituelle, lord Roberts étendait son front et allait faire tomber la résistance de l'ennemi par l'action enveloppante des corps d'aile.

Les 1re et 4e brigades de cavalerie avec la 1re brigade d'infanterie montée gagnaient la rive Sud du Zand, en face du gué de Du Preez Laager. Un escadron réussissait à s'emparer de celui de Verneulen's Kraal. Cependant, les troupes montées ne franchissaient pas la rivière le jour même.

Le quartier général de lord Roberts, la 3e brigade de cavalerie et la 11e division d'infanterie se portaient de Smaldeel à Welgelegen-Siding. La 7e division venait bivouaquer à Merriesfontein, à l'Est de la voie ferrée; elle devait agir, dans l'intervalle, entre la 11e division et le détachement Jan Hamilton. Celui-ci atteignait le même jour Blœmplaatz et faisait occuper le gué de Junction-Drift par un bataillon d'infanterie. Le front total de l'armée anglaise dépassait ainsi 50 kilomètres.

Le 10 mai, l'action se déroula conformément aux prévisions de lord Roberts.

Le centre, formé par la 11e division, précédé par deux corps d'infanterie montée et par la 3e brigade de cavalerie, s'avançait le long de la voie ferrée. Le commandant en chef, qui marchait avec la 11e division, quittait Welgelegen à 6 heures du matin.

Dès 7 heures, l'infanterie montée était maîtresse d'un gué situé près du pont du chemin de fer. Derrière elle, la 3e brigade de cavalerie franchissait la rivière. L'ennemi n'opposait aucune résistance. La 11e division, dont le mouvement avait été ralenti pour permettre à

l'action enveloppante des ailes de se faire sentir, traversait également le Zand dans l'après-midi et venait bivouaquer à Riet-Spruit-Siding. Sur le front, le combat avait consisté seulement en une lutte lointaine engagée entre deux canons boers placés vers Vaalbank, sur la rive Nord du Zand, et deux pièces de 12 livres de marine mises en batterie au Sud de la rivière (1).

Le rôle principal incombait d'une part à la cavalerie French, opérant à l'extrême gauche, et d'autre part au détachement Jan Hamilton et à la 7e division, qui formaient la droite. Traversant le Zand à Junction-Drift, celle-ci devait prononcer une action débordante contre la gauche de l'ennemi. Combinée avec le mouvement de même nature que la cavalerie du général French avait mission d'exécuter sur l'autre flanc, cette action constituait à elle seule toute la manœuvre de lord Roberts. Il n'est pas sans intérêt d'apporter sur ces mouvements quelques détails empruntés au récit d'un témoin oculaire.

Les troupes montées du général French (1re et 4e brigades de cavalerie, 1re brigade d'infanterie montée) avaient quitté à 6 heures du matin leur bivouac de Du Preez Laager et se portaient vers le Nord, dans la direction des hauteurs de Vlakplaat. Les brigades, accompagnées de leur artillerie (2), se succèdent, séparées par des distances de 1000 à 1500 mètres. La brigade d'infanterie montée occupe le milieu de la colonne. Les régiments, en ligne de colonne de pelotons, se suivent à des distances de 500 mètres environ.

Pendant toute la matinée, la division French se

---

(1) Dès que les pièces de marine eurent tiré 8 coups, les canons boers cessèrent le feu et se retirèrent.

(2) Une batterie à cheval avec chaque brigade. En outre, la brigade d'infanterie montée avait deux sections de pom-poms.

heurte à des partis ennemis embusqués dans les kopjes, parallèlement à la voie ferrée. Elle cherche à les déborder, en adoptant à plusieurs reprises la manœuvre qui consiste à faire mettre pied à terre devant l'ennemi une brigade appuyée par son artillerie et à faire filer en arrière, et sous la protection de cet échelon, le reste de la division, qui gagne ainsi de plus en plus du terrain vers le Nord en débordant les Boers, dont il détermine la retraite de kopje en kopje. A un moment, cependant, le général French trouve l'occasion de disperser un groupe de burghers à cheval, en le faisant charger par une de ses brigades (1). Mais, en dehors de cet incident, tous les mouvements de la cavalerie s'exécutent *au pas*, sans doute pour ménager les chevaux. Même, après que les Boers se sont mis définitivement en retraite, le général French ne juge pas à propos d'aborder un ennemi qu'il ne croit pas démoralisé. A 1 h. 30, la cavalerie anglaise a atteint Graspan, à l'extrême gauche de la ligne ennemie. Elle reste stationnaire jusqu'à 4 heures du soir et s'établit alors au bivouac. Pendant toute la journée, elle a manœuvré avec la plus grande prudence, préoccupée surtout d'éviter les pertes (2)

---

(1) « L'ennemi restait soigneusement dissimulé, quand soudain un « groupe de 200 Boers, vêtus de khaki, se montrèrent audacieusement « à cheval et, à découvert, déchargèrent furieusement leurs fusils sur « nous à une distance de 1200 yards. Le général French donna immé- « diatement l'ordre à la brigade de charger. Plusieurs escadrons s'élan- « cèrent déployés et s'efforcèrent de les atteindre; mais les Boers, « dominés par l'instinct de la conservation, ne les attendirent pas. Dès « qu'ils se rendirent compte du mouvement, ils firent demi-tour, s'en- « fuirent et se dispersèrent. Nos chevaux tentèrent en vain de rattraper « leurs ponies peu chargés. Ils n'y réussirent pas et l'ennemi s'échappa « nous laissant 3 prisonniers et 7 tués. » (C.-S. Goldmann, *With French in South Africa*, p. 226.)

(2) M. C.-S. Goldmann, dans son livre : *With French in South Africa*, indique (p. 228) que celles-ci s'élevèrent à 9 officiers et 152 hommes de

et adoptant dans ce but des formations très dispersées (1).

L'effort principal devait se produire à la droite (Est) par l'action combinée de la 7e division et de la colonne Hamilton. On peut même dire que ces unités livrèrent un combat complètement distinct du reste de l'engagement. Sur une étendue de 9 kilomètres, à l'Est de la voie ferrée, il n'y avait entre la 11e et la 7e division aucune troupe de liaison. Toutefois, lord Roberts était tenu au courant par des signaux héliographiques de ce qui se passait sur sa droite.

Au contraire, la 7e division et la colonne Hamilton se donnaient la main au moyen des troupes montées chargées de les relier l'une à l'autre.

Les Boers occupaient les pentes de la rive Nord du Koolspruit et du Zand. En face d'eux et à gauche (Ouest) se présentait la 7e division, à droite (Est) la colonne Hamilton. La première débouchait par Junction-Drift, la deuxième par Rangesfontein.

---

troupe tués, blessés ou disparus pour les trois brigades. Ces chiffres sont manifestement exagérés. En effet, le *total* des pertes éprouvées par l'armée anglaise au cours de sa marche de Blœmfontein sur Kroonstad fut de 3 officiers et 29 hommes tués, 13 officiers et 149 hommes blessés, 5 officiers et 35 hommes disparus, 3 officiers et 8 hommes prisonniers. (Tableau des pertes joint au rapport de lord Roberts; voir l'appendice n° 29.)

Les chiffres donnés par M. C.-S. Goldmann représentent à eux seuls les deux tiers des pertes totales éprouvées par toutes les troupes de lord Roberts pendant les opérations qui durèrent douze jours.

(1) Un témoin oculaire cite le fait suivant :

« Vers midi et demi, la 4e brigade se trouvant en terrain découvert « reçoit quelques obus. Ordre est donné de se replier. Les Boers con- « tinuent le feu pendant cette marche en arrière. Les escadrons « exécutent néanmoins leur retraite avec ordre; placés tous sur la « même ligne, ils sont en colonne de pelotons à 100 pas de distance « entre les pelotons, les cavaliers sur un seul rang à 5 pas d'in- « tervalle. »

L'action de la 7e division se développe entre 7 h. 30 et 11 h. 30. Son artillerie, mise en position dans la vallée du Zand au Sud de la rivière dirige, pendant trois heures un tir assez incertain sur les hauteurs occupées par l'ennemi. Vers 10 h. 30, l'infanterie commence à franchir la rivière et se déploie sur les pentes Nord de la vallée. Elle est alors exposée au feu d'enfilade d'un canon de campagne et de deux Maxims que les Boers ont installé sur Doornkop. Bientôt l'artillerie franchit elle-même le Zand par échelons et ouvre le feu contre ces pièces. Le mouvement en avant de la 7e division s'exécute avec lenteur, afin de laisser à la colonne Jan Hamilton le temps d'effectuer son passage et de faire sentir son action débordante.

Précédée par les troupes montées (2e brigade de cavalerie et 2e brigade d'infanterie montée) qui auront pour mission de la relier à la 7e division, cette colonne traverse le Zand à Rangesfontein et se déploie vers le Nord, dans la direction de Dielfontein-South. Son mouvement débordant ne rencontre qu'une faible résistance et l'amène dans la soirée à bivouaquer près de Ventersburg. La 7e division s'arrêtait à Vaalbank à 3 kilomètres du confluent du Zand et de l'Erasmus-Spruit. Elle n'avait pas, à proprement parler, engagé de combat sur son front, attendant les effets du mouvement débordant de la colonne Jan Hamilton.

Devant celui-ci, les Boers s'étaient retirés sans opposer de résistance.

Le lendemain 11 mai, le quartier général de lord Roberts s'avançait jusqu'à Geneva-Siding. La 7e division venait à Smaldeel, sur la droite, pendant que la colonne Hamilton restait à Ventersburg, retenue par l'état de fatigue de ses chevaux et les besoins du ravitaillement en vivres. Le général French, avec les 1re et 4e brigades de cavalerie et la 1re brigade d'infanterie montée, gagnait le gué de Valsch-River-Drift,

à 20 kilomètres environ au Nord-Ouest de Kroonstad. Il avait ordre de chercher à couper la voie ferrée.

Cependant les Boers n'attendirent pas d'être délogés des hauteurs de Boschrand sur lesquelles ils s'étaient établis pour couvrir la ville. Ils décampèrent avant d'être attaqués et lord Roberts entra le 12 mai, sans coup férir, à Kroonstad. La 11e division bivouaquait au Nord de la ville. La 1re brigade d'infanterie montée à l'Est, la 7e division et la colonne Jan Hamilton au Sud sur la rive gauche de la Walsch-River. Les 1re et 4e brigades de cavalerie couvraient les rassemblements vers le Nord en s'installant à Jordan Station.

Dans leur retraite, les Boers avaient détruit les ponts du chemin de fer sur le Zand et le Walsch-River, ainsi qu'une partie des bâtiments de la gare de Kroonstad.

Malgré toute l'activité déployée pour la réparation de la voie ferrée, les trains n'arrivaient pas encore jusqu'à cette ville le 22 mai au matin, lorsque lord Roberts reprit le mouvement en avant, après un arrêt de dix jours, rendu nécessaire par la fatigue des troupes et les difficultés des réapprovisionnements.

Jusqu'alors la marche des troupes anglaises n'avait pas rencontré de résistance sérieuse. Les seules difficultés qu'elle eût éprouvées étaient d'ordre matériel ; elles provenaient surtout des destructions d'ouvrages d'art sur la voie ferrée. Le caractère de la résistance opposée par les Boers au passage des principaux cours d'eau ne saurait être mieux précisé que par l'examen du tableau des pertes subies par les Anglais. Au cours de la marche de Blœmfontein sur Kroonstad, le total de celles-ci (1) fut de :

---

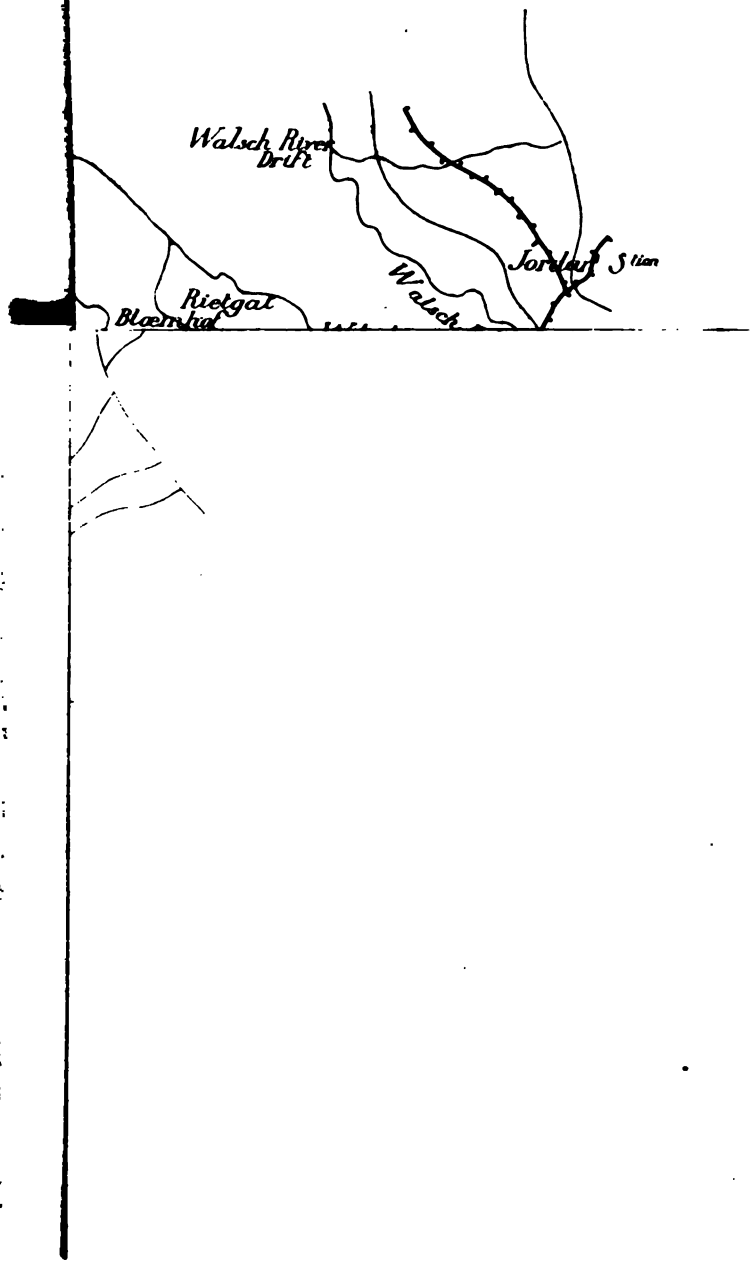
(1) Tableau des pertes joint au rapport de lord Roberts (Voir l'appendice n° 29).

	Officiers.	Hommes de troupe.
Tués	3	29
Blessés	13	149
Disparus	2	35
Prisonniers	3	8
TOTAUX	21	221

représentant à peine un demi pour cent de l'effectif des troupes ayant pris part aux opérations.

(*A suivre.*) (160)

ONSTAD


Walsch River Drift
Rietgat
Blaemhad
Walsch
Jordan
Station

NOUVELLES MILITAIRES

AUTRICHE-HONGRIE.

Mesures destinées a augmenter l'attrait du métier militaire. — Dans le cours de l'année qui va finir, le ministère de la guerre austro-hongrois a pris tout un ensemble de mesures dont le but est d'adoucir la discipline sans l'affaiblir, ou même en la consolidant, par la suppression de toutes les rigueurs inutiles ou excessives qui, en lui donnant un caractère rude et désagréable, en attentant à la dignité de l'homme, éveillent chez l'officier ou le soldat l'esprit d'indiscipline ou le dégoût du métier.

Au mois de juin, le Ministre adressait à tous les commandants de troupes, sur la manière dont les officiers subalternes doivent être traités par leurs supérieurs, une circulaire qui n'a pas été publiée officiellement, il est vrai, mais que toute la presse a reproduite et commentée avec force éloges. L'objet des prescriptions ministérielles était de stimuler chez les officiers un « amour de leur carrière d'autant plus « nécessaire qu'il ne leur est pas permis d'espérer dans un avenir rap- « proché l'amélioration de leur situation matérielle, et qu'un certain « nombre de publicistes s'efforcent, plus ou moins consciemment, « d'affaiblir la solide structure de l'armée en propageant parmi eux le « mécontentement. » En conséquence le Ministre recommande aux commandants d'unités de laisser aux officiers sous leurs ordres, chacun dans sa sphère, la plus grande initiative et toute l'indépendance compatible avec la bonne exécution du service; de s'abstenir de vouloir tout régler par des prescriptions tatillonnes; de ménager l'amour-propre des officiers en évitant toute brutalité, toute grossièreté à leur égard; de stimuler leur zèle par des encouragements et des compliments, quand il y a lieu; de se garder de les employer à des besognes rentrant dans les attributions des sous-officiers. Tels sont les préceptes dont les chefs doivent se pénétrer pour régler leur attitude à l'égard des officiers de rang inférieur. En ce qui concerne les cadets, on ne doit pas oublier que leur qualité d'aspirants-officiers leur donne droit à être traités avec ménagements; sans aller jusqu'à la familiarité, il faut leur témoigner de la bienveillance et de la sollicitude; on doit éviter de les tutoyer. Enfin la circulaire ministérielle appelle l'attention des chefs de corps sur la nécessité de surveiller discrètement le train de vie de leurs offi-

ciers, de manière à empêcher ceux-ci de se lancer dans des dépenses hors de proportion avec leurs moyens. Les institutions régimentaires doivent contribuer à faciliter l'existence matérielle des officiers, mais à condition qu'elles soient organisées en vue de ceux qui ne possèdent que leur traitement. Les chefs de corps doivent s'abstenir avec le plus grand soin de certaines exagérations qui se produisent parfois à l'occasion des fêtes de régiments, promotions, anniversaires, inspections, réunions sportives, et qui ont pour résultat d'entraîner les officiers dans des dépenses excessives.

Après l'officier, l'homme de troupe : Une décision impériale publiée au *Verordnungsblatt* du 26 octobre dernier modifie les prescriptions du règlement sur le service intérieur relatives aux peines disciplinaires. En temps de paix, la punition du ligottage est totalement abolie, la mise aux fers réservée à certains cas exceptionnels (1). Le jeûne forcé (pain sec et eau) n'est plus infligé aux hommes punis d'arrêts renforcés (salle de police) mais seulement, comme aggravation de peine, aux hommes punis d'arrêts avec isolement ou d'arrêts de rigueur (prison, cellule). Les sous-officiers qui servent volontairement au delà de trois ans ne peuvent plus être privés, ni du droit de rentrer au quartier après la retraite, ni de la faculté de disposer de leur prêt. En ce qui concerne les punitions, les cadets, assimilés jusqu'ici aux sergents-majors, sont dorénavant mis sur le même pied que les officiers ; leurs punitions doivent leur être notifiées en particulier et non plus par la voie de l'ordre. Les volontaires d'un an subiront dorénavant leurs peines dans des locaux distincts de ceux du reste de la troupe. Enfin notons que, pour les officiers, la peine des arrêts simples est légèrement adoucie par l'autorisation d'assister au repas de midi avec leurs camarades.

Deux autres mesures de détail sont à signaler : celle qui accorde aux officiers la faculté de demander des permissions pour la localité même où ils tiennent garnison (circulaire de juin), et celle qui garantit à la troupe le respect absolu du repos du dimanche, exception étant faite seulement, autant qu'il est nécessaire, pour assurer les services indispensables de garde et de garnison (circulaire du 13 septembre).

---

(1) Il est à noter que l'armée austro-hongroise ne comporte pas de corps disciplinaires, et qu'aucune disposition n'en exclut les condamnés de droit commun. Aussi quelques publicistes militaires ont-ils critiqué la suppression des peines corporelles indiquées ci-dessus, à laquelle ils reprochent de laisser le commandement désarmé en face d'éléments indisciplinables.

EMPIRE ALLEMAND.

MUTATIONS DANS LE HAUT COMMANDEMENT. — Un ordre de Cabinet du 29 octobre dernier a prescrit les mutations suivantes :

Le général de cavalerie von Massow, commandant du IXe corps d'armée, récemment détaché comme suppléant du président de la Cour de justice militaire de l'Empire, est classé dans les officiers à la suite de l'armée et nommé président de cette Cour, en remplacement du général von Gemmingen, décédé.

Le général-lieutenant von Bock und Polach, commandant de la 1re division, est chargé du commandement du IXe corps d'armée.

ADOPTION DU CASQUE POUR LES BATAILLONS DU TRAIN. — En Allemagne, les hommes de troupe du train avaient jusqu'à présent comme coiffure le shako ; seuls les officiers portaient le casque. Un ordre de Cabinet du 24 octobre dernier, prescrit le remplacement du shako par un casque analogue à celui de l'infanterie, avec jugulaire métallique ; en tenue de parade, il sera surmonté d'un plumet, blanc dans la Garde, noir dans la ligne. Cette mesure ne sera prise que progressivement, suivant les ressources disponibles.

SOUS-OFFICIERS EN SUS DES EFFECTIFS BUDGÉTAIRES. — Dans l'armée allemande, certains sous-officiers méritants peuvent être récompensés de leurs services par une promotion à un grade supérieur dans la hiérarchie des sous-officiers, en sus des effectifs réglementaires ; mais, dans ce cas, leur nomination est purement honorifique et ne comporte pas d'augmentation de solde.

Toutefois, exception est faite pour un nombre relativement considérable de *vizefeldwebel* et de *vizewachtmeister* qui peuvent être nommés, dans les différentes unités, en sus de l'effectif réglementaire, pour faire le service d'officier et qui perçoivent la solde de leur grade sur les économies résultant des deux tiers des vacances qui peuvent exister dans le grade de lieutenant. Chaque année, le nombre de ces sous-officiers est fixé par une circulaire ministérielle ; il varie suivant les corps d'armée et suivant les armes. En 1901, il s'élevait au total, à environ 1400 ; très légèrement modifié en 1902, il s'augmente dans une proportion notable à dater du 1er novembre 1903. La circulaire du 9 octobre dernier spécifie en effet que, pour les 17 corps d'armée prussiens seuls, il pourra atteindre au maximum le chiffre de 1579 ; en

tenant compte des 6 corps d'armée bavarois, saxons et wurtembergeois, il est probable qu'il s'élèvera à 2,000 environ.

D'après cette même circulaire, ces emplois de sous-officiers en sus des effectifs budgétaires se répartiront, au maximum, de la manière suivante :

3 par bataillon d'infanterie ;
2 par bataillon de chasseurs ;
2 par bataillon d'artillerie à pied ;
3 par bataillon de pionniers ;
2 par bataillon du train.

Aucune nomination de ce genre n'est prévue pour l'artillerie de campagne, cette arme ayant ses cadres de lieutenants à peu près au complet.

Engagements volontaires d'un an dans les détachements de mitrailleuses. — Jusqu'ici les détachements de mitrailleuses ne recevaient pas d'engagés volontaires d'un an. L'Empereur a décidé, le 27 août dernier, qu'à partir du 1er octobre 1903, des volontaires d'un an pourraient être incorporés dans ces unités par les soins des commandants des bataillons de chasseurs ou d'infanterie auxquels elles sont rattachées.

Dorénavant les détachements de mitrailleuses disposeront d'un personnel spécial d'officiers de complément ; les officiers d'autres armes, appartenant aux diverses catégories des réserves, qui auront reçu l'instruction sur le service des mitrailleuses feront partie de ce personnel et y seront versés par les soins de l'inspection des chasseurs et tirailleurs.

Les officiers de réserve et de landwehr des détachements de mitrailleuses porteront le même uniforme que les officiers de l'armée active appartenant à ces détachements, avec quelques modifications de détail, comportant notamment pour les officiers de réserve, la croix de la landwehr comme insigne de la coiffure. Quant aux officiers de landwehr, dans la Garde, ils auront l'uniforme du 1er détachement de mitrailleuses de la Garde, avec l'étoile de la landwehr de la Garde au shako ; dans la ligne, ils porteront les épaulettes et les pattes d'épaules sans aucun numéro et l'aigle au shako avec la croix de landwehr, sans les initiales F. R.

Changements de garnison. — Un ordre de Cabinet, en date du 9 septembre dernier, prescrit que le 1er avril 1904, le 3e bataillon du

72e régiment d'infanterie devra être transféré de Torgau à Bernburg et le 2e bataillon du 36e régiment, de Bernburg à Merseburg.

Le 72e régiment aura ainsi deux de ses bataillons à Torgau et un à Bernburg ; le 36e sera fractionné de la même manière entre Halle et Merseburg.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Budget de l'armée pour l'exercice 1903-1904. — Les crédits votés annuellement par le Congrès pour les dépenses de l'armée sont répartis dans six lois de finances différentes. Ils s'élèvent, pour l'exercice 1903-1904, aux chiffres ci-après :

	Dollars (1).
I. Acte d'allocation de crédits pour l'armée (Army appropriation Act)	77,888,753 83
II. Acte d'allocation de crédits pour les fortifications (Fortifications appropriation Act)	7,188,416 22
III. Acte d'allocation de crédits pour l'Académie militaire (Military Academy appropriation Act)	652,748 67
IV. Acte d'allocation de crédits pour dépenses législatives, exécutives et judiciaires (Legislative, executive and judicial appropriation Act)	1,944,176 »
V. Acte d'allocation de crédits pour diverses dépenses civiles (Sundry civil appropriation Act)	14,407,770 50
VI. Acte d'allocation de crédits pour pensions (Pension appropriation Act)	139,847,600 »
Total	241,929,464 22

Ce budget est en diminution de 16,819,930 doll. 76 sur le précédent, qui s'élevait, y compris les crédits supplémentaires, à la somme 258,749,394 doll. 98.

Ces crédits se détaillent comme il suit :

I. — *Acte d'allocation de crédits pour l'armée.*

1. Dépenses afférentes au bureau du Commandant en chef ou du Chef d'état-major	43,000 00

---

(1) Le dollar américain vaut environ 5 fr. 20.

		Dollars.
2.	Dépenses afférentes au Chef de l'artillerie (École de défense sous-marine, écoles de service)	43,000 00
3.	Solde du personnel du Département de l'Adjudant-général	32,500 00
4.	Dépenses afférentes au bureau du Chef du service des signaux (installation, achat et entretien de lignes et d'appareils)	1,034,000 00
5.	Solde des officiers de la ligne	6.065,420 00
6.	Solde des hommes de troupe	10,012,000 00
7.	Bataillon du génie	289,284 00
8.	Solde du personnel du Département de l'ordnance	207,000 00
9.	Solde du personnel du Département du quartier-maître	75,600 00
10.	Solde du personnel du Département des subsistances	100,800 00
11.	Sergents-électriciens du corps de l'artillerie	67,380 00
12.	Solde du personnel du corps des signaux	245,040 00
13.	Solde du personnel du corps des hôpitaux	839,080 00
14.	Secrétaires et plantons	273,160 00
15.	Solde des officiers des états-majors et services	2,682,510 00
16.	Solde des officiers retraités	2,125,000 00
17.	Solde des hommes de troupe retraités	724,327 00
18.	Dépenses diverses	3,819,924 00
19.	Éclaireurs philippins	868,136 00
20.	Département des subsistances (vivres et matériel)	7,000,000 00
21.	Département du quartier-maître (éclairage et chauffage, habillement et campement, remonte, casernement, transports, hôpitaux, champs de tir)	34,150,000 00
22.	Département médical (matériel et médicaments)	465,000 00
23.	Département du génie	451,500 00 (1)
24.	Département de l'ordnance (matériel d'artillerie, armes et munitions, équipement, harnachement)	6,548,191 00

(1) Dont 360,000 dollars pour l'École du génie de Washington.

II. — *Acte d'allocation de crédits pour les fortifications.*

1. Fortifications et autres ouvrages de défense	3,392,500 00
2. Armement des fortifications	3,534,973 22
3. Polygone d'expériences de Sandy-Hook	77,943 00
4. Arsenal Frankford, à Philadelphie (atelier de fabrication d'obus)	43,000 00
5. Comité de l'Ordnance et des Fortifications	100,000 00
6. Affût Emery pour canon de 12 pouces	40,000 00

III. — *Acte d'allocation de crédits pour l'Académie militaire.*

Les crédits inscrits dans cet acte sont affectés au traitement du personnel, aux frais d'instruction et à l'entretien des locaux de l'Académie.

IV. — *Acte d'allocation de crédits pour dépenses législatives, exécutives et judiciaires.*

Les crédits prévus par cet acte au compte du Département de la guerre sont affectés au traitement du personnel civil et au service des bureaux de l'administration centrale.

V. — *Acte d'allocation de crédits pour diverses dépenses civiles.*

1. Manufactures d'armes et arsenaux	343,000 00
2. Cimetières nationaux	294,380 00
3. Dépenses diverses (postes militaires, service géographique, etc., etc.)	7,323,577 50
4. Établissements d'invalides	6,444,813 00

VI. — *Acte d'allocation de crédits pour pensions.*

Les crédits prévus par cet acte sont affectés au service des pensions de l'armée et de la marine.

ITALIE.

Le nouveau Ministre de la guerre. — Le successeur du lieutenant général Ottolenghi comme ministre de la guerre, dans le cabinet Giolitti, est le lieutenant général Ettore Pedotti, qui exerçait depuis le 18 décembre 1902 le commandement du Xe corps d'armée (Naples).

Né à Laveno le 8 mars 1842, le lieutenant général Pedotti servit

sous les ordres de Garibaldi, d'abord en 1859 comme volontaire dans les rangs des chasseurs des Alpes, puis en 1860 comme capitaine au 1er bataillon de bersagliers. Incorporé en 1862 dans les rangs de l'armée nationale en qualité de capitaine au 51e régiment d'infanterie, il suivit les cours de l'École de guerre et passa lieutenant-colonel, en 1877, dans le corps d'état-major. Chargé en 1882, comme colonel, du commandement en second de l'École de guerre, il reprit en 1892 le commandement supérieur de cette école, après avoir exercé pendant quatre ans, soit comme colonel, soit comme major général, celui de la brigade « Forli ».

Nommé lieutenant général en 1895, il fut investi des hautes fonctions de commandant en second du corps d'état-major et exerça successivement le commandement de la 11e division (Rome) et celui des XIe et Xe corps (Bari et Naples).

Le lieutenant général Ettore Pedotti a pris part avec distinction aux campagnes de 1859, 1860-1861 et 1866.

Mutations dans le haut commandement. — Par décret du 26 novembre 1903, le lieutenant général Pedotti, Ministre de la guerre, a été remplacé dans le commandement du Xe corps d'armée par le lieutenant général Valles, commandant précédemment le Ier corps d'armée.

Par décret du même jour, le lieutenant général Ottolenghi, titulaire du portefeuille de la guerre dans le précédent ministère, a été placé à la tête du Ier corps d'armée en remplacement du lieutenant général Valles.

Adoption d'un sabre et d'une épée (modèle 1903) pour l'enseignement de l'escrime de terrain. — Les corps de troupe de l'armée italienne employaient jusqu'à présent pour l'enseignement de l'escrime un sabre et une épée (modèle 1901); par décision du 24 septembre 1903, le Ministre vient d'ajouter à la dotation des corps de troupe, en armes de ce modèle, un certain nombre de sabres et d'épées dits du modèle 1903 et spécialement destinés à l'enseignement de l'escrime de terrain.

Le sabre est courbe; il est pourvu d'une garde pleine en acier nickelé et mesure $0^m,88$ du talon de la lame à la pointe.

L'épée mesure $0^m,90$ du talon de la lame au bouton; la lame est à coupe de losange au talon et présente, sur $0^m,40$ de long, une gouttière initiale qui se prolonge jusqu'au bouton suivant une section rhomboïdale. La garde, formée d'une coquille d'acier nickelé, est surmontée d'une croisière à laquelle elle est reliée par deux arceaux de jointure.

PORTUGAL.

Classification des officiers almoxarifes. — A la date du 30 juin 1903 a été promulguée une loi concédant aux officiers du corps des almoxarifes (officiers d'administration) du génie et de l'artillerie la qualité d'officiers combattants.

RUSSIE.

Rattachement des bataillons de chemins de fer a l'état-major général. — En vertu d'un prikaz n° 352, du 22 septembre 1903, les bataillons de chemins de fer relèveront dorénavant de l'état-major général et non plus de la direction générale du génie.

Création de deux nouvelles brigades de chasseurs de la Sibérie orientale. — Jusqu'à ce jour, les troupes d'infanterie stationnées en Extrême-Orient comprenaient : 6 brigades de chasseurs de la Sibérie orientale à 4 régiments (à 2 bataillons) numérotés de 1 à 24 ; 3 régiments de forteresse (à 3 bataillons) stationnés l'un à Port-Arthur, les deux autres à Vladivostok, 1 bataillon de forteresse (à 5 compagnies) stationné à Nikolaevsk, plus 4 bataillons de réserve (à 5 compagnies) stationnés en Transbaïkalie.

Un prikaz n° 405, du 30 octobre 1903, a prescrit la formation des 7e et 8e brigades de chasseurs de la Sibérie orientale, la première comprenant les 25e, 26e, 27e, 28e régiments ; la seconde, les 29e, 30e, 31e, 32e régiments.

Les régiments de forteresse sont transformés en régiments de chasseurs : celui de Port-Arthur fournit le 25e régiment de chasseurs, et les 1er et 2e régiments de Vladivostok fournissent les 29e et 30e régiments de chasseurs. Les autres régiments ont été formés, en général, au moyen de compagnies empruntées aux divisions actives stationnées en Europe.

Élèves de l'Académie d'état-major Nicolas. — En 1903, le nombre des officiers nouvellement admis a été de 137 sur 301 qui s'étaient présentés ; en outre, deux officiers ont été admis hors cadres.

En ce qui concerne les officiers des cours de cette école ayant terminé la première année, sur 119 officiers du cours normal et 2 du cours de géodésie, 93 officiers du cours normal et 2 du cours de géodésie ont été admis à passer en 2e année.

En ce qui concerne les élèves de 2e année, 78 officiers ont été admis à suivre le cours complémentaire, et 27 officiers ont été renvoyés à leurs corps, avec le droit d'être promus au grade d'officier supérieur au titre de l'avancement accéléré.

COMPTE RENDU DE LA CONVOCATION DE RÉSERVISTES ET D'ENSEIGNES DE RÉSERVE EN 1902. — Le prikaz n° 67 du 17 février 1902 avait déterminé les conditions dans lesquelles seraient convoqués en 1902 les enseignes de réserve et les réservistes *de la* 1re *catégorie* (ayant l'instruction secondaire complète).

Devaient être appelés :

Pour accomplir une première période d'instruction : 1° les enseignes de réserve, les engagés conditionnels et les engagés volontaires inscrits dans la réserve depuis 1901 ; 2° les réservistes *de la* 1re *catégorie* appartenant à la classe 1897.

Pour accomplir une deuxième période d'instruction : 1° les enseignes de réserve, les engagés conditionnels et les engagés volontaires inscrits dans la réserve depuis 1895 ; 2° les réservistes *de* 1re *catégorie* de la classe 1892.

Les enseignes de réserve et les engagés conditionnels qui, pour une cause ou pour une autre, n'avaient pas répondu aux convocations des années précédentes, devaient suivre les obligations prescrites en 1902 pour les catégories respectives auxquelles ils appartenaient. La durée des périodes d'instruction devait être de six semaines ; la date des convocations devait coïncider : pour l'infanterie et la cavalerie, avec le début des rassemblements spéciaux de ces deux armes ; pour l'artillerie, avec le début des écoles à feu ; pour les troupes du génie, avec le début de l'instruction individuelle.

Le prikaz n° 312 du 31 août 1903 contient des données statistiques et des observations sur la manière dont les prescriptions précédentes ont été remplies. La bonne volonté des réservistes et les résultats constatés au point de vue de leur instruction avant leur retour dans leurs foyers n'ont rien laissé à désirer ; on signale de plus qu'une proportion considérable d'hommes de troupe (40 p. 100) se sont présentés aux examens pour le grade d'enseigne de réserve. D'une manière générale, la date des convocations a été respectée ; le petit nombre de ceux qui sont arrivés en retard a été retenu après le départ des autres, de manière à compléter six semaines de service effectif.

Si la conduite et l'application des hommes qui ont répondu aux appels ont été pleinement satisfaisantes, le Ministre a eu cependant à noter un pour cent trop considérable d'absents dans l'une et l'autre des catégories convoquées. Cette proportion s'est élevée jusqu'à

31,8 p. 100 pour les enseignes de réserve et 59,6 p. 100 pour les simples réservistes de la catégorie envisagée. Sur le nombre total des absents, les motifs suivants d'absence ont été relevés :

Malades	24,0 p. 100
Exemptés en raison de leurs fonctions	8,1 —
Introuvables	12,7 —
En Sibérie ou à l'étranger	8,4 —
Ayant changé de résidence	11,9 —
Absents pour divers motifs	16,7 —

Le Ministre attire l'attention du commandement sur le nombre considérable des malades et des absents pour cause de changement ou d'abandon de résidence; il renvoie aux termes d'un ordre antérieur (celui du 30 novembre 1901) pour recommander la surveillance la plus stricte sur les réservistes soi-disant malades et sur ceux qui, sous couleur de changer de résidence, cherchent en fait un alibi qui leur permette de se dérober à la loi.

SERBIE.

Modifications a l'organisation du haut commandement de l'armée. — Le *commandement de l'armée active*, institué le 6 janvier 1898 et confié au roi Milan, comportait des pouvoirs très étendus (1) qui furent dans la suite considérablement réduits par les décrets du 5/18 août 1900 (2).

Depuis cette époque, un décret du 19 avril/2 mai 1902 a rendu à ce commandement son importance première en faisant rentrer dans ses attributions les services de l'état-major général. Les organes dont il disposait étaient :

1° L'*état-major du commandant de l'armée active*, dont le chef était en même temps chef du service d'état-major;

2° La *section de l'état-major*, qui comprenait trois bureaux : affaires intérieures, statistique et mobilisation;

3° La *section de la chancellerie*, qui s'occupait du personnel, de la justice militaire, des services administratifs et de l'intendance;

4° Les *inspecteurs d'arme* (infanterie, cavalerie, artillerie, génie et service de santé).

---

(1) Voir la *Revue militaire de l'Étranger*, 2e semestre 1898, p. 150.

(2) Voir la *Revue militaire des Armées étrangères*, 2e semestre 1901, p. 284.

Cette organisation a été, encore une fois, modifiée par deux décrets en date du 17/30 novembre 1902, qui portent suppression du commandement de l'armée active, création d'un état-major général et modification à l'organisation du Ministère de la guerre.

Voici les nouvelles dispositions :

Le *commandement de l'armée active*, institué le 19 avril/2 mai 1902, est supprimé.

Il est créé un *état-major général*, organisme distinct, dont le rôle, les attributions et la composition sont définis par l' « Instruction sur l'organisation de l'état-major » du 5/18 août 1900 (1).

La section historique et la section géographique du Ministère de la guerre entrent dans la composition de l'état-major général et y forment des sections correspondantes.

Le service de la section de la chancellerie du commandement de l'armée active passe à la section militaire générale du Ministère de la guerre (2).

Celui de la section de l'état-major du commandement de l'armée active est transféré à l'état-major général.

Celui des inspecteurs du commandement de l'armée active passe : pour l'infanterie et l'artillerie, aux inspecteurs correspondants du Ministère de la guerre ; pour la cavalerie, à l'état-major du commandant de la division de cavalerie ; pour le génie, à l'état-major du commandant du génie ; pour le service de santé, à la section de santé du Ministère de la guerre (3).

Il est créé au Ministère de la guerre un poste d'*inspecteur de l'infanterie* et un d'*inspecteur de l'artillerie*. Ces inspecteurs sont référents (rapporteurs) immédiats auprès du Ministre pour leur arme. Leur mission est de régler et unifier l'instruction et les manœuvres de leur arme et de faire à ce sujet des propositions au Ministre de la guerre. Ils se tiennent en relation permanente avec le chef de l'état-major général et l'informent également des propositions les plus importantes qu'ils ont à faire au point de vue de l'instruction et des manœuvres.

Les inspecteurs passent les revues et inspections des troupes et des écoles de leur arme au point de vue des manœuvres et de l'instruction tactique, lorsque le Ministre leur en donne l'ordre.

Ils notent les officiers qui leur sont adjoints et les commandants des écoles de leur arme ; l'inspecteur de l'artillerie note en plus : le com-

---

(1) Voir la *Revue militaire de l'Étranger*, 2e semestre 1898, p. 150.

(2) Voir la *Revue militaire des Armées étrangères*, 2e semestre 1893, p. 362.

(3) *Ibid.* p. 363.

mandant du régiment d'artillerie de forteresse, celui de la brigade d'artillerie de montagne et celui du régiment d'obusiers. En outre, ils inspectent, apprécient et notent les officiers de leur arme, établissent les propositions concernant ces officiers et les soumettent au Ministre de la guerre.

Les inspecteurs sont du grade de colonel ou de général. Ils sont nommés par le Roi et sont assimilés aux commandants de division. Ils disposent chacun d'un adjoint du grade d'officier supérieur ou subalterne.

TURQUIE.

Création de deux régiments de hussards. — Un iradé promulgué en février 1903 a prescrit la création, dans le 1er ordou (Constantinople), de deux régiments de hussards *hamidié* à cinq escadrons, qui porteront respectivement les noms d'*Orkhanié* et *Osmanié*.

Les escadrons sont à 100 hommes. Les chevaux, dont la taille ne dépasse pas 1m,42, sont recrutés en Anatolie. Les hommes sont armés de la lance et de la carabine Mauser.

La formation de ces deux régiments a été achevée en septembre dernier et, le 3 du même mois, ceux-ci ont été passés en revue par le Sultan, qui leur a remis leurs drapeaux.

Les hussards du 1er régiment ont un pantalon et une veste khaki avec large bande rouge au pantalon, un kalpak noir très haut de forme avec calotte rouge, enfin des pattes d'épaule rouges.

Ceux du 2e régiment ont le même uniforme, mais la bande du pantalon, la calotte du kalpak et les pattes d'épaule sont bleues.

BIBLIOGRAPHIE.

D. Luis Bermudez de Castro, commandant d'infanterie. — Teoria militar y deberes civicos (Théorie militaire et devoirs civiques). — Madrid, 1903.

Ce livre est destiné à l'enseignement militaire préparatoire de la jeunesse : un ordre royal du 16 janvier 1903 en a prescrit l'usage dans les écoles publiques.

Rouard de Card, professeur de droit à l'Université de Toulouse. — L'Ile de Peregil, son importance stratégique, sa neutralisation. — Toulouse, Privat, 1903, in-8, 22 p.

Dans différents ouvrages publiés depuis 1897, M. Rouard de Card a

déjà étudié certaines questions de droit international relatives à l'Afrique, et principalement au Maroc. Dans son nouveau travail, il fait ressortir l'importance stratégique du petit îlot de Peregil dépourvu d'habitants et impropre à la culture mais dont la situation dans le détroit de Gibraltar permettrait de surveiller le littoral de Tanger et l'entrée de la Méditerranée.

L'auteur conclut à la nécessité d'une convention internationale qui proclamerait la neutralité perpétuelle du rocher de Peregil.

J.-C. Rodrigues da Costa, coronel d'artilharia. — Sobre promocoes. Esboço de reformas militares (Sur les promotions. Esquisse de réformes militaires). — Lisbonne, 1903, in-12, XVII-190 p.

Dans cet ouvrage, l'auteur, qui a participé à la préparation des lois militaires de 1901 et n'a pas réussi alors à faire triompher ses idées, expose, en s'appuyant sur la connaissance du milieu militaire actuel de son pays et l'étude des armées étrangères, un plan général de réorganisation des cadres de l'armée portugaise et de l'avancement à tous les échelons de la hiérarchie, visant les services comme les corps de troupe.

Colonel Wildboltz, instructeur en chef de la cavalerie fédérale. — L'Emploi de notre cavalerie, traduit de l'allemand par Albert de Mestral, lieutenant au 1er régiment de dragons de l'armée fédérale. — Lausanne, Payot et Ce, éditeurs, 1903, in-8.

Les forces de cavalerie organisées en Suisse, sont réparties comme suit entre les grandes unités de l'armée fédérale : 1° à chaque division d'infanterie est affecté un escadron de guides, cet escadron fait « partie intégrante » de la division aux opérations de laquelle il est étroitement lié ; 2° chaque corps d'armée comprend une brigade de dragons forte de six escadrons et d'une compagnie de mitrailleuses ; cette brigade joue, quoique sur une moindre échelle, le rôle des divisions de cavalerie des grandes armées européennes et dispose dans ses opérations d'une indépendance relative.

Le règlement de 1894 sur le service et l'instruction de la cavalerie suisse « qui donnait la vie à cette organisation et fixait avec précision la tâche et l'emploi de la cavalerie divisionnaire et de la cavalerie de corps » n'est, paraît-il, « pas encore arrivé à pénétrer partout, ni à se faire bien saisir de toute l'armée ». « Contribuer à en faire mieux comprendre l'esprit » tel est le but que se propose M. le colonel Wildboltz, en présentant aux réflexions des officiers de cavalerie l'intéressant travail intitulé « l'Emploi de notre cavalerie » au cours duquel il étudie succinctement le fonctionnement des services d'exploration et de sûreté et le rôle de la cavalerie dans le combat.

Se gardant bien « d'imiter l'étranger sans mûr examen », le colonel Wildboltz renonce sans regret au système de l'*exploration* pratiquée par un grand corps de cavalerie sous un commandement unique ; il préconise au contraire une exploration par secteur, poussée à 20 ou 30 kilomètres des têtes de colonne d'infanterie, chaque secteur correspondant au front de marche d'un corps d'armée et étant occupé par une brigade de cavalerie renforcée, au besoin, de détachements d'infanterie et d'artillerie.

Quant à la *sûreté* des colonnes de toutes armes, elle est assurée par la cavalerie divisionnaire qui « doit être tenue court en laisse » et non pas « détachée avec mission spéciale ». Il faut que l'infanterie, lorsqu'elle « aura franchi une ondulation du terrain..... puisse apercevoir aussitôt ses cavaliers postés au prochain poste d'observation ».

Une fois le combat engagé, convient-il, après avoir assuré par des détachements légers la protection des flancs, de laisser à chaque corps d'armée sa brigade de cavalerie, ou de procéder à un rassemblement des diverses brigades de manière à constituer une masse de choc ? Tout dépend des circonstances, et formuler un principe absolu paraît à M. le colonel Wildboltz, aussi difficile que dangereux. Ce qu'il affirme, par exemple, c'est l'efficacité de l'action de la cavalerie sur le champ de bataille.

Qu'elle soit appelée à couvrir le déplacement de l'artillerie et à protéger les batteries en action, qu'elle ait mission « de remplir les vides et d'établir le contact entre les corps qui se meuvent et se déplacent parallèlement..... la cavalerie ne manquera pas d'occasions de travailler de cent façons et fort utilement dans l'intérêt général. »

L'auteur prétend, non pas formuler des règles générales applicables à toutes les cavaleries et sur tous les théâtres d'opérations, mais au contraire, et c'est ce qui fait l'originalité de son ouvrage, des règles applicables à la cavalerie suisse sur le sol de la Confédération, c'est-à-dire à une cavalerie peu nombreuse, relativement peu manœuvrière en grandes masses, sur un théâtre d'opérations où des masses ne sauraient d'ailleurs se mouvoir, mais où par contre, de petites unités de cavalerie intelligemment conduites, entreprenantes et habituées au combat à pied, trouveront constamment l'occasion d'intervenir avec succès, ou sauront résister, grâce aux difficultés naturelles du sol, à une cavalerie supérieure en nombre.

TABLE ANALYTIQUE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE SOIXANTE-DEUXIÈME VOLUME

DE LA

REVUE MILITAIRE

DES

ARMÉES ÉTRANGÈRES.

(NUMÉROS 908 A 913.)

N. B. — Les Articles sont précédés d'un astérisque, qui permet de les distinguer des Nouvelles militaires.

Aérostation.

Pages.

Participation des officiers d'artillerie aux exercices d'aérostation (*Espagne*) 121

Angleterre.

* Études sur la guerre Sud-africaine (1899-1900) 45, 95, 153, 218, 317, 395

* Idées allemandes sur la tactique. (Influences de la guerre Sud-africaine) 66

Défense impériale britannique et service diplomatique et consulaire 262

Armes portatives. — Tir. — Munitions.

Réorganisation de l'armement de l'infanterie et de l'artillerie portugaises 267

Essais de mitrailleuses (*Autriche-Hongrie*) 341

Adoption d'un sabre et d'une épée (modèle 1903) pour l'enseignement de l'escrime de terrain (*Italie*) 426

Artillerie.

Création d' « explorateurs » dans les régiments d'artillerie (*Italie*) 59

Participation des officiers d'artillerie aux exercices d'aérostation (*Espagne*) 121

Réorganisation de l'armement de l'infanterie et de l'artillerie portugaises 267

Pages.
Nouvel armement de l'artillerie de campagne (*Suisse*) 271
Essais de mitrailleuses (*Autriche-Hongrie*) 341
Recrutement des sous-lieutenants de réserve d'artillerie de forteresse (*Bulgarie*) 341
* Le nouveau mode de remonte de la cavalerie et de l'artillerie russes. 364

Art militaire. — Tactique. — Stratégie.

* Études sur la guerre Sud-africaine (1899-1900) 45, 95, 153, 218, 317, 395
Création d' « explorateurs » dans les régiments d'artillerie (*Italie*) 59
* Idées allemandes sur la tactique (influence de la guerre Sud-africaine) 66
* Construction d'une ligne de campagne par les troupes de chemins de fer allemandes 193
* Le chemin de fer de Bagdad 201
Officiers détachés à l'Académie de guerre de Berlin 265
Essais de mitrailleuses (*Autriche-Hongrie*) 341
Modification au règlement sur le service en campagne (*Empire allemand*) 342
* Les manœuvres impériales allemandes en 1903 373

Autriche-Hongrie.

Ancienneté et âge des officiers des différents grades 54
Budget des landwehrs de l'Empire austro-hongrois 56
Modifications apportées dans l'organisation des magasins d'habillement de l'armée commune 183
Création d'un bataillon de chasseurs de Bosnie-Herzégovine 263
Maintien sous les drapeaux des hommes libérables 339
Essais de mitrailleuses 341
Mesures destinées à augmenter l'attrait du métier militaire 419

Bibliographie.

Bibliographie 60, 127, 188, 271, 351, 431

Budgets.

* Budget de la guerre de l'Empire allemand pour 1903 1
Budget des landwehrs de l'Empire austro-hongrois (1903) 56
Effectif de l'armée portugaise en 1903-1904 122
Contingent de 1903 (*Russie*) 124
Défense impériale britannique et service diplomatique et consulaire .. 262
Solde des médecins militaires (*Russie*) 267
Nouveau tarif des indemnités de logement (*Russie*) 268
* L'armée allemande à la fin de 1903 353
Sous-officiers en sus des effectifs budgétaires (*Empire allemand*) 421
Budget de l'armée pour l'exercice 1903-1904 (*États-Unis*) 423

Bulgarie.

Appel du contingent en 1903 341
Recrutement des sous-lieutenants de réserve d'artillerie de forteresse. 341

Camps. — Rassemblements d'exercices et manœuvres.

Pages.
* Manœuvres impériales allemandes en 1903..... 373

Cartes et croquis.

Études sur la guerre Sud-africaine :
Environs de Kimberley (siège de Kimberley)..... 48
Siège de Kimberley..... 50
— — (redoute Rinderpest)..... 52
Opérations dans la colonie du Cap..... 102
Environs de Colesberg..... 106
Reprise des opérations dans l'État libre d'Orange..... 153, 334
Combat de Karee-Siding (29 mars 1900)..... 220
Surprise des Réservoirs (31 mars 1900)..... 228
Marche de Blœmfontein à Kroonstad..... 418
Construction d'une ligne de campagne par les troupes de chemins de fer allemandes..... 195
Le chemin de fer de Bagdad..... 202, 208
Manœuvres impériales en 1903, croquis nos 1 et 2..... 373

Cavalerie. — Remonte.

Organisation du service vétérinaire (*Russie*)..... 125
Adoption par la cavalerie italienne d'un chariot à bagages avec ou sans forge..... 186
* Le nouveau règlement italien sur l'instruction individuelle dans la cavalerie..... 274
Essais de mitrailleuses pour la cavalerie (*Autriche-Hongrie*)..... 341
Modifications dans l'organisation du service vétérinaire (*Empire allemand*)..... 345
Attributions de l'inspecteur de cavalerie (*Italie*)..... 346
* Le nouveau mode de remonte de la cavalerie et de l'artillerie russes. 364
Création de deux régiments de hussards (*Turquie*)..... 431

Chemins de fer.

Concession de franchises en faveur des prisonniers de guerre (*Italie*). 121
Brigade de chemins de fer de l'Oussouri (*Russie*)..... 123
* Construction d'une ligne de campagne par les troupes de chemins de fer allemandes..... 193
* Le chemin de fer de Bagdad..... 201
Formation de quatre bataillons de chemins de fer transamouriens (*Russie*)..... 270
Rattachement des bataillons de chemin de fer à l'état-major général (*Russie*)..... 427

Chine.

Création d'une lieutenance impériale en Extrême-Orient (*Russie*)..... 350

Écoles militaires.

Cours pour instructeurs de gymnastique (*Italie*)..... 122
Écoles des cadets de la noblesse (*Russie*)..... 124

Pages.
Corps de cadets (*Suisse*) 127
* L'École de guerre de Turin (*Italie*) 129
Sortie des cours de l'Intendance (*Russie*) 188
Officiers détachés à l'Académie de guerre de Berlin 265
Modifications dans l'organisation du service vétérinaire (*Empire allemand*) 345
Suppression du corps des cadets de Finlande (*Russie*) 350

Empire allemand.

* Budget de la guerre de l'Empire allemand pour 1903 1
Mutations dans le haut commandement 57, 421
Age des officiers allemands dans les différents grades 57
Tenue des officiers, médecins et employés militaires 59
* Idées allemandes sur la tactique (influence de la guerre Sud-africaine) 66
Détachement d'officiers de l'armée de terre dans la marine 121
* Construction d'une ligne de campagne par les troupes de chemins de fer allemandes 193
Le nouveau Ministre de la guerre prussien 263
L'étude des langues étrangères dans l'armée allemande 263
Officiers détachés à l'Académie de guerre de Berlin 265
Modifications au règlement sur le service en campagne 342
Les aumôniers militaires 343
Modifications dans l'organisation du service vétérinaire 345
* L'armée allemande à la fin de 1903 353
* Manœuvres impériales allemandes en 1903 373
Adoption du casque pour les bataillons du train 421
Sous-officiers en sus des effectifs budgétaires 421
Engagements volontaires d'un an pour les détachements de mitrailleuses 422
Changements de garnison 422

Espagne.

Participation des officiers d'artillerie aux exercices d'aérostation 121
Bagages de campagne pour officiers 185
* Organisation provisoire de l'armée espagnole 308

État-major.

Brigade de chemins de fer de l'Oussouri (*Russie*) 123
* L'École de guerre de Turin (*Italie*) 129
Officiers détachés à l'Académie de guerre de Berlin 265
* Réorganisation de l'état-major général russe 297
Les aumôniers militaires (*Empire allemand*) 343
Modifications à l'organisation des commandements (*Roumanie*) 347
Rattachement des bataillons de chemins de fer à l'état-major général (*Russie*) 427
Création de deux nouvelles brigades de chasseurs de la Sibérie orientale (*Russie*) 427
Élèves de l'Académie d'état-major Nicolas (*Russie*) 427
Modifications à l'organisation du haut commandement de l'armée (*Serbie*) 429

États-Unis d'Amérique.

Pages.
* Réorganisation de l'armée des États-Unis..... 37
Budget de l'armée pour l'exercice 1903-1904..... 423

Événements de guerre contemporains.

* Études sur la guerre sud-africaine (1899-1900) 45, 95, 153, 218, 317, 395
* Idées allemandes sur la tactique (influence de la guerre sud-africaine). 66

Franchises et correspondances.

Concessions de franchises en faveur des prisonniers de guerre (*Italie*). 121

Génie. — Fortifications.

* Construction d'une ligne de campagne par les troupes de chemins de fer allemandes..... 193
Effectif du 2e bataillon de sapeurs de la Sibérie orientale (*Russie*) 267
Formation de quatre bataillons de chemins de fer transamouriens (*Russie*)..... 270
Les colombiers militaires (*Portugal*)..... 347

Habillement. — Équipement.

Tenue des officiers, médecins et employés militaires allemands..... 59
Modifications apportées dans l'organisation des magasins d'habillement de l'armée commune (*Autriche-Hongrie*)..... 183
Bagages de campagne pour officiers (*Espagne*)..... 185
Adoption d'un casque pour les bataillons du train (*Empire allemand*).. 421

Infanterie.

Numérotage d'unités de réserve (*Russie*) 126
Création d'un bataillon de chasseurs de Bosnie-Herzégovine (*Autriche-Hongrie*)..... 263
Réorganisation de l'armement de l'infanterie et de l'artillerie portugaises 267
Création de deux nouvelles brigades de chasseurs de la Sibérie orientale (*Russie*)..... 427

Instruction militaire.

Création d' « explorateurs » dans les régiments d'artillerie d'Italie... 59
Détachement d'officiers de l'armée de terre dans la marine (*Empire allemand*) 121
Participation des officiers d'artillerie aux exercices d'aérostation (*Espagne*) 121
Cours pour instructeurs de gymnastique (*Italie*)..... 122
Brigades de chemins de fer de l'Oussouri (*Russie*)..... 123
Écoles de cadets de la noblesse (*Russie*)..... 124
* L'École de guerre de Turin (*Italie*)..... 129
Les inspections dans l'armée portugaise..... 186
Organisation d'un corps d'instruction militaire à l'Institut royal de Lisbonne 187
Sortie du cours de l'intendance (*Russie*)..... 188

Pages.

* Construction d'une ligne de campagne par les troupes de chemins de fer allemandes 193
L'étude des langues étrangères dans l'armée allemande 263
Officiers détachés à l'Académie de guerre de Berlin 265
Réorganisation de l'armement de l'infanterie et de l'artillerie portugaises 267
* Le nouveau règlement italien sur l'instruction individuelle dans la cavalerie 273
Essais de mitrailleuses (*Autriche-Hongrie*) 341
Appel du contingent de 1903 (*Bulgarie*) 341
Recrutement des sous-lieutenants de réserve d'artillerie de forteresse (*Bulgarie*) 341
Modifications au règlement sur le service en campagne (*Empire allemand*) 342
Attributions de l'inspecteur de cavalerie (*Italie*) 346
Modifications à l'organisation des commandements (*Roumanie*) 347
* Manœuvres impériales allemandes en 1903 373
Mesures destinées à augmenter l'attrait du métier militaire (*Autriche-Hongrie*) 419
Adoption d'un sabre et d'une épée (modèle 1903) pour l'enseignement de l'escrime de terrain (*Italie*) 426
Rattachement des bataillons de chemins de fer à l'état-major général (*Russie*) 427
Élèves de l'Académie d'état-major Nicolas (*Russie*) 427
Compte rendu de la convocation de réservistes et d'enseignes de réserve (*Russie*) 428

Italie.

Création d' « explorateurs » d'artillerie 59
Concessions de franchises en faveur des prisonniers de guerre 121
Cours pour instructeurs de gymnastique 122
* L'École de guerre de Turin 129
Adoption par la cavalerie italienne d'un chariot à bagages avec ou sans forge 186
Mariage des hommes de troupe 265
* Le nouveau règlement italien sur l'instruction individuelle dans la cavalerie 273
Attributions de l'inspecteur de cavalerie 346
Le nouveau Ministre de la guerre 425
Adoption d'un sabre et d'une épée (modèle 1903) pour l'enseignement de l'escrime de terrain 426
Mutations dans le haut commandement 426

Marine.

Détachement d'officiers de l'armée de terre dans la marine (*Empire allemand*) 121

Mexique.

* L'armée mexicaine 87

Ministères de la Guerre.

Mutations dans le haut commandement (*Empire allemand*) 57, 421
Brigade de chemins de fer de l'Oussouri (*Russie*) 123

Pages.
Le nouveau Ministre de la guerre prussien..... 263
* Réorganisation de l'état-major général russe..... 297
* Organisation provisoire de l'armée espagnole..... 308
Attributions de l'inspecteur de cavalerie (*Italie*)..... 346
Modifications à l'organisation des commandements (*Roumanie*)..... 347
* L'armée allemande à la fin de 1903..... 353
Changements de garnison (*Empire allemand*)..... 422
Le nouveau Ministre de la guerre italien..... 425
Mutations dans le haut commandement (*Italie*)..... 426
Création de deux nouvelles brigades de chasseurs de la Sibérie orientale (*Russie*)..... 427
Modifications à l'organisation du haut commandement de l'armée (*Serbie*) 429
Création de deux régiments de hussards (*Turquie*)..... 431

Mobilisation.

* L'armée mexicaine..... 87
Numérotage d'unités de réserve (*Russie*)..... 126
Bagages de campagne pour officiers (*Espagne*)..... 185
Les aumôniers militaires (*Empire allemand*)..... 343
L'armée allemande à la fin de 1903..... 353

Officiers et assimilés.

Ancienneté et âge des officiers des différents grades (*Autriche-Hongrie*). 54
Mutations dans le haut commandement (*Empire allemand*)..... 57, 421
Age des officiers allemands dans les différents grades..... 57
Tenue des officiers, médecins et employés militaires allemands..... 59
Détachement d'officiers de l'armée de terre dans la marine (*Empire allemand*)..... 121
Participation des officiers d'artillerie aux exercices d'aérostation (*Espagne*)..... 121
Écoles des cadets de la noblesse (*Russie*)..... 124
Organisation du service vétérinaire (*Russie*)..... 125
Le corps d'officiers en 1903 (*Suisse*)..... 126
* L'École de guerre de Turin (*Italie*)..... 129
Modifications apportées dans l'organisation des magasins d'habillement de l'armée commune (*Autriche-Hongrie*). Officiers..... 183
Bagages de campagne pour officiers (*Espagne*)..... 185
Organisation d'un cours d'instruction militaire à l'Institut royal de Lisbonne (réserve)..... 187
Sortie du cours de l'Intendance (*Russie*)..... 188
L'étude des langues étrangères dans l'armée allemande..... 263
Officiers détachés à l'Académie de guerre de Berlin..... 265
Effectif du 2e bataillon de sapeurs de la Sibérie orientale (*Russie*)..... 267
Solde des médecins militaires (*Russie*)..... 267
Nouveau tarif des indemnités de logement (*Russie*)..... 268
Création de quatre bataillons de chemins de fer transamouriens (*Russie*). 270
* Réorganisation de l'état-major général russe..... 297
Recrutement des sous-lieutenants de réserve d'artillerie de forteresse (*Bulgarie*)..... 341
Modifications dans l'organisation du service vétérinaire (*Empire allemand*)..... 345

Pages.
Attributions de l'inspecteur de cavalerie (*Italie*)..... 346
Modifications à l'organisation des commandements (*Roumanie*)..... 347
Création d'une lieutenance impériale en Extrême-Orient (*Russie*)..... 350
L'armée allemande à la fin de 1903..... 353
Mesures destinées à augmenter l'attrait du métier militaire (*Autriche-Hongrie*)..... 419
Classification des officiers almoxarifes (*Portugal*)..... 427
Rattachement des bataillons de chemins de fer à l'état-major général (*Russie*)..... 427
Création de deux nouvelles brigades de chasseurs de la Sibérie orientale (*Russie*)..... 427
Élèves de l'Académie d'état-major Nicolas (*Russie*)..... 427
Modifications à l'organisation du haut commandement de l'armée (*Serbie*)..... 429
Création de deux régiments de hussards (*Turquie*)..... 431

Organisation générale des armées.

* Budget de la guerre de l'Empire allemand pour 1903..... 1
Ancienneté et âge des officiers des différents grades (*Autriche-Hongrie*). 54
Budgets des landwehrs de l'Empire austro-hongrois..... 56
Mutations dans le haut commandement (*Empire allemand*)..... 57, 421
Age des officiers allemands dans les différents grades..... 57
Créations d'explorateurs d'artillerie (*Italie*)..... 59
* L'armée mexicaine..... 87
Détachement d'officiers de l'armée de terre dans la marine (*Empire allemand*)..... 121
Cours pour instructeurs de gymnastique (*Italie*)..... 122
Effectif de l'armée portugaise en 1903-1904..... 122
Hommes de troupe mariés (*Russie*)..... 122
Brigade de chemins de fer de l'Oussouri (*Russie*)..... 123
Contingent de 1903 (*Russie*)..... 124
Écoles de cadets de la noblesse (*Russie*)..... 124
Organisation du service vétérinaire (*Russie*)..... 125
Numérotage d'unités de réserve (*Russie*)..... 126
Le corps d'officiers en 1903 (*Suisse*)..... 126
Corps de cadets (*Suisse*)..... 127
* L'École de guerre de Turin (*Italie*)..... 129
Modifications apportées dans l'organisation des magasins d'habillement de l'armée commune (*Autriche-Hongrie*)..... 183
Adoption par la cavalerie italienne d'un chariot à bagages avec ou sans forge..... 186
Les inspections dans l'armée portugaise..... 186
Sortie du cours de l'Intendance (*Russie*)..... 188
Création d'un bataillon de chasseurs de Bosnie-Herzégovine (*Autriche-Hongrie*)..... 263
Le nouveau Ministre de la guerre prussien..... 263
L'étude des langues étrangères dans l'armée allemande..... 263
Officiers détachés à l'Académie de guerre de Berlin..... 265
Mariage des hommes de troupe (*Italie*)..... 265
Réorganisation de l'armement de l'infanterie et de l'artillerie portugaises..... 267

Pages.
Effectif du 2e bataillon de sapeurs de la Sibérie orientale (*Russie*)..... 267
Formation de quatre bataillons de chemins de fer transamouriens (*Russie*)..... 270
Nouvel armement de l'artillerie de campagne (*Suisse*)..... 271
* Réorganisation de l'état-major général russe..... 297
* Organisation générale de l'armée espagnole..... 308
Maintien sous les drapeaux des hommes libérables (*Autriche-Hongrie*).. 337
Essais de mitrailleuses (*Autriche-Hongrie*)..... 341
Appel du contingent en 1903 (*Bulgarie*)..... 341
Recrutement des sous-lieutenants de réserve d'artillerie de forteresse. 341
Les aumôniers militaires (*Empire allemand*)..... 343
Modifications dans l'organisation du service vétérinaire (*Empire allemand*)..... 345
Attributions de l'inspecteur de cavalerie (*Italie*)..... 346
Modifications à l'organisation des commandements (*Roumanie*)..... 347
Suppression du corps des cadets de Finlande (*Russie*)..... 350
Création d'une lieutenance impériale en Extrême-Orient (*Russie*)..... 350
* L'armée allemande à la fin de 1903..... 353
* Le nouveau mode de remonte de la cavalerie et de l'artillerie russes. 364
Mesures destinées à augmenter l'attrait du métier militaire (*Autriche-Hongrie*)..... 419
Sous-officiers en sus des effectifs budgétaires (*Empire allemand*)..... 421
Engagements volontaires d'un an dans les détachements de mitrailleuses (*Empire allemand*)..... 422
Changements de garnison (*Empire allemand*)..... 422
Budget de l'armée pour l'exercice 1903-1904 (*États-Unis*)..... 423
Le nouveau Ministre de la guerre italien..... 425
Mutations dans le haut commandement (*Italie*)..... 426
Classification des officiers almoxarifes (*Portugal*)..... 427
Rattachement des bataillons de chemins de fer à l'état-major général (*Russie*)..... 427
Création de deux nouvelles brigades de chasseurs de la Sibérie orientale (*Russie*)..... 427
Élèves de l'Académie d'état-major Nicolas (*Russie*)..... 427
Modifications à l'organisation du haut commandement de l'armée (*Serbie*)..... 429
Création de deux régiments de hussards (*Turquie*)..... 431

Portugal.

Effectif de l'armée portugaise en 1903-1904..... 126
Les inspections dans l'armée portugaise..... 182
Organisation d'un cours d'instruction militaire à l'Institut royal de Lisbonne (Réserve)..... 187
Réorganisation de l'armement de l'infanterie et de l'artillerie..... 267
Les colombiers militaires..... 347
Classification des officiers almoxarifes..... 427

Recrutement.

Hommes de troupe mariés (*Russie*)..... 122
Effectif de l'armée portugaise en 1903-1904..... 122

Pages.
Contingent de 1903 (*Russie*)..... 124
Numérotage d'unités de réserve (*Russie*)..... 126
Organisation d'un cours d'instruction militaire à l'Institut royal de Lisbonne..... 187
* Organisation provisoire de l'armée espagnole..... 308
Maintien sous les drapeaux des hommes libérables (*Autriche-Hongrie*).. 339
Appel du contingent en 1903 (*Bulgarie*)..... 341
* L'armée allemande en 1903..... 353
Mesures destinées à augmenter l'attrait du métier militaire (*Autriche-Hongrie*)..... 419
Sous-officiers en sus des effectifs budgétaires (*Empire allemand*)..... 421
Engagements volontaires d'un an dans les détachements de mitrailleuses (*Empire allemand*)..... 422
Compte rendu de la convocation de réservistes et d'enseignes de réserve en 1902 (*Russie*)..... 428

Républiques sud-africaines.

* Études sur la guerre sud-africaine..... 45, 95, 153, 218, 317, 395
* Idées allemandes sur la tactique (conséquence de la guerre sud-africaine)..... 66

Réserves-milices.

Numérotage d'unités de réserve (*Russie*)..... 126
Corps de cadets (*Suisse*)..... 127
Organisation d'un cours d'instruction militaire à l'Institut royal de Lisbonne (Réserve)..... 187
Recrutement des sous-lieutenants de réserve d'artillerie de forteresse en Bulgarie..... 341
Compte rendu de la convocation de réservistes et d'enseignes de réserve (*Russie*)..... 428

Roumanie.

Modifications à l'organisation des commandements..... 347

Russie.

Hommes de troupe mariés..... 122
Brigade de chemins de fer de l'Oussouri..... 123
Contingent de 1903..... 124
Écoles de cadets de la noblesse..... 124
Organisation du service vétérinaire..... 125
Numérotage d'unités de réserve..... 126
Sortie du cours de l'Intendance..... 188
Effectif du 2e bataillon de sapeurs de la Sibérie orientale..... 267
Solde des médecins militaires..... 267
Nouveau tarif des indemnités de logement..... 268
Formation de quatre bataillons de chemins de fer transamouriens..... 270
* Réorganisation de l'état-major général russe..... 297
Suppression du corps des cadets de Finlande..... 350
Création d'une lieutenance impériale en Extrême-Orient..... 350

Pages.
* Le nouveau mode de remonte de la cavalerie et de l'artillerie russes. 364
Rattachement des bataillons de chemin de fer à l'état-major général.. 427
Élèves de l'Académie d'état-major Nicolas 427
Compte rendu de la convocation de réservistes et d'enseignes de réserve en 1902..... 428

Serbie

Modifications à l'organisation du haut commandement de l'armée..... 429

Service en campagne.

Bagages de campagne pour officiers (*Espagne*)..... 185
Modifications au règlement sur le service en campagne (*Empire allemand*)..... 342
* Manœuvres impériales allemandes en 1903..... 373

Sous-officiers.

Cours pour instructeurs de gymnastique (*Italie*)..... 122
Mesures destinées à augmenter l'attrait du métier militaire (*Autriche-Hongrie*)..... 419
Sous-officiers en sus des effectifs budgétaires (*Empire allemand*)..... 421

Statistique.

Hommes de troupe mariés (*Russie*)..... 122

Suisse.

Le corps d'officiers en 1903..... 126
Corps de cadets..... 127
Nouvel armement de l'artillerie de campagne..... 271

Télégraphie-Téléphones.

Les colombiers militaires (*Portugal*)..... 347

Train.

Adoption d'un casque pour les bataillons du train (*Empire Allemand*).. 421

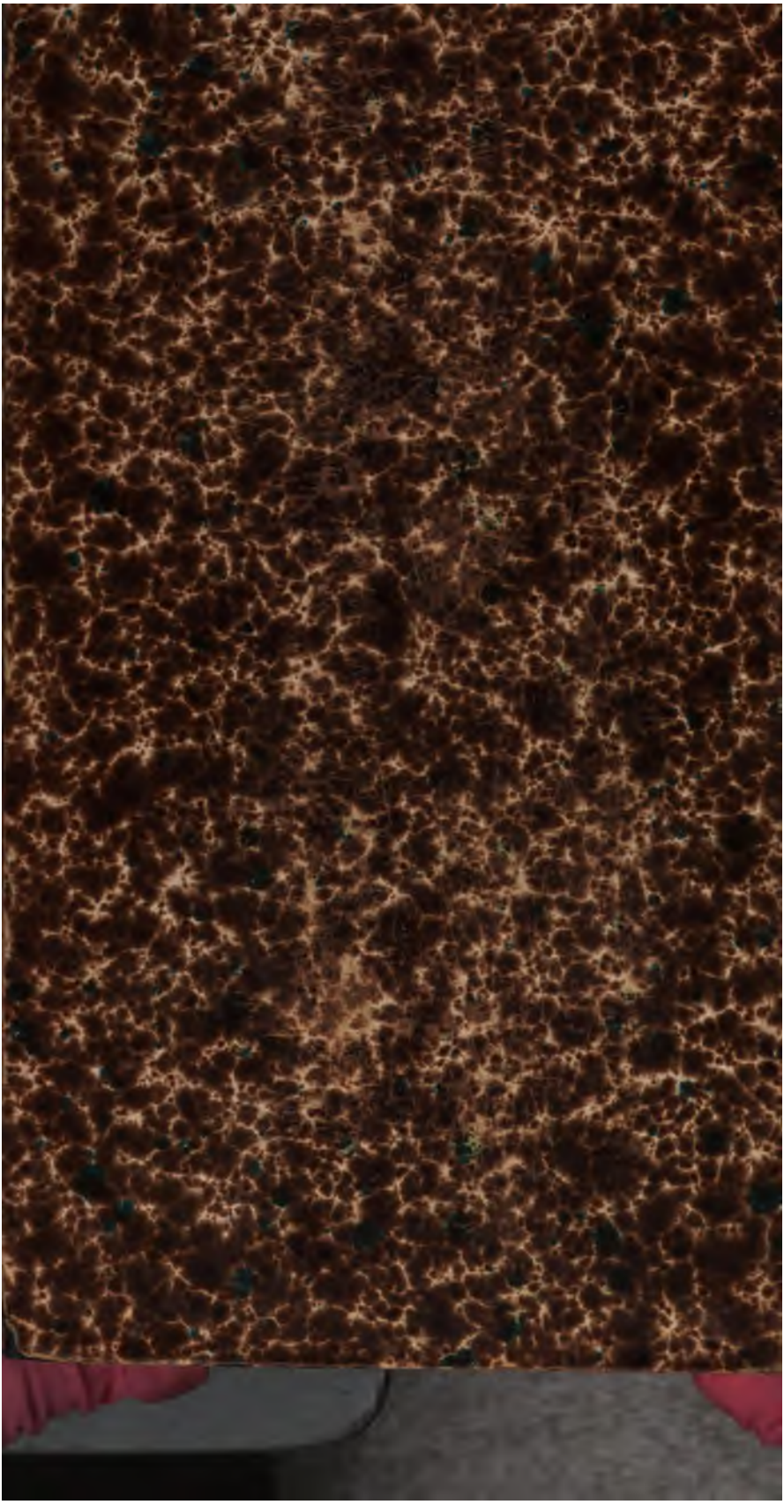
Turquie.

* Le chemin de fer de Bagdad 201
Création de deux régiments de hussards 431

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et Cᵉ, 2, rue Christine.

U
2
R475

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.